This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06826851 9

[redacted]

[redacted]

SERMONS

PAR

S. R. L. GAUSSEN.

—

PRIX : 3 FRANCS.

Au dépôt général
De la Société pour impression de Livres religieux,
A TOULOUSE,
CHEZ K.-CADAUX, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DE LA TRINITÉ, 8.

—

1842.

SERMONS.

SERMONS

PAR

S. R. L. GAUSSEN.

Au dépôt général
De la Société pour impression de Livres religieux,
A TOULOUSE,
CHEZ K.-CADAUX, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DE LA TRINITÉ, 8.

1842.

Publié par la Société pour impression de Livres religieux,
à Toulouse.

Toulouse, Imprimerie K.-Cadaux.

LA CONVERSION.

SERMON

SUR LUC, XIII, 1—5.

Alors, dans ce même moment, quelques-uns qui se trouvaient là présens lui racontèrent ce qui était arrivé à des Galiléens, dont Pilate avait mêlé le sang avec leurs sacrifices; et Jésus répondant, leur dit: Croyez-vous que ces Galiléens fussent plus pécheurs que tous les autres Galiléens, parce qu'ils ont souffert de telles choses? Non, vous dis-je; mais si vous ne vous convertissez, vous périrez tous aussi bien qu'eux.

Ou croyez-vous que ces dix-huit, sur qui la tour de Siloé s'est écroulée et les a tués, fussent plus coupables que tous les habitans de Jérusalem? Non, vous dis-je; mais si vous ne vous convertissez, vous périrez tous aussi bien qu'eux.

Un prédicateur célèbre, plein d'une énergie toute chrétienne et d'une onction touchante, à qui l'on demandait quelle était surtout la pensée dont il se sentait pénétré, pendant que les accens inimitables de sa charité faisaient passer dans toutes les âmes l'ébranlement d'une émotion si religieuse et si profonde, répondit qu'il ne montait jamais en chaire sans cette émouvante réflexion : « Peut-être est-il » dans cette assemblée une âme à qui va se faire entendre, » pour la première fois, la parole de la réconciliation : peut-» être aussi en est-il une qui va l'entendre pour la der-» nière fois ! »

Oh ! que les auditeurs de la Parole la recevraient avec efficace, Mes Frères, s'ils n'entraient eux-mêmes dans nos temples qu'avec cette pensée : « Peut-être la parole du salut me sera-t-elle, en quelque sorte, annoncée aujourd'hui pour la première fois; — peut-être aussi serai-je cette âme qui va l'entendre pour la dernière fois ! — Quoi ! ne m'est-il pas dit que cette parole est la voix même de mon Dieu, que c'est « la Bonne Nouvelle, » que c'est « pour tout » le peuple de Dieu le sujet d'une grande joie (1) ? » et cependant je l'ai jusqu'ici reçue avec tant d'indifférence ! — Ne m'est-il pas dit que c'est « une arme puissante, par la » vertu de Dieu, pour amener toutes les pensées captives à » l'obéissance de Christ (2) ? » et cependant elle a produit jusqu'à ce jour si peu d'impression sur mon cœur; et cependant je suis toujours le même, depuis tant d'années que je la lis en la Sainte Bible et que je l'entends prêcher ! — Peut-être donc ne l'ai-je point encore bien saisie; — peut-être, hélas ! serais-je du nombre de ces malheureux que le

(1) Luc, II, 10. (2) 2, Cor., X, 4, 5.

Seigneur désignait en sa parabole du semeur, et qui reçoivent sa parole sans efficace, parce qu'ils l'ont entendue sans la comprendre; peut-être me sera-t-elle, en quelque sorte, annoncée aujourd'hui pour la première fois. »

Mais surtout, surtout, Mes Frères, que les auditeurs de la Parole la recevraient, avec efficace, s'ils savaient se dire : « C'est peut-être aujourd'hui la dernière fois que j'entends les invitations de l'Évangile et la voix d'un Dieu Sauveur. Bientôt les scènes de cette vie d'épreuve auront toutes passé pour moi comme le drame d'une heure et comme un songe au matin. Le temps s'envole; les heures continuent de sonner; l'éternité s'avance; le Seigneur va paraître ! Ah ! « c'est donc maintenant pour moi le temps favorable; c'est » donc aujourd'hui le jour du salut (1)! »

Écoutez-la, Mes Frères, écoutez-la donc en ces dispositions, la voix que le Sauveur du monde vous adresse encore aujourd'hui; et dites-vous bien que, s'il fut jamais un sujet que vous dussiez entendre dans ce religieux recueillement d'une âme qui rentre en elle-même et qui pense aux jours éternels, certes, c'est celui que vous présente le texte de ce jour.

Le Seigneur le fit entendre après un long discours où il avait pressé la nécessité de profiter, pour nous convertir, des jours incertains et rapides où la parole du salut nous est prêchée; et comme alors, quelques personnes présentes à cette exhortation lui citaient, en confirmation de son discours, la fin subite de quelques Galiléens égorgés par l'ordre de Pilate : « *Imagineriez-vous*, leur dit-il, *que ces gens-là fussent plus coupables envers Dieu que* TOUS LES AUTRES

(1) 2, Cor., VI, 2.

GALILÉENS? — *Non, vous dis-je;* — *mais* vous-mêmes, *si vous ne vous convertissez, vous périrez tous aussi bien qu'eux.*»

Telle est la grave instruction de ce jour.

Après vous avoir donc, en peu de mots, exposé les circonstances accessoires de notre texte, nous nous empresserons d'arriver à la grande leçon qui nous y est présentée. — Et dans ce but, en vous occupant d'abord de cette question: *Pensez-vous que ces Galiléens fussent plus coupables devant Dieu que tous les autres habitans de la Galilée?* nous vous montrerons que VOUS AVEZ TOUS A VOUS CONVERTIR. — Puis, en répondant à cette question: QU'EST-CE QUE SE CONVERTIR? nous vous supplierons de vous demander à vous-mêmes si vous êtes convertis. — Enfin, en répondant à cette dernière question: COMMENT SE CONVERTIR (1)? nous vous montrerons que, SI VOUS LE VOULEZ, VOUS LE POUVEZ TOUS.

O parole de mon Dieu, voix miséricordieuse de mon Sauveur, « parole puissante pour renverser les forteresses, » et pour détruire tous les raisonnemens et toute hauteur » qui s'élève contre la connaissance de Dieu, » viens agir sur nos consciences, viens parler à toutes ces ames! Que nous t'écoutions tous avec l'humilité d'un petit enfant, avec

(1) Nous traduisons, avec plusieurs versions, par le mot de CONVERSION, le mot de μετανοῖα, qui signifie proprement changement d'esprit, changement de disposition, et qui n'ayant point son équivalent en notre langue, a souvent, quoique moins à propos, été rendu par le mot de repentance. — La repentance n'est qu'une partie de la conversion. Il est dit de Judas Iscariot, qu'avant de s'étrangler, il se repentit (μεταμεληθεὶς. Matth., XXVII, 3); mais il n'est point dit qu'il se soit converti. La tristesse selon Dieu, dit St. Paul, produit une conversion à salut dont on ne se repent point. (2, Cor., VII, 10, μετάνοιαν ἀμεταμέλητον.)

l'attention d'un être immortel, comme si nous t'entendions sur notre lit de mort, à l'approche de notre dernière heure, à la lueur du jour de Christ!

Seigneur, Seigneur Jésus! qui « es toujours le même, » hier, aujourd'hui et aux siècles des siècles (1), » parle donc toi-même (2) à toutes ces consciences; donne-nous de leur annoncer clairement « tout le conseil de Dieu, comme » devant Dieu, de la part de Dieu et en Christ (3); » sois avec nous, et mets dans nos cœurs, comme sur nos lèvres, la simplicité d'une âme qui t'aime, qui te cherche et qui ne cherche que toi! *Amen.*

—

EXPOSITION DU TEXTE.

—

Quand notre Seigneur fit entendre la déclaration solennelle qui va nous occuper, il était environné d'un peuple immense, et les troupes se pressaient « par milliers autour de » lui, » nous dit l'Évangéliste. Il venait de leur adresser les exhortations les plus pressantes à veiller sur l'état de leur âme en la présence de Dieu, pendant qu'il en était temps encore. « Ayez vos reins ceints, disait-il, et vos lampes allu- » mées, comme des serviteurs qui, d'un instant à l'autre, » attendent leur maître. — Vous savez bien discerner les » apparences du ciel et de la terre; comment donc ne recon- » naissez-vous pas aussi la saison où vous êtes! — Puis DONC » que vous allez vers le magistrat avec votre partie adverse,

(1) Hébr., XIII, 8. (2) 2, Cor., XIII, 3. (3) *Ibid.*, II, 17.

» prenez peine en chemin de sortir d'affaire avec elle, de » peur qu'elle ne vous tire devant le juge, et que le juge ne » vous livre aux exécuteurs de la justice, » qui vous jetteraient « dans une prison, d'où vous ne sortiriez point avant » d'avoir payé jusqu'à la dernière obole. » C'est-à-dire : « O âmes immortelles, pourquoi « ne distinguez-vous pas la sai- » son » de la longue attente et des invitations d'un Dieu Sauveur? Vous avez « une partie adverse, » et cette partie adverse, c'est le Dieu que vous avez tant offensé; vous êtes « en chemin » vers le tribunal de Christ, et ce chemin, c'est votre courte vie : « puis donc » que vous êtes encore « en chemin, prenez peine de sortir d'affaire avec votre » partie adverse, » de peur que vous n'arriviez « devant le » Juge » éternel, sans caution, sans rémission des péchés, sans réconciliation, sans Sauveur. »

Alors, dans ce même *moment*, dit notre texte, *quelques-uns qui se trouvaient là présens, lui racontèrent ce qui était arrivé à des Galiléens, dont Pilate avait mêlé le sang avec celui de leurs sacrifices;* — soit qu'ils voulussent confirmer la grande leçon que le Seigneur venait de leur faire entendre, en lui citant l'exemple tragique de ces malheureux, traduits ainsi devant leur juge, au moment où sans doute ils imaginaient que le chemin de la vie devait se prolonger encore long-temps pour eux; — soit aussi que, tout préoccupés d'un événement qui venait d'exciter dans Jérusalem une indignation générale, ils désirassent connaître quel jugement le Seigneur avait porté sur ces Galiléens, et sur l'odieux gouverneur qui, depuis cinq ans, faisait gémir toute la Judée sous le poids de ses concussions et de ses cruautés.

On n'a que des conjectures sur le motif qui put exciter Pilate à profaner ainsi le culte et les lieux saints, par un

meurtre qui ne ressemble que trop d'ailleurs aux autres actes déjà connus de son gouvernement. Fiers, toujours armés et passionnés pour l'indépendance, les Galiléens vivaient sous l'empire d'Hérode-Antipas, et ne relevaient point directement de l'autorité romaine ; mais au retour des solennités de Pâques et de Pentecôte, ils accouraient par milliers à Jérusalem, pour se joindre aux autres Juifs qui, du fond de l'Orient et de toutes les provinces de l'Empire, venaient y célébrer la fête. Il est donc bien possible que ceux dont il est ici question, eussent provoqué la colère de Pilate par des propos indiscrets et séditieux. Mais il n'en fallait pas tant pour porter aux excès les plus cruels cet homme de guerre, ombrageux et violent, qui les haïssait, eux et leur roi, et qui d'ailleurs était si prompt à répandre le sang.

Hélas ! il est un autre sang qui doit, au dernier jour, s'élever bien plus haut encore en témoignage contre ce magistrat inique et cruel. — L'année suivante devait acquérir à Ponce-Pilate le sinistre privilége d'un immortel renom. — A la Pâque suivante, il devait livrer à la mort le Prince de la vie, contre les cris de sa conscience et les avertissemens d'en-haut, et consommant ainsi le grand sacrifice que la Pâque préfigurait depuis quinze cents années, détruire le temple de Dieu dans la personne du Messie, et verser le sang de l'alliance éternelle.

Cependant, une autre catastrophe, moins tragique, sans doute, mais non moins funeste, venait encore de donner à Jérusalem une leçon nouvelle sur la nécessité de faire sans retard le compte de ses voies. — Le ruisseau de Siloé, qui, selon St-Jérôme, était la seule fontaine d'où cette ville pût tirer ses eaux, après être sorti du rocher de Sion, vers le sud-est, coulait quelque temps le long des murailles d'en-

ceinte qui défendaient Jérusalem, et venait ensuite à travers des jardins et des bosquets délicieux, verser ses eaux limpides dans le torrent de Cédron. Or, il n'y avait pas long-temps qu'une tour élevée près de ce ruisseau s'était inopinément écroulée; et dix-huit personnes avaient péri sous ses débris.

Cette double catastrophe, et surtout la première, occupait tous les esprits à Jérusalem, et faisait sans doute l'objet universel des conversations dans cette vaste cité. On en discutait les causes; on en répétait de bouche en bouche toutes les circonstances; on se divisait d'opinion sur les torts des uns et sur le malheur des autres; au lieu de se dire que toutes ces catastrophes, dont la providence de notre Dieu nous rend les témoins, sont autant de prédications muettes, mais éloquentes, qu'il a voulu nous faire entendre; autant de leçons frappantes qu'un Dieu de longue attente veut donner aux uns par les malheurs des autres. Et pendant que le Prince de la vie (1), descendu parmi les hommes, parcourait, depuis trente mois, leurs villes et leurs campagnes, pendant que sa voix pénétrante les suppliait de se convertir; alors, comme aujourd'hui, le mouvement des choses visibles absorbait tous les esprits.

Hélas! il en est ainsi dans tous les temps! — On ne s'occupe des choses de la vie, que pour oublier le but de la vie; de la mort de nos semblables, que pour oublier la nôtre qui s'approche; et des jugemens que Dieu déploie ici bas à nos yeux, que pour oublier les jugemens éternels et le tribunal de Christ. Et tandis que le torrent du temps emporte d'un cours si rapide notre frêle nacelle vers l'océan des siècles

(1) Act., III, 15.

éternels, la succession des tableaux fugitifs que ses rives présentent tour à tour à nos regards, cette succession même, qui devrait nous rappeler si vivement avec quelle rapidité nous descendons la vie, nous fait oublier que « nous sommes étrangers et voyageurs devant Dieu, comme nos pères (1), » que nous sommes « en chemin vers le Magistrat » que nous avons à nous convertir, et que nous portons une âme immortelle qu'il faut sauver.

Souvent même, on se persuade s'être saintement occupé des choses de Dieu, lorsqu'on a mis un grand intérêt aux événemens purement extérieurs qui se rattachent à son règne. On se sait bon gré d'avoir exercé la curiosité de son esprit sur les complots de Caïphe, d'Hérode *ou de Pilate*, sans cependant en avoir pris occasion de se rapprocher de Dieu, de rentrer dans son propre cœur, et de faire soi-même le compte de ses voies.

C'était là, sans doute, la pensée de ces personnes, qui pour témoigner au Seigneur l'intérêt qu'elles portaient au temple, au culte, à leurs frères de Galilée, lui racontèrent ce qui venait d'arriver à ces adorateurs étrangers, dont Pilate avait fait ruisseler le sang avec celui des victimes, dans les parvis sacrés où leur dévotion les avait conduits.

Mais remarquez bien ici, Mes Frères, comment Notre Seigneur, en ramenant aussitôt leurs pensées dans le fond de leurs consciences, va leur apprendre l'usage qui doit être fait de ces jugemens que sa providence déploie à nos yeux pour nous instruire.

« *Imagineriez-vous*, répond-il, *que ces Galiléens fussent plus pécheurs que* TOUS *les autres Galiléens, parce qu'ils*

(1) Ps. XXXIX, 12.

ont souffert de telles choses ? — Non, vous dis-je ; — mais vous-mêmes, si vous ne vous convertissez, vous périrez tous aussi bien qu'eux. » Et aussitôt après, de peur que ceux qui l'écoutaient ne donnassent pas à cette sentence toute son étendue, et ne pensassent qu'elle renfermait quelque condamnation particulière contre les habitans de la Galilée, le Seigneur va chercher un nouveau trait au sein même de Jérusalem : « *N'imaginez pas non plus que ces dix-huit, sur qui la tour de Siloé s'est écroulée, fussent plus coupables* (il y a dans le grec *plus débiteurs*, pour faire allusion sans doute à la parabole qui précède notre texte); *n'imaginez pas que ces dix-huit fussent plus débiteurs* envers leur partie adverse *que* TOUS *les habitans de Jérusalem ? — Non, vous dis-je ; — mais si vous ne vous convertissez, vous périrez* TOUS *aussi bien qu'eux.*

Comme s'il leur eût dit : « Vous venez, à l'appui de mes pressantes exhortations, me citer la fin soudaine de ces malheureux que l'épée de Pilate a fait sortir brusquement de la vie et paraître à l'improviste devant le Juge éternel ; vous êtes tout préoccupés de ce grand forfait ; peut-être l'esprit même de rigueur et de parti, dont vous êtes animés envers ces enfans d'Israël, nés sous un autre gouvernement et sous un autre ciel que le vôtre, vous porte-t-il à regarder leur mort plutôt comme un juste jugement de Dieu que comme un martyre ; mais, je vous le répète, prenez garde à vous-mêmes; et regardez de pareils événemens comme des leçons d'en haut, propres à vous rendre sérieux à salut. N'imaginez pas *que ces Galiléens, ni que ces dix-huit fussent plus coupables que* TOUS LES AUTRES *habitans de la Galilée, que* TOUS LES AUTRES *habitans de Jérusalem; non, vous dis-je :* — vous êtes tous pécheurs, tous cou-

pables; vous avez tous à vous convertir ; et vous-mêmes qui m'écoutez, je n'ai cessé de vous le déclarer, *si vous ne vous convertissez, vous périrez tous semblablement ;* et de la même manière qu'ils périrent pour toujours à ce monde, vous péririez pour toujours au monde à venir. Ne portez donc pas avec tant de sécurité le nom d'Israélites ; car je vous déclare que « celui-là n'est pas un véritable Is- » raélite qui ne l'est qu'au dehors (1), » et qu'« en vérité, » en vérité, nul ne peut entrer dans le royaume de Dieu, » s'il ne naît de nouveau (2). »

O mon âme !... deviens donc sérieuse et pensive à la vue des dispensations de ton Dieu ; — et tandis que les enfans du siècle, tout étourdis par les bruits du monde et par le mouvement des choses visibles, ne s'occupent de ces dispensations que pour en amuser la vie, et que pour porter, sur les acteurs ou sur les victimes, des jugemens rigoureux, téméraires, ou tout au moins inutiles; pour toi, mon âme, recueille-toi profondément en la présence de ton Dieu : pense que la parole de la réconciliation se prêche aujourd'hui dans Jérusalem ; pense aux jours éternels, et commence par te juger toi-même. Es-tu prête ?.... Tu viens de voir le Seigneur frapper près de toi quelque grand coup : c'est une mort violente et subite ; c'est la perte prématurée d'un être tendrement aimé, qui vient de quitter la vie dans la saison des espérances et de la sécurité ; ce sont des sanglots qui sortent de cette demeure où l'on n'entendait hier que les doux accens des joies domestiques. Les uns en pleurent; les autres s'en effraient; tous les esprits en sont occupés.

(1) Rom., II, 28. (1) Jean, III, 3.

— Et toi, mon âme, as-tu fait le compte de tes voies ? — Et si c'eût été moi qu'on eût trouvé mort ce matin dans son lit,... ô mon âme,... étais-tu prête ?... Tu es à la veille de l'éternité ; tu es à deux jours du jour de Christ ; il n'y a qu'un soupir, un soupir ! qui te sépare des grandes scènes de l'avenir. Es-tu convertie ? Tout est-il prêt ? T'es-tu *préparée à la rencontre de ton Dieu ?* Ah ! si mon péché m'est pardonné, tout est bien ; mais si je suis encore dans mes péchés, tout est mal ; et rien ne doit m'intéresser que je n'aie assis mes espérances et trouvé mon Sauveur.

Donnons donc maintenant, Mes Frères, toute notre attention à cette déclaration si grave, si pénétrante, que le Seigneur nous appelle à méditer aujourd'hui : « *Si vous ne vous convertissez, vous périrez tous aussi bien qu'eux.* » Il y a dans le grec : « *Vous périrez tous semblablement.*

Quelques commentateurs, donnant une force particulière à cette dernière expression, ont cru voir dans le texte qui nous occupe, une allusion prophétique à cette épouvantable ruine, où les trop coupables habitans de Jérusalem devaient, trent-huit ans après, *mêler leur sang avec leurs sacrifices*, et périr à la fois par l'épée des Romains et sous les débris de leurs tours renversées. — Nous ne refusons point d'entrer dans cette pensée, et nous admettons volontiers que cette sentence du Seigneur, en même temps qu'elle avait surtout en vue les jugemens éternels, a pu dénoncer aussi le jugement temporel qu'il devait bientôt faire tomber sur le peuple des Juifs.

Mais ; regardons plus loin, et ne perdons pas en des recherches de critique un temps précieux qu'il faut employer à nous édifier. Un appel solennel se fait entendre

à nos ames ; une voix sort des ruines de Siloé, et le sang de ces Galiléens nous crie : Convertissez-vous ! Le Seigneur nous appelle à méditer aujourd'hui la vérité la plus importante, la doctrine fondamentale de notre foi.

—

PREMIÈRE PARTIE.

—

En effet, Mes Frères (et nous vous supplions de vous rendre attentifs à ce que nous disons ici), la sentence de notre texte est générale. Elle s'adresse à chacun de vous qui êtes ici présens, comme elle s'adressait, il y a dix-huit cents ans, aux hommes de Jérusalem, comme elle s'adressera dans cent ans aux enfans de vos enfans : il faut que tous se convertissent. — N'imaginez pas *que ces Galiléens*, ni *que ces dix-huit, fussent plus pécheurs que tous les habitans de la Galilée*, ou *que tous les habitans de Jérusalem ;* n'imaginez pas non plus, Mes Frères, que TOUS les habitans de la Galilée, ni que TOUS les habitans de Jérusalem fussent plus pécheurs que tous les habitans de notre pays, de notre siècle ou de notre ville : *non, vous dis-je*, de la part du Seigneur ; *non* : nous avons TOUS A NOUS CONVERTIR.

La conversion n'est donc pas un devoir qui ne regarde ou que les Mahométans, ou que les Païens, ou que ces hommes vicieux et dégradés que l'opinion condamne, et dont nos tribunaux font justice. Il faut qu'en toute la Galilée, il faut qu'en tout Jérusalem, tout enfant d'Adam se convertisse ou qu'il meure ; il faut que TOUS SE CONVERTISSENT.

point « perdus, » et que nous n'avons pas besoin de nous « convertir. » — Tandis que notre Dieu nous crie dans sa Parole : « Qu'ils fassent la paix avec moi ! » l'ennemi nous fait dire : « Paix et sûreté (1) ; paix, paix, quand il n'y a » point de paix (2). » — « Ils ont donné un démenti à l'É- » ternel, » dit Jérémie (3) ; « et ils ont dit : Cela n'arri- » vera pas, et le mal ne viendra pas sur nous. »

Mais serait-il besoin de s'arrêter à la preuve d'une vérité qui se lie à toutes les vérités fondamentales de notre foi, et que nous proclament tour à tour toutes les pages de nos Livres saints, depuis la Genèse jusqu'aux dernières révélations de l'Apôtre St. Jean ?

Il faut que tous se convertissent : voilà toute la prédication de notre Seigneur, de ses Prophètes avant lui, de ses Apôtres après lui. — *Aucun homme ne peut entrer dans le royaume de Dieu, s'il ne naît de nouveau* (4) ; voilà la première prédication du Seigneur à Nicodème ; et lorsque celui-ci s'étonne d'une doctrine dont l'Ancien Testament est rempli : *Tu es docteur en Israël, et tu ne connais pas ces choses !* (5) lui répond notre Seigneur. — *Je t'envoie pour les faire passer des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu, afin qu'ils puissent obtenir l'héritage avec ceux qui sont sanctifiés par la foi en moi* (6) : voilà toute la mission des Ministres de Christ. — *Dieu ordonne présentement à tous les hommes, en tous lieux, de se convertir* (7) : voilà la prédication de l'Apôtre Paul dans la ville d'Athènes. — *En Jésus-Christ ce qui sert, ce n'est ni d'être circoncis ni de ne l'être pas, mais c'est d'être une créature nouvelle* : voilà

(1) 1, Thess., V, 3. (2) Jér., VI, 14 ; XXIII, 17. (3) Jér., V, 12. (4) Jean, III, 3. (5) *Ibid.*, III, 10. (6) Act., XXVI, 18. (7) Act., XVII, 30.

la déclaration de l'Apôtre aux Galates. (1) — « Et il n'y a » point de différence, » dit-il encore, (2) « vu que tous » sont privés de la gloire de Dieu, vu que toute bouche » doit être fermée, vu que tout le monde doit être reconnu » coupable devant Dieu, vu qu'il n'y a point de juste, pas » même un seul, » et que « nous sommes TOUS PAR NATURE » des enfans de colère comme les autres (3). »

Il faut « se convertir ; » il faut « naître de nouveau (4); » il faut « circoncire son cœur (5) ; » il faut « ressusciter » et passer de la mort à la vie (6) ; » il faut « se faire un » cœur nouveau et un esprit nouveau (7) ; » il faut « être » renouvelé par le Saint-Esprit, et transformé par le re- » nouvellement de son entendement (8) ; » il faut « dépouil- » ler le vieil homme, et revêtir l'homme nouveau (9) ; » il faut « passer de la puissance de Satan à Dieu (10) ; » il faut « devenir une nouvelle créature ; subir une création nou-

(1) Gal, VI, 15. (2) Rom., III, 19—23. (3) Eph., II, 3.

(4) Ces deux expressions, dans les Écritures, désignent une seule et même chose; comparez Marc, I, 15, et Jean, I, 12, 13. Matth., XVIII, 3, et Jean, III, 3, 5, et 1, Pier., I, 23—25; II, 1, 2. — Aussi le *baptême* est-il indifféremment représenté comme le signe de la *conversion* et de la *régénération* (ou nouvelle naissance). Voyez, par exemple, Matth., III, 11, et Tite, III, 5. Jean, III, 5.

(5) Voyez Rom., II, 28, 29. Deut., XXX, 6; X, 16. Jér., IV, 1—4, etc. Aussi, la *circoncision* et le *baptême* spirituels sont-ils une seule et même chose. Voyez Col., II, 11—13.

(6) Voyez Col., II, 11, 12, 13. Rom., VI, 3, 4, 5, 11.

(7) Voyez Ezéch., XXXVI, 25, 26, 27; XI, 19.

(8) Tite, III, 5. Rom., XII, 2. Eph., IV, 23.

(9) Comparez Col., II, 11, 12, et Rom., VI, 4, 6, et Eph., IV, 22, 24, et Col., III, 8, 9, 10.

(10) Act., XXVI, 18. Comparez Eph., II, 10. 2, Cor., IV, 4, et Col., I, 29. Eph., III, 20. 2, Tim., II, 26. 1, Jean, IV, 4.

» velle (1); » et dans mon texte : *Si vous ne vous convertissez, vous périrez tous aussi bien qu'eux !*

Maintenant donc, je me tourne vers vous, et je vous supplie, ô vous tous qui m'écoutez, de comparer ces déclarations si positives de la Parole éternelle de votre Dieu, avec ce qui s'est passé dans votre vie et dans votre cœur, depuis qu'on vous prêche l'Évangile. — Je vous supplie de considérer, combien paraissent vaines et légères, à côté de pareilles déclarations, les idées que tant de personnes parmi nous se font de la religion, de la conversion du cœur, et du service qui est en Jésus-Christ. — Quelques formes extérieures, quelques pratiques religieuses, où l'ame demeure froide et silencieuse, quelques actes tièdes et languissans d'une dévotion toujours défaillante, quelques vagues projets d'une conversion future, plutôt que des résolutions véritables et de sincères entreprises. Eh ! qu'ont de commun ces vaines apparences, ces pâles lueurs de dévotion, ces froides ombres de piété, avec ce que l'Écriture nous dit de la conversion véritable, lorsqu'elle nous la représente comme la délivrance d'un état de mort, comme le passage de la puissance de Satan à Dieu, comme une résurrection, comme une seconde naissance. — Ah ! je vous supplie donc encore une fois de vous examiner vous-mêmes, avec une sérieuse sollicitude, (2) pendant qu'il en est temps, et de

(1) Col., III, 9, 10. Eph., II, 10; IV, 22—24. 2, Cor., V, 17. En collationnant avec soin le petit nombre de passages que nous avons indiqués dans ces notes, on reconnaîtra sans peine que les Écritures ont indifféremment employé toutes ces diverses expressions, pour désigner une seule et même chose.

(2) N'objectez pas ici que la conversion ne s'opérant point toujours d'une manière prompte et décisive, elle doit avoir le plus souvent

vous demander ou vous mèneraient enfin tous les soins, toutes les faveurs, toutes les joies d'un monde qui n'est, après tout qu'« une figure qui passe (1), » s'il se trouvait au dernier jour que vous n'appartenez point à Jésus-Christ, que « votre cœur n'est pas droit devant Dieu, » que vous « êtes encore dans les liens du péché, » et que « vous n'avez » ni lot ni portion dans cette affaire, » pour parler avec l'Ecriture ? (2)

Mais à quels signes pourrai-je donc connaître si je suis converti ? et qu'est-ce donc enfin que se convertir.

dans ses degrés successifs une marche lente et inapperçue. — Non! — Si vous avez été renouvelés, quoique peu à peu, par le Saint-Esprit; si votre cœur est passé, quoique par degrés, des ténèbres à la lumière et de la puissance de Satan à Dieu; si vous êtes venus de la mort à la vie; — avec quelque lenteur que ce passage bienheureux se soit accompli, il faut que ceux qui vous entourent s'en soient aperçus, il faut surtout que vous en ayez vous-mêmes la conscience dans le secret de votre cœur, il faut que vous sentiez votre âme plus près de son Dieu; il faut que vous reconnaissiez un changement dans vos désirs, dans vos craintes, dans vos espérances, dans vos pensées habituelles. Et de la même manière qu'un homme, incapable de se rappeler un temps où il était dans l'ignorance, en doit conclure qu'il n'a rien appris encore; de même aussi, l'homme qui ne peut se rappeler un temps où, comme dit l'Écriture, il servait ses premiers désirs dans son ignorance (1, Pier., I, 14), et marchait selon la vanité de ses pensées, cet homme doit en conclure qu'il n'a point encore sur lui les sceaux de l'alliance éternelle; qu'il ne porte point encore en son cœur les arrhes de l'héritage; qu'il n'a pas connu Jésus (Jean, X, 14), et qu'il n'est pas converti.

(1) 1, Cor., VII, 31. (2) Act., VIII, 21.

SECONDE PARTIE.

—

Qu'est-ce que se convertir ? Une réponse complète à cette grande question nous entraînerait sans doute fort au-delà des bornes que nous devons nous prescrire aujourd'hui ; c'est pourquoi, sans prétendre vous exposer la nature et tous les traits d'une conversion véritable, nous nous contenterons de vous présenter, sur ses principaux caractères, un certain nombre de questions, qui pourront vous mettre à même, si vous voulez être sincères, de connaître l'état réel de votre âme en la présence de Dieu.

Cependant, avant de vous les adresser, il est indispensable ici de vous rappeler un principe fondamental, que trop de gens parmi nous oublient ou méconnaissent. — C'est que (bien qu'on doive sans doute reconnaître à leurs fruits les véritables enfans de Dieu) la conversion n'est point proprement une œuvre extérieure. — C'est au cœur que Dieu regarde ; c'est le cœur qui doit changer. — Et comme le père le plus tendre repousserait avec dégoût les égards les plus empressés et les soins les plus assidus de son fils, s'il savait que ce fils, s'ennuyant de sa présence et n'ayant point d'amour pour lui, ne le sert qu'avec contrainte, pour ne pas encourir ses châtimens, ou pour s'assurer une meilleure part dans l'héritage paternel : à bien plus forte raison, notre Dieu, qui réclame tout amour, qui « sonde les reins et les cœurs (1), « et qui connaît ce qui

(1) Apoc., II, 23.

» est en l'homme (1), » notre Dieu ne saurait agréer un culte d'esclave, ni les vains efforts d'un cœur sans amour, ou la créature à son trône, ou le créateur est détrôné.

« Mon enfant, » nous dit-il, « donne-moi TON CŒUR; (2) — » tu aimeras le Seigneur ton Dieu DE TOUT TON COEUR (3); — » je n'ai point égard à ce à quoi l'homme a égard : l'homme » regarde à ce qui est devant ses yeux, mais moi, l'Éternel, » JE REGARDE AU COEUR (4); » et quand vous « donneriez » tout votre bien pour la nourriture des pauvres, quand » vous livreriez votre corps pour être brûlé, si vous n'avez » pas la charité, » c'est-à-dire, l'amour dans le cœur, « vous n'êtes rien (5). » — C'est l'amour que Dieu demande à sa créature; c'est par l'amour qu'il veut être servi; c'est l'amour qui fait la vie des cieux ; c'est « l'amour » qui « ne périra jamais. »

La conversion, je le répète, est donc une œuvre intérieure; et, pour me servir des définitions même de l'Ecriture, c'est « le rétablissement de l'image de Dieu » dans le cœur de l'homme déchu; c'est « le changement du cœur, » c'est « la circoncision du cœur, » c'est « le dépouillement » du cœur de pierre, » c'est « l'obéissance du cœur, » c'est « la purification du cœur, » c'est « l'amour de son Dieu » dans le cœur. »

Il pourrait sembler superflu, peut-être, de rappeler dans un temple chrétien des principes si clairs, et en apparence si généralement admis : — mais au nom de tout ce que vous avez de plus précieux, au nom de votre ame et de son éternité, prenez-y garde ! — Sondez-vous attentive-

(1) Jean, II, 25. (2) Prov., XXIII, 26. (3) Marc, XII, 30. (4) 1, Sam., XIV, 7. (5) 1, Cor., XIII, 3.

ment ; et n'imitez pas tant de malheureux qui, se laissant décevoir aux vaines apparences d'une réforme tout extérieure, se persuadent n'avoir point eux-mêmes à se convertir, parce qu'ils ont reçu les eaux du baptême, parce qu'ils fréquentent les assemblées chrétiennes, parce qu'ils font des aumônes et des prières, parce que leur conduite est décente, régulière, austère même peut-être aux regards des hommes, tandis cependant que leur cœur est encore secrètement éloigné de Dieu ; tandis que l'amour du monde y tient encore la place qu'y devrait occuper l'amour du Seigneur ; tandis que les maximes du monde, l'approbation du monde, les faveurs du monde, font encore et la règle de leur vie, et leur premier but, et leur plus chère récompense.

Examinez-vous donc bien, Mes Frères, nous vous en conjurons. — Pensez que ces terribles paroles : SI VOUS NE VOUS CONVERTISSEZ, VOUS PÉRIREZ », sortirent de la bouche même de Celui qui n'avait quitté la gloire des cieux, que pour descendre dans l'abîme de nos misères, et que pour nous « délivrer de la colère à venir » par les prodiges d'une miséricorde plus haute que les cieux et plus profonde que les abîmes. — Pensez que toutes les études, tous les soins, toutes les gloires de cette vie passagère ne sont, après tout, que de pompeuses puérilités, auprès d'une question, d'où dépend cette éternité devant laquelle mille vies ne seraient encore que comme un jour : « Suis-je converti ? — Serai-« je mis à la droite ou à la gauche ? — Suis-je en Christ « ou hors de Christ ? »

Prêtez donc une oreille attentive aux questions que je vais vous adresser :

Aimez-vous votre Dieu ? — Votre première ambition,

votre plus ardent désir sur la terre, est-il de recouvrer l'image de Dieu dans votre âme, de le connaître et de l'aimer tous les jours davantage? — Est-ce là ce qui cause vos craintes et vos joies, vos désirs et vos douleurs? — Le péché vous est-il devenu de plus en plus odieux, et l'inclination qui vous y porte est-elle aujourd'hui votre plus pesant fardeau, votre plus douloureuse infirmité?

Aimez-vous votre Dieu? et comme un vrai fils, aimez-vous les enfans de votre Père céleste! Avez-vous cette « dé» votion pure et sans tache devant Dieu notre Père, laquelle » consiste à visiter les veuves et les orphelins dans leurs af» flictions, et à se préserver des souillures du monde (1)? » — Aimez-vous ceux qui ne vous aiment pas, ou comme les Pharisiens, « n'aimeriez-vous que ceux qui vous aiment (2)? » L'avénement du règne de Christ est-il l'objet fréquent de vos désirs, de vos prières et de vos pensées? — Voyez-vous avec émotion le tort que les hommes irréligieux font à l'Eglise de Christ; et s'ils jouissent de quelque rang dans le monde, évitez-vous avec eux cette familiarité que vous vous garderiez bien d'entretenir avec les détracteurs de votre patrie, de votre famille, ou de votre personne?

Aimez-vous votre Dieu? et « de l'abondance de votre cœur » votre bouche parle-t-elle (3)? » — L'homme passionné de la politique, parle constamment des événemens du jour; la femme mondaine, de ses plaisirs; le négociant, de ses calculs; — le fils bien né, loin du toit paternel; l'épouse ou la tendre mère, séparées de ce qu'elles aiment, ramènent sans cesse dans leurs entretiens l'être si cher dont la douce pensée revient à chaque instant émouvoir et remplir tout leur

(1) Jacq., I, 27. (2) Luc, VI, 32. (3) Matth., XII, 34.

cœur. — Eh bien!... vos sujets de conversation les plus chers et les plus habituels sont-ils ceux d'un enfant de Dieu, ceux d'une épouse de Jésus-Christ ? — Recherchez-vous dans ce but les amis de votre Père céleste ? — Êtes-vous étonnés de voir tant de personnes, qui seraient bien offensées qu'on leur refusât le nom de CHRÉTIENS, pouvoir cependant passer des journées entières, des mois, des années, avec leurs parens, leurs enfans, leurs frères, leurs sœurs, et tout ce qu'ils aiment le mieux sur la terre, sans leur parler jamais du Sauveur, du salut, des trésors d'en haut et des choses invisibles qui sont éternelles ? — Etes-vous étonnés, êtes-vous affligés de voir, d'un côté, avec quel empressement et quel intérêt toujours nouveau, tant de personnes peuvent parler d'affaires, de sciences, ou des événemens de la vie les plus indifférens ; et de l'autre, avec quelle langueur, quelle rareté, quelle prompte fatigue, on s'entretient de la Sainte Bible, de l'avenir éternel, de la venue de Jésus parmi les hommes, de son retour, de ses promesses, de sa présence au milieu des siens, et de cette « Bon- » ne-Nouvelle » qui cependant doit être, dans tous les âges, « pour le vrai peuple de Dieu, le sujet d'une grande joie ? »

Aimez-vous votre Dieu? — Aimez-vous SELON DIEU vos enfans, vos parens, vos amis, vos domestiques? Aimez-vous leurs âmes ? — Quel est pour eux le premier objet de vos craintes et de vos douleurs, de vos espérances et de vos joies ? — Êtes-vous plus occupés et plus inquiets de leurs progrès dans la connaissance de Christ et dans la sainteté, que de ceux qu'ils pourraient faire dans leurs études, dans la faveur du monde et dans les avantages du siècle?

Aimez-vous votre Dieu? et de la même manière qu'un cœur aimant ne désire rien tant que de se rapprocher de l'objet

aimé, de contempler ses traits, d'entendre sa voix chérie, et de lui manifester sa tendresse, est-ce un besoin pour vous, est-ce une joie que de parler à votre Dieu dans la prière, que de l'entendre dans sa Parole, que de le contempler dans son culte? — Est-ce dans les cieux que vous avez mis « votre » trésor et votre cœur! » — L'éternité, cet océan sans bornes, qui jadis attirait si peu vos regards, l'éternité occupe-t-elle maintenant vos premières pensées? — En examinant vos sentimens les plus habituels, en étudiant quelles sont vos solitaires pensées, dans ces momens de rêverie, où vous laissez errer votre imagination au gré secret de vos désirs les plus chers, — où vous portent-elles? au ciel, ou sur la terre? vers le Créateur, ou vers la créature? vers les courtes joies de cette vie, ou vers cet « héritage incorruptible qui ne » peut ni se souiller ni se flétrir, » et que Jésus réserve aux siens? — La Parole de votre Dieu fait-elle vos délices? — Entendez-vous la voix du Bon Berger? (1) La préférez-vous à tout autre voix, à tout autre lecture; et pour parler avec un Apôtre, « désirez-vous, comme un enfant nouvellement né, » le pur lait de la Parole, afin qu'il vous fasse croître (2)? » — Trouvez-vous aujourd'hui dans la prière, au lieu de la langueur et de la secrète répugnance qui vous y poursuivait naguère, un soulagement, une consolation une joie véritable? — Le Sabbat chrétien enfin, ce beau jour que le Seigneur a mis à part pour les siens, ce beau jour est-il devenu pour votre âme un jour de fête? « Appelez-vous le Sabbat vos » délices, et honorable ce qui est consacré à l'Éternel (3)? » Est-il pour vous un jour de recueillement, de charité, de prière et d'une sainte joie, au lieu d'être, comme autre-

(1) Jean, X, 3, 4. (2) 1, Pier., II, 2. (3) Esaïe, LVIII, 13.

fois, avant que vous connussiez votre Sauveur, un jour de contrainte, sombre et fastidieux ; ou bien un jour de dissipation, plus consacré peut-être aux vanités du monde, que ne l'étaient encore les six autres jours de la semaine ?

En un mot, Mes Frères, demandez-vous à ces différens traits si VOUS ÊTES CONVERTIS ; si vous servez Dieu avec le cœur d'un enfant ou avec la contrainte d'un esclave ; si vous avez enfin cet amour, sans lequel il est impossible d'avoir connu le Seigneur Jésus, et sans lequel votre foi prétendue serait une « foi morte, » une foi fausse, un « corps » sans âme? (1) — Ah ! convertissez-vous, » (c'est la parole que l'Eternel adressait à son peuple par la bouche de Malachie), « convertissez-vous, et C'EST ALORS que vous connaî» trez la DIFFÉRENCE qui existe entre le juste et celui qui ne » l'est pas, entre celui qui sert Dieu et celui qui ne le sert » pas (2). » Mais COMMENT SE CONVERTIR? Comment changer son cœur? Comment donc être sauvé?

—

TROISIÈME PARTIE.

—

COMMENT SE CONVERTIR ? — Il y a si long-temps que gémissant des séductions de mon cœur, et que sentant la nécessité d'un changement dans ma conduite et dans mes affections secrètes, je me roidis contre les penchans qui m'entraînent, je travaille à me convertir. Il y a si longtemps qu'à chaque communion nouvelle j'ai recours à de

(1) Jacq., II, 17—26. (2) Mal., III, 18.

saintes lectures; je m'entoure de pensées sérieuses ; je recommence mes résolutions, mes efforts et mes sermens : — et cependant je me retrouve toujours le même, toujours languissant, toujours affligé par ces pensées du mal qui troublent mon âme! — Je fais des aumônes, mais sans plaisir et sans amour ; des lectures pieuses, mais par devoir et sans consolation ; des prières, mais sans confiance et sans attention. Je parle de mes péchés, mais sans véritable douleur ; du Sauveur, mais sans joie ; de la vanité du monde, mais sans en dépendre mon cœur ; et chaque jour de ma vie, je me vois obligé de renouveler à mon Dieu, dans ma prière du soir, les mêmes promesses et les mêmes résolutions pour le lendemain, avec les mêmes aveux et les mêmes soupirs pour le jour qui vient de s'écouler. — Comment donc se convertir ? Comment changer son cœur ? Comment donc être sauvé ?

Écoutez, âmes sérieuses, âmes « travaillées et chargées, » qui savez gémir de votre impuissance et « mener deuil sur » vos misères, » écoutez « l'Évangile, » c'est-à-dire « la » Bonne-Nouvelle. »

Comment se convertir ? « Comment donc être sauvé? » dites-vous. — Je vous ferai d'abord la même réponse que le Seigneur lui-même fit à ses disciples, lorsqu'ils lui présentèrent la même question ; « il arrêta sur eux ses regards, » nous dit l'Écriture, (1) et il leur répondit : « Quant aux » hommes, CELA EST IMPOSSIBLE, mais non point quant à » Dieu; car RIEN N'EST IMPOSSIBLE à Dieu. » — Oui, Mes Frères, « ce qui est impossible aux hommes est possible à » Dieu; » oui, voici la Bonne-Nouvelle, voici l'Évangile :

(1) Matth., XIX, 25, 26.

VOUS AVEZ UN SAUVEUR; Jésus « est venu dans le monde pour » chercher ce qui est perdu ; » Jésus « est puissant pour » sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par » lui (1). » Jésus « est le Prince et Sauveur suscité pour » donner à son peuple la conversion et la rémission des » péchés (2); » vous l'avez entendu : — non-seulement la RÉMISSION DES PÉCHÉS, mais aussi la CONVERSION DU COEUR. (3) — Il nous la mérite, il nous la prêche, il nous la procure. — Non-seulement il nous la MÉRITE par son sang, non-seulement il nous la PRÊCHE par sa Parole, mais encore il nous la PROCURE par son Saint-Esprit qui rend efficaces dans nos cœurs les exhortations de son Evangile.

Oui, Chrétiens, vous avez un Sauveur!

Remarquez donc bien, Mes Frères, comment nous vous prêchons *la conversion*. — Nous vous la prêchons, comme « la rémission des péchés, EN JÉSUS-CHRIST. » — Nous vous la prêchons selon « cette parole de la croix, » qui doit être dans tous les temps « folie » aux uns et « scandale » aux autres, mais qui, cependant, « est la sagesse de Dieu » et la puissance de Dieu, pour le salut de tous ceux qui » croiront, » comme l'a dit l'Apôtre Saint-Paul (4).

Nous ne vous la prêchons donc point à la manière des

(1) Hébr., VII, 25. (2) Act., V, 31.

(3) Ces deux bienfaits sont les deux parties inséparables de la rédemption qui se trouve en Jésus-Christ. Leur dépendance mutuelle nous est très-souvent rappelée dans les Écritures : voyez, entre autres passages, Rom., VI, 4, 5, 14; VIII, 2, 3, 6, 9; VII, 4—6. Tite, II, 14; III, 5, 6, 7. Col., I, 12, 14; III, 11—14. 1, Cor., I, 30; VI, 11. 1, Jean, II, 1, 2, 3. Héb., IX, 14. Gal., I, 4; II, 19, 20; V, 24. Eph., II, 1, 3, 10. Luc, I, 75—77. 1, Pier., IV, 1, 3, etc.

(4) Rom., I, 16. 1, Cor., I, 18.

moralistes du siècle. — Pour eux, si vous allez leur demander comment réformer ses affections, comment se convertir, comment changer son cœur; — pour eux, s'appuyant, comme l'a dit un Apôtre, « sur les vaines déceptions d'une » philosophie mondaine, et non sur Jésus-Christ (1), » ils vous répondront : « Faites des efforts pour devenir saints, » et pour étouffer dans vos ames tous les désirs du mal; » faites des efforts pour aimer Dieu de tout votre cœur, et » pour imiter les Paul, les Timothée, et toutes ces belles » âmes qui vous ont précédé, »... sans jamais vous adresser à Christ, « hors de qui » cependant « vous ne pouvez rien » faire (2), » et qui SEUL peut rendre énergiques ces efforts même qu'on exige de vous.

Semblables, hélas! dans leur aveugle confiance, à l'insensé, qui, pour avoir vu Jésus aux portes de Béthanie ou de Jérusalem, étendre sa main puissante et crier au frère de Marie : « Lazare, sors dehors! » ou au paralytique : « Lève-toi » et marche! » — semblables, dis-je, à l'insensé qui, pour avoir vu les malades et les morts se lever à la voix de Jésus, et déployer devant lui des forces toutes nouvelles, se serait alors imaginé pouvoir lui-même imiter les prodiges du Seigneur, en imitant ses gestes et ses commandemens, et serait allé comme lui, crier aux morts ensevelis dans les sépulcres de Béthanie, ou aux infirmes couchés sous les portiques de Béthesda : « Morts, sortez de vos tombeaux! Paralytiques » levez-vous et marchez d'un pas affermi; imitez ce Lazare » qui sort de la tombe; imitez les efforts et la résolution de » ce paralytique, et marchez avec courage!!! »

NOUS AUSSI, Mes Frères, nous vous disons : FAITES DES

(1) Col., II, 8. (2) Jean, XV, 5.

EFFORTS ; — nous aussi, nous commandons aux paralytiques de se lever et de suivre Jésus; nous aussi, nous vous disons: Imitez les rachetés du Seigneur; imitez les Paul, les Timothée, les Étienne, et toutes ces belles ames que le Seigneur s'est acquises; — mais c'est en vous disant, comme les Apôtres: « AU NOM DU SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST de Nazareth, lève-» toi et marche? (1) Énée, JÉSUS qui est le Messie, TE GUÉ-» RIT, lève-toi (2)? » mais c'est en vous adressant à Jésus, pour « que sa vertu s'accomplisse en votre infirmité (3); » et pour que vous « soyez lavés, justifiés et sanctifiés au nom » du Seigneur Jésus, et par l'Esprit de notre Dieu (4); » mais c'est en vous adressant à Jésus, qui seul peut verser la vie dans un corps desséché, « qui soutient toutes choses par » sa Parole puissante (5), sans lequel nul ne vient au Pè-» re (6), » et qui vivifie les morts.

Nous aussi, nous vous disons avec les Apôtres: « Convertissez-vous; » mais c'est en ajoutant, comme ils le font toujours, « et croyez à la Bonne-Nouvelle! » En effe comme le sarment ne saurait porter du fruit, « s'il ne » meure au cep; ainsi, vous n'en pouvez porter aucun » vous ne demeurez en CHRIST. » Il est « le cep et vou » êtes les sarmens; » celui « qui demeure en Christ et » qui demeure L'ESPRIT DE CHRIST (7), porte beaucou » fruit; mais HORS DE LUI vous ne pouvez rien pr » re (8). » — Nous aussi, nous vous disons avec l' Faites des efforts pour vivre dans la sainteté, « » sanctification nul ne verra le Seigneur (9); »

(1) Act., III, 6, 16. (2) *Ibid.* IX, 34. (3) 2, Cor., X Cor., VI, 11. (5) Héb., I, 3. (6) Jean, XIV, 6. (7) Ron 10. (8) Jean, XV, 1—5. (9) Héb., XIII, 21.

en priant comme lui notre Dieu, pour « qu'il vous rende » accomplis en toute bonne œuvre, et qu'il fasse en vous » par Jésus-Christ ce qui lui est agréable. » — Nous aussi, nous vous disons comme Ezéchiel : « Faites-vous un nou- » veau cœur et un esprit nouveau, car pourquoi mour- » riez-vous, ô maison d'Israël (1)? » mais c'est en ajoutant comme lui, de la part du Seigneur : « Je vous donnerai un » nouveau cœur; je mettrai au dedans de vous un esprit » nouveau; je vous ôterai le cœur de pierre; je mettrai » mon Esprit au dedans de vous, et je ferai que vous mar- » cherez dans mes ordonnances (2). »

La conversion, vous le voyez, est donc, si l'on veut, et dans un certain sens, l'œuvre de l'homme et l'œuvre de Christ. — C'est Lazare lui-même, sans doute, et non point un autre, qui se relève de la tombe à la voix du Sauveur; c'est le pécheur lui-même, sans doute, qui se relève du tombeau de ses vices à cette voix de Jésus : « Réveille-toi, toi » qui dors, et te relève d'entre les morts, et Christ t'éclai- » rera (3)! » mais C'EST, dit Saint-Paul, « c'est DIEU, qui, » dans sa grande miséricorde, lorsque nous étions morts » dans nos péchés, nous a vivifiés ensemble avec Christ. » Cela NE VIENT PAS DE NOUS, » ajoute-t-il, « c'est un DON » DE DIEU; car nous sommes son ouvrage, ayant été créés » en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres que Dieu a pré- » parées, afin que nous marchassions en elles (4). »

La conversion, direz-vous, serait donc un miracle! — Oui, Mes Frères, à la lettre, toute conversion véritable est un MIRACLE DE L'ESPRIT SAINT; et c'est pour cela que les hom-

(1) Ezéch., XVIII, 31. (2) Ezéch., XXXVI, 26-29. (3) Eph., V, 14. (4) *Ibid.* II, 5-10.

mes convertis sont appelés « créés de Dieu, nés du Saint-Esprit, nés de Dieu, enfans de Dieu. » — Oui, sans doute, toute conversion véritable est un miracle; et ce miracle, qui se renouvelle tous les jours dans l'Église de Christ, ne diffère des guérisons surnaturelles et des résurrections qui nous sont rapportées dans l'Évangile, qu'en ce que ces prodiges étaient extérieurs et visibles, tandis que la conversion du cœur est un miracle intérieur et invisible; et que le plus souvent, d'ailleurs, elle ne s'opère que par des progrès successifs et des degrés insensibles. (1)

Oui! Christ est « le Prince et Sauveur suscité pour don-» ner à son peuple LA CONVERSION et la RÉMISSION DES PÉ-» CHÉS!! »

Oui, Seigneur, Tu es vivant! — Oui, Seigneur, Tu l'as dit dans ta Parole: « Tu es le même, hier, aujourd'hui et » aux siècles des siècles; » et dans ce moment où nous sommes plus de « deux ou trois assemblés en ton Nom, » dans ce moment où nous écoutons ta Parole en ton Nom; nous le savons, nous le croyons, Tu es présent au milieu de nous, et Tu es « puissant pour sauver parfaitement ceux » qui s'approchent de Dieu par TOI (2). »

Oui, oui, Chrétiens, vous avez un Sauveur!

C'est donc en son Nom, ô vous tous qui m'écoutez, c'est en son Nom, c'est la Bible à la main, que je vous conjure de venir à ce puissant Sauveur, que vous ne voyez pas, sans doute, mais qui vous appelle tous aujourd'hui par ma bou-

(1) La conversion est un miracle, c'est-à-dire, un don libre et gratuit, une œuvre de la puissance de Dieu dans le cœur du pécheur. Voyez la preuve scripturaire de cette assertion, dans une note que son étendue nous oblige de renvoyer à la fin de ce discours.

(2) Héb., VII, 25.

che, qui vous tend les bras, et qui vous crie: Et toi! ne « veux-tu pas venir à moi pour avoir la vie (1)? » Oui, nous sommes « Ambassadeurs pour Christ (2), » et « c'est » en son Nom » que nous vous appelons tous à vous convertir, — TOUS sans exception. — VOUS LE DEVEZ TOUS, nous vous l'avons montré: — mais encore, nous vous déclarons que, si vous le voulez, VOUS LE POUVEZ TOUS.

Allez donc à Christ, « ames travaillées et chargées, » qui soupirez après la conversion de votre cœur, allez à Christ pour avoir la vie; — mais allez-y sans retard, sans réserve, sans défiance; — je le répète, sans retard et dès aujourd'hui, sincèrement et sans réserve, librement et sans défiance (3).

1° Oh oui! allez-y sans retard et dès aujourd'hui. Ne différez plus d'un jour à l'autre. Pensez avec quelle rapidité s'enfuient et « la figure de ce monde, » et ces ombres de joie, « où même en riant le cœur est triste. » Pensez que vous quitterez peut-être la vie non moins inopinément que les

(1) Jean, V, 40. (2) 2, Cor.. V, 20.

(3) ALLEZ A CHRIST. — Après tout ce qui vient de vous être dit, ô vous qui lisez ces lignes, nous osons croire que cette expression, bien loin de vous présenter une idée vague, ne doit plus même vous paraitre une expression figurée.— « Jésus-Christ est vivant! Il est toujours » le même » (Héb., XIII, 8); et dans les maux de vos ames, vous devez, à la lettre, aller à Lui quoique invisible, aussi réellement que vous y fussiez accourus pour des misères corporelles, si vous eussiez vécu dans ces heureux jours, où la Judée le vit revêtu de notre humble nature, « allant de lieu en lieu pour faire du bien, et guérissant toutes » sortes de maladies et d'infirmités parmi le peuple » (Matth., IV, 23). — Vous trouverez à la fin de ce sermon (Note 2) quelques citations scripturaires sur la TOUTE-PRÉSENCE du Seigneur Jésus, et sur son action dans nos cœurs.

Galiléens du temple, ou que les dix-huit de Siloé. Pensez qu'au sortir de cette maison sainte, où vous n'êtes occupés qu'à présenter à Dieu vos sacrifices de louanges, l'épée de la mort peut fondre sur vous. — Ah! ne différez donc plus, et rendez grâce au Seigneur de ce qu'il est temps encore.

2° Mais, nous vous disons aussi, allez-y sincèrement et sans réserve, avec le désir sérieux d'obéir à ses paroles et « de ne point contrister son Esprit (1). » Allez-y comme NE POUVANT RIEN par vous-mêmes, sans doute; mais aussi, allez-y comme « POUVANT TOUTES CHOSES en Christ qui vous » fortifie (2). »

Oui! vous dirai-je comme le Seigneur, « veux-tu » sincèrement « être guéri (3). » « Si tu crois, tu le peux; tout est » possible à celui qui croit (4). » — Mais aussi, tu dois agir, si tu crois. — Comme le paralytique, te confiant en la vertu de Celui qui lui criait: *lève-toi et marche!* dès aujourd'hui tu dois marcher à la suite de ton Sauveur, et te dire: « Tant que je demeurerai les bras croisés dans ma coupable langueur, ce me sera la triste preuve que je n'ai point encore cru véritablement à sa Parole. La croyance qui n'agit point n'est pas sincère; elle est fausse; « elle est morte; » elle n'est pas plus la croyance (ou la foi), qu'un corps sans ame n'est un homme. — Si j'avais cru véritablement à sa Parole, au lieu de rester couché sur mon lit de paralysie ou dans mon tombeau, je me serais levé à cette voix qui me crie: « Réveille-toi, toi qui dors, et te relève d'entre les » morts, et Christ t'éclairera! » — Si j'avais cru véritablement à sa Parole, je serais sorti pour combattre, et j'aurais dit, comme David, comme Jonatham, comme Josué:

(1) Eph., IV, 30. (2) Phil., IV, 13. (3) Jean V, 6. (4) Marc IX, 23.

« Je ne me confie point en mon arc, ni en mon épée; ce » combat est à l'Éternel; le Seigneur est avec moi : fortifie- » toi donc, » ô mon cœur, et « porte-toi vaillamment à la » bataille. » — Allons donc en avant, toujours en avant dans la route du devoir. — Allons en avant dans cette carrière où il nous appelle, « ayant les yeux sur le Chef et le » Consommateur de la foi. » — Allons avec ardeur comme les dix lépreux de l'Évangile, (1) dans le chemin qu'il nous montre des cieux, et soyons persuadés comme eux, que nous y trouverons par sa grâce, la guérison qui nous fut promise.

Eh bien, mon Dieu, oui! dès aujourd'hui, je veux faire ta volonté; — dès aujourd'hui, je veux T'ÉCOUTER dans ta Parole, puisque c'est par ta PAROLE que ton Esprit agira sur mon cœur; — je veux T'INVOQUER dans la PRIÈRE, puisque je ne peux rien sans toi; — mais aussi je veux TE SUIVRE dans le COMBAT, puisque Tu m'ordonnes de combattre. Mon Dieu, que veux-Tu de moi? En quoi faut-il que dès aujourd'hui je réforme mes habitudes, ma vie publique, ma vie domestique, ma vie secrète? — Mon Dieu, quel commerce ai-je à rompre, quel danger ai-je à fuir, quelles pensées à repousser, quel mal à réparer, quelle réconciliation, quels aveux, quel sacrifice à faire? — Mon Dieu, « si j'ai fait » tort à quelqu'un, » dès aujourd'hui « je lui en rends » quatre fois autant (2). » — Mon Dieu, que veux-Tu de moi?

3° Mais aussi, Mes Frères, mais surtout, allez à Christ librement et sans défiance. — Ah! c'est ici surtout, que je voudrais que sa Parole fût bien comprise de vous; c'est ici que je voudrais que ma faible voix devînt éclatante comme

(1) Luc XVII, 14. (2) Luc, XIX, 8.

la trompette du jugement; c'est ici que je voudrais qu'elle pénétrât comme une épée à deux tranchans, dans vos jointures et dans vos moëlles. — Il vous appelle; Il vous invite; Il a tout souffert; Il a tout mérité pour vous; « Il a tout » accompli : » pourquoi donc hésiteriez-vous encore? Pourquoi n'iriez-vous pas librement et sans défiance?

J'entends d'ici vos scrupules et vos craintes. (Et quelle est l'ame sincère qui ait cherché son Sauveur, sans les avoir éprouvées comme vous?) Vous attendez, pour aller à Lui, de trouver dans votre vie des souvenirs qui vous enhardissent, et dans vos cœurs des dispositions qui viennent justifier une confiance sans cela téméraire. « Mon Dieu! » dites-vous, « je crois aux invitations de l'Évangile, et je crois à la puis- » sance de mon Sauveur; mais je voudrais trouver en moi » plus d'amour, plus de désirs, plus de pureté! mais je me » sens si peu digne encore d'oser m'attendre à ce que s'ac- » complissent pour moi ces promesses magnifiques de miséricorde, de pardon, de secours, de gloire, et d'un amour » éternel! »

O mes chers Frères! laissez, laissez enfin de côté ces scrupules d'une orgueilleuse humilité, ces recherches secrètes, mais toujours fatales, de votre propre justice. — Eh! quand iriez-vous à Christ, si vous attendiez pour cela d'en être dignes? — Quand iriez-vous au grand Médecin des ames, au Rédempteur des pécheurs, « au Sauveur de ce qui est per- » du, » si vous attendiez pour cela de n'être ni malade, ni pécheur, ni perdu? Est-ce pour les justes qu'« il a mis son » ame en oblation? » Est-ce pour les légitimes possesseurs du ciel, qu'il est descendu dans l'abîme, et qu'il a souffert ce que nul être fini ne souffrit jamais?

Sans doute, il nous l'a déclaré, « il faut être né de nou-

» veau pour entrer en son royaume; » sans doute, « si » nous ne nous convertissons » avant notre dernier jour, « nous périrons; » sans doute, quand la dernière heure aura sonné, « sans la sanctification » du cœur « nul ne » verra le Seigneur: » — mais ICI-BAS, mais tandis que « la Bonne-Nouvelle est annoncée aux pauvres, la guérison » aux cœurs brisés, la liberté aux captifs (1); » mais ici-bas, pour aller à Christ, il ne faut que sentir sa misère et vouloir sincèrement être guéri; il ne faut qu'aller à Lui comme le péager: « O Dieu! sois apaisé envers moi qui » suis pécheur! » pour « s'en retourner, » comme lui, « justifié dans sa maison (2). » — Mais ici-bas, pour aller à Christ, comme Pierre sur les eaux de Génézareth, il faut regarder, non point à notre pesanteur naturelle, non point à la profondeur des eaux, à la violence des vents, mais à Jésus qui nous tend les bras et qui nous crie: VIENS! « Homme de petite foi, pourquoi as-tu douté (3) » Il ne faut que se jeter à ses pieds, comme la pénitente, pour entendre ces douces, ces ravissantes paroles: « Va, mon en- » fant; va-t'en en paix, ta foi t'a sauvée (4)! »

Allez donc à Lui, allez à Lui tels que vous êtes, librement et sans défiance, vous souvenant qu'il appelle à Lui TOUS CEUX « qui sont travaillés et chargés; » vous souvenant que CE QU'IL VOUS ORDONNE DANS SA PAROLE, Il VOUS le PROCURERA PAR SON ESPRIT, Il VOUS L'A MERITÉ PAR SON SANG, et qu'Il a dit lui-même: « Je ne repousserai point dehors celui qui » viendra à moi (5). » — Allez donc à Lui, vous écriant comme David (6), et de tout votre cœur: « O mon Dieu! je

(1) Luc IV, 18, 19. (2) *Ibid.* XVIII, 13. (3) Matth. XIV, 29, 31. (4) Luc VII, 50. (5) Jean VI, 37. (6) Ps. CXXX, I, 3, 4.

» T'invoque du fond d'un abîme : si Tu prends garde aux » iniquités, qui subsistera? Mais il y a pardon auprès de » Toi, afin que Tu sois craint, oui, pardon, afin que Tu » sois craint! — Je viens donc à Toi, ô mon Dieu! comme » pauvre, misérable, aveugle et nu (1), sans autre offrande » que l'aveu de mon indignité, sans autre titre à tes com- » passions que ma misère et que tes promesses. Mon Dieu! » lave-moi de mon péché avec l'hysope et le sang du taber- » nacle, et je serai net. Mon Dieu! crée en moi un cœur » pur, et renouvelle au-dedans de moi un esprit bien dis- » posé (2)! »

O mes Frères, si vous faites ces choses, si vous vous approchez ainsi du Sauveur, je puis vous l'assurer sur la Parole du « Dieu qui ne peut mentir (3), » certainement vous trouverez la paix, certainement vos prières seront exaucées, certainement vous serez convertis, certainement vous serez sauvés!

Croyez-en la Parole de votre Dieu; croyez-en les fidèles de tous les temps et de tous les lieux. Ce n'est pas autrement qu'ont été convertis et sauvés le meurtrier Saul de Tarse, l'impure Marie, l'injuste et profane Zachée, le brigand sur la croix. Ce n'est pas autrement qu'ont été convertis et sauvés les fidèles de nos jours, qui tous vous diront comme l'Apôtre Paul: « Cette parole est CERTAINE, c'est que Jésus-Christ est » venu dans le monde pour sauver les pécheurs, DONT JE » SUIS LE PREMIER; mais miséricorde m'a été faite, afin que » Jésus-Christ fît voir en moi une parfaite clémence, POUR » SERVIR DE MODÈLE À TOUS CEUX QUI CROIRONT EN LUI pour la » vie éternelle (4). »

(1) Apoc. III, 17. (2) Ps. LI, 7, 10. (3) Tite I, 2. (4) 1 Tim. I, 15, 16.

Alors, le Seigneur accomplira pour vous SES DEUX PROMESSES, la rémission de vos péchés, et la conversion de votre cœur. — Alors, la vue du plus grand, du meilleur des Êtres, de Jésus, votre Sauveur, votre ami, votre frère aîné, mourant à votre place en des tourmens qui font frémir la nature, et dans les angoisses de la mort seconde; alors la vue de ce même Jésus exalté maintenant par-dessus tous les cieux, portant du haut de sa gloire ses regards sur vous avec une tendresse inexprimable, priant pour vous et vous appelant à Lui; alors cette vue, révélée à votre ame par l'Esprit de Dieu, vous pénétrera d'une joie toute sainte, d'un repentir tout filial, d'une reconnaissance brûlante, d'un tendre abandon; et vous donnera sur l'énormité du péché, sur la sainteté de votre Dieu, sur sa justice et sur sa miséricorde, des sentimens et des pensées, auprès desquels tous les discours les plus éloquens de la sagesse humaine, sur le vice et la vertu, ne vous paraîtront plus « que de l'airain qui » résonne ou qu'une cymbale qui retentit (1); » alors vous « regarderez vers moi que » vous « avez percé, » dit l'Éternel; vous « en menerez deuil comme sur la mort d'un » fils unique (2); » et sachant qu'« il vous a été beaucoup » pardonné, » comme la pénitente de Béthanie, vous voudrez et vous saurez « beaucoup aimer. » — Alors, comme la terre au retour du soleil, après un long hiver, a vu fondre les glaces qui la retenaient captive dans les liens de la stérilité et de la mort, alors votre ame, dès qu'elle aura su contempler le SOLEIL DE JUSTICE « qui porte la santé dans ses » rayons (3), » sentira pénétrer en elle, avec les lumières de la foi, la chaleur, la paix, la joie, et le printemps d'une

(1) 1 Cor. XIII, 1. (2) Zach. XII, 10. (3) Mal. IV, 2.

vie nouvelle, pour la rajeunir et la renouveler à la gloire de son Dieu. — Alors vous deviendrez tous les jours davantage, comme votre Sauveur, « doux et humble de cœur; » vous « renoncerez à la colère, à la médisance, aux convoitises » du mal; » vous « dépouillerez le vieil homme et ses œu- » vres; » vous « revêtirez, comme les élus de Dieu, des » entrailles de miséricorde, de douceur, de patience; ET LA » PAIX DE DIEU gardera vos cœurs (1). »

Oh! la bonne nouvelle! Oh! que cette nouvelle est douce au cœur d'un pécheur qui connaît ses maux et qui cherche la paix! O mon ame, bois à longs traits ces eaux vives et célestes qui rafraîchissent en vie éternelle! — N'est-ce pas, Mes Frères, n'est-ce pas que c'est bien là pour votre ame altérée L'ÉVANGILE, la bonne nouvelle, le « sujet d'une » grande joie? »

Nous avons un Sauveur PUISSANT POUR SAUVER! Ah! pauvres pécheurs, pauvres mortels, pauvres vermisseaux que nous sommes, à la veille de l'éternité, « à qui nous en » irions-nous? » N'a-t-il pas « seul, les paroles de la vie » éternelle (2)? » — Ne refusons donc plus d'aller à Lui! — Il y a tant de joie, il y a tant de bonheur à se donner à Christ. — Il y a tant de douceur, même au milieu des larmes, même dans l'exil, même sous le crêpe le plus sombre, même dans une maison de deuil, même sur un lit de mort; il y a tant de douceur à se décharger au pied de sa croix du fardeau de ses péchés, à renoncer à soi-même, à s'abandonner à Lui, à le suivre, à Lui donner son cœur!

Mon Dieu! je leur ai dit de ta part: « Convertissez-vous; » si vous « ne vous convertissez, vous périrez; » — je leur

(1) Col. III, 8, 9, 12, 15. (2) Jean VI, 68.

ai dit de ta part : « Réveille-toi, toi qui dors, et te relève » d'entre les morts, et Christ t'éclairera ; » — mais qu'ai-je pu faire encore que « semer » et qu'« arroser (1)? » C'est « Toi seul qui donnes l'accroissement ; » c'est Toi seul qui sauves, c'est Toi seul, ô mon Dieu, qui ressuscites les morts ! Voici donc, Seigneur Dieu, « nous nous reconnaissons encore devant ta Sainte Majesté pour de pauvres pécheurs qui méritons la condamnation et la mort ; mais nous recourons humblement à ta grâce ; mais nous te supplions, pour l'amour de ton Fils, de subvenir à notre misère, de nous pardonner nos transgressions, de nous augmenter de jour en jour les grâces de ton Saint-Esprit ; afin que, reconnaissant de plus en plus nos fautes, et convertis à Toi, nous renoncions au péché de tout notre cœur, et portions des fruits de justice qui Te soient agréables, par Jésus-Christ, notre Seigneur. *Amen* (*)? »

(1) 1 Cor. III, 6.

(*) Voir, pour les notes, à la fin du volume.

GÉDÉON

DEVANT

L'ANGE DE L'ÉTERNEL.

SERMON

SUR JUGES, VI, 17—24.

Et Gédéon dit à l'Éternel : « Je te supplie, si j'ai trouvé » grâce devant tes yeux, de me donner un signe qui m'atteste » *que c'est Toi qui parles avec moi. Je te prie donc, ne t'en » va point d'ici jusqu'à ce que je revienne, que je t'apporte » mon offrande, et que je la dépose devant Toi. » — Et il répondit : « Je demeurerai jusqu'à ce que tu reviennes. »*

Gédéon rentra et apprêta un jeune chevreau d'entre les chèvres, et des gâteaux sans levain d'un Epha de farine; il mit la chair dans un panier et le bouillon dans un vase; et il les apporta sous le chêne et les lui présenta.

Alors l'Ange de Dieu lui dit : « Prends cette chair et ces » gâteaux sans levain, dépose-les sur ce rocher, et répands » le bouillon. » Gédéon fit ainsi. Alors l'Ange de l'Éternel ayant étendu le bâton qu'il avait en sa main, toucha la chair et les gâteaux sans levain; le feu monta du rocher et consuma la chair et les gâteaux sans levain; et l'Ange de l'Éternel disparut de devant lui.

Gédéon vit que c'était l'Ange de l'Éternel, et il dit : « Hélas! » Seigneur Éternel ! car j'ai vu l'Ange de l'Éternel face à » face ! » — Et l'Éternel lui dit : « Paix te soit ! ne crains » point; tu ne mourras point ! »

Alors Gédéon bâtit là un autel à l'Éternel, et il l'appela : « L'ÉTERNEL DE PAIX ! » — *Et cet autel est demeuré jusqu'à ce jour à Hophra des Abihézérites.*

—

Il est peu de passages du Nouveau Testament qui m'aient plus souvent parlé jusqu'au fond de l'ame, dans la communion, dans la prière, ou dans le deuil, que le récit à la fois si complet et si simple, de l'apparition de notre Sauveur à Cléopas sur le chemin de Jérusalem.

Cléopas et son ami se rendaient sur la fin du jour au village d'Emmaüs. Ils étaient pénétrés de tristesse; ils avaient vu mourir, ils avaient déposé dans un tombeau leur Maître bien-aimé. Comme ils s'en entretenaient ensemble sur la route, un voyageur les aborde. L'expression grave, mais tendre, de la sympathie et de la bienveillance, parle dans ses regards; il chemine quelque temps avec eux, et bientôt il leur demande avec douceur : « De quoi vous entreteniez- » vous par le chemin, et d'où vient que vous êtes si » tristes ? » A peine a-t-il entendu leur réponse, « ô gens

» d'un cœur tardif à croire ! » leur dit-il, « ne fallait-il pas » que le Messie souffrît avant d'entrer dans sa gloire ? » — Alors, (est-il écrit,) en commençant « par les livres de » Moïse, » il leur montre Jésus-Christ dans tout l'Ancien Testament; et pendant qu'il leur parle, leur ame s'attendrit; une joie toute céleste, une conviction profonde la pénétre; « ils sentent comme si leur cœur brûlait au dedans d'eux.» — On arrive aux portes d'Emmaüs; le voyageur veut poursuivre sa route; « Oh ! demeure avec nous, » lui disent-ils; « tu vois que le soir s'approche, et que le jour est sur son » déclin ! » — « On le contraint de demeurer, » ajoute St. Luc, et l'étranger daigne céder —. Les deux disciples alors entrent sous leur toit rustique: l'étranger daigne les y suivre. — On sert le repas du soir; l'étranger daigne s'y placer. — Bientôt, on lui voit prendre le pain: c'était ainsi que faisait Jésus; — il le rompt, en levant ses yeux vers le ciel: c'était le regard de Jésus; — il le bénit: c'était la voix de Jésus ! — Les deux disciples le contemplent; leurs yeux s'ouvrent; ils reconnaissent Jésus : c'était Jésus !

Qui pourrait dire leur bonheur ? — Qui pourrait dire ce que fut dès-lors pour tout le reste de leur vie, le souvenir de cette soirée incomparable, où le Sauveur du monde daigna descendre vers d'indignes pécheurs, et où le ciel s'abaissa pour eux dans la chambre d'Emmaüs ! Qui pourrait dire que de fois le retentissement de cette voix si tendre: « De quoi vous entreteniez-vous par le chemin, et d'où » vient que vous êtes si tristes ? » vînt, dans la suite de leurs combats, soutenir leur ame et leur apporter la paix.

N'est-ce pas, ames fidèles, n'est-ce pas que ces pensées sont bien douces aussi pour vous; puisque vous avez les mêmes promesses; puisque vous n'ignorez pas que ce pas-

sage n'est mis dans la Bible que pour votre consolation (1); puisque vous savez que « Jésus demeure toujours le même à travers tous les siècles (2), » et qu'il a dit à tous ses croyans: « Je suis avec vous jusqu'à la fin du monde. Voici, je me » tiens à la porte, et je frappe: si quelqu'un entend ma voix » et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je souperai avec » lui, et lui avec moi (3); » — et puisqu'enfin vous avez appris que « si deux ou trois de ses disciples s'assemblent en » son nom, Jésus-Christ se trouve au milieu d'eux, » aussi réellement que s'ils le voyaient de leurs yeux comme le vit Cléopas (4)?

N'est-ce pas qu'une pareille pensée doit être bien douce dans la prière, bien douce dans le deuil, douce dans la vie, et douce surtout dans la mort?

Ah! quand Dieu nous a donné de la recevoir par la foi dans notre ame, elle change notre existence; elle nous place dans un monde nouveau; elle nous entoure comme d'une atmosphère de lumière et de joie. Et plus nous voyons de détails et de familiarité dans les touchantes circonstances de ce trop court récit de St. Luc, plus aussi notre ame se sent encouragée à s'en appliquer l'ineffable consolation, plus elle y trouve d'accens pour l'édifier et pour l'attendrir. Oui, ces deux villageois cheminant à pied vers Emmaüs, cette rencontre sur un grand chemin, cette conversation des trois voyageurs, cette maison, ce repas du soir, cette table rustique, toute l'humilité de ces circonstances, bien loin d'ôter

(1) Rom. XV, 4. (2) Hébr. XIII, 8, et 1, 8-12. (3) Apoc. III, 20.

(4) Matth. XVIII, 20. Remarquez bien que Notre-Seigneur faisait cette déclaration dans le temps même où, réduit au rang des pêcheurs, il vivait encore au milieu de nous dans une chair mortelle.

rien à la beauté de cette scène divine, est précisément ce qui en fait pour nous l'importance pratique, et ce qui vient lui donner à nos yeux plus de charme et de grandeur.

Eh bien, Mes Frères, il en est ainsi de l'histoire de Gédéon dans notre texte. Ce chêne de Hophra, ce jeune homme des champs, ce chevreau, ce vase d'osier, ces gâteaux sans levain, tous ces détails sont là, comme ceux d'Emmaüs, pour élever notre ame d'une manière plus sensible et plus tendre, vers le Dieu des promesses, et pour nous rappeler que ce Dieu tout-puissant n'habite pas seulement le troisième ciel, mais qu'il est présent avec ses fidèles; mais qu'il condescend à leur petitesse; mais qu'il compte nos cheveux et nos soupirs, comme il a compté les mondes qui circulent nuit et jour dans l'immensité des cieux.

Venez donc contempler aujourd'hui, dans l'histoire de Gédéon, un spectacle tout semblable à celui d'Emmaüs. Venez voir sous le chêne de Hophra, dans les campagnes de Manassé, les mêmes compassions que nous admirons dans la chambre de Cléopas. Venez apprendre, dans l'Ancien Testament comme dans le Nouveau, que si Dieu, pour réprimer dans le cœur de l'homme, un orgueil qui se soulève jusqu'au ciel, a voulu réduire notre corps à la mesure d'un vermisseau, et nous faire ramper sur une planète qui n'est devant ses autres œuvres que comme le grain de poudre qui s'attache au bassin d'une balance, ce même Dieu cependant, a daigné nous révéler, quant à notre ame, des miséricordes plus hautes encore que les cieux. Venez reconnaître, en un mot, dans le récit de notre texte, ce que le plus humble fidèle peut espérer encore aujourd'hui du Dieu de la Bible, ce que vous avez reçu l'ordre d'en attendre, et ce qu'il était déjà pour ses élus, douze cents années avant que Cléopas

fût sorti du sein de sa mère, il y a plus de trente siècles. — Et qu'importent en effet les siècles? — Jésus-Christ n'est-il pas « le même, hier, aujourd'hui et aux siècles des siècles », comme l'a dit St. Paul (1)? — Notre frère Gédéon ne mettait-il pas sa confiance aux mêmes promesses que nous? N'avait-il pas lu dans les premières pages de la même Bible, les mêmes compassions qu'on nous annonce encore? Le cœur de Gédéon battait comme le nôtre, il avait affaire au même Dieu Sauveur que je viens vous prêcher; le soleil se levait alors comme il s'est levé ce matin; toute l'armée des astres marchait déjà dans le même ordre qui vient encore chaque soir embellir pour nous le silence des nuits; les aires qu'ils décrivent dans leurs orbites immenses mesuraient déjà le temps par ses minutes et par ses secondes; le Jourdain, le Danube, le Rhône et les générations d'hommes coulaient déjà comme de nos jours. — Rien de tout cela n'a changé! — Mais quand toutes ces choses auraient changé, CELUI qui les a faites, Celui que je vous prêche n'a point changé! — « La terre passera, mais ses paroles ne passeront point. » (2) « Et à l'égard du Fils, il est écrit, » dit St. Paul: « c'est » Toi, Seigneur, qui as fondé la terre, et les cieux sont » l'ouvrage de tes mains; ils périront, mais Tu subsistes » toujours; ils s'envieilliront comme un vêtement, mais » pour Toi, Tu es toujours le même, et tes années ne finiront point (3). »

L'ordre de notre méditation sera très-simple. Je vous rappellerai d'abord dans quelles circonstances l'Ange de l'Éternel apparut à Gédéon; et puisque cette scène miraculeuse ne nous présente que deux personnages, un Ange et un

(1) Hébr. XIII, 8. (2) Marc XIII, 31. (3) Hébr. 1, 1-12.

homme; — un Ange que l'Écriture appelle du saint nom de JÉHOVA, et un homme qu'elle appelle « Gédéon, fils de » Joas, » — je porterai successivement vos regards sur l'un et sur l'autre: ce sera tout le plan de ce discours.

Mais avant tout, j'élève encore une fois mon cœur et mes mains vers Celui qui est « L'ÉTERNEL NOTRE PAIX. » — Je le supplie d'être avec nous aujourd'hui pour nous bénir, comme il fut avec Cléopas, et comme il était avec Gédéon. — Il ne s'agit pas sans doute ici pour nous de délivrer un peuple; mais ce temple est rempli d'ames immortelles et sensibles qui ont besoin d'une délivrance; il en est plusieurs d'entre nous qui paraîtront devant Dieu cette année; il en est qui sont dans le deuil, et que Dieu attire à lui par les voies de l'épreuve; il en est plusieurs qui, comme Gédéon, désirent *un signe* qui leur atteste, ô mon Dieu, que c'est Toi-même qui leur parles de paix dans la Bible, et qu'ils ont trouvé grâce devant tes yeux!

O Eternel de paix, Dieu de bonté! viens donc leur dire à tous aussi comme à Gédéon: « *Que la paix te soit donnée!* » — Ainsi soit-il!

—

Avant de pouvoir prêter l'oreille avec intelligence à l'entretien miraculeux qui fait le sujet de notre texte, il est nécessaire d'avoir eu sous les yeux les versets qui le précèdent et les événemens qui l'expliquent.

Vous savez que les Israélites, dans les jours qui nous occupent, étaient livrés à la plus horrible détresse.

Quand ce peuple était fidèle, rien n'égalait ses prospérités; « Dieu le multipliait comme les étoiles des cieux; il » était béni dans les villes et béni dans la campagne; l'épée

» ne passait point par son pays, et ses ennemis sortis contre » lui par un chemin s'enfuyaient par sept (1). » Mais aux jours de Gédéon, l'Éternel avait abandonné les Israélites, parce que les Israélites l'avaient abandonné ; ils avaient jeté sa loi derrière leur dos, pour marcher au gré de leur cœur incirconcis, dans les voies de la désobéissance et de l'incrédulité; ils avaient adoré la terre; ils n'avaient plus voulu du Dieu de la Bible.

Qu'avait fait alors ce Dieu de tout amour? Ce qu'il fait encore de nos jours pour ses élus. Quand il voit l'un d'eux s'éloigner du chemin de la vie éternelle, il se hâte d'appesantir sur lui sa main paternelle; il le couche sur un lit de maladie; il lui retire une épouse, ou un enfant chéri; il fait descendre dans l'amertume ce cœur indocile; et le Dieu qui l'aime lui apprend ainsi, pendant qu'il en est temps encore, la repentance et la prière.

C'était aussi là ce qu'avait fait le Seigneur pour les Israélites, dans les jours de Gédéon; il avait fait cesser pour eux ce que ces malheureux appelaient leur bonheur; il les avait « vendus pour un temps à leurs ennemis; » il leur avait tout ôté, jusqu'au courage; on les voyait dans l'effroi nuit et jour; ils se réfugiaient dans les cavernes des montagnes; et ce n'était qu'à la dérobée qu'ils mangeaient un pain d'amertume. Depuis long-temps, à chaque retour des moissons, les armées d'Hamalek et de Madian, suivies de leurs innombrables chameaux, se répandaient en tous lieux, ravageaient les campagnes, et ne laissaient rien de reste en Israël.

Telle était depuis sept ans la misère de ce peuple ingrat;

(1) Deuter. XXVIII, 3, 7.

mais enfin ces sévères châtimens avaient eu quelqu'effet. — Les adorateurs de Baâl y prévalaient encore, il est vrai; mais il y avait déjà dans les villes et dans les campagnes, bien des ames cachées qui revenaient à la Sainte-Écriture, qui s'humiliaient devant le Dieu des promesses, et qui faisaient monter vers son trône l'ardeur de leurs prières.

Quand il en est ainsi, la délivrance approche. Pour opérer celle de son peuple, l'Éternel avait fait choix de Gédéon; car il se plaît dans la faiblesse des moyens, afin qu'en voyant ce qu'il leur fait accomplir, on reconnaisse que si l'instrument est si chétif, il faut que le bras qui le remue soit celui du Tout-Puissant.

Gédéon, en effet, était le plus petit des enfans de Joas, et son district le plus pauvre qui fût en Manassé. Mais Gédéon était riche dans la foi; et tandis qu'il y avait encore un autel consacré à Baal dans la maison de son père, il cherchait Dieu dans sa Parole et l'adorait dans ses voies.

Les jours de la moisson commençaient, et l'on venait d'apprendre que les armées des Orientaux, nombreuses comme le sable qui est au bord de la mer, traversaient le Jourdain et se dirigeaient vers la vallée de Jizrehel. Gédéon, caché dans ses pressoirs, se hâtait de recueillir son froment et de le séparer de sa paille pour le sauver du pillage, lorsque tout-à-coup ayant levé les yeux, il aperçut sous un chêne, devant la maison de son père, un étranger qui s'y était assis, et dont le regard imposant et doux commandait le respect. Aussitôt, ce personnage l'appelle et lui dit avec autorité: « Très-fort et vaillant homme, l'Éternel est avec toi! » — Troublé, et sentant déjà qu'il y avait dans l'aspect, dans le regard et dans le ton de cet étranger, quelque chose d'entraînant et de surnaturel, Gédéon se hâta de répondre:

« L'Éternel est avec nous! Ah! n'est-il pas vrai plutôt que » tous ces maux ne nous accablent, que parce que l'Éternel » a cessé d'être avec nous? »

Avez-vous fait attention, Mes Frères, aux expressions de Celui qui parlait avec Gédéon? Avez-vous remarqué comment on voit grandir son langage à mesure qu'il répond? Avez-vous pris garde aussi que le texte, après l'avoir appelé « l'Ange de l'Éternel, » lui donne ensuite le nom même de JEHOVA? « Alors, » nous est-il dit, « l'Éternel arrêta ses » regards sur Gédéon, et lui dit, va avec cette force que » tu as; » (c'est-à-dire, va avec cette foi que ta réponse manifeste et qui fera ta force;) « va, et tu délivreras Israël! » Ne t'ai-je pas envoyé? » Gédéon s'excusa sur son impuissance, et l'Éternel lui dit enfin: « Parce que MOI je serai » avec toi, tu frapperas les Madianites, comme s'ils » n'étaient qu'un seul homme! »

C'est là, Mes Frères, que la méditation de jeudi dernier avait laissé le récit de ce grand événement.

Maintenant, essayez de vous mettre à la place de ce pieux Israélite. Essayez de comprendre les émotions profondes qui dûrent ébranler son ame.

Mon Dieu, devait-il penser, quel est donc cet Être dont la présence me pénètre de respect, et qui me tient devant ta face un pareil langage? Je sens au fond de mon ame l'irrésistible autorité de sa voix, et une indéfinissable impression de ce regard qu'il vient d'arrêter sur moi!.... Est-ce un homme?.... « Mais jamais homme parla-t-il comme cet » homme (1)? »..... Serait-ce donc un Ange des cieux? ..... Mais son langage n'est pas même celui d'un Ange.....

(1) Jean VII, 46.

Ne m'a-t-il pas dit : « L'ÉTERNEL est avec toi ! » — et bientôt après : « Parce que MOI je suis avec toi, tu vaincras les » Madianites ; ne t'ai-je pas envoyé ! » Quoi, mon Dieu ! oh pardonne à la témérité de cette pensée ! quoi donc, serait-ce Toi, Toi-même, mon Seigneur et mon Dieu, qui te révélerais à ma bassesse, et qui daignerais m'apparaître, comme tu fis autrefois à notre père Abraham sous les chênes de Mamré? Quoi ! serait-il possible que Gédéon eût devant ses yeux cet Ange de l'Éternel qui apparut à Moïse sur la montagne d'Horeb, et qui conduisait nos pères dans le chemin du désert?

Que l'on juge à de pareilles pensées si toute l'ame de Gédéon devait être ébranlée, et si son cœur battait avec violence.

Que va-t-il donc faire? — Il va supplier Celui qui lui parle de lui manifester ce qu'il est; il va lui demander un signe. — Ah ! s'il était vrai que c'est Toi qui m'appelles, ô mon Dieu, Toi, mon consolateur et mon éternel partage, « me voici pour faire, ô Dieu, ta volonté (1) ; » me voici pour la vie et pour la mort ; — je m'abandonne à Toi, je te livre Gédéon ! — si « c'est Toi, parle, ô mon Dieu, parle, » ton serviteur écoute (2) ! »

Alors, dit notre texte, *Gédéon répondit à l'Eternel* : « *S'il » est vrai que j'aie trouvé grâce devant tes yeux, je te supplie » de m'accorder un signe* qui m'atteste *que c'est bien Toi qui » parles avec moi. Je te prie donc, ne t'en va point de ce lieu, » jusqu'à ce que je revienne, que je rapporte mon offrande et » que je la dépose devant toi? — Et il lui répondit : Va, je » demeurerai dans ce lieu jusqu'à ce que tu reviennes.* »

(1) Hébr. X, 7. Ps. XL, 6-8. (2) 1 Sam. III, 10.

Gédéon part aussitôt ému des plus grandes pensées, et plein déjà du sentiment de la haute mission qui semble se préparer pour lui; il rentre dans la maison de son père; il ne dira rien encore à personne de ce qu'il vient d'entendre: c'est une affaire entre son ame et son Dieu. D'ailleurs, hélas! le comprendrait-on dans la famille de Joas? on n'y sert plus le Dieu d'Israël! — Il va se hâter de préparer son offrande, telle qu'on la présentait alors dans le tabernacle: ce sera un jeune chevreau d'entre les chèvres; ce seront des gâteaux sans levain, en aussi grande abondance que le permettra la détresse de sa maison; et ils seront sans levain, parce que la loi du Lévitique défendait d'en présenter d'autres sur les autels. — Il lui tardera de pouvoir revenir vers le chêne, attendre le signe miraculeux qu'il vient de demander, et qu'on a semblé lui promettre.

Eh bien, nous-mêmes aussi, pendant que cet élu de Dieu, dans l'inexprimable émotion de ses pensées, s'occupe de s'assurer quel est cet Être miraculeux qui vient de lui apparaître, consacrons de notre côté quelques instans à l'examen d'une question qui devait si puissamment agiter son ame, et qu'il nous importe tant à nous aussi, d'avoir suffisamment éclaircie.

Quel était donc ce personnage? Était-ce un homme? Était-ce un ange créé?... Était-ce DIEU lui-même?

L'Écriture, dans les versets 11e et 12e, l'appelle *l'Ange* ou *l'envoyé de l'Éternel;* puis, aux versets qui suivent, elle n'hésite plus à lui donner le nom de L'ÉTERNEL, — JÉHOVA! C'est L'ÉTERNEL qui regarde Gédéon; c'est L'ÉTERNEL qui lui dit: « *Ne t'ai-je pas envoyé?* »

Peut-être que si ce fait était isolé dans nos Écritures, il pourrait nous causer quelque surprise; mais nous retrou-

vons dans l'un et dans l'autre Testament, tant de scènes toutes pareilles et de témoignages du même genre, qu'il nous deviendra facile, en rappelant brièvement ici quelques principes fort simples, de fixer d'une manière aussi précise que certaine notre opinion sur cet important sujet.

Le premier de ces principes n'est autre chose qu'un fait; — le voici : c'est que, toutes les fois que dans la Sainte Bible il est question des apparitions de cet Ange mystérieux, que l'Esprit Saint appelle « l'Ange de la Face (1), » « l'Ange de » l'alliance (2), » ou « l'Ange de l'Éternel (3), » vous l'entendrez s'attribuer constamment tous les noms les plus incommunicables du Dieu Tout-Puissant; — et non-seulement ses noms, mais aussi ses attributs et ses œuvres; — et non-seulement ses attributs, ses noms et ses œuvres, mais encore le culte que partout ailleurs Dieu réclame pour Lui seul.

C'est ainsi que, pour ne citer ici qu'un très-petit nombre d'exemples entre tant d'autres, vous verrez que l'Ange de l'Éternel qui apparut au Patriarche Abraham sous les chênes de Mamré (4), et qui vint lui déclarer que Sara aurait un fils, est constamment appelé du nom de L'ÉTERNEL, et qu'il ne cesse de parler lui-même comme le Dieu Tout-Puissant.

Vous entendrez l'Ange de l'Éternel qui apparut à Jacob

(1) Es. LXIII, 9. (2) Mal. III, 1.

(3) Plusieurs traduisent *l'Ange Jéhova*, voyez Gen. XXII, 15; XXXI, 11, 13; XXXII, 24-30; XVIII, XIX, XVI, 7-13. Exod. III, 2-5; IV, 5; XIII 21; XIX, 19, 24; (XII, 12); XIX, 9; XXIII, 20-23; XXXIII, 9-11. Jos. V, 13-15; VI, 1-3. Lev. XVI, 2. Jug. VI, 11, 14-33; II, 1; XIII, 18. Es. LXIII, 9 10, 11, 14. Mal. III, 1. Dan. III, 25; X, 5, 6. Ezéch. I, 26, 28, 1-6. (Apoc. I, 12-15.)

(4) Gen. XVIII.

en Mésopotamie, dire à ce Patriarche: « Je suis le Dieu » Fort de Béthel. Je suis l'Éternel, le Dieu d'Abraham ton » père, et le Dieu d'Isaac (1). »

Vous entendrez l'Ange de l'Éternel qui apparut à Moïse sur la montagne d'Horeb (2) lui crier: « Je suis le Dieu de » tes pères, Je suis Celui qui s'appelle JE SUIS. — Va vers » tes frères, et qu'ils sachent que L'ÉTERNEL t'est apparu. » — Et Moïse cacha son visage, car il craignait de regarder Dieu.

Vous verrez que l'Ange de l'Éternel qui conduisait le peuple d'Israël dans le voyage du désert, est appelé du grand nom de JEHOVA; et vous entendrez l'Ange ou l'Envoyé de Dieu qui, sur Sinaï, parlait à Moïse (3), prononcer ces paroles: « Écoute, Israël, je suis le Seigneur ton Dieu, qui t'ai » retiré du pays de servitude: tu n'auras point d'autre Dieu » devant ma face (4)! »

Et si vous désiriez rassembler de plus nombreux témoignages, vous entendriez encore un langage tout semblable, lorsque ce même Ange de la Face se fait voir à Agar au désert (5), à Josué sur les rives du Jourdain (6), aux parens de Samson dans les campagnes de Tsorah (7),

(1) Comparez Gen. XXXI, 11-13; XXVIII, 11-22; XXXV, 7-15; XLXIII, 15, 16, et aussi XXXII, 24, 28, 30. Osée XII, 4, 5.

(2) Exod. III. (3) Act. VII, 30. (4) Exod. XIX; XX; 1-3.

(5) Gen. XVI, 13, aussi l'appelait-elle « LE DIEU FORT DE VISION. » (6) Jos. V, 13-15.

(7) Juges VIII. — Ici, L'ANGE DE L'ÉTERNEL qui apparaît à Manoah, et que l'Écriture appelle JEHOVA, prend Lui-même le nom que l'Esprit-Saint (dans Esaïe), assigne au FILS UNIQUE DE DIEU, lorsqu'il annonce « qu'une vierge sera enceinte, qu'elle enfantera L'EMMANUEL, et qu'on » appellera son nom L'ADMIRABLE, le Dieu fort et puissant, le Père d'éternité, le Prince de la paix. » (Es. VII, 14; IX, 5.) Pourquoi me

et à tout le peuple d'Israël dans la plaine de Bokim (1).

Voici maintenant notre second principe.

S'il est une vérité dont l'Ancien Testament se montre jaloux par-dessus toute autre, c'est le principe de l'unité divine. C'est par ce grand dogme qu'Israël, pendant près de deux mille ans, a différé de tous les peuples du monde. Ailleurs, on adorait tout excepté Dieu: dans Israël, on n'adorait rien excepté Dieu. Et s'il était jamais permis de parler de Moïse comme on le ferait d'un législateur tout humain, nous dirions que c'est là sa pensée dominante et la pierre angulaire de tout son système religieux. Il y revient constamment; il en est « jaloux d'une sainte jalousie.»

« C'est moi, dit l'Éternel, c'est moi-même; il n'y a point » d'autre Dieu que Moi! — Il n'y a point d'autre DIEU » juste et SAUVEUR que Moi. — Ainsi a dit l'Éternel, le » DIEU d'Israël et son RÉDEMPTEUR: Je suis le premier, et » je suis le dernier: il n'y a point d'autre Dieu! Certes, il » n'y a point d'autre Rocher: je n'en connais point d'au- » tre! Vous tous les bouts de la terre, regardez donc vers » Moi, et vous serez sauvés! car JE suis le Dieu Fort et IL » N'Y EN A POINT D'AUTRE (2)! »

» demandes-tu mon nom, dit l'Ange de l'Éternel à Manoah! il est L'AD- » MIRABLE. Et quand l'Ange fut monté aux cieux avec la flamme de » l'autel, Manoah connut que c'était l'Ange de l'Éternel; il se pros- » terna le visage contre terre, et s'écria: Certainement nous mourrons, » parce que NOUS AVONS VU DIEU.

(1) Jug. II, 1-5. « Car dans toutes les angoisses de son peuple l'É- » ternel a été en angoisse, » dit Esaïe, « et L'ANGE DE SA FACE les a dé- » livrés, LUI-MEME les a rachetés par son amour et par sa clémence. » (Es. LXIII, 9.)

(2) Esaïe XLIV, 8; XLV, 5, 19, 21, 22, XLVI, 9. Deut. XXXII, 39, IV, 35, 39.

Maintenant, notre troisième principe ne sera qu'une assertion qui découle immédiatement des deux premiers, et qui se confond presqu'avec eux. Le voici :

L'Être qui dans la Bible s'attribue les noms, les œuvres, les caractères et jusqu'au culte du Dieu Tout-puissant, ne peut être une créature.

« Il n'y en a point comme l'Éternel, » est-il souvent répété. — « L'Éternel ! c'est là mon nom, et je ne donne » point ma gloire à un autre (1), Il est le Dieu fort et » jaloux (2). » — Les Anges cachent leur face et tremblent devant Lui : s'en pourrait-il donc trouver un seul, dans le ciel et sur la terre, qui osât usurper un langage semblable à celui qu'entendit Gédéon ! Toutes les fois qu'on a voulu les honorer du moindre culte, ils s'y sont vivement opposés.

Si le temps n'eût dû circonscrire les citations appelées en témoignage de ces deux premiers principes, nous y aurions ajouté, sans doute, les passages si nombreux où la Sainte-Écriture semble indiquer une pluralité mystérieuse dans l'Unité divine ; — comme lorsque Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image ; » — comme lorsque l'Éternel Dieu dit : « L'homme est devenu comme l'un de nous ; — comme » lorsque le Dieu trois fois saint, que vit Esaïe, s'écrie : « Qui enver- » rai-je, et qui ira pour nous ; — (Voyez Gen. 1, 26 ; III, 22. Esaïe VI, comparé avec Jean XII, 39-41, et avec Actes XXVIII, 25, 26.) Le nom d'Elohim est un nom pluriel, dont le Saint-Esprit s'est presque toujours servi pour désigner Dieu ; et le nom de Jehova signifie Essence, « l'Essence de Celui qui est ; » c'est pourquoi il était ordonné à tout Israël de répéter souvent cette parole remarquable : « Écoute Israël, et mets bien cette parole dans ton cœur : Jehova no- » tre Elohim est un seul Jehova ; c'est-à-dire, l'Essence de notre » Elohim est une seule Essence. » (μία ϋσια. — χριστος ὁμόϋσιος) Deuter. VI, 4.

(1) Es. XLII, 8. (2) Exod. XX, 5.

« Garde-toi de le faire! se sont-ils écriés: je ne suis que ton » compagnon de service! Adore Dieu (1)! »

Après ces trois assertions, en voici maintenant une quatrième qui n'est pas moins irréfragable.

Cet ANGE DE LA FACE, qui apparut si souvent aux élus de Dieu sous l'Ancien Testament, ne pouvait être Dieu le Père.

La personne du Père, dans tout le cours des révélations divines, a toujours conservé le caractère « de Dieu invi- » sible » comme l'appelle plusieurs fois St. Paul (2). Il ne s'est jamais manifesté aux hommes qu'en son Fils. — « Il » habite, dit l'Apôtre, une lumière inaccessible que nul » homme n'a vu, ni ne peut voir (3). » « Personne ne peut » voir ma face et vivre, » dit l'Éternel lui-même (4). « Jamais vous n'ouïtes sa voix, ni ne vîtes sa face, » a dit notre Seigneur (5).

Ce ne fut donc jamais la personne du PÈRE qui se manifesta sous l'Ancien Testament.

Et quel était donc cet Ange mystérieux? C'est ici, Mes Frères, notre cinquième principe et notre dernière assertion.

Cet Ange de l'Éternel, chrétiens, c'était ce même Sauveur, ce même Maître, ce même Consolateur que nous sommes chargés de vous annoncer dans cette chaire; et c'était ainsi déjà qu'il préludait à son incarnation, et à cette carrière incompréhensible d'abaissement, où il devait descendre plus tard pour nous sauver. C'était Celui qui est

(1) Apoc. XXII, 9; XIX, 10. comme Act. X, 26; XIV, 14, 15. Col. II, 18. Mat. VI, 10. Hébr. I, 5, 7, 13, 14.

(2) 1 Tim. I, 17. Hébr. XI, 27. Col. I, 15. (3) 1 Tim. VI, 16.

(4) Exod. XXXIII. 20. (5) Jean V, 37.—1 Jean VI, 12. 20.

appelé « l'IMAGE DU DIEU INVISIBLE! la splendeur de sa » gloire, l'image empreinte de sa personne (1). » C'était Celui dont St. Paul nous dit que tous les « Anges de Dieu » l'adorent (2). » — C'était Celui qu'il appelle « notre » grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ (3). »

Et remarquez bien, Mes Frères, que ce n'est point ici une simple présomption de notre part, ni une interprétation d'homme. C'est un principe scripturaire sur lequel le Saint-Esprit n'a voulu nous laisser aucune espèce de doute.

Écoutez, en effet, comment St. Paul nous déclare que Jésus-Christ était cet Ange de l'Éternel qui conduisait les Israélites dans le chemin du désert : « Ne tentez pas Christ, » nous dit-il, « comme les Israélites le tentèrent au désert, « lorsqu'ils furent détruits par des serpens brûlans. Car le » rocher qui les suivait dans le désert, c'était Christ; et » Moïse, en se mettant à leur tête, préférait l'opprobre de » Christ à tous les trésors de l'Égypte. »

Écoutez St. Pierre qui nous atteste que c'était Christ qni animait tous les anciens Prophètes (4).

Écoutez St. Jean nous déclarer que lorsque Ésaïe, à la mort du roi Hosias, vit l'Éternel siégeant sur son trône, les Anges cachant devant lui leurs faces de leurs ailes, et l'Éternel criant à son Prophète : « Va, et dis à ce peuple : » Vous entendrez et vous ne comprendrez point, vous » verrez et vous n'apercevrez point; » écoutez St. Jean nous déclarer en son chapitre douzième, « qu'Ésaïe dit ces

(1) Col. I, 15. Hébr. I, 3. (2) Hébr. I, 6.

(3) Tite II, 13, (Voyez à la fin du volume, à l'indication des passages de la Sainte Écriture, allégués dans la lettre, la note qui suit le numéro d'ordre 64.)

(4) 1 Pierre I, 11.

» choses quand il vit la gloire de Jésus-Christ et qu'il parla
» de lui (1). »

Et si vous vous étonniez d'entendre l'Éternel parler, tantôt comme celui qui envoie et tantôt comme celui qui est envoyé, écoutez ces paroles de l'Éternel au second chapitre de Zacharie : « Réjouis-toi avec chant de triomphe,
» ô fille de Sion ; car voici, je viens, et j'habiterai au mi-
» lieu de toi, DIT L'ÉTERNEL ; alors plusieurs nations devien-
» dront mon peuple, et tu sauras que l'Éternel des armées
» M'A ENVOYÉ vers toi. »

Mais enfin, écoutez plutôt Jésus-Christ lui-même. Écoutez-le disant aux Juifs : « Avant qu'Abraham fût, JE SUIS !
» Abraham a désiré de voir mon jour ; il l'a vu, et il en a
» tressailli de joie (2). »

Écoutez-le répondant à Philippe qui lui disait : « Seigneur,
» fais-moi voir le Père : » « Quoi, Philippe ! il y a si long-
» temps que je suis avec vous, et tu ne m'as pas connu !
» Philippe ! celui qui m'a vu, a vu le Père : comment donc
» dis-tu, fais nous voir le Père (3) ? Moi et mon Père,
» nous sommes UN (4). »

En effet « personne NE VIT JAMAIS Dieu, » dit St. Jean, (5) « mais le Fils unique qui est dans le sein du Père est
» Celui qui nous l'a manifesté. Le Père agit continuelle-
» ment, et le Fils, le fait aussi (6). Car la PAROLE était au
» commencement ; elle était avec Dieu, elle était Dieu.
» Toutes choses ont été faites par elle ; et cette Parole a
» été faite chair, et elle a habité parmi nous (7). »

(1) Ésaïe VI. Jean XII, 39-41. (2) Jean VIII, 56-58.
(3) Jean XIV, 8, 9. (4) Jean X, 30. (5) Jean I, 18, comparé avec Nombr. XII, 8. (6) Jean V, 17. (7) Jean I, 1, 2, 14.

Ainsi donc, Mes Frères, vous voyez que nous pouvons abondamment conclure que celui qui apparaissait à Gédéon sous le chêne de Hophra, et qui lui disait: « Ne crains » point! parce que je suis avec toi, tu vaincras les Madia- » nites, » c'est Celui-là même qui treize cents ans après Gédéon, et vingt ans après Cléopas, apparaissait encore à Paul dans la ville de Corinthe, et lui disait: « Ne crains » point, Paul, parce que je suis avec toi; mais parle et » ne te tais point (1); » — c'est Celui qui, soixante ans après Cléopas, apparaissait à Jean dans l'île de Patmos et lui disait: « Ne crains point! Je suis le premier et le der- » nier. Je suis Celui qui vit au siècle des siècles; mais j'ai » été mort; et toutes les églises connaîtront que je suis » Celui qui sonde les cœurs et les reins (2); » c'est Celui qui nous déclare encore aujourd'hui que « là où deux ou » trois s'assemblent en son nom, il s'y trouve au milieu » d'eux (3), » En un mot, c'est le Dieu Sauveur manifesté dans l'un et dans l'autre Testament. « Il était au monde, » et le monde a été fait par Lui, » dit St. Jean, « mais le » monde ne l'a point connu. Il est venu chez soi; mais les » siens ne l'ont point reçu. C'est Lui qui est le vrai Dieu et » la vie éternelle (4). »

Cette pensée, Mes Frères, cette grande pensée est comme le soleil de l'Ancien Testament; elle l'éclaire tout entier; elle y répand une lumière bienheureuse; elle y manifeste aux regards des croyans, la grandeur et l'harmonie impo-

(1) Act.XVIII, 9,10. (2) Apoc. I, 17, 18; II, 23.

(3) Matth. XVIII, 20. Remarquez bien qu'il faisait déjà cette déclaration pendant qu'il était en la chair, et qu'il allait de lieu en lieu s'en savoir ou reposer sa tête.

(4) Jean I, 10, 11, et 4 Epît. V, 20.

sante de toutes les révélations divines; elle en fait pour eux une lettre vivante, en leur y révélant un Sauveur toujours vivant et toujours le même. — Avec la connaissance de cette vérité, tout l'Ancien Testament s'explique, tout le livre s'ouvre : — sans la connaissance de cette vérité, il est inexplicable; il étonne; il semble se contredire; il est fermé : et pour parler avec Ésaïe, « c'est alors un livre cacheté, » qu'on donnerait à un homme en lui disant, nous te prions, » lis ceci! et il répondrait : il est cacheté, comment le » pourrais-je? »

Mais, qu'elle est puissante, au contraire, qu'elle est puissante, cette pensée de la Divinité de son Sauveur pour le fidèle, qui tenant dans ses mains le livre de l'Ancien et du Nouveau Testament, élève ses yeux vers le ciel, et se dit : Il est donc toujours le même! il est donc avec moi dans cette chambre où je le cherche, Celui qui « s'est donné » lui-même pour mes péchés (1); » Celui qui m'a dit dans sa parole : « Viens à moi, ame travaillée et chargée, et je » te donnerai du repos (2)! » Qu'elle est puissante sur le cœur du fidèle, cette simple pensée contenue dans la réponse de Jésus à Nathanaël : « Nathanaël, avant que Phi- » lippe t'appelât, quand tu étais sous le figuier, je te » voyais (3)! »

Nathanaël s'était approché de Jésus pour la première fois; et le Seigneur arrêtant sur lui des regards d'affection, avait dit en le montrant à ses disciples : « Voilà un vrai Israélite, dans le cœur duquel il n'y a point de fraude. » — « Et d'où » me connais-tu, Seigneur? » avait-il répondu. — Nathanaël! quand tu étais sous cet arbre de Bethsaïda, et que là,

(1) Gal. I, 4. (2) Matth. XI, 28. (3) Jean I, 47-49.

tu répandais ton ame devant ton Dieu, tu étais seul, tu te croyais seul; mais j'ai tout vu, j'ai tout entendu! Je te voyais sous le figuier, Nathanaël! — Et Nathanaël transporté s'écria: « Tu es le Fils de Dieu, Seigneur! Tu es le Roi » d'Israël! »

Je te voyais aussi dans cette chambre de prière, jeune chrétien, lorsqu'après avoir lu dans ma Sainte-Écriture ce que Je suis pour les pécheurs, attendri dans la pensée du Sauveur qui mourut pour ton ame et qui t'a tant aimé, tu te mis à pleurer à la fois de repentir et de joie, et tu me fis à genoux la consécration de ta jeunesse. Tu pleurais de m'avoir si mal aimé, et tu pleurais aussi de te savoir tant aimé. Je te voyais alors; j'étais plus près de toi que cette Bible même que tu tenais devant toi; et je connaissais tous les mouvemens de ton cœur attendri. Va donc, jeune Gédéon, avec cette force que tu as, et tu délivreras ton ame, parce que je suis avec toi.

Je te voyais aussi dans cette chambre de deuil, femme chrétienne, lorsque j'eus endormi du dernier sommeil cette Tabitha que tu aimais comme ton ame, ou cet époux qui, comme Elkana pour la mère de Samuel, « te valait mieux » que dix fils (1); » je te voyais près de ce lit funèbre, lorsque dans l'angoisse de tes pensées, portant vers moi tes premiers regards, tu me crias au milieu de tes larmes: Eh bien, Seigneur, tu as justement affligé ta trop indigne et trop idolâtre créature! J'allais à travers champs; je ne te priais plus, je ne t'écoutais plus, je ne te désirais plus, mais maintenant, ô mon Dieu, mon seul refuge et mon consolateur, je ne te demande qu'une seule chose; prends

(1) 1 Sam. 1, 8.

à Toi tout mon cœur, qu'il soit à Toi pour toujours, et que cette affliction porte ses fruits! — Je te voyais alors, ma fille; j'ai compté tes soupirs; j'ai entendu le cri de ton cœur dans le deuil: « aie bon courage, je l'exaucerai; et » c'est moi qui essuierai toute larme de tes yeux. »

O Divinité de mon Sauveur, je t'adore, mais je ne t'explique pas! « Tous les anges de Dieu t'adorent, » a dit St. Paul; ils t'adorent dans le ciel; je t'adore dans la poussière; mais je ne t'explique pas, et Dieu me garde de t'expliquer, moi, vermisseau de trois jours, qui ne sais même ni ce que je suis, ni comment je suis, ni pourquoi je suis! Je ne t'explique pas, et je m'écrie au contraire avec St. Paul: « Cer- » tes il faut l'avouer, c'est un grand mystère que le mys- » tère de piété: Dieu manifesté en chair, vu des Anges, cru » dans le monde, et reçu dans la gloire (1)! »

Divinité de mon Sauveur! tu me prouves que la Bible est descendue du ciel; car tu m'y montres mon Dieu, tel dans sa bonté, que la création me l'avait déjà montré dans sa grandeur, je veux dire infini, — infini quand Il crée, et infini quand Il aime; — infini quand Il règne, et infini quand il sauve; — infini dans tous les sens où sa pauvre créature le voudrait mesurer, soit qu'elle le suive dans le ciel par son génie, soit qu'elle prétende le mesurer dans la rédemption, par les conceptions de son cœur.

Je m'arme de ces instrumens inouïs que la providence de Dieu vient de mettre entre les mains de l'homme pour lui faire contempler un peu plus loin les bords de ses voies. De ce grain de poudre que j'habite, je porte mes regards jusqu'à ces amas innombrables de mondes et de systèmes de

(1) 1 Tim. III, 16. καὶ ὁμολογουμένως.

mondes, dont la lumière n'a pu parvenir à nous qu'après des milliers et des milliers d'années; ma pensée même est trop faible pour parcourir ces profondeurs incommensurables; mon esprit est trop petit devant de telles immensités, et je m'y trouve bientôt réduit à la mesure du néant. Je m'arrête confondu. — Alors, je laisse mes instrumens et mes calculs pour ouvrir ma sainte Bible, — et aussitôt, ô mon Dieu! la divinité de mon Sauveur vient m'y révéler un autre infini. Ce n'est plus mon esprit seulement, c'est mon cœur qui se trouve trop petit devant tant d'amour; et c'est par le cœur maintenant que je me vois encore une fois reporté dans ce même néant où toute créature doit se tenir devant son Dieu. Alors je reconnais, et je sens abondamment que le Dieu de la Bible et le Dieu du ciel, c'est le même Dieu, le Dieu incompréhensible à ma faiblesse par trop de grandeur, et incompréhensible à mon égoïsme par trop de miséricorde; mais le grand Dieu, le vrai Dieu! et je m'écrie avec David : « Seigneur, ta gratuité est grande encore par-des-» sus les cieux, et tu as élevé tes tendres compassions au-» dessus de toutes tes œuvres; car autant les cieux sont » élevés par-dessus la terre, autant tes voies sont par-» dessus nos voies, et tes pensées par-dessus nos pen-» sées (1). »

Mais je reviens à Gédéon, et je redescends de l'Ange de l'Éternel à l'humble Israélite qu'il voulait employer pour délivrer son peuple.

La conduite loyale de cet homme de Dieu pourra nous donner d'utiles leçons.

Nous l'avons laissé courant à la maison de son père pour

(1) Ps. LVII, 10; CXLV, 9; CIII, 11. Esaïe LV, 8, 9.

y préparer son offrande. — Une voix intérieure, une émotion, qu'il sentait venir non de la terre mais du ciel, lui disait déjà que le Seigneur l'avait choisi et qu'il avait affaire à son Dieu. Cette ame née pour de grandes choses était sans doute déjà fort ébranlée. Dieu ne dédaignait pas son néant; Dieu ne se souvenait plus de son indignité! Dieu semblait l'avoir mis à part pour la délivrance d'Israël!

C'est dans l'ébranlement de ces pensées que Gédéon vint recevoir le signe qu'il avait demandé. Il avait préparé un jeune chevreau; il l'avait mis dans un panier d'osier; il avait pris tout un Epha de farine de froment, et chargé seul de ce pesant fardeau, il était enfin sorti de sa demeure pour aller en déposer l'offrande aux pieds de l'Être mystérieux qui daignait se tenir encore sous le chêne de son père. Avec quelle anxiété n'attendait-il pas le signe qui lui avait été promis? Cette heure allait décider de tout son avenir et du bonheur d'Israël.

Alors, est-il écrit dans notre texte, l'Ange de Dieu lui dit : « *Prends cette chair et ces gâteaux sans levain; et dé-* » *pose-les sur le rocher.* » Gédéon se hâta de le faire, et bientôt il vit l'Ange de l'Éternel étendre sur ces objets consacrés, le bâton qu'il portait en sa main; une flamme ardente sortit du rocher; elle s'éleva vers le ciel, elle enveloppa l'offrande, elle la consuma tout entière; et ce fut dans ce moment solennel que l'Ange disparut à ses yeux. Mais que devenait ce fidèle Israélite? Il était pénétré d'effroi; il se sentait saisi de cette profonde terreur que la créature, et surtout qu'une créature rebelle et souillée comme l'enfant des hommes, éprouvera toujours sous l'impression de la présence divine. — Dans son angoisse mortelle, il s'écria :

« *Hélas! Seigneur Eternel! car j'ai vu l'Ange de l'Eternel face* » *à face! Mais l'Eternel,* dit notre texte, *lui répondit* du ciel : » *Paix te soit!* Que la paix soit avec toi, que la paix te soit » donnée (1)! *ne crains point, tu ne mourras pas!* »

Vous pouvez comprendre comment ces douces paroles, sorties de la bouche de Dieu même, retentirent dans le cœur de l'heureux Gédéon. — Vous pouvez comprendre son bonheur.

Pénétré de cette paix qui vient du ciel et que la terre ne peut donner, Gédéon se sent prêt à tout faire pour Celui qui l'appelle; il voudrait lui témoigner sa reconnaissance; il ne peut s'éloigner de ce lieu, théâtre de son bonheur, et il se hâte d'y construire sous le chêne un autel à l'Éternel. Ce sera le monument de cette paix inexprimable que Dieu vient d'ordonner pour lui; et il y écrira ces mots : « Jehovah Schalom, » c'est-à-dire, « l'Éternel est ma paix! »

Heureux Israélite! ame sans fraude devant ton Dieu, oui! serre-la dans ton cœur cette paix qui vient de Lui, car elle vaut mieux que la vie (2)! Bientôt ton souffle ira s'éteindre dans le tombeau de tes pères; bientôt ta poudre ira se joindre à la poudre de Joas dans la terre de Hophra; mais la paix de ton Dieu est pour toujours! Dieu n'est pas le Dieu des morts; Il est le Dieu des vivans; et cette paix « gardera ton cœur et ton esprit » jusqu'au jour bienheureux de l'éternelle paix (3)!

Maintenant, Mes Frères, hâtons-nous de reporter nos regards sur nous-mêmes; car cette scène nous tient un langage édifiant qu'il nous importe d'écouter.

(1) Proprement, *Paix pour toi!* et c'est en rappelant cette parole de Dieu même dans son cœur que Gédéon s'écria : *Jéhova paix!*

(2) Ps. LXIII, 3. (3) Phil. IV, 7. Marc XII, 27.

Dès que Dieu l'appelle, Gédéon ne perd pas un instant ; il ne demande qu'une chose, mais il la demande avec instance ; c'est un signe qui l'assure que cette voix est bien celle de son Dieu. — Telle est la conduite loyale d'un vrai Israélite sans obliquité devant son Dieu. — Je voudrais maintenant la présenter à votre imitation ; et c'était, vous le savez, le dernier objet de ce discours.

Pour entrer dans ces réflexions avec plus de simplicité, qu'il me soit permis de faire sur ce récit une supposition qui bientôt me rapprochera de vous.

Qu'eussiez-vous dit de Gédéon, si, au lieu de demander avec tant de droiture et de ferveur un signe à l'Éternel, il eût laissé sous le chêne Celui qui lui parlait avec une autorité toute divine, et fût allé reprendre, en alléguant l'insuffisance de cette première révélation, les soins qui l'avaient absorbé jusque-là dans les pressoirs de Hophra et dans la maison de son père? — s'il eût dit qu'il n'était pas encore suffisamment convaincu, et que, sans oser cependant affirmer que ce premier message ne venait pas du ciel, il attendait quelque chose de plus entraînant, et croyait pouvoir espérer que son Dieu viendrait encore lui faire entendre tôt ou tard un langage plus clair et plus irrésistible?

Ne pensez-vous pas que cette dédaigneuse indifférence et ce mépris sacrilége, eussent attiré sur lui les châtimens les plus sévères?

Eh bien, cependant, il n'est que trop vrai que parmi ceux qui m'écoutent, il en est beaucoup qui réalisent envers le même Seigneur, et dans des circonstances toutes semblables, la conduite inconcevable que je viens de supposer.

On voit en eux ce même mélange de respect et de négligence, — d'incertitude et cependant d'indifférence. — Le Seigneur a daigné les appeler plus d'une fois, comme il appela Gédéon : il l'a fait par sa Parole et par son Saint-Esprit. Comme Gédéon, ils ont cru que ce pourrait bien être là la voix de Dieu même; mais il y a pour eux, hélas! cette grande différence : Gédéon demandait avec instance un signe où s'appuyât sa foi : ils ne demandent rien. — Gédéon était sincère devant son Dieu : ils ne le sont pas. — Ils renvoient d'un jour à l'autre de s'occuper sérieusement des choses éternelles, et de s'assurer si réellement leur Créateur et le Juge de toute la terre ne leur aurait point parlé; la Parole de Dieu les ennuie; la prière les fatigue et leur répugne ; et cependant ils ne font rien de ce qui leur serait nécessaire, pour sortir de cet état de demi-doute, dirai-je? ou de demi-foi, si j'ose ainsi parler, avec lequel ils vont au devant des réalités éternelles, et pour faire cesser cette froideur et cet assoupissement déplorable qui en fut toujours l'inévitable suite!

O vous qui vous reconnaissez à ces traits, ames immortelles! ô que je voudrais que les réflexions que je vais vous présenter pussent vous être utiles, et que mon Dieu daignât les bénir!

Dieu, vous disais-je, vous a souvent parlé. Ce n'était pas peut-être sous un chêne de la campagne; ce n'était pas sans doute sous des traits sensibles, comme à notre frère Gédéon; mais c'était pendant cette lecture où vous fûtes profondément ému ; — dans ce jour de communion, où vous sentîtes qu'il arrêtait ses regards sur vous, et qu'il vous disait : Ton Seigneur est ici, donne-lui ton cœur! — dans ce jour de deuil, où vous conduisîtes au tombeau quel-

qu'un de vos contemporains ou de vos proches ; — dans cette maladie, où pensant que votre ame allait vous être redemandée, vous lûtes la Sainte-Ecriture, et vous y entendîtes ces mots : « Viens à moi qui pardonne tant et » plus! — Celui qui a le Fils, a la vie, — celui qui n'a pas » le Fils, n'a point la vie ; mais la colère de Dieu reste sur » lui!... »

Voilà ce qu'a fait plus d'une fois pour vous le Seigneur des seigneurs. — Mais vous, qu'avez-vous fait? — Hélas, rien? — Vous êtes retournés à vos pressoirs (comme le faux Gédéon que nous avions voulu pour un instant supposer), à vos soucis, à vos vaines curiosités, aux nouvelles du jour, à vos lectures oiseuses, à vos longs projets, à ce que vous appelez vos affaires, oubliant toujours cependant la plus grande de vos affaires, celle d'un être immortel et responsable!

Et maintenant, je vais vous tracer votre histoire, et je vais vous décrire ce qui se passe en vous.

Vous êtes bien éloignés de dire que la sainte Bible n'est pas la parole de Dieu ; et vous vous efforcez au contraire de vous persuader à vous-mêmes que vous la croyez telle ; — mais en réalité vous ne croyez pas. — Non ! vous ne croyez pas! — Ah! si c'était réellement à vos yeux la parole de Dieu, ne l'écouteriez-vous pas? ne la chéririez-vous pas? ne l'étudieriez-vous pas? — Il vous reste des doutes secrets; — vous ne croyez qu'à demi, comme Gédéon sous le chêne, que c'est le Seigneur qui vous parle, — mais il y a, je vous l'ai dit, cette grande différence entre vous et Gédéon : il mit sincèrement en usage ses premières convictions et ce commencement de foi ; il ne se donna point de repos qu'il n'eut assuré le chemin de son ame; mais pour vous,

vous y pensez à peine, et c'est la dernière de vos inquiétudes, en sorte que ce que vous croyez avoir de foi, ce n'est pas celle d'un enfant de Dieu qui embrasse les promesses de la vie éternelle; c'est une foi qui ne saurait servir qu'à vous rendre plus coupables, et qu'à vous perdre si vous en restiez là. — Hélas! Baal possède encore un autel dans votre cœur, comme il en avait un dans la maison de Joas; et « vous clochez des deux côtés entre Dieu et Baal (1). » Vous ne voulez prendre encore dans la Bible qu'une moitié de ses doctrines, et qu'une moitié de ses préceptes. — Vous avez des doutes secrets; et vous ne faites rien pour les résoudre. — Vous voudriez, dites-vous, avoir plus de foi; et vous ne faites rien pour l'obtenir. — Vous croyez à moitié que Jésus est sous le chêne de Hophra, et que c'est peut-être Lui qui vous a parlé dans la Bible, et qui a plus d'une fois ébranlé toute votre ame; vous le croyez, dites-vous, et vous vous retirez; vous vous en allez; vous le laissez là; vous ne l'interrogez plus! — et vos semaines, vos mois, vos années sont remplies de tout autres soucis, et de tout autres soins que celui de l'écouter.

Après ces premières convictions, où est votre Bible? où est l'étude que vous en faites? Quand vous voit-on rechercher le commerce des personnes qui pourraient vous éclairer, vous encourager, vous parler de Jésus et vous reconduire auprès de Lui?

Et remarquez-le bien : vous ne voudriez pas mourir dans l'état où vous êtes; vous espérez, mais toujours languissamment, qu'avant ce terme fatal, quelque signe vous sera donné; vous attendez toujours vaguement dans l'avenir que

(1) 1 Rois XVIII, 21.

sa Providence emploiera quelque moyen nouveau, quelque lumière extraordinaire, quelque circonstance entraînante, que sais-je? un événement tragique, une dernière maladie, pour vous amener à Lui.

Et pendant que vous attendez ainsi, qu'arrive-t-il? vous vieillissez; vous vous en allez; vos amis à vos côtés descendent dans le tombeau; vos semaines s'envolent; les jours s'éteignent pour vous les uns après les autres; les nuits se succèdent et se précipitent, pour amener bientôt votre dernière nuit; et vous attendez toujours!

Et cependant, il n'en est pas un seul d'entre vous dans ce temple à qui Dieu n'ait donné, sur la vérité de sa Parole et des témoignages, même extérieurs, des signes qui parlent à tous les yeux, et qui déjà suffiraient seuls pour vous rendre inexcusables, si vous demeuriez inattentifs.

Voyez la race des Juifs, ces prophètes involontaires, qui se promènent depuis 18 cents années d'un bout du monde à l'autre, errans et dispersés, pour aller porter un témoignage à tous les peuples de la terre. — Voyez Jérusalem foulée aux pieds des nations, pour accomplir, l'une après l'autre, toutes les déclarations de Jésus-Christ. — Voyez l'Évangile se répandant en tous lieux par la seule puissance de sa Parole. — Voyez le réveil de la piété, de la pureté, de la charité, de tout ce qui est bon, de tout ce qui est beau, de tout ce qui honore l'humanité, de tout ce qui est aimable et digne de louange, partout où la sainte Bible revient en honneur. — Voyez les nations idolâtres encore de nos jours, brûler les idoles qu'elles adoraient depuis des siècles. — Voyez des hommes cannibales passer en quelques mois de l'extrême barbarie à tous les fruits de l'Évangile, parce qu'ils ont entendu la voix de quelques

pauvres missionnaires qui ne leur apportaient que leur Bible. — Et sans aller chercher si loin de pareils témoignages, allez dans la cabane d'un villageois qui connaît Jésus-Christ, et vous y verrez ce que peut l'Évangile. — Allez voir sur son grabat ce pauvre malade qui lit sa Bible et qui la croit; allez, et vous y verrez une philosophie pratique devant laquelle les Platon et les Socrate seraient demeurés muets d'admiration.

Et cependant, vous n'y pensez pas! et vous ne l'étudiez pas! et vous ne vous en inquiétez pas!

Ah! ce que vous croyez donc avoir de foi (je dois le répéter encore, et vous le voyez), c'est une foi outrageuse dans sa dédaigneuse indifférence; c'est une foi qui vous laisserait sans excuse, et qui signalerait avec plus d'éclat et plus de ruine l'endurcissement de votre cœur, si vous en restiez là.

Prenez-y donc garde, je vous en supplie de la part de Dieu; « on ne se moque pas de Dieu; » dit l'Apôtre St. Paul (1), « ce que l'homme aura semé, il le moisson-» nera. » « Celui qui méprise la parole (est-il écrit) (2) pé-» rira à cause d'elle. — Méprises-tu donc, ô homme, les » trésors de la patience et de la longue attente de ton Dieu, » ne considérant pas que sa bonté te convie à te repentir; — » tandis que par ton endurcissement et ton cœur sans re-» pentance tu t'amasses la colère pour le jour de la co-» lère (3)! » Craignons donc, Mes Frères, que quelqu'un » d'entre nous, négligeant la promesse d'entrer dans son » repos, ne s'en trouve privé (4). »

(1) Gal. VI, 7. (2) Prov. XIII. 13. (3) Rom. II, 1. (4) Hébr. IX, 4, 5.

Mais qu'avons-nous donc à faire? diront peut-être quelques-uns de ceux qui m'entendent. Voulez-vous que je vous le dise? Faites ce que fit Gédéon.

Dès qu'il a soupçonné que ce peut être Dieu qui lui parle, voyez sa marche loyale et son ardente sincérité. — Il fait trois choses ; — d'abord, il s'approche du Seigneur par la prière : « Si j'ai trouvé grâce devant tes yeux, je te » supplie de me donner un signe que c'est bien Toi qui me » parles. » — Secondement, dès qu'il a fait sa prière, il court se disposer à présenter l'offrande de ce qu'il peut. — Enfin, quand il a fait et sa prière et son offrande, il s'approche encore du Seigneur pour le contempler et pour l'entendre. — Voilà votre modèle. — Oui! âmes immortelles, pauvres pécheurs, vous aussi, faites ces trois choses, et Dieu vous donnera la force, le zèle, la chaleur qui vous manquent; et Dieu vous bénira.

Commencez donc par prier avec instance; et si vous ne savez pas encore y mettre de la ferveur, mettez-y du moins de la persévérance, et la ferveur viendra. Peut-être que jusqu'ici vous n'avez encore jamais sû vous approcher du trône de la grâce avec l'assurance que Jésus-Christ EST VIVANT, qu'Il est dans la chambre où vous priez ; qu'Il est puissant pour sauver, et « qu'on ne vient au Père que par Lui (1). »

Eh bien, aujourd'hui, en rentrant dans vos maisons, « allez dans votre cabinet, fermez-en la porte (2), » et là dites-lui comme Gédéon : « Seigneur, si j'ai trouvé grâce » devant tes yeux, » oh! daigne prendre pitié de mon âme,

(1) Apoc. I, 17, 18. — 2 Tim. I, 12. — Hébr. VII, 25. — Jean XIV, 6. (2) Matth. VI, 6.

et lui donner, je ne dis pas des signes (ils sont donnés tes signes!) (1) mais un cœur droit pour les reconnaître, mais une assurance efficace, une conviction profonde que c'est

(1) Prenons y bien garde, en effet. C'est un péché quelquefois, c'est tenter Dieu que de demander un signe, quand déjà le signe est donné (Matth, XVI, 4; XII, 38, 39. Marc VIII, 11), comme aussi quelquefois c'est un péché de n'en pas demander, et d'imiter ainsi la coupable indifférence de l'impie Achaz (Esaïe VII, 1). — Pour nous, à qui les signes abondent, il s'agit donc, non plus de les recevoir ni de les demander, mais de les étudier, de les reconnaître et de nous y soumettre. N'avons-nous pas le signe de Jonas? « Une race méchante » et adultère redemande de nouveaux signes, » disait notre Seigneur; et il ajoutait encore: « Hypocrites, ne saurez-vous donc pas distinguer » les signes du temps où vous êtes? » — Voilà pour les signes *extérieurs*.

Mais il est des personnes qui pèchent contre Dieu par un autre côté: Ce sont des signes *intérieurs* qu'elles demandent, avant de consentir à croire. — Je sais, vous diront-elles; que la Bible est la Parole de Dieu, et je ne craindrais pas d'engager dix fois ma vie sur cette persuasion; mais je ne sais pas encore si je peux m'appliquer les promesses faites à ceux qui croient, et je voudrais quelque signe qui vînt me l'attester. — Croyez-vous, leur répondrai-je, que le Fils de Dieu soit mort réellement à la place de ses élus, qu'il ait expié toutes leurs iniquités, et qu'il soit pour eux un Sauveur suffisant et parfait? — Oui! — Et n'avez-vous pas lu qu'il est encore écrit que celui qui croit ainsi dans son cœur a la vie éternelle et qu'il est un élu? — S'il est vrai que vous croyiez que Dieu a parlé, croyez donc aussi ce que Dieu a dit, quand il a parlé. — Croyez de grandes choses, et de grandes choses vous seront faites. — N'attendez pas d'avoir vu chez vous les fruits de la foi, pour prendre de la foi. — « Bienheureux celui qui a cru avant d'avoir vu et » avant d'avoir senti. » — « Bienheureuse aussi celle qui a cru, » dit l'Esprit saint, « car les grandes choses qui lui ont été dites par le » Seigneur auront leur accomplissement. » (Jean XX. 29. Luc I, 45.)

Lisez attentivement ce qui nous est dit de la foi d'Abraham, au IVe chapitre de l'Epître aux Romains (ver, 18-25.)

bien Toi qui me parles de réconciliation dans la Bible, et par-là même, ô mon Dieu, que tu m'as sauvé, que ma dette est payée, et que ma paix est faite avec Toi! — « Oui, » montre-moi les signes de ta faveur; tourne-Toi vers » moi; donne ta force à ton serviteur; et que les ennemis » de mon âme soient rendus confus, parce que tu m'auras » aidé, ô Éternel, et que tu m'auras consolé (1)! »

Mais, en second lieu, si vous voulez la trouver cette paix qui vient de Dieu, occupez-vous sans retard, comme Gédéon, de lui présenter votre offrande; oui, l'offrande sincère d'un cœur qui veut se donner à Lui, l'offrande d'une parfaite bonne foi, l'abjuration de toute apathie, de toute intention qu'il réprouve, de toute fausse sécurité; l'abandon du cœur, et en un mot la vérité, l'aimable vérité. —

Oui! allez à Lui en vrai Nathanaël : « Seigneur, je veux t'obéir au moins déjà selon la mesure de ce que je crois! Seigneur, je te présente au moins l'offrande du peu que j'ai! Y a-t-il maintenant de ma part une démarche qui te fût agréable? y a-t-il une société que je doive éviter, une autre qu'il faille rechercher? y a-t-il un sacrifice à faire? Mon Dieu, que veux-tu de moi? » — C'est ainsi qu'on s'approche de Lui, Mes Frères : on lui porte son offrande, non pas sans doute pour acheter la faveur qu'on réclame, (nous savons qui nous l'a méritée!) mais pour lui témoigner, et aussi pour s'assurer à soi-même qu'on vient bien à Lui comme « un Israélite sans fraude (2), » avec une ame sincère, avec un cœur plein d'abandon.

Enfin, Mes Frères, (et c'est ici notre dernier conseil), approchez-vous du Seigneur, comme Gédéon, pour le con-

(1) Ps. LXXXVI, 17. (2) Jean I, 47.

templer et pour l'entendre ; je veux dire en d'autres termes, prenez sa sainte Parole, et lisez-la comme à genoux, avec la pensée que c'est Lui qui vous y parle, qu'elle est « toute inspirée (1), qu'elle est toute écrite pour votre » instruction, afin (comme il est écrit) (2) que par la con- » solation des Écritures vous trouviez l'espérance. » Alors, si vous faites ces choses, je puis vous l'attester par l'expérience de tous les siècles, ou pour parler beaucoup mieux encore, je puis vous l'attester par la parole du Dieu qui ne peut mentir, vous serez exaucé. Alors, comme Gédéon, vous recevrez les convictions et vous reconnaîtrez les signes dont votre ame a besoin pour trouver la paix et pour avoir la vie.

Et voici le double signe qui vous sera donné de Dieu. Premièrement, il exaucera pleinement pour vous cette prière de Gédéon : « Montre-moi, Seigneur, que c'est bien » Toi qui me parles ! » Il vous donnera le sentiment de sa présence, et vous pénétrera de la douce pensée que c'est Lui-même qui vous parle dans la Sainte Ecriture ; et s'il vous reste des perplexités et des doutes, vous les verrez successivement disparaître, comme au lever du soleil les vapeurs de la nuit ! Et quand vous aurez obtenu cette première conviction, il vous en fera recevoir une seconde encore par cette Écriture même, et il vous dira comme à l'heureux Gédéon : « Que la paix soit avec toi » âme travaillée et chargée, « ne crains point, tu ne mourras pas ! « Il vous donnera de comprendre avec évidence que cet Evangile qui vient de lui contient, non pas d'abord une loi, mais un fait ; et quel fait ? — une bonne nouvelle, — la

(1) 2 Tim. III, 16. (2) Rom. XV, 4.

bonne nouvelle d'un pardon tout gratuit, d'un pardon complet, d'un pardon proclamé de Dieu même. Il vous donnera le sentiment de votre part en ses promesses, et la joie de son salut. — Alors, « son Esprit rendra témoignage à votre » esprit que vous êtes devenu son enfant (1); » et le feu de sa grâce descendant pour vous, sur le sacrifice « d'un cœur » honnête et bon (2), » vous entendrez, comme Gédéon, votre invisible Maître vous dire au fond de votre âme : « Mon fils, que la paix te soit donnée! Ma fille, tes péchés » te sont pardonnés (3), va-t-en en paix, ne crains point, tu » ne mourras pas. »

Alors, vous l'aurez pour toujours cette paix de Dieu qui vaut mieux que la vie; alors vous élèverez à l'Éternel, dès ici-bas, à côté de votre demeure d'argile et de votre tombeau, et bientôt après dans la maison paternelle des cieux, un monument sur lequel vous aussi vous graverez pour toujours ces mots de Gédéon : L'ÉTERNEL EST MA PAIX; — ma paix dans la vie, ma paix dans la mort, et ma paix encore dans l'éternité!

Mes Frères, « que le Dieu d'espérance vous remplisse de » toute joie et de toute paix par le moyen de la foi, afin » que vous abondiez en espérance par la puissance du Saint- » Esprit (4). »

Je finis en vous disant comme St. Pierre : (5) « Croissez » dans la grâce et dans la connaissance de Notre Seigneur » Jésus-Christ, à qui soit la gloire, dès maintenant et jus- » qu'au jour d'éternité! » Amen.

(1) Rom. VIII, 16. (2) Luc VIII, 15. (3) Luc VII, 50. Matth. IX, 2. (1) Rom. XV, 13. (2) 2 Epît. III, 18.

LETTRE

SUR

LA DIVINITÉ DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST (*).

—

MONSIEUR!

On me remit, il y a peu de temps, et presque de votre part, un papier qui portait, avec votre signature, trois ou

(*) Il y a trois ans environ, que j'écrivis cette lettre. Je le fis rapidement, et sans penser qu'elle pût recevoir jamais la moindre publicité. Dirai-je qu'ensuite, c'est dans cette circonstance et dans l'imperfection même de ce petit travail que j'ai cru trouver des motifs pour le mettre au jour? — Il m'a semblé que, sous une forme aussi simple, il aurait peut-être plus d'accès auprès du lecteur; et que si j'avais dû

quatre pages d'observations critiques sur la doctrine d'un sermon que je fis imprimer il y a quelques années.

Si vos remarques, Monsieur, eussent dirigé leur blâme sur quelques expressions ou sur quelques pensées qui me fussent particulières, j'aurais cru devoir ou reconnaître l'exactitude de vos reproches, ou m'en justifier; mais comme vous ne faites qu'y professer très-clairement les opinions de l'Arianisme, ce n'est pas à moi, c'est à toutes les églises chrétiennes que vous vous attaquez; et je ne me suis point cru appelé à vous répondre, pendant que des devoirs plus immédiats requéraient tout mon temps. Cependant, Monsieur, comme on m'a dit que vous attendiez au moins quelques lignes de ma part, je serais très-fâché de vous donner lieu de penser, ou que je manque d'égards pour vous, ou que je suis indifférent à la doctrine que vous avez combattue. Je ne me propose point d'entrer ici dans une dissertation complète sur cet important sujet, je n'en ai pas le loisir; mais je saisirai toujours avec empressement les occasions que vous voudrez bien me donner d'en causer avec vous.

Voici, pour le moment, quelques observations sur votre écrit; et je les fais avec d'autant plus de confiance qu'ayant vu dans vos feuilles, permettez-moi de vous le dire, Monsieur,

composer un traité sur cet important sujet, je n'aurais probablement jamais sû demeurer dans la mesure d'un si petit nombre de pages.

En m'occupant, comme je le devais, d'effacer dans ces feuilles tout ce qui pouvait se rapporter trop directement à la personne à qui je les avais d'abord exclusivenent adressées, j'ai dû faire quelques corrections, quelques retranchemens, et quelques légères additions.

N. B. On trouvera à la fin de ce volume l'indication numérique des passages de la Bible allégués dans cette lettre.

combien peu les Saintes Écritures vous étaient familières, j'aime à croire qu'en les étudiant avec plus d'attention, vous en viendrez à vous soumettre bientôt à la vérité qu'elles proclament, et à rendre au Seigneur des seigneurs la gloire qui lui appartient. J'espère que cette réflexion n'aura rien qui vous offense; et je ne doute pas que plusieurs des personnes mêmes qui partagent vos principes, ne vous la répétassent après moi. Vous dites en effet « qu'on est étonné de » m'entendre prononcer que JÉSUS-CHRIST EST DIEU : » ce sont-là vos expressions; et vous ne savez probablement pas que les Ariens eux-mêmes sont obligés de convenir que notre Seigneur dans l'Écriture est souvent nommé DIEU, quoique, par des subtilités qu'heureusement vous ne connaissez pas, ils s'efforcent d'éluder l'autorité de cette expression en disant que Jésus-Christ était UN DIEU, mais non pas LE VRAI DIEU. Vous ignorez que le Seigneur est appelé dans la Bible, DIEU, LE VRAI DIEU, JEHOVA, L'ÉTERNEL, CELUI QUI EST, comme j'aurai l'honneur de vous le montrer dans la suite de ces feuilles.

Ce qui vient aussi m'encourager à vous adresser cette lettre, Monsieur, c'est que vous me paraissez ne pas avoir encore non plus une idée juste de la doctrine que professent sur ce sujet toutes les églises chrétiennes, et que je professe avec elles. Vous semblez croire que nous entreprenons d'expliquer et la très-sainte Trinité (1), et l'union mystérieuse

(*) Quand nous parlons de l'UNITÉ de Dieu, nous admettons un terme qui n'est pas dans la Sainte Écriture; mais nous désignons ainsi d'un seul mot *cette première vérité* qu'elle proclame sans cesse : « DIEU » est UN. »

De même aussi, quand nous parlons de la TRI-UNITÉ (ou Trinité) de Dieu, nous admettons encore un autre terme qui n'est pas non plus dans

de la divinité avec l'humanité dans la personne de Jésus-Christ. Il n'en est point ainsi, Monsieur, nous ne l'avons jamais prétendu. Nous nous contentons de CROIRE ces sain-

PÉcriture; mais nous exprimons en abrégé *cette seconde vérité* qu'elle proclame également : « Il y en a TROIS qui rendent témoignage dans le » Ciel : Le Père, la Parole et le Saint-Esprit, et CES TROIS SONT UN. »

Que l'on veuille bien ici remarquer où nous nous arrêtons et ce que nous professons : « DIEU EST UN, disons-nous, DIEU EST UN dans un sens *que nous ne comprenons pas*, et que l'Écriture appelle *Essence* ou *Nature*; — DIEU EST TROIS, dans un autre sens *que nous ne comprenons pas non plus*, et que l'Écriture appelle *Personne*. » — Nous n'allons point au-delà.

Le PÈRE est Jéhova, le FILS est Jéhova, le SAINT-ESPRIT est Jéhova; et cependant, « écoute, ô Israël, et mets bien cette parole dans ton » cœur, Jéhova notre Elohim est un seul Jéhova. (Voyez la note de la page 73 et celle aussi qui termine cette lettre) (**)

(**) QUESTION : Mais un homme raisonnable (je cite ici le Catéchis- » me publié par l'éloquent SAURIN), un homme raisonnable peut-il » prononcer une proposition dont il n'entend pas lui-même le sens ? » Un homme raisonnable peut-il lier deux idées qu'il ne conçoit pas » clairement ? »

« RÉPONSE : Il y a des occasions où cette conduite n'a rien de con- » traire à la raison. On peut affirmer sur le témoignage d'un homme » qu'on sait être véritable, une chose que l'on ne connaît point. »

« *D.* Alléguez-en quelqu'exemple ?

« *R.* J'ignore quelles sont les lois du royaume de Perse et celles du » royaume de Chine. Cependant, je puis affirmer sur le témoignage » d'un homme digne de foi, que les lois des Chinois et celles des Per- » sans sont les mêmes à quelques égards, et qu'elles sont différentes à » d'autres.—De même, j'ignore en quels sens Dieu est UN, et en quel » sens il est TROIS; mais je crois sur le témoignage de l'Être le plus » digne de foi (et cet Être, c'est Dieu même), que Dieu est UN dans un » sens qui ne m'est que peu connu, et que Dieu est TROIS dans un sens » qui m'est beaucoup moins connu encore. » (*Extrait des trois dernières réponses de la section VIII*, OU L'ON CONCILIE L'APPARENTE CONTRADICTION QUI SE TROUVE DANS LE DOGME DE LA TRINITÉ.)

tes vérités, parce qu'elles nous sont déclarées dans la Parole de Dieu; mais nous n'allons point au-delà. C'est ainsi que nous croyons à l'union de notre âme et de notre corps, parce que nous la sentons sans la comprendre; mais nous la croyons aussi sans l'expliquer. Et s'il se trouve du mystère pour nous jusque dans le mode de notre propre existence, serons-nous étonnés qu'il y en ait aussi dans ce que la sainte Bible aura voulu nous révéler sur l'Être infini! Non! nous n'expliquons point un mystère; nous le croyons en l'adorant; et nous disons avec l'Apôtre St. Paul : « Certes, » je l'avoue, c'est un GRAND MYSTÈRE que le MYSTÈRE DE » PIÉTÉ : DIEU MANIFESTÉ EN CHAIR, vu des Anges, prêché » aux Gentils, cru dans le monde, et reçu dans la gloire! » 1

Voici maintenant, Monsieur, ce que vous trouverez dans la sainte Bible, sur la nature de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, dès que vous voudrez l'examiner à cet égard avec quelqu'attention.

Vous y rencontrerez trois sortes de déclarations.

Les premières vous diront que JÉSUS-CHRIST EST DIEU. — (Elles lui attribueront toutes les perfections, toutes les œuvres, toute la gloire et tous les noms du Dieu souverain.)

Les secondes vous diront que JÉSUS-CHRIST EST HOMME. — (Elles lui attribueront toutes les qualités, toutes les misères innocentes, et tous les noms des fils des hommes.)

Les troisièmes enfin, en vous déclarant l'abaissement volontaire et l'*anéantissement* 2 dans lequel le Seigneur des seigneurs et le Roi des rois a voulu s'unir à notre pauvre nature, vous diront que JÉSUS-CHRIST EST L'HOMME-DIEU, — « Emmanuel, Dieu avec nous, Dieu manifesté en chair. » — (Et quand elles vous en entretiendront sous ce dernier rapport, elles vous présenteront sur Lui des circonstances

qui ne sauraient proprement convenir — ni à DIEU, — ni à L'HOMME, mais au Médiateur, mais à l'HOMME-DIEU.)

Dès-lors, vous comprendrez qu'il a dû s'ouvrir une TRIPLE VOIE D'ERREUR pour les personnes, qui sans vouloir se soumettre à la Parole de Dieu tout entière, pour la méditer et pour la recevoir dans son ensemble, se sont attachés exclusivement à l'une ou à l'autre DES TROIS CATÉGORIES DE PASSAGES que je viens d'énumérer.

I. Ceux qui n'ont voulu regarder qu'au 1er ORDRE de ces déclarations, ont nié que Jésus-Christ fût vraiment un homme; ils N'ONT SU VOIR EN LUI QUE SA DIVINITÉ, avec un corps fantastique. — Ce sont, je crois, les *Sabelliens*, les *Pratipassiens*, *Saturnin*, *Tatien*, quelques *Gnostiques*, etc.

II. Ceux qui n'ont regardé qu'au 2me ORDRE de ces passages, N'ONT VOULU RECONNAITRE EN LUI — qu'UN SIMPLE HOMME, — qu'un grand personnage inspiré de Dieu, qu'un illustre docteur, le plus grand des prophètes. — Ce sont les *Sociniens*.

III. Ceux enfin qui n'ont voulu regarder qu'à la 3e CATÉGORIE, n'ont tenu le Seigneur, ni pour le vrai Dieu, ni pour un véritable enfant des hommes, ILS L'ONT REGARDÉ COMME UN ANGE, comme un Archange, comme LA PREMIÈRE DES CRÉATURES. — Ce sont les *Ariens*.

Mais L'ÉGLISE CHRÉTIENNE a de tout temps pris la Sainte Bible DANS SON INTÉGRITÉ; et recevant tout le témoignage de Dieu touchant notre Sauveur, elle a cru qu'il est le VRAI DIEU, qu'il est VRAIMENT HOMME, et qu'il est L'HOMME-DIEU, EMMANUEL, Dieu avec nous, et le Médiateur unique entre Dieu et les hommes.

Telle est, Monsieur, la doctrine de toutes les Églises réformées. Vous la trouverez professée dans les 39 articles

d'Angleterre, dans la confession d'Augsbourg, dans celle de France, dans celle de Suisse, dans celle de Hollande, dans les catéchismes de Bâle, de Berne, de Vaud, de Neuchâtel, comme dans tous ceux des nations chrétiennes de l'Europe et de l'Amérique. Et parmi les sociétés aujourd'hui presque sans nombre, qui s'occupent maintenant, soit en Hollande, soit en Allemagne, soit en France, soit en Angleterre, soit aux États-Unis, d'envoyer prêcher l'Évangile aux Païens, vous n'en trouverez pas une seule qui ne professe comme fondamentale, la doctrine que vous voulez combattre (*).

Mais je ne vous ai présenté jusqu'ici que des assertions : il est temps d'en venir à des autorités.

Je ne m'arrêterai pas à montrer que Jésus-Christ est VRAIMENT HOMME. — De nos jours, ce point, autrefois si débattu, n'est plus contesté. — Mais je veux m'attacher à vous prouver, par la 1re et par la 3e classe des passages dont je vous ai parlé :

1° Que Jésus-Christ est le VRAI DIEU;

2° Que la divinité et l'humanité se sont MYSTÉRIEUSEMENT UNIES dans sa personne.

—

Un premier Ordre de passages de la Sainte Ecriture nous déclare que Jésus-Christ est LE VRAI DIEU.

Et d'abord, vous conviendrez, je l'espère, que si Notre

(*) Les associations d'hommes qui la méconnaissent, ne convertirent jamais de l'idolâtrie un seul village païen. Elles n'ont jamais paru qu'en des églises déjà fondées; elles ne s'intéressent pas aux missions; elles en redoutent les effets; elles n'en sentent pas la nécessité; elles ne croient pas à leurs succès.

Seigneur obtient dans les Écritures, tous les attributs, toute la gloire, toutes les œuvres, tout le culte et tous les noms du *Dieu Tout-Puissant*, il est le *Dieu Tout-Puissant*.

Or, écoutez ses attributs.

« Il est le Roi des rois, et le Seigneur des seigneurs. 3

» Il est riche envers tous ceux qui l'invoquent. 4

» Sa domination est éternelle, et son règne ne sera point » dissipé. 5

» Ses issues sont d'ancienneté dès les jours éternels. 6

» Il doit être l'objet suprême de notre amour, nous de- » vons l'aimer plus que père, mère, fils, fille, époux. 7

» Qui l'a vu a vu le Père. 8

» Pendant qu'il conversait sur la terre avec les hommes, » il était dans le Ciel, il était dans le sein du Père. 9

» Il est CELUI qui sonde les cœurs et les reins. 10

» Il était avant qu'Abraham fût. « Il dit même : Avant » qu'Abraham fût, JE SUIS. 11

» Il est CELUI QUI VIT (ὁ ζῶν), celui qui est vivant aux siècles des siècles. 12

» Tout ce qui est à Lui est au Père, et tout ce qui est au » Père est à Lui. 13

» Il est avec ses fidèles jusqu'à la fin des siècles. 14.

» Là où deux ou trois d'entr'eux sont assemblés, en son » nom, IL Y EST. 15

» Sa puissance s'accomplit dans leur infirmité. 16

» Le Saint-Esprit reçoit de Lui ce qu'Il dit aux fidè- » les. 17

» Le Père et Lui sont une même chose (ἕν). 18

» Il tient les clés de l'enfer et de la mort. 19.

» Il connaît toutes choses. — Il sait ce qui est dans » l'homme. 20

» Il est l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin,
» le premier et le dernier, Celui qui Est, qui était et qui
» sera. 21

» C'est à Lui qu'appartient dans tous les siècles, la gloire,
» la force, l'empire et la magnificence. 22

» Il est le même hier, aujourd'hui et éternellement. 23

» Les cieux périront, mais pour Lui, il subsiste tou-
» jours.

» Ils vieilliront comme un vêtement, mais pour Lui,
» il est toujours le même, et ses années ne finiront
» point. 24

Tout cela, je vous le demande, Monsieur, peut-il se dire sans idolâtrie, de tout autre être que du Dieu Souverain (*)?

Voyons maintenant LE CULTE qui lui est rendu.

Il est invoqué et prié par les fidèles; et c'est à Lui que St. Paul avait recours dans ses infirmités, comme St. Etienne dans sa mort.

O que bien heureux sont tous ceux qui se confient en Lui! Quiconque l'invoquera sera sauvé. 25

Aussi verrez-vous, par exemple, dans les passages suivans, quelques-unes des prières qui lui sont adressées, 2 Thes. II, 16 17. 1 Cor. I, 2, 3. 2 Cor. XII, 8, 9. 2 Tim. II, 19. 1 Thes. III, 11. Act. IX, 14-21. Rom. X, 12 13. Act.

(1) Essayez, pour le mieux sentir, de substituer le nom de *l'Ange Gabriel*, par exemple, à celui de N. S. dans chacun des passages que je viens de citer. L'Ange Gabriel est CELUI qui sonde les cœurs. Tout ce qui est au Père éternel est à l'Ange Gabriel; les cieux périront, mais l'Ange Gabriel est d'âge en âge. Nous devons aimer l'Ange Gabriel plus que père, mère, femme, enfant. — plus que notre propre vie, etc.

VII, 59, 60; II, 22. (comp. avec Rom. X, 9, 13.) Act. XIV, 23; XXII, 16. Apoc. V, 8-14.

Et non-seulement tous les fidèles l'adorent sur la terre, 26 mais encore les Anges l'adorent dans les cieux. « A L'ÉGARD DU FILS, nous dit St. Paul, 27 il est écrit TOUS LES ANGES de DIEU L'ADORENT; car il faut que tous honorent le Fils (καθὼς), de la même manière qu'ils honorent le Père, 28 et IL FAUT qu'au nom de Jésus, tout ce qui est au ciel et sur la terre fléchisse le genou. 29 — Et pourquoi le faut-il? — Ecoutez St. Paul qui vous en donnera trois raisons, au XIVe des Romains. Il le faut, parce que, « soit que nous » vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Sei- » gneur Jésus; 30 — il le faut, parce que nous devons tous » comparaître devant le tribunal de Christ, 31 — et il le » faut PARCE QU'IL EST ÉCRIT : 32 « Je suis vivant, dit le » Seigneur, l'Éternel! Il n'y a point de Dieu Juste et Sau- » veur que moi : Je l'ai juré par moi-même, et la parole » n'en sera point révoquée : c'est que tout genou fléchira » DEVANT MOI, et que toute langue jurera par moi! »

« Tout genou fléchira devant Lui. 33 »

Je vous le demande encore : croyez-vous que les hommes et les Anges puissent rendre à la créature un semblable culte, sans la plus révoltante idolâtrie (*)?

(*) En lisant tous ces témoignages, il faut, ou qu'on fléchisse le genou devant Jésus-Christ, et qu'on reconnaisse l'Unité mystérieuse du Père, du Fils et du Saint-Esprit, — ou qu'on repousse comme idolâtres les livres de l'Ancien et du nouveau Testament, et qu'on s'écrie avec Mahomet : « Ceux qui se disent Chrétiens ont altéré les paroles » de l'Écriture. — O Jésus, fils de Marie ! tu as guéri les aveugles, » tu as ressuscité les morts, — tu es le Prophète, l'Apôtre, le Verbe et » l'Esprit de Dieu ! — Aurais-tu ordonné qu'on t'adorât ? — Dieu n'a

Maintenant, écoutez, Monsieur, ce que la Bible nous dit de ses œuvres :

« Il agit avec Ses ministres, pour amener les âmes à l'o-
» béissance. 34 »

« Il baptise Ses fidèles du Saint-Esprit. 35 »

« Les fidèles combattent par la puissance de Jésus-Christ,
» qui AGIT puissamment EN EUX. 36 »

« Il leur ouvre l'esprit et l'entendement; il leur ouvre le
» cœur. 37 »

« Il console leurs cœurs, et les affermit en toute bonne
» parole et en toute bonne œuvre. 38 »

« Ils peuvent toutes choses en Christ QUI LES FORTIFIE.
» 39 »

« C'est aussi LUI qui les affermit jusqu'à la fin, pour le
» jour de Sa venue. 40 »

« La grâce est donnée à chacun selon la mesure du don
» de Christ. 41 »

« Il conduisait les Israélites dans le chemin du désert. 42 »

« Il pardonne les péchés. 43 »

« C'était LUI qui opérait du Ciel les guérisons qui s'ac-
» complissaient à la voix de Ses Apôtres. 44 »

« Il accompagnait l'Apôtre Paul dans son ministère, et
» le gardait de tout mal. 45 »

« C'est LUI qui reprend les fidèles et qui châtie tous ceux
» qu'Il aime. 46 »

« C'est LUI qui les revêt de sagesse dans la persécution, et
» qui leur inspire ce qu'ils ont à répondre. 47 »

» point de Fils ! Dieu n'a point de Compagnon ! — Et si Dieu avait
» un Fils, lequel des deux adorerions-nous le premier ? »
(*Alcoran, Chapitre de la table, et d'autres.*)

« C'est LUI qui leur ouvre leur chemin. 48 »

« Il s'est ressuscité LUI-MÊME. 49 »

« Il faut qu'il demeure dans le fidèle, car hors de Lui nous » ne pouvons rien faire. 50 »

« Tout ce que le Père fait, LE FILS LE FAIT pareille- » ment. 51 »

« Il OPÈRE CONTINUELLEMENT comme le Père. 52 »

« Il est avant toutes choses, et TOUTES CHOSES SUBSISTENT » PAR LUI. 53 »

« Il donne la vie A QUI IL LUI PLAIT. 54 »

« Il a élu les élus. 55 »

« Il reçoit l'âme des fidèles au moment de leur mort. 56 »

« SON SAINT-ESPRIT éclairait les fidèles de l'ancien Testa- » ment. 57 »

« Il a fait toutes choses; il a CRÉÉ les visibles et les invi- » sibles; Il a CRÉÉ LES ANGES, les trônes, les principautés, les » puissances, etc. 58 »

« TOUTES CHOSES donc ont été créées PAR LUI. 59 »

« RIEN de ce qui a été fait n'a été fait sans Lui (*). »

« Bien plus : TOUTES CHOSES ont été faites non-seulement » PAR LUI, mais aussi POUR LUI (**). 60 »

(*) Jean I, 3.

(**) Il nous paraît étrange qu'on ait voulu quelquefois employer les mots qui précèdent immédiatement ce passage, pour attaquer la Divinité du Fils de Dieu : *Jésus-Christ*, a-ton dit, *est premier né de toute créature*, donc, il est lui-même une créature.

Certes, ce serait prêter à l'Apôtre un raisonnement bien absurde que de lui faire dire : « Jésus-Christ est la première des créatures, CAR il est le CRÉATEUR. » — Saint Paul voulait établir précisément le contraire.—Il n'a point dit que *Jésus-Christ fût le premier* CRÉÉ (πρωτόκτιστος) *de toute création* (ou *de toute créature*); mais il a dit littérale-

« Et A L'ÉGARD DU FILS, il est dit : C'est toi, Seigneur, » qui as fondé la terre, et les cieux sont l'ouvrage de tes » mains : ils périront, mais Tu subsistes toujours, et Tes » années ne finiront jamais. 61 »

Je vous le demande, Monsieur, pour la troisième fois, tout cela peut-il se dire de la créature sans idolâtrie et sans blasphême?

IV. Maintenant écoutez LES NOMS qui lui ont été donnés.

Jésus-Christ est appelé DIEU (*)

ment : *il est premier engendré* (πρωτότοκος) *de toute création*, c'est-à-dire : *Il est engendré avant toute création* (ou *avant toute créature*, car *création* et *créature* s'expriment en grec par le même mot.) — C'est ainsi que ces paroles de Jean-Baptiste : *Voici un personnage qui m'est préféré, car il était premier de moi*, ont été traduites: *car il était* AVANT MOI, (Jean I, 30.)

Et remarquez bien ici, que cette traduction est *nécessairement* la véritable; puisque, s'il nous est dit que Jesus-Christ est *premier engendré*, il nous est dit aussi qu'il est LE SEUL ENGENDRÉ.

Ainsi donc, bien loin de s'être proposé de comparer ici le Seigneur aux créatures pour le mettre dans leurs rangs, l'Apôtre, au contraire, a voulu l'en distinguer, en disant qu'il a été engendré AVANT qu'elles existassent ; qu'il a été engendré avant qu'il les CRÉAT LUI-MÊME ; qu'il a été ENGENDRÉ, et non pas CRÉÉ.

Ses issues, a dit Michée, *sont d'ancienneté, dès les jours éternels* (Mich. V, 2. — La *parole* est éternellement engendrée du *Père* — et si le soleil était éternel, la lumière, bien qu'engendrée de lui, serait éternelle comme lui.

(*) 1 Tim. III, 16. Act. XX, 28. Jean I, 1; XX, 28. Hébr. I, 8, 9; III, 3, 4. La plupart des Ariens reconnaissent bien, disent-ils, Jésus-Christ pour UN DIEU, mais non pas pour LE VRAI DIEU (ὁ Θεός), en sorte que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont pour eux TROIS DIEUX qu'ils prétendent adorer également.

Cependant la Bible répète souvent QU'IL N'Y A QU'UN SEUL DIEU, qu'UN

Il est appelé DIEU AU-DESSUS DE TOUTES CHOSES et béni éternellement. 62

Il est appelé le VRAI DIEU et la vie éternelle. 63

Il est appelé notre GRAND DIEU et SAUVEUR. 64

Il est appelé DIEU SAUVEUR, DIEU ET MESSIE, DIEU ET SEIGNEUR. 65

Il est appelé L'UNIQUE ISSU DU PÈRE. 66

Il est appelé LE SEIGNEUR DE GLOIRE. 67

Il est appelé LE PRINCE DE LA VIE, LE SEIGNEUR DES VIVANS ET DES MORTS, LE SEIGNEUR DE TOUS. 68

Il est appelé LE TRÈS-HAUT. 69

Il est appelé LE SEUL DOMINATEUR, DIEU ET SEIGNEUR. 70

Il est appelé LE SAINT D'ISRAEL, LE DIEU FORT ET PUISSANT, le Prince de la paix, le Roi de gloire, L'ADMIRABLE, le Père d'éternité. 71

Il est appelé LE PREMIER ET LE DERNIER, L'ALPHA ET L'OMÉGA, LE COMMENCEMENT ET LA FIN, CELUI QUI ÉTAIT, QUI EST, ET QUI SERA. 72

Il est appelé L'ÉTERNEL, 73 L'ÉTERNEL NOTRE JUSTICE, 74 JÉHOVA, L'ÉTERNEL DES ARMÉES (*).

SEUL est Θεὸς, et qu'hormis LUI, il N'Y EN A POINT D'AUTRE (Marc. XII, 32. — 1 Cor. VIII, 4, 6. — Eph. IV, 6. 1 Tim. IV, 5, etc.), tandis que Jésus-Christ est ὁ Θεὸς, AVEC NOUS (Matth. 1, 23), tandis qu'il est LE VRAI DIEU, et la vie éternelle (1 Jean V, 20), tandis que, dans la plupart des autres passages que nous citons ici, il est appelé ὁ Θεὸς, LE grand Dieu, LE Dieu Sauveur.

(*) Comparez ici, pour vous en convaincre, les très-nombreuses applications que les Apôtres font des témoignages, de l'Ancien Testament à Notre Seigneur Jésus-Christ. — Je les citerai plus bas.

Il est sur ce sujet des considérations qui, dans l'usage de la Bible, frapperont avec beaucoup de force tout lecteur non prévenu. — Que l'on prenne garde, par exemple, à l'emploi constant que les Apôtres

Il est appelé LE SAUVEUR. — Et bien loin, Monsieur, que la Bible autorise la distinction que vous voulez faire *de deux Sauveurs*, « Tu ne dois reconnaître d'autre Dieu que Moi, a » dit l'Éternel; et aussi n'y a-t-il POINT D'AUTRE SAUVEUR » que Moi. (Osée XIII, 4.) C'est Moi, c'est Moi qui suis l'É- » ternel; et il n'y a POINT D'AUTRE SAUVEUR que Moi. (Esaïe » XLIII, 11.) — Il n'y a POINT D'AUTRE DIEU JUSTE et SAU- » VEUR que Moi! Vous tous les bouts de la terre, regardez » donc vers Moi, et vous serez sauvés. » (Esaïe XLV, 21.)

Encore ici, je le demande : tous ces titres peuvent-ils être donnés à une créature quelconque, sans la plus manifeste idolâtrie?

Maintenant, Monsieur, je vous en supplie, prenez bien garde à la manière dont vous parlerez d'un tel sujet. Dans quelques années infailliblement, vous serez jugé, non pas sur les écrits de M.**, mais sur la Sainte Bible, sur la Parole éternelle, et sur l'usage que vous en aurez fait!

Vous ne croyez pas *digne d'un philosophe*, dites-vous, le langage où nous appelons du nom de DIEU, Celui qui nous a sauvés sur la croix. Je justifierai bientôt ces expressions; mais écoutons d'abord ces paroles d'un Apôtre : « Prenez » garde que personne ne vous séduise par la *philosophie* et

font du terme LE SEIGNEUR pour désigner Jésus-Christ; tandis qu'en citant l'Ancien Testament ils ont *toujours* traduit le nom de JÉHOVA par ces mêmes mots LE SEIGNEUR, et tandis qu'*aucun autre Être* que Dieu n'a JAMAIS, dans la Bible, été nommé tout court LE SEIGNEUR.

Le seul nom de FILS DE DIEU, de *Fils unique* et d'UNIQUE ISSU du Père, ce seul nom nous frapperait également, si l'habitude ne lui avait fait perdre pour nous une grande partie de sa force. — *Les Juifs*, dit St. Jean, *le voulaient faire mourir parce qu'il disait que Dieu était son propre Père*, SE FAISANT ÉGAL A DIEU. (Jean V, 18.) « Ecce intelligunt » Judæi quod non Ariani. »

» par de *vains raisonnemens*, conformes à la tradition des » hommes, et non point à Christ, CAR EN LUI HABITE CORPO- » RELLEMENT TOUTE LA PLÉNITUDE DE LA DIVINITÉ. 75 »

Je ne vous ai parlé jusques ici, Monsieur, que de ce premier ordre de déclarations qui nous attestent que Jésus-Christ est DIEU. — Il me semble superflu de vous citer en *second lieu*, celles qui nous le montrent comme un véritable enfant des hommes, semblables à nous en toutes choses, excepté le péché. 76 — Je ne ferai donc qu'indiquer ici la place qu'elles devraient occuper dans cette revue; et je me hâterai d'en venir à la *troisième classe de passages*, je veux dire à ceux qui se rapportent à Jésus-Christ comme HOMME-DIEU, comme MÉDIATEUR, comme EMMANUEL, dans cet état où la seconde personne de la Très-Sainte Trinité a daigné descendre pour sauver les pécheurs.

—

Un second ordre de passages de la Sainte Ecriture nous déclare que Jésus-Christ est vraiment UN HOMME.

—

Un troisième ordre de passages de la Sainte Ecriture nous déclare que Jésus-Christ est MÉDIATEUR, EMMANUEL, DIEU DANS L'HOMME.

—

Et d'abord, il nous est dit positivement dans la Bible :

« Que DIEU a été MANIFESTÉ EN CHAIR, et que c'est un GRAND MYSTÈRE. 77 »

« Que la PAROLE, qui était AU COMMENCEMENT, qui ÉTAIT

» DIEU, qui a fait toutes choses, et sans laquelle rien n'a été » fait, — que cette parole A ÉTÉ FAIT CHAIR. 78

« Que DIEU ÉTAIT EN CHRIST, réconciliant le monde avec » SOI-MÊME. 79 »

« Que tandis que Christ était, SELON LA CHAIR, Fils de » David, il était, SELON L'ESPRIT, Fils de Dieu, et Dieu par- » dessus toutes choses, béni éternellement. 80 »

« Qu'en s'incarnant ainsi, l'Éternel était entré dans SON » TEMPLE, dans le temple de son corps. 81 »

« Qu'ainsi, TOUTE LA PLÉNITUDE de la Divinité HABITE EN » LUI corporellement, 82 et que TOUTE PLÉNITUDE a daigné » habiter en Lui afin de réconcilier toutes choses avec Soi, » ayant fait la paix par le sang de Sa croix. 83 »

« Que le Seigneur étant en FORME DE DIEU, et ne répu- » tant point un attentat de s'égaler à Dieu, A PRIS LA FORME » D'UN SERVITEUR. 84 »

« Et il est ajouté, que le Seigneur, lorsqu'Il est ainsi de- » venu semblable à un homme, s'est tellement ABAISSÉ, qu'Il » s'est ANÉANTI Lui-même! 85 »

Voilà, Monsieur, ce qu'a fait le Seigneur, le Dieu de charité, pour tirer Ses élus de l'éternelle condamnation, et pour les délivrer de la colère à venir. Il a pris sur Lui leurs infirmités! Il s'est chargé de leurs langueurs! 86 « Il a re- » vêtu pour eux la forme d'un Serviteur! 87 « Il a été fait » même malédiction à leur place! 88 » — Pourriez-vous donc employer, pour vous élever contre Son éternelle Divinité, les déclarations mêmes qu'il vous a faites de cet adorable abaissement où Sa miséricorde envers nous l'a comme anéanti?

En tant qu'Il est la PAROLE ÉTERNELLE, Il a pu dire : « Le » Père et moi nous ne sommes qu'un. » Il a pu se dire

« égal à Dieu » et « Dieu ; » — mais en tant qu'il est le MÉDIATEUR, L'HOMME DIEU, LE FILS abaissé et ANÉANTI, il a pu dire : « Le Père est plus grand que moi, » Il a pu prier, Il a pu souffrir, Il a pu mourir.

Comme DIEU, Il est appelé « le Seigneur de David ; 89 » — comme HOMME, Il est « son fils ; » — mais comme MÉDIATEUR, Il est le fils de Dieu.

Comme DIEU, Il est « présent avec ses fidèles, jusqu'à la » fin des siècles. » Mais comme HOMME, « il est dans le Ciel ; » et il faut même que le Ciel le contienne jusqu'au temps du » rétablissement de toutes choses. 91 »

Comme DIEU, Il a pu « relever Lui-même le temple de » son corps ; » Il a pu dire : « J'ai la puissance de laisser ma » vie, et j'ai la puissance de la reprendre ; 92 » — et comme MÉDIATEUR, « il n'était pas possible que la mort le retint » dans les liens ; » 93 — mais comme HOMME, il est mort sans que son ame cependant ait été laissée au sépulcre, 94 et Dieu l'a ressuscité le troisième jour.

Comme DIEU, « il est le même hier, aujourd'hui et aux » siècles des siècles. 95 Il est l'Alpha l'Oméga, le commen- » cement et la fin, celui qui était, qui est, et QUI SERA, le » TOUT-PUISSANT ; 96 » mais comme MÉDIATEUR, « après que » toutes choses lui auront été assujetties, le FILS lui-même » sera assujetti à Celui qui lui a assujetti toutes choses. 97 » Comme DIEU, Il a la puissance EN LUI-MÊME (τὴν ἐτέρνειαν) de pouvoir s'assujettir toutes choses à Lui-même, 98 mais comme MÉDIATEUR, et après qu'il est anéanti lui-même, en prenant la forme d'un serviteur, et en s'abaissant jusqu'à mourir, « Dieu lui a assujetti toutes choses sous ses » pieds. 99 »

En un mot, c'est comme MÉDIATEUR à la fois, et c'est

comme DIEU, qu'il a pu dire : « Réjouis-toi, fille de Sion, » car voici, JE VIENS, et j'habiterai au milieu de toi, DIT » L'ÉTERNEL; et tu sauras que l'Éternel des armées M'A EN- » VOYÉ vers toi. 100 »

Prétendre opposer ces passages les uns aux autres, ce serait imiter la présomption d'un habitant de Saturne ou d'Uranus, qui, parce qu'il aurait ouï dire que l'homme est de poudre, et qu'il s'en retourne dans la poudre, nierait qu'il fût immortel; ou qui, parce qu'il entendrait parler de notre ame et de notre immortalité, nierait que nous fussions mortels.

Maintenant, Monsieur, permettez-moi de répondre en peu de mots au reproche contenu dans la troisième page de vos feuilles. — Vous y blâmez un langage qui pourtant est celui de la Sainte Écriture. — Dieu *n'a pas souffert*; il ne peut pas souffrir, sans doute, mais à cause de l'union des deux natures en la personne de Christ, la Bible lui attribue souvent ce qui ne convient qu'à l'une de ses natures; comme aussi elle attribue même quelquefois à l'une des natures, ce qui ne convient strictement qu'à l'autre. — C'est ainsi que St. Paul dit aux Corinthiens que « le Seigneur de gloire a » été crucifié pour nous, 101 » et aux Pasteurs d'Ephèse, que « Dieu a racheté l'Église par son propre sang. 102 » — C'est ainsi que l'Éternel a dit Lui-même, par la bouche de son Prophète Zacharie : « Je répandrai sur mon peuple un » esprit de grâce et de prière, et alors ils regarderont *vers* » *Moi qu'ils ont percé*. 103 — Ils m'ont apprécié pour une » somme d'argent, dit l'Éternel, etc., etc., » — Je pourrais faire encore bien d'autres citations du même genre : une seule a dû suffire.

Quant à l'importance de cette doctrine, pour son effet sur le cœur, et même pour le salut, il y aurait trop à dire; et

cette lettre a déjà bien plus d'étendue que je ne lui en destinais.

Je ferai seulement à cet égard une réflexion bien simple. — Cette importance est-elle, que l'Esprit saint a voulu que St. Matthieu, que St. Marc, que St. Luc et que St. Jean proclamassent *tous les quatre*, et dès la première page de leur Évangile, la Divinité du Seigneur Jésus. — Ils ont tous dû commencer par une éclatante déclaration de cette vérité fondamentale.

Ouvrez le *premier chapitre* du Nouveau Testament, et vous y verrez St. Matthieu (ou plutôt le Saint-Esprit par lequel cet Apôtre a parlé) s'empresser d'asseoir notre foi sur ses bases, en nous déclarant que cet « Emmanuel, » qui vient « sauver son peuple de leurs péchés, » est Celui qui nous était annoncé dans l'Ancien Testament, comme « le » Dieu Fort et Puissant, l'Admirable, le Père d'Éternité, » le Prince de la paix. » Et pour le prouver, il en appelle aux témoignages que le Prophète Esaïe avait rendus au Messie, tant de siècles à l'avance, « Voici, » avait-il été dit, « une vierge sera enceinte, et elle mettra au monde un Fils » qu'on appellera, (c'est-à-dire, qui sera) Emmanuel, Dieu » avec nous, » Dieu revêtu de notre pauvre nature. — *Voici*, ajoute encore le Prophète, en parlant de cet événement (qui ne devait s'accomplir que 800 ans après lui) comme s'il le voyait déjà devant ses yeux, « Voici, l'enfant » nous est né, le Fils nous a été donné, l'empire a été mis » sur son épaule et on appellera » son nom l'Admirable, le » Dieu Fort et Puissant, etc.

C'est encore par là que St. Marc, comme St. Matthieu, commence son Evangile : « Jésus, dit-il, *dès son premier ver-* » *set*, Jésus est le propre Fils de Dieu, selon ce qui est

» écrit dans les Prophètes : voici, j'envoie mon messager » DEVANT TOI, pour préparer le chemin DEVANT TOI, et il » criera dans le désert : Préparez le chemin DU SEIGNEUR ; » (il y a dans Esaïe, DE JÉHOVA) applanissez les sentiers, » préparez parmi les landes les sentiers, à NOTRE Dieu.... » Voici le SEIGNEUR L'Eternel, il paîtra son troupeau comme » UN BERGER. 104 »

Et remarquez bien ici, Monsieur, de quelle manière le Saint-Esprit commente dans St. Marc, pour nous les faire mieux saisir, les paroles qu'il avait dictées à Malachie, 400 ans auparavant.

Tandis que JÉHOVA, l'Eternel des armées, dit dans Malachie : « Voici, je vais envoyer mon messager *devant* MOI ; Il dit dans l'Évangéliste, pour se faire mieux comprendre : « Voici je vais envoyer mon messager devant TOI. »

C'est encore par l'exposition de la même vérité, que ST. LUC commence son Evangile, lorsque, dès l'entrée, il nous déclare que c'est à Jésus-Christ qu'il faut appliquer ces paroles des Prophètes : « Jean-Baptiste sera grand devant le » Seigneur ; il convertira plusieurs des enfans d'Israël au » SEIGNEUR LEUR DIEU, et il marchera DEVANT LUI animé de » l'Esprit et de la vertu d'Elie. 105 » « Et toi, petit enfant, » tu seras appelé le prophète du TRÈS-HAUT, car tu marche- » ras *devant* LE SEIGNEUR (devant l'ETERNEL DES ARMÉES, dit » Malachie, III, 1.), pour lui préparer ses VOIES, et pour » donner à SON PEUPLE la connaissance du salut par la ré- » mission des péchés. »

C'est aussi par là que ST. JEAN commence son Evangile : « Au commencement était la Parole, nous dit-il, cette pa- » role était avec Dieu, et cette parole était Dieu, et cette pa- » role a été faite chair. »

C'est par là que St. Paul commence les deux plus importans de ses écrits sacrés (*), son Epître aux Romains, 106 et son Epître aux Hébreux. 107

Si l'Ancien Testament vous était mieux connu, Monsieur, il ne serait pas possible que vous n'y vissiez avec éclat cette sainte vérité. L'usage qu'en font les Apôtres, ne permet plus de doute à quiconque étudie la Parole de Dieu, et l'admet en son entier.

Ma lettre est déjà trop longue pour que j'entre avec vous dans le détail de ces autorités. Je ne vous en présenterai qu'une seule, et je me contenterai de recommander d'ailleurs à votre attention, outre un grand nombre d'autres passages, les déclarations suivantes, dont vous voudrez bien examiner soigneusement le contexte.

Es. XXXV, 4, 5, 6, comparé avec Matt. XI, 5, et Esaïe XXV, 9.

Es. XLIV, 6, avec Ap. XXII, 13, I, 8.

Es. LXI, 1, avec Luc IV, 17-21.

Es. XXVIII, 16, avec 1 Pierre II, 7, 8.

Ps. CXVIII, 22, avec Matt. XXI, 42.

Ps. XCV, 7, 8, 9, avec Héb. III, 6-9.

Ps. CII, 26-28, avec Héb. I, 8-12.

Zach. XI, 13. Matt. XXVII, 7, 9, 10.

Zach. XII, 10, avec Jean XIX, 37. Apoc. I, 7.

Veuillez maintenant, Monsieur, donner toute votre attention à la citation suivante, qui me semble assez positive pour convaincre, fût-elle seule, un homme qui cherche en toute sincérité dans la Bible, la vérité de Dieu.

« L'année en laquelle mourut le Roi Hozias (dit Esaïe en

(*) Je veux dire les plus méthodiquement dogmatiques.

» son chapitre VI,) je vis LE SEIGNEUR siégeant sur son trône » haut et élevé. Les Séraphins se tenaient au-dessus de » Lui ;... ils couvraient leurs faces de leurs ailes, et ils » criaient : SAINT, SAINT, SAINT EST L'ÉTERNEL DES ARMÉES, » tout ce qui est dans la terre est SA GLOIRE... Puis, j'ouïs la » voix DU SEIGNEUR disant : Qui enverrai-je, et qui ira pour » NOUS? Et je dis, me voici, envoie-moi. Et il me dit : va, » et dis à ce peuple : En entendant vous entendrez et vous » ne comprendrez point; et en voyant vous verrez et vous » n'apercevrez point. Engraisse le cœur de ce peuple, etc. »

Maintenant, Monsieur, écoutez ce que nous dit St. Jean, en son chapitre XIIe :

« Quoique Jésus eût fait tant de miracles devant eux, ils » ne crurent point en Lui; de sorte que *cette parole*, qui a » été dite par le prophète Esaïe, *fut accomplie :* Seigneur, » qui a cru à notre prédication, et à qui a été révélé le bras » du Seigneur? C'est pourquoi ils ne pouvaient croire A » CAUSE QU'ESAÏE DIT ENCORE : Il a aveuglé leurs yeux, et Il » a endurci leur cœur, afin qu'ils ne voient point de leurs » yeux, et qu'ils n'entendent point du cœur, etc. Esaïe dit » ces choses QUAND IL VIT SA GLOIRE ET QU'IL PARLA DE LUI; » cependant, plusieurs des principaux mêmes crurent en » LUI; mais ils ne le confessaient point, à cause des Phari- » siens, car ils ont mieux aimé la gloire qui vient des hom- » mes, que celle qui vient de Dieu. »

Permettez, Monsieur, qu'avant d'achever, je vous rappelle devant Dieu, qu'une question comme celle qui nous occupe, ne doit être examinée que la Bible à la main, comme à genoux, dans un esprit de prière, et dans la pensée que nous sommes à la veille de l'éternité. Si vous ne voyez encore Jésus-Christ que selon la chair, dans son abaissement,

et comme dans son berceau, approchez-vous du moins de ce berceau comme les Mages; approchez-vous en adorant. — Malheur à nous, si nous entrions dans une semblable recherche avec des pensées tout humaines, sans recueillement, sans soumission et sans prière!

Veuillez, je vous en prie, ne voir dans toute cette lettre qu'un témoignage de mon respect pour vous, et de mes vœux sincères pour votre véritable bonheur, etc.

—

LE

SERPENT D'AIRAIN.

SERMON

SUR NOMBRES, XXI, 1—9.

Et Arad, roi cananéen qui habitait au midi, ayant appris qu'Israël venait par le chemin des espions, alla combattre contre Israël, et lui fit des prisonniers. Alors Israël fit un vœu à l'Éternel, en disant : « Si tu livres ce peuple entre mes » mains, je mettrai ses villes à l'interdit. » Et l'Éternel exauça la voix d'Israël, et livra les Cananéens à Israël *qui les détruisit eux et leurs villes à la façon de l'interdit. Et il nomma ce lieu-là Hormah.*

Alors on partit de la montagne de Hor, en se dirigeant vers la Mer Rouge pour faire le tour du pays d'Édom. Mais le cœur défaillit à ce peuple à cause du chemin ; et le peuple parla contre Dieu et contre Moïse : « Pourquoi nous a-t-on

» *fait monter hors de l'Égypte pour mourir dans ce désert?*
» *Car il n'y a point de pain, et il n'y a point d'eau ! Notre*
» *ame est ennuyée de ce pain sans substance.*

Mais l'Éternel envoya sur le peuple des serpens brûlans qui mordaient le peuple, tellement qu'une grande multitude mourut en Israël. Alors le peuple vint vers Moïse, et lui dit :
« *Nous avons péché ; car nous avons parlé contre l'Éternel et*
» *contre toi. Invoque l'Éternel, et qu'il retire du milieu de*
» *nous les serpens brûlans!* »

Moïse, alors, parla pour le peuple. Et l'Éternel dit à Moïse :
« *Fais-toi un* serpent *brûlant, et mets-le sur la perche d'une*
» *bannière ; et il arrivera que quiconque sera mordu et le re-*
» *gardera, vivra.* » — *Moïse fit donc un serpent en airain, et il le mit sur une perche de bannière ; et il arrivait que si quelque serpent avait mordu un homme, cet* homme *regardait le serpent d'airain, et il vivait.*

—

Tout l'Ancien Testament est rempli de Jésus-Christ; et le seul secret de le comprendre, c'est d'y savoir chercher toujours Celui que les Prophètes annonçaient à la terre, et qui d'âge en âge fut pour toute ame d'homme « le chemin, » la vérité et la vie éternelle (1). »

C'est là, Mes Frères, une science que Dieu peut tenir « cachée aux sages de ce monde (2), » mais qu'il révéla toujours aux plus faibles enfans de son peuple; et je puis dire, pour ma part, avec quelle admiration j'ai vu souvent dans la maison du pauvre, à l'humble foyer d'une retraite rustique, ou sur le grabat d'un artisan pieux, combien, à cet égard, l'Ancien Testament était saintement compris, et

(1) Jean XIV, 6. (2) Matth. XI, 25.

comment, par exemple (pour ne parler ici que des psaumes), le même Esprit qui, dans Bethléhem, mit autrefois sur les lèvres d'un berger les inimitables cantiques d'Israël, les expliquait encore de nos jours, dans nos campagnes, au moindre villageois qui sait prier, et lui rendait les accens de David et la harpe du cœur, pour les chanter avec intelligence.

Oui, Jésus-Christ remplit l'Ancien Testament; Il en est « le commencement et la fin; » Il en est « l'alpha et » l'oméga. »

Les cieux et la terre sortent-ils du néant: « c'est Lui qui » a fondé la terre, » (est-il écrit) « et les Cieux sont l'ou- » vrage de ses mains (1). » — L'homme, encore au paradis d'Eden, a-t-il perdu l'innocence et le bonheur: Jésus-Christ aussitôt lui est annoncé; c'est Lui qui « brisera la » tête du serpent; » c'est Lui qui nous rendra « l'arbre de » vie. » Et dès-lors, cette promesse, partout répandue dans l'Ancien Testament, y traverse les siècles, y fait la vie des élus: — Abel est déclaré juste pour l'avoir embrassée; Noé l'annonce aux hommes de son temps; les sacrifices sanglans la rappellent d'âge en âge de la part de Dieu même; « Abra- » ham désire de voir le jour de Christ; il le voit, et il tres- » saille de joie (2); » Jacob en montre le temps précis aux douze Patriarches qui entourent son lit de mort; « Moïse, » devenu grand, préfère l'opprobre de Christ à tous les tré- » sors de l'Égypte (3); » c'est le Christ qu'il voit sur Sinaï; c'est encore le Christ qui le conduit au désert; et quand des serpens brûlans viennent punir ce peuple trop souvent ingrat, c'est contre Christ, nous dit St. Paul, qu'on s'était révolté: « Ne tentez pas Christ comme les Israélites le ten-

(1) Hébr: I, 10. (2) Jean VIII, 56. (3) Hébr. XI, 24-28.

» térent au désert, lorsqu'ils furent détruits par des serpens » brûlans, » a-t-il écrit aux Corinthiens (1).

Et ce n'est pas seulement par des déclarations aussi directes que l'Ancien Testament le produit aux regards de notre foi : tout le culte cérémoniel des Hébreux en devait être l'image prophétique (2) : et comme une ombre précède et dessine à l'avance l'objet qui l'a produite, « tout ce » culte, » nous dit St. Paul, « était une ombre dont le » corps était en Jésus-Christ (3). » Les Sacrificateurs représentaient son œuvre; les victimes redisaient son sacrifice; il n'y avait pas dans le tabernacle une place, il n'y avait pas une cérémonie, pas un personnage, pas un meuble sacré, qui ne rappelât sa personne, qui ne reproduisît son image, et qui ne portât comme le chiffre et comme l'empreinte du Maître éternel de cette sainte maison.

Les Prophètes ensuite avaient-ils parlé, on les avait vu sonder avec ardeur leurs propres prophéties, pour y contempler le salut qui est en Jésus-Christ, et pour « chercher à » découvrir, » nous dit un Apôtre (4), « ce que l'ESPRIT DE » CHRIST QUI ÉTAIT EN EUX venait de leur faire écrire tou- » chant les souffrances du Christ et touchant la gloire dont » elles seraient suivies. »

Mais, il y a bien plus encore :

Quand les Prophètes semblent se taire dans l'Ancien Testament; quand vous n'entendez plus que le simple récit des voyages, des combats ou des délivrances du peuple de Dieu, alors ces événemens mêmes prophétisent encore; et les historiens des choses passées deviennent (sans le savoir peut-

(1) 1 Cor. X, 9. (2) Hébr. VIII, 5; X, 1. *Lisez les* Chapitres VIII, IX, et X. (3) Coloss. II, 17. (4) 1 Pierre I, 10-12.

être) des interprètes de l'avenir, et des prédicateurs de l'Évangile. Et c'est ainsi que, par des dispositions toutes pleines de grandeur, le souverain Maître de toutes choses préludait aux scènes de l'avenir, et traçait déjà tant de siècles à l'avance, dans les événemens lès plus variés de l'histoire de son peuple, comme de vastes esquisses du plan que sa miséricorde avait conçu pour notre rédemption par Jésus-Christ.

Si c'était ici la place d'exposer les preuves de cette dernière assertion, et de vous faire entendre les citations qui la justifient, il nous serait facile, guidés uniquement par des déclarations apostoliques, de vous conduire d'événemens en événemens, de personnages en personnages et de prophéties en prophéties, jusqu'au pied de cette enseigne miraculeuse que Moïse éleva dans le désert, et jusqu'à l'admirable scène que vous rapporte le texte de ce jour. — Mais ce texte tout seul déjà parle assez haut; il se suffit à lui-même; et si l'on a pu trop souvent s'égarer dans la recherche des types, pour nous ici, Mes Frères, nous parlons à coup sûr, puisque la sagesse éternelle a déjà parlé. Et quand nous vous appelons en ce jour à contempler le serpent d'airain, c'est en vous montrant le doigt de Jésus-Christ lui-même qui le signale, et qui nous ordonne ainsi d'y porter avec recueillement les regards de notre foi. — Parle donc, Seigneur! parle : tes serviteurs écoutent!

Nous allons, après vous avoir exposé rapidement la ruine d'Arad, vous appeler dans le désert de Tsalmona; et quand nous vous y aurons fait voir tout un peuple coupable, qui trouve, dans la contemplation du serpent d'airain, son pardon, son refuge et la guérison de ses maux, alors nous vous ferons entendre ces paroles du Seigneur : « Comme Moïse

» éleva le serpent dans le désert, il a fallu que le Fils de » l'homme fût élevé, afin que quiconque croirait en Lui ne » périt point, mais qu'il eût la vie éternelle (1). » Et nous vous montrerons comment le Saint-Esprit, dans cette scène du désert, a voulu nous prêcher, par le plus frappant et le plus clair des langages (je veux dire par un langage qui parle aux yeux), LE BESOIN que nous avons de la croix de Jésus-Christ, LA NATURE de cette croix, L'USAGE de cette croix, la bienheureuse EFFICACE de cette croix.

O Mes Chers Frères! ames immortelles de mes concitoyens et de Mes Frères! appelé si rarement à monter dans cette chaire et à vous apporter la parole de mon Maître, en attendant le jour si proche où vous allez tous comparaître devant sa face, que dois-je savoir au milieu de vous? et de quoi doit-il m'importer de vous avoir entretenus, si ce n'est « d'une seule chose, de Jésus-Christ, et de Jésus-Christ » crucifié (2)? » C'est pourquoi je bénis Dieu de ce que la suite de ces exercices m'appelle à vous exposer un sujet qui nous mène si directement au pied de la croix, et qui nous présente une si frappante parabole de nos misères et des charités de Dieu notre Sauveur.

Seigneur Dieu! Dieu qui pardonnes! auteur de tout bien! O si je pouvais leur montrer le serpent d'airain avec le cœur et les accens d'un pauvre Israélite qui connaît les mêmes maux, mais qui connaît aussi le refuge des pécheurs et le chemin de la paix! Mon Dieu donne efficace à ta parole!

(1) Jean III, 14, 15. (2) 1 Cor. II, 2.

EXPOSITION DU TEXTE.

LA RUINE D'ARAD.

—

Il y avait déjà plus de 39 ans que les enfans d'Israël erraient dans le désert qui s'étend de la Mer Rouge aux montagnes de l'Idumée, lorsque enfin Dieu dirigea leurs pas vers les frontières d'Arad. Leurs circonstances étaient alors bien solennelles. La vie monotone du désert allait finir; la quarantième année était plus d'à moitié passée; les événemens se hâtaient; les hommes au dessus de soixante ans mouraient en foule; aucun d'eux, par un juste jugement de Dieu, ne devait entrer dans cette terre promise dont ils avaient dit : « Ne vaut-il pas mieux retourner en Égypte? » Moïse lui-même, pour avoir manqué de foi dans une occasion récente, avait reçu la même sentence; il venait de voir expirer sa sœur Marie et son cher Aaron; il allait bientôt tomber aussi comme eux; et ce grand serviteur de Dieu, dans la 120e année de son âge, ne semblait déjà plus, à la tête d'Israël, que « comme un cèdre ébranché au sommet » d'une montagne. »

Ce fut alors que DIEU dirigea les pas de son peuple vers la terre promise, *par le chemin* qu'avaient suivi, 38 ans auparavant, *les espions* des douze tribus, ou (comme on pourrait aussi traduire) *par le chemin des marchands*, c'est-à-dire par la route que prenaient ordinairement les caravanes pour passer du désert aux vallées de la Palestine.

Quoi qu'il en soit, on comprend aisément le mouvement

et l'épouvante que dut exciter, sur toutes les frontières d'Édom et de Canaan, l'arrivée d'un peuple qui comptait dans ses rangs plus de six cent mille hommes en état de porter les armes. L'Égypte était en rapports trop constans avec les habitans de la Palestine, et les déserts que parcourait Israël étaient trop rapprochés du chemin des caravanes pour que l'existence et les mouvemens de ce grand peuple ne fussent pas depuis 40 années l'objet d'une inquiète curiosité pour toutes les nations cananéennes.

On savait que les Israélites avaient passé dans le lit desséché de la Mer Rouge, et qu'à leur poursuite toute l'armée d'Égypte avait péri; on savait que depuis 40 ans ils relevaient sur le sable un aliment qui pleuvait pour eux chaque jour avec la rosée du matin; on savait qu'ils faisaient tous profession de compter, année par année, et jour par jour, le temps précis qui devait s'écouler, disaient-ils, avant le jour où Dieu livrerait entre leurs mains tous les royaumes de la Palestine; on savait que ce peuple, déjà nombreux comme les étoiles du ciel, grandissait dans le désert.

C'était ainsi que le Seigneur, qui ne se laisse jamais sans témoignage, même auprès des hommes qu'Il veut punir, adressait à ces nations coupables des sommations les plus pressantes de se convertir et de rechercher ce vrai Dieu qu'Abraham, Isaac et Jacob leur avaient si long-temps et si vainement annoncé. Était-ce en vain qu'Il les avait effrayés déjà, 38 ans auparavant, en faisant arriver sur leurs frontières ce peuple menaçant? N'était-ce rien que l'existence continuée de ces millions d'hommes dans un désert inhabitable? Que leur disaient tant de miracles, si ce n'est que le Dieu vivant se préparait un peuple de vengeurs; si ce n'est qu'il fallait recourir à sa miséricorde avec des cœurs brisés,

et qu'alors « leurs péchés, fussent-ils rouges comme le ver-
» millon, seraient blanchis comme la laine (1)?»

Mais c'était en vain que tant d'avertissemens leur étaient donnés d'en-haut : le terme fatal était arrivé. Quatre cents ans auparavant, le Seigneur avait dit à son serviteur Abraham : « Je ne te donne pas encore cette terre que je t'ai » promise, parce que l'iniquité des nations qui l'habitent » n'est pas arrivée à son comble (2). » Mais maintenant, hélas! ce comble était atteint; la mesure était pleine; « cette terre vomissait ses habitans, » pour parler avec l'Écriture (3); et dans les décrets de Dieu, le moment était venu d'effacer leur nom de dessous les cieux.

L'Éternel, Mes Frères, est riche en conseils et puissant en moyens, soit qu'Il veuille châtier, soit qu'Il pense à bénir, et quand l'heure est venue de punir un peuple coupable, les instrumens ne lui manquent jamais. Il emploie à son gré pour cela tantôt les événemens et tantôt les hommes. Ici, c'est la terre qui tremble et qui s'entr'ouvre; ailleurs, c'est le feu du ciel; là, ce sont les eaux qui se débordent; quelquefois, ce sont d'invisibles poisons que tout un peuple boit avec l'air qu'il respire; souvent ce sont les saisons qui refusent leur tribut, et l'horrible famine qui moissonne la terre. Que dis-je? Ne suffit-il pas que Dieu déchaîne sur les hommes de ce peuple leurs propres passions? alors, vous voyez des bêtes féroces; et le sang bientôt coule de toutes parts.

Quand Dieu promène sur la terre quelqu'un de ces fléaux, Mes Frères, les hommes qui le craignent peuvent s'en affliger; mais ils ne s'en étonnent pas : ils se rappellent que

(1) Esaïe I, 18. (2) Gen. XV, 16. (3) Lévit. XVIII, 25.

Dieu jugera le monde. — C'est donc avec les mêmes sentimens, qu'il nous faut considérer ici l'ordre sévère que l'Éternel voulut donner à son peuple contre les nations cananéennes. Ce n'était plus les élémens, c'était Israël lui-même qu'Il chargeait d'exécuter la sentence depuis long-temps prononcée contre elles; et comme un général d'armée pour maintenir une discipline salutaire au milieu de ses soldats, les charge souvent de punir eux-mêmes celui d'entre eux qui s'est montré rebelle, ainsi Dieu voulut mettre le glaive de ses jugemens dans la main des enfans d'Israël, afin de leur montrer d'une manière plus éclatante à quelles extrémités eux-mêmes devaient s'attendre, s'ils venaient jamais à s'éloigner de Lui.

Cependant, avant d'exécuter sur les Cananéens cette terrible sentence, le Seigneur, pour mettre au plus grand jour leur révolte et leur incrédulité, voulait ouvrir encore devant eux une porte de refuge. Il avait ordonné qu'avant de les détruire, Israël leur porterait des paroles de paix, sous la seule condition de se reconnaître tributaires, mais cette dernière sommation devait être vaine comme toutes les autres; et l'Éternel avait prédit que ces malheureux, abandonnés à leur propre méchanceté, « endurciraient tous » également leur esprit et roidiraient leur cœur, pour sortir » en bataille contre son peuple (1). »

Tel fut en particulier le coupable Arad. Dès qu'il apprit qu'Israël venait de quitter les bords de la Mer Rouge et qu'il s'approchait des montagnes qui bordent l'Idumée, ce malheureux prince, sans être arrêté par les témoignages manifestes que le Dieu de Jacob donnait à ce peuple où devait

(1) Josué XI, 20.

« naître le désiré des nations (1), » sans être touché d'aucun désir de lui appartenir, Arad n'écoutant que les conseils toujours trompeurs d'une politique incrédule, se mit à la tête de son armée, courut au-devant d'Israël, et se précipitant sur les corps les plus avancés de la tribu de Juda qui formait l'avant-garde, il les mit en désordre et leur enleva quelques prisonniers. Mais ces premiers succès, qui doublaient son orgueil, allaient précipiter sa ruine; Israël, en effet, en devint invincible, parce qu'il s'appuya sur le bras de l'Éternel, et qu'il alla prendre son recours vers Celui qui donne la victoire. « *Alors,* dit notre texte, *Israël fit un vœu à l'Eternel : Si tu daignes livrer nos ennemis entre nos mains, nous réduirons leurs villes à l'interdit;* nous ne serons que les exécuteurs de tes jugemens; tout butin te sera consacré, et rien n'en sera réservé pour notre propre usage. « C'est toi, » Seigneur, qui es notre Roi : ordonne les délivrances de » Jacob. Ce n'est point notre bras qui nous délivrera, mais » ta droite et ton bras, et la lumière de ta face, parce que » tu nous auras affectionnés. »

L'Éternel entendit la prière de son peuple; Josué conduisit contre Arad une puissante division de l'armée d'Israël; le Cananéen fut renversé; on poursuivit ses faibles restes jusque dans son pays; on détruisit toutes ses villes de fond en comble; et *dès-lors l'Eternel appela* (2) *ce lieu du nom de Hormah* (c'est-à-dire *Anathème*), d'un mot qui signifie l'épouvantable ruine qu'amène après elle une malédiction de Dieu.

(1) Aggée II, 7.

(2) Ou « *l'on appela.* » L'original autorise également ces deux versions.

Malheur, Mes Frères, malheur aux Arad de tous les siècles! Malheur, hélas! dans tous les temps, aux puissans de la terre qui veulent élever leur faiblesse contre le peuple du Dieu vivant; qui s'opposent à ses progrès; qui prétendent arrêter sa marche vers Canaan, et détourner ainsi les conseils du Très-Haut! Ils veulent, comme Arad, demeurer étrangers à l'Église de Dieu, à son langage, à son Chef, à ses lois, à ses priviléges, à son avenir, à toutes ses espérances. — Hélas! ils finiront aussi comme Arad. — Vous les verrez quelquefois peut-être, obtenir un triomphe passager; ils penseront avoir arrêté cette œuvre que Dieu poursuit sans bruit, mais avec puissance; ils croiront maîtriser un mouvement qui les alarme et qui déplaît à leur orgueil; ils porteront quelque trouble dans l'Église : — on dépouille les fidèles de leurs biens; on les exile; on les enlève au peuple de Dieu; on répand leur sang comme de l'eau... Mais, qu'il est court ce triomphe des méchans, et qu'il est désastreux! C'est le signal de leur ruine. Déjà l'heure en a sonné. — Tandis qu'ils s'élèvent, tandis qu'ils marchent enseignes déployées; tandis qu'ils ne pensent qu'à poursuivre leur lamentable victoire, déjà la main de Dieu a écrit *Hormah* sur leurs étendards; l'invisible Josué combat avec son peuple : et bientôt il ne restera sur leur puissance, sur leurs projets, sur leur mémoire et (s'ils ne se repentent) sur leur ame immortelle, qu'un terrible *Hormah*, *Hormah* pour toujours!

Mais nous nous hâtons de vous conduire au pied du serpent d'airain, et si nous nous sommes fait un devoir de ne laisser sans explication aucune des parties de notre texte, il nous tarde cependant de reporter toute votre attention sur les versets où nous l'avions exclusivement appelée dès les premières paroles de ce discours.

Suivons donc les Israélites, lorsque, après la défaite d'Arad, ils se virent obligés de redescendre la montagne de Hor, et de s'engager encore une fois dans les plaines du désert.— Ainsi l'avait décidé l'Éternel, qui voulait mettre à l'épreuve, après cette victoire, la reconnaissance et la soumission de son peuple.

I.

Vous avez lu, dans un chapitre précédent, que les Israélites avaient envoyé demander au Roi d'Édom le passage de son territoire. Celui-ci ne leur répondit que par un refus et des menaces; et comme tout démêlé leur était interdit avec les enfans d'Ésaü, ils se virent contraints de quitter la région des montagnes, et de reprendre le chemin de la Mer Rouge, pour faire le tour de l'Idumée, et pour atteindre ainsi le torrent de Zéred et la rive gauche du Jourdain.

Mais cette épreuve était trop forte pour ce peuple! Il venait de remporter une éclatante victoire; il se voyait à la quarantième année de son exil; il ne mettait plus de bornes à ses espérances; — et maintenant, voici qu'il faut rentrer dans toutes les privations du désert, dans ces arides solitudes, et fournir, encore une fois, cette carrière d'angoisse dont on croyait être sorti pour toujours! « *Ils partirent donc* » *de la montagne de Hor, par le chemin de la Mer Rouge,* » *pour faire le tour d'Edom,* » dit l'historien sacré, « *mais* » *l'ame de ce peuple, à cause du chemin, fut abattue; et alors* » *le peuple parla contre Dieu et contre Moïse : Pourquoi nous* » *a-t-on fait monter hors d'Egypte pour mourir dans le désert?* » *il n'y a point de pain; il n'y a point d'eau! Notre ame est en-* » *nuyée de ce pain sans substance!* »

Voilà donc jusqu'où peut tomber, après 40 ans d'expérience, un peuple conduit de Dieu même, éclairé de sa lumière, nourri de sa propre main, journellement conservé par une suite éclatante de miracles!

Ils parlent contre Dieu! ils ne craignent donc pas le sort de leurs pères; ils ne craignent pas le sort d'Arad! — Ils parlent contre Moïse! ils remplissent d'amertume le cœur de ce vieillard si vénérable et si dévoué, qui devait (ils le savaient tous) leur être enlevé avant la fin de cette année, et qui, chargé de douleurs encore toutes récentes, n'avait plus auprès de lui l'ami de son cœur, son frère Aaron, pour verser dans son sein toutes ses peines! — Ils parlent de mourir au désert! Les ingrats! ils oublient ce Dieu si tendre qui les avait « portés dans ce même désert comme un homme por- » terait son fils (1). » — Que dis-je? Ils vont jusqu'à parler avec mépris de ce pain merveilleux dont la puissance divine les nourrissait depuis 40 années. C'est pour eux un objet de dégoût et de murmure; « *leur ame en est ennuyée!* » « Est-ce donc ainsi que tu récompenses l'Éternel, peuple » fou! » s'écriait Moïse (2). « N'est-il pas ton père? Ne » t'a-t-il pas gardé comme la prunelle de son œil! Et comme » l'aigle émeut sa nichée, couve ses petits, étend ses ailes, » les accueille et les porte sur ses ailes, l'Éternel seul ne » t'a-t-il pas conduit! Oh! si tu eusses été sage!

Cependant, au moment où ce peuple ingrat, suspendant tumultueusement sa marche, élevait encore ses insolentes clameurs contre Dieu et contre Moïse, et pendant que ce fidèle serviteur, à la vue des tribus égarées, tendait ses mains vers Dieu son Sauveur, et répandait toute son ame

(1) Deutér. I, 31. (2) Deutér. XXXII.

devant lui, tout-à-coup un effroyable cri se fait entendre dans le camp d'Israël, et l'on vit ce grand peuple, confondu dans un même effroi, s'enfuir de toutes parts. — Ce n'était d'abord que des cris d'épouvante; mais bientôt on entend ceux de la douleur et du désespoir. On voit des malheureux se rouler sur le sable, en poussant des gémissemens et des sanglots. On en voit d'autres même déjà qui rendent l'ame dans une brûlante agonie. — Qu'est-il donc arrivé? — C'est l'Éternel qui répond à ses ennemis. — Il n'a qu'à dire; et les plus viles créatures se présentent pour le venger. — Ce n'était point le feu du ciel qu'il envoyait alors contre ce peuple, ce n'était que des reptiles, des serpens, qui, se glissant sans bruit sur le sable, et se relevant devant ses blasphémateurs, les entouraient de leurs replis, les déchiraient de leurs dents, et leur versaient dans les veines, avec leurs poisons brûlans, les tourmens d'une fièvre ardente et d'une inflammation mortelle (1).

Oh! quelle leçon pour nous, Mes Frères, que cette chute d'un peuple comblé de tant de faveurs, et qui, la veille encore, plein de confiance et de soumission, s'abattait devant Dieu, lui remettait tout son avenir, et ne voulait vivre que pour lui! — Hélas! c'est-là l'histoire du cœur de l'homme! — Et si j'ai cru devoir insister sur le péché d'Israël, c'est

(1) C'est pour cela, nous le pensons, que l'Ecriture les appelle *brûlans*. Quelques-uns cependant ont cru devoir attribuer cette épithète à la teinte de leur peau qui ressemblait (disent-ils) à de l'airain poli, et qui leur donnait aux rayons du soleil une transparence ardente et une couleur de feu. — Quoiqu'il en soit, il parait, d'après les propres paroles de Moïse (au *Deutéronome* VIII, 15), que le désert en était naturellement infesté; et que si le Seigneur avait employé jusque-là sa puissance pour en garantir son peuple, il l'employa dans ce jour pour les rassembler contre lui.

parce que j'avais à vous présenter là-dessus une réflexion qui me semble importante, et parce que c'était ici l'occasion d'un sérieux retour sur notre propre cœur.

Quand on lit l'Ancien Testament, avant d'avoir fait sur l'état de son ame ces découvertes où l'homme ne peut être amené que par la lumière d'en-haut, on est confondu du caractère de ce peuple Israélite. On ne peut comprendre ces rébellions si fréquentes devant un Dieu qui se manifestait avec tant d'éclat, et dont la présence était presque visible au milieu d'eux. On a peine à croire possible tant d'ingratitude et d'incrédulité. Oh! quel caractère, se dit-on, que celui de ce peuple revêche, toujours prêt à murmurer, toujours léger pour le bien, toujours opiniâtre pour le mal, toujours incrédule et toujours rebelle, après tant de miracles, tant de châtimens et tant de larmes! Y a-t-il dans toute l'histoire des nations un pareil exemple de malice et d'endurcissement? Tant de mal a-t-il donc pu jamais se trouver dans le cœur de l'homme; et le récit de toutes ces rechutes serait-il vraisemblable?

Mais qu'un peu de lumière répandue dans un ame par la lecture de la sainte Bible et la bénédiction de Dieu lui fait voir sous un autre aspect l'histoire d'Israël! — O mon Dieu, voilà mon histoire devant toi! se dit-elle. Ce n'est là qu'une triste représentation de mes infidélités, de mes chutes volontaires, de mes retours imparfaits, et de ces nombreuses rébellions dont toutes mes stations dans le voyage de cette vie furent marquées à tes yeux! Ces pauvres Israélites étaient des fils d'Adam tout comme moi; et cette race d'Abraham ne portait pas un autre cœur que celui qui bat maintenant dans ma poitrine. C'est l'histoire du cœur de l'homme que je lis dans tous les récits de la Bible; et

« comme, dans un miroir, le visage répond au visage, » a dit Salomon (1), « ainsi le cœur de l'homme répond au » cœur de l'homme. »

Oui, Mes Frères, à leur place, trop probablement votre conduite eût été la leur; car il est trop facile de vous montrer que leur conduite, après tout, ne fut que ce qu'a trop souvent été la vôtre.

Israël, dans sa coupable révolte, reportait ses regards vers l'Égypte; il oubliait les promesses de Dieu; il trouvait la possession de Canaan trop chèrement achetée par les fatigues du désert. — Eh bien! je le demande aux plus fidèles d'entre ceux qui m'écoutent : combien de fois votre pauvre cœur ne s'est-il pas lassé de la carrière chrétienne? Combien de fois ne vous eût-il pas reporté vers le monde et l'esclavage du péché, si le Seigneur, toujours fidèle, n'eût pris le soin de vous reprendre? Vous n'aviez plus de désir pour les choses de Dieu; vous ne saviez plus voir la Canaan des cieux que comme une terre lointaine où vous n'aviez plus qu'un héritage incertain dans un vague avenir; vous ne preniez plus de plaisir à la sainte Bible, et vous auriez dit en secret, comme l'ingrat Israël : « Mon ame est ennuyée de ce pain » sans substance. » Vous n'y trouviez plus de nourriture. Vous n'étiez plus ce Moïse qui préférait l'opprobre de Christ à tous les plaisirs du siècle, et qui aimait mieux être affligé avec le peuple de Dieu (2). Vous étiez devenu ce peuple ingrat et revêche qui reportait ses regards vers l'Egypte, et qui regrettait les joies d'un monde où l'on ne sert point Dieu.

Israël, dans sa révolte, fut d'autant plus coupable, qu'il n'eut pour motif que l'empire de ses sens les plus grossiers,

(1) Pr. XXVII, 19. (2) Hébr. XI, 25, 26.

et qu'un honteux attachement à des jouissances toutes matérielles.

Eh bien (je le demande encore aux plus fidèles)! Que vous a-t-il fallu pour vous entraîner à des chutes si fréquentes et si graves? Que de fois, hélas! après que vous aviez prié, après que, dans l'ineffable communion de Dieu, vous aviez reçu de ces témoignages d'amour qui brisent les cœurs de pierre, que de fois la tentation la plus grossière ne vous a-t-elle pas ramenés dans les convoitises du mal, et dans tous les troubles d'une honteuse révolte de votre cœur contre les volontés de Dieu les mieux connues et les plus inviolables? — Que de fois même il vous a suffi de la plus frivole contradiction sur les objets les plus matériels et les plus vulgaires de cette vie animale, pour ôter de devant vos yeux la présence de l'Eternel, pour décomposer votre caractère, et pour soulever en vous les plus mauvaises pensées!

Mais, ce qui rendit surtout odieuse la révolte d'Israël, c'est qu'elle suivit de si près les circonstances les plus touchantes, les plus solennelles, et les plus propres à retenir un peuple dans les sentiers de l'obéissance.

Je parle encore aux plus fidèles : Repassez votre vie devant Dieu; et dites-nous si ce n'est pas là votre triste histoire. — Oh! qu'il a fallu peu de temps entre les leçons les plus pénétrantes et vos chutes les plus odieuses! — Qu'il vous a fallu peu de jours pour oublier tout ce que Dieu vous avait révélé, lorsqu'il vous fit descendre dans ce grand deuil; lorsque, dans la chambre de mort d'un père, d'un enfant, d'un époux, il vous montra d'une manière si puissante « qu'une seule chose est nécessaire (1), » il souleva si visi-

(1) Luc. X, 42.

blement devant vos yeux le voile qui cache aux hommes de la terre, les choses éternelles! — Qu'il vous a fallu peu de temps pour retourner vers la créature et vers le péché, après cette maladie où vous aviez formé les résolutions les plus saintes et (nous l'eussions dit) les plus sincères! — Qu'il vous a fallu peu de temps encore pour laisser échapper ce que le Dieu de toute grâce avait daigné verser dans votre ame, au retour de nos solennités, et dans une récente communion! Que de pensées du mal, que d'infidélités, que de révoltes secrètes! Mon Dieu! quel cœur est donc le nôtre! Jusque dans quelles profondeurs il est souillé! Ah! « je sais » qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite aucun » bien, » disait le plus saint des Apôtres (1). « Je sais que » par moi-même je suis charnel, vendu au péché, n'approu- » vant point ce que je fais, et faisant ce que je hais. Je sais » que j'étais, de ma nature, un enfant de colère comme tous » les autres! »

Que dirons-nous donc à ces choses, Mes Frères?

Nous dirons que le cœur des ingrats Israélites, c'était le cœur de l'homme; nous dirons que leur conduite ne fut devant Dieu que ce qu'a trop souvent été la nôtre; nous dirons « que nous sommes condamnés et maudits par la sainte loi de Dieu » (je parle avec l'Ecriture) (2), nous dirons qu'il nous faut une délivrance qui soit pour nous ce que le serpent d'airain était pour Israël; nous dirons que, si nous ne rencontrons pas ici bas un Sauveur, il eût mieux valu pour nous de n'être pas nés. Et reconnaissant ainsi LA NÉCESSITÉ DE LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST, nous comprendrons bien main-

(1) Rom. VII, 14-25; Ephès. II, 5. (2) Gal. II, 16; III, 10-14.

tenant qu'il a fallu que, « comme Moïse éleva le serpent » dans le désert, ainsi le Fils de l'homme fût élevé » sur le Calvaire, « afin que quiconque croirait en Lui ne périt » point, mais qu'il eût la vie éternelle. »

O mes compagnons de voyage dans le désert, ô Mes Chers Frères! associés dans la même révolte et dans la même condamnation, portons donc maintenant tous ensemble avec recueillement nos regards sur ce serpent d'airain et sur cette croix de Jésus-Christ! — Je vous rappelle au désert de Tsalmona, et je poursuis le récit de notre texte.

II.

Le peuple d'Israël mourait au désert. On apercevait de toutes parts des malheureux luttant contre des douleurs brûlantes ou contre les dernières convulsions de la mort: un vaste cri de douleur couvrait tout le camp d'Israël. Vous les eussiez vus fléchis enfin sous les verges du Seigneur, ces hommes de col roide, ces fiers enfans de rébellion, dont les paroles arrogantes avaient prétendu s'élever contre les conseils du Très-Haut. Ils tendaient leurs mains suppliantes; ils accouraient à ce Moïse qu'ils venaient d'outrager; ils lui criaient : *Nous avons péché!* Ils ne se contentaient plus, comme c'est trop souvent le cas, d'une confession vague et générale de leur iniquité : « *Nous avons péché,* » lui di- » saient-ils ; « *car nous avons parlé contre Dieu et contre* » *toi : Mais nous t'en supplions, prie maintenant pour nous* » *l'Eternel, afin qu'il retire du milieu de nous le serpent brû-* » *lant.* »

Tel est l'effet des afflictions et des maladies, quand l'Es-

prit de Dieu daigne les bénir ; elles réveillent la conscience. Et tandis qu'elles ramènent leurs regards et les désirs d'un pécheur vers le Seigneur et vers la Bible, elles changent en même temps ses yeux et son cœur envers les amis du Seigneur et les amis de la Bible. Oh ! comme il voudrait alors posséder leur paix et leurs priviléges ! Comme il en appelle à leur sympathie, et comme il se recommande à leurs prières ! — Ces fidèles, qu'il méprisait naguère comme des hommes d'exagération, follement abusés, ou bassement trompeurs, ces fidèles qu'il regardait au moins avec si peu de bienveillance, oh ! comme il voit maintenant avec évidence qu'eux seuls marchaient vers la vie et dans la lumière des réalités éternelles, tandis que lui-même, comme un somnambule dans la nuit de son ignorance et de son assoupissement, « se promenait parmi ce qui n'a que l'apparence (1). » Ah ! dès que ce cri s'est fait entendre sur le minuit : « Voici l'époux qui vient ! voyez les vierges folles » dans leur angoisse ; voyez comme elles accourent aux » vierges sages ; comme elles les appellent à leur aide ; » comme elles leur crient : Donnez-nous de votre huile ! » donnez-nous de votre huile ! car nos lampes s'éteignent (2) ! » — « Prie Dieu pour nous, » criaient aussi les enfants d'Israël, « *prie Dieu pour nous, afin qu'il retire* » *du milieu de nous le serpent brûlant !* ».

Mais déjà l'âme toujours si grande et si tendre de Moïse était pleine de pardon et de prière pour ses frères égarés, et bientôt l'Éternel exauça les cris de son serviteur. « *Fais-* » *toi, lui dit-il, un serpent en airain, et place-le sur la per-* » *che d'une bannière* (c'est le sens de l'original), *et alors il*

(1) Ps. XXX. 6. (2) Matth. XXV, 1-13.

» *arrivera que, parmi ceux qui ont été mordus, quiconque* « *le regardera vivra.* »

Et Moïse, d'après l'ordre de l'Eternel, *fit un serpent en airain, et il le mit sur la perche d'une bannière.*

Vous montrerai-je maintenant dans leur détail, Mes Frères, tous les rapports de ce grand type avec la croix de Jésus-Christ? Ces traits de ressemblance sont à la fois si nombreux et si fortement prononcés, qu'il n'est pas possible de les méconnaître, dès qu'on y porte les yeux.

Le peuple s'était soulevé contre l'Eternel dans le voyage du désert : l'homme s'est soulevé contre son Dieu dans le court voyage de cette vie. — Le peuple périssait en foule à cause de sa révolte. En conséquence de notre révolte, des millions de pécheurs ont éternellement péri; des millions périssent, et des millions périront encore. — Le peuple, atteint des aiguillons du serpent brûlant, était inévitablement perdu, s'il ne regardait au signe que Moïse élevait dans le désert; tous les remèdes humains étaient impuissans; leurs parens, leurs amis les plus chers, la nature entière ne pouvait rien pour les sauver. Atteints nous-mêmes « des dards enflammés du malin, lequel agit avec efficace » dans tous les enfans de rébellion (1)», nous sommes inévitablement perdus si Dieu ne nous fait contempler par la foi Celui qui, selon la promesse faite à notre premier père, devait « écraser pour nous la tête du serpent (2). Il n'y a » point d'autre Sauveur que Lui; il n'y a point d'autre nom » sous le ciel, pour être sauvé, que celui de Jésus » (3).

Le moyen que Dieu mit en usage pour délivrer son peuple au désert n'avait rien aux yeux de la chair qui pût en-

(1) Éph. II, 2; VI, 16. (2) Gen. III, 15. (3) Act IV, 12.

courager l'espérance des mourans. — Que pouvait en attendre la sagesse humaine? Quel remède que ce morceau d'airain, contre de si grands maux, devait-elle penser? Quelle ressource que de porter d'insignifians regards sur cet insignifiant objet? — Il en est ainsi de la croix de Jésus-Christ. — Qu'est-ce en effet que ce pauvre Fils de Marie, cloué sur le bois en Golgotha, pour justifier et pour régénérer les pécheurs à mille ans de distance, et jusqu'aux îles lointaines de la mer? « Il n'y a en lui ni forme ni appa-
» rence quand nous le regardons; nous avons caché notre
» visage arrière de lui, tant il était méprisé, et nous ne
» l'avons rien estimé » (1). Ce gibet élevé sur le Calvaire entre deux malfaiteurs et par la main des bourreaux, cette croix « est folie pour ceux qui périssent, » (2) bien qu'elle soit « la puissance de Dieu » pour ceux qu'Il veut sauver; et bien que toutes les gloires de l'Eternel-Dieu s'y manifestent aux regards des croyans, dans leur accord à la fois le plus touchant et le plus sublime.

Et quel fut le Sauveur des Israélites au désert? — Un serpent cloué sur le bois; — mais un serpent qui n'avait qu'une ressemblance innocente et toute extérieure avec les reptiles dont le venin circulait en eux; — un serpent qui n'était point pris parmi ceux du désert, et qui devait être fait de manière à n'en avoir ni les mouvemens, ni la vie, ni le venin, ni la malice. — O homme! ainsi devait être représenté (aussi fidèlement que le cas le rendait possible), Celui qui, pour te sauver, « s'est rendu semblable en
» toutes choses au pécheur, excepté le péché! » (3) Ainsi

(1) Esaïe, LIII, 2, 3. (2) 1 Cor. I, 18, 21, 23, 25; II, 14; III, 19. (3) Hébr. II, 11, 14, 17; IV, 15.

devait être représenté Celui qui ne devait point être pris de la foule des enfans d'Adam, mais qui devait naître tout autrement, afin qu'on ne pût trouver en lui ni la vie du péché, ni ses venins, ni sa malice, ni ses mouvemens intérieurs, « ayant été fait, dit St Paul, (1) à la ressemblance » d'une chair de péché, pour que le péché pût recevoir sa » condamnation dans la chair » (c'est-à-dire dans notre nature), en la personne de Jésus-Christ. — O homme! ainsi a paru sur le bois de Golgotha Celui que tu appelles ton Sauveur! comme un pécheur, — sous la ressemblance d'un pécheur, — à la place des pécheurs! — Que dis-je? — Il y a été traité « comme le péché même, » dit St Paul; (2) « il y a été maudit » pour toi; « il y a été mis » de Dieu et des hommes « au rang des malfaiteurs; l'Eter- » nel ayant fait venir ainsi sur lui l'iniquité de nous » tous. » (3) *

Mais je laisse, Mes Frères, ces premiers traits de ressemblance, qui parlent peut-être plus à votre esprit qu'à votre conscience, et je dois me hâter de vous en présenter de plus importans et de plus pratiques sur l'usage de la croix et sur ses bienfaits.

Ah! ce n'est pas de la NATURE du remède que nous avons besoin surtout d'être entretenus, pauvres malades que nous sommes! pauvres mortels qui nous hâtons vers notre dernier jour! — Ce dont nous avons besoin, ce dont nous de-

(1) Rom. VIII, 3. (2) 2 Cor. V, 21. (3) Esaïe LIII, 12, 6.

* A ne voir que Lui-même sur la croix, il était « le Saint et le Juste; » il était « le bien-aimé du père; » il était « L'AGNEAU DE DIEU; » — mais à Le voir comme le représentant de son peuple, il était « aban- » donné, » il était « maudit; » il était « péché; » il était le SERPENT cloué sur le bois.

vons avoir soif, la seule chose nécessaire, c'est bien plutôt de savoir COMMENT nous aurons part au bienfait du remède; c'est bien plutôt de trouver aussi nous-mêmes la guérison de nos maux, le changement de notre cœur, le pardon de notre Dieu, la paix, l'ineffable paix qui se trouve auprès de Lui!

III.

Vous représentez-vous, Mes Frères, la dernière scène de de notre texte? — Vous représentez-vous le camp d'Israël, lorsque Moïse eut fait connaître qu'il avait une réponse de l'Eternel, lorsqu'on le vit élever sur la hampe d'une haute bannière le signe ordonné de Dieu, et lorsqu'il eut fait publier dans toutes les tribus ces paroles de l'Eternel : « *Quiconque le regardera vivra?* » — Vous représentez-vous tout ce peuple de malades demandant à genoux la bénédiction de Dieu, et contemplant avec toutes les émotions de la douleur et de l'espérance, cette enseigne miraculeuse? Vous représentez-vous quel fut leur attendrissement, quels durent être leurs transports, lorsqu'à cette vue ils sentirent leurs plaies devenir moins brûlantes, leurs forces renaître, et bientôt toutes leurs douleurs faire place aux inexprimables sensations de la convalescence?

Qu'on se figure le bonheur d'une mère qui portait dans ses bras son enfant à l'agonie, qui lui montrait le serpent d'airain, qui le pressait d'y porter encore quelqu'un de ses regards, et qui voit enfin revenir sur son visage les couleurs de la vie, et rayonner bientôt sur tous ses traits un premier sourire de bien-être et de santé. — Qu'on se figure une femme faisant transporter hors de sa tente son époux près

d'expirer, le suppliant d'écouter encore une fois sa voix, « de ne pas mépriser un si grand salut, » et de recueillir le faible reste de lumière qui traverse encore ses yeux pour regarder le serpent d'airain. Avec quelle émotion de tendresse et d'espérance elle soutenait cette tête si chère, elle la tournait vers la bannière d'Israël, elle relevait d'une main tremblante ses paupières appesanties! « O mon ami! ton mal est mortel; mais Dieu notre Sauveur est tout-puis-puissant, et il a parlé. Tu l'as entendu : « qui le contemple vivra! » Il est temps encore: donne gloire à Dieu; oui, désespère de toi-même, mais espère tout en Lui. Rien ne lui est impossible, excepté de mentir. « Il a dit; ne le fera-t-il pas?»

Le miracle, en effet, continuait de s'accomplir avec puissance, depuis les tentes de Juda jusqu'aux derniers rangs d'Aser et de Nephtali. — Le signe de Dieu demeurait élevé dans les airs au-dessus des tabernacles d'Israël. Aucun éclat extérieur ne l'environnait; « il n'y avait rien, à le voir, qui pût le faire désirer, et vous n'en eussiez fait aucun cas; » (1) mais il en sortait en silence une vertu créatrice, semblable à celle, qui doit, au dernier jour, relever l'homme de la poudre du tombeau; la santé, la force, la vie, en descendaient sans bruit sur ce grand peuple, et il n'y avait d'exception pour personne. — Il n'y avait point de différence entre un malade et un autre malade. — Malheur seulement à l'Israélite qui, se croyant capable de guérir lui-même ses blessures et de retenir une vie prête à s'échapper, négligeait la délivrance d'Israël! Mais heureux mille fois, celui que la vue de ses plaies et les douleurs de

(1) Esaïe LIII, 2.

son mal disposaient à ne plus rien attendre de lui-même, et à n'appuyer plus son espérance que sur les promesses du Dieu tout-puissant ! — Fût-il alors tout couvert de blessures ; vît-il déjà devant ses yeux le crépuscule de la mort, il n'avait encore qu'à les tourner avec foi vers le signe élevé dans le désert ; et ne l'aperçût-il même déjà plus que comme une ombre vaguement projetée sur l'obscure clarté des cieux...., heureux Israélite ! s'il savait y fixer ses regards avec espérance, c'en était assez pour le sauver !

Tel fut le miracle de Dieu dans le désert de Tsalmona. — Et maintenant, ames immortelles ! écoutez Jésus, écoutez votre Maître ; écoutez-le, c'est Lui-même qui vous parle.

« C'est ici LA VOLONTÉ DU PÈRE, vous dit-il : LA VOLONTÉ » DU PÈRE est que QUICONQUE CONTEMPLE LE FILS ET CROIT EN » LUI ne périsse point ! » (1)

« Il a fallu que, comme Moïse éleva le serpent dans le » désert, le Fils de l'homme aussi fut élevé, afin que QUI- » CONQUE CROIRAIT en LUI eût la VIE ÉTERNELLE. »

« Vous tous les bouts de la terre ! VOUS TOUS LES BOUTS DE » LA TERRE, REGARDEZ VERS MOI, et vous serez sauvés ! » (2)

Vous l'entendez, ames sérieuses ! ô vous qui nourrissez des désirs de conversion, et qui concevez des projets d'une meilleure vie, — ô vous qui vous occupez maintenant comme d'une réalité, du jour très-proche où vous comparaîtrez devant Dieu, et qui sentez depuis quelque temps, peut-être, que ce Dieu vous cherche, qu'il vous appelle, qu'il frappe à la porte de votre cœur ! — vous entendez clairement que Jésus Lui-même vous invite à venir avec toutes vos misères devant sa croix, comme un Israélite al-

(1) Jean VI. 40 ; III, 14 15. (2) Esaïe XLV, 22.

lait avec toutes ses plaies devant le serpent d'airain. — Vous entendez que le Sauveur du monde donne la vie éternelle à tous ceux « qui REGARDENT VERS LUI, » qui le CONTEMPLENT, et qui CROIENT en la puissance de sa croix. — Vous entendez « qu'Il ne rejette aucun de ceux qui vont » à Lui. » (1) Vous entendez que « cette justification qui » vient de Dieu par la foi en Jésus-Christ s'étend à TOUS » CEUX QUI CROIENT (comme l'a dit St. Paul), et qu'il n'y a » POINT DE DIFFÉRENCE » entre un pécheur et un autre pécheur « vu que TOUS ont péché, et que TOUS sont entiè- » rement privés de la gloire de Dieu, étant justifiés GRATIS » par sa grâce, par le rachat qu'ils ont en Jésus-Christ, » en sorte que CELA NE VIENT POINT D'EUX, que c'est un » DON DE DIEU, et que ce n'est point par les œuvres, afin » qu'aucun homme ne se glorifie. « (J'ai continué de parler » avec St. Paul.) (2)

O vous donc qui voulez être guéris! vous entendez ici, de la bouche du Seigneur lui-même, que, pour être accueillis, pour être régénérés, pour être sauvés en vie éternelle, vous devez simplement, comme les Israélites au pied du serpent d'airain, sentir vos maux et croire Dieu; — je le répète encore une fois : SENTIR VOS MAUX ET CROIRE DIEU.

Ah! l'on ne refuserait pas si long-temps d'embrasser la sainte Bible, et de croire aux promesses de Dieu, si l'on sentait véritablement les misères de son ame! — Seigneur Dieu! si nous comprenions mieux ces choses! si seulement nous avions à cet égard devant Toi quelque chose de la sensibilité qu'on nous voit déployer pour les moindres ac-

(1) Jean VI. 37. (2) Rom. III, 22 24; Éph. II, 8, 9.

cidents d'un corps qui, dans trois jours cependant, ira se perdre dans un cercueil! — quelque chose de cette inquiétude d'un malade en qui l'on a découvert des symptômes prononcés ou de gangrène, ou de consomption, ou de tout autre accident mortel! — Eussions-nous seulement une vipère suspendue à notre main gauche, on nous verrait dans le même trouble que le camp d'Israël. Bon Dieu! que devrions-nous être donc, si nous savions reconnaître que l'ancien serpent est suspendu à notre ame immortelle, et que nous sommes par notre nature sous la puissance de Satan, pour parler comme Jésus-Christ! (1) — Oh! comme alors nous estimerions les promesses de la Bible! Oh! comme alors nous les serrerions sur notre cœur, et comme nous dirions avec Paul, « que toutes choses nous sont comme » de la boue et comme un dommage, en comparaison de » l'excellence de la connaissance de Jésus-Christ notre » Seigneur. » (2)

Mais, hélas! le grand mal parmi nous, ce n'est pas seulement qu'on ne sent pas sa corruption, son indignité devant Dieu, comme on devrait la sentir; c'est bien plus encore qu'on ne croit pas à ces déclarations, à ces appels, à ces promesses de Jésus-Christ comme on y devrait croire; c'est bien plus encore que l'on manque de foi!

Et je vais vous exprimer clairement en quoi vous manquez de foi : — Vous voulez associer vos mérites avec le sang répandu sur la croix « pour la rémission des péchés. » — Et si vous n'osez pas, il est vrai, vous regarder comme digne de la faveur du Père, vous prétendez toujours espérer un temps où vous aurez mérité du moins celle de son

(1) Act. XXVI, 18. (1) Phil. III, 7, 8, 9.

FILS; c'est-à-dire que vous voulez toujours attendre d'avoir atteint par vous-même, je ne sais quel degré de mérite et de sanctification, AVANT d'oser croire que le sang de Jésus-Christ vous justifie, avant d'oser CROIRE DIEU, avant d'oser vous dire à vous-même en regardant à la croix : « Je suis donc sauvé! » — Vous imitez ainsi le malheureux Israélite qui, avant de se tourner avec confiance vers le signe élevé dans le désert, aurait voulu d'abord, dans son orgueil, s'être procuré déjà par ses propres remèdes quelque retour de vie et comme une première guérison. — Qu'eussiez-vous dit vous-mêmes à ce malheureux, je vous le demande? — Auriez-vous osé lui dire, auriez-vous eu l'idée de lui laisser penser qu'il avait la foi, qu'il croyait Dieu et qu'il allait par cette voie recouvrer la santé, le bonheur, la vie! — Non, certes! vous ne l'eussiez pas fait. — Eh bien! il faut donc vous déclarer à vous-même aussi que, jusqu'à ce jour, vous avez refusé de donner gloire à Dieu; que vous n'avez pas la foi dans les déclarations de sa Parole; et que vous ne croyez point encore à l'efficace de la croix. Il faut vous dire que l'Écriture a prononcé que « Christ est anéanti » et la grâce perdue, pour tous ceux qui veulent (comme » vous) être justifiés devant Dieu par les œuvres de la » loi. » (1) Il faut vous dire que vous n'avez encore vraiment connu ni la LOI, ni l'ÉVANGILE; et qu'il vous manque encore DEUX CHOSES.

Il vous manque d'abord de connaître que vous êtes beaucoup plus profondément éloigné de Dieu, beaucoup plus mauvais à ses yeux, beaucoup plus incapable de faire le bien que vous ne l'avez cru jusqu'à ce jour; c'est-à-dire, en

(1) Galat. V, 3, 4.

d'autres termes, que vous ne savez point encore ce que c'est réellement que LA LOI DE DIEU.

Et il vous manque en second lieu de savoir que le Dieu de l'Evangile est infiniment plus miséricordieux et plus souverainement bon, infiniment plus abondant en gratuité, infiniment plus disposé à vous accueillir, que vous ne l'avez cru jusqu'à cette heure; c'est-à-dire, en d'autres termes, que vous ne savez point encor ce que c'est réellement que LA BONNE NOUVELLE de Jésus-Christ et l'ÉVANGILE DE LA GRACE.

O mes tristes compagnons de révolte et de misère, pauvres malades d'Israël, pauvres mortels que l'étonnante bonté de Dieu daigne appeler encore aujourd'hui devant la croix de son Fils : oh! s'il m'était donné de vous faire comprendre ces choses! — Que je voudrais vous faire connaître ce que c'est réellement que de se confier en l'Evangile de Christ, et ce que peut cette confiance dans un cœur qui l'a reçue! — Que je voudrais vous engager à donner enfin gloire à Dieu, comme Abraham, par votre foi dans sa promesse! — Que je voudrais vous faire comprendre que c'est là l'unique moyen par lequel l'homme pécheur et le Dieu qui le veut sauver puissent être mis à leur véritable place; — l'homme dans la poudre, et Dieu sur le trône; — l'homme dans l'humiliation, et Dieu dans la gloire; — l'homme dans le néant, et Dieu abondant en grâce; Dieu « pardonnant » tant et plus, Dieu levant ses mains vers les cieux et disant : » C'est Moi, c'est Moi qui suis l'Éternel; il n'y a POINT D'AUTRE SAUVEUR que moi (1).

» Vous tous les bouts de la terre, » a crié le Sauveur, « vous tous les bouts de la terre, regardez vers Moi, et vous

(1) Esaïe XLIII, 11; XLV, 22.

» serez sauvés! Je sauve par la foi, POUR QUE CE SOIT PAR » GRACE; et cela ne vient PAS DE VOUS; c'est un don de » MOI (1). »

Les voilà, Mes Frères, les voilà les déclarations du Dieu qui « ne peut mentir (2). » Que vous faut-il de plus?

Pourquoi donc « le feriez-vous menteur (3), » en en doutant encore? Pourquoi refuseriez-vous de « croire qu'il est bon, » qu'il justifie gratuitement par sa grâce, » et « qu'ayant » tant aimé le monde, » Il n'a donné son Fils au monde que pour « guérir ce qui est malade, que pour sauver ce qui est » perdu (4)? »

Mais j'entends d'ici les objections de la sagesse humaine; et je sais déjà ce que plusieurs de vous opposent dans le secret de leurs pensées.

Ne faut-il pas, dites-vous, que l'homme agisse? Ne faut-il pas cependant « purifier son cœur, ôter de devant les yeux » de l'Éternel la malice de nos actions, cesser de mal faire, » apprendre à bien faire (5)? » Ne faut-il pas que le peuple de Dieu soit « zélé pour les bonnes œuvres (6), et sans » la sanctification, peut-on voir le Seigneur (7)? »

Ah! oui sans doute, il faut toutes ces choses (et cette objection même, en nous rappelant enfin l'EFFICACE DE LA CROIX, va nous faire entrer bientôt directement dans l'application de ce discours). Oui, sans doute, il faut ôter de devant les yeux de notre Juge toute la malice de nos actions; il faut « que nous apprenions à faire le bien, nous » qui ne sommes appris qu'à mal faire (8), » il faut « chan-

(1) Éph. II, 8. Rom. IV, 16. (2) Tit. I, 2. (3) 1 Jean V, 10. (4) Luc XIX, 40. (5) Esaïe I, 16, 17. (6) Tit. III, 8, 14. (7) Hébr. XII, 14. (8) Jér. XIII, 23.

» ger son cœur. » Mais, je vous le demande, en êtes-vous capables? — Qui peut les faire en vous, toutes ces choses? — Et qui les donne? si ce n'est Celui qui a dit : « Demeurez » en Moi (par la foi), afin que je demeure en vous (par mon » Esprit); car, comme le sarment ne peut de lui-même » porter aucun fruit, à moins qu'il ne demeure au cep, » vous ne le pouvez non plus, si vous ne demeurez en Moi. » — Je suis le cep; — et hors de moi, vous ne pouvez rien » produire (1). »

Oui, sans doute, il faut « cesser de mal faire; il faut ap- » prendre à bien faire; » il faut « changer son cœur. » Mais, je vous le demande encore, l'avez-vous pu hors de Christ? — L'avez-vous pu par vous-mêmes, depuis tant d'années que vous ne l'avez cherché que dans vos propres efforts? — Où vous ont-elles menés jusques ici toutes vos résolutions de mieux vivre? — Hélas, à confusion de face! — à des projets et toujours à des projets; ou plutôt, à des humiliations, à des rechutes, à des renvois et toujours à de nouveaux renvois : — d'une semaine à une autre, d'un mois à un autre, d'une année à un autre! — Et c'est donc ainsi que vous voudriez marcher vers le jour si prochain de l'éternité! — projettant toujours, et retombant toujours! — toujours déçus, et jamais détrompés! — Votre cœur est-il devenu plus pur, plus tendre, plus pieux qu'il ne l'était en vos premières années? — Les plaies de votre ame se sont-elles amendées? Tous vos efforts ont-ils pu l'affranchir de ses aigreurs, de ses convoitises, de ses dégoûts secrets pour les choses de Dieu? — Non, non! — Vous pouvez par vous-mêmes, jusques à un certain point, réformer peut-être vos *actes extérieurs*;

(1) Jean XV, 4-6.

vous pouvez donner aux pauvres tout votre bien; vous pouvez livrer votre corps aux flammes pour votre religion (1); mais changer, hors de Christ, le fond de votre cœur; mais y mettre l'amour de Dieu et l'amour du Ciel à la place de l'idolâtrie de vous-mêmes et du monde; mais y faire naître cette charité, sans laquelle vous n'êtes rien; mais le faire passer de la puissance de Satan à Dieu (2),..... vous pourriez aussi bien par vous-mêmes changer une pierre en un fils d'Abraham, faire sortir du sépulcre un trépassé, ou tirer du néant un monde nouveau!

Je ne sais ce que vous répondez à ces déclarations; et je sais trop qu'elles révoltent toutes les prétentions de l'homme naturel, et qu'elles ne sont point conformes aux maximes de la sagesse humaine. Je le sais, Mes Frères; mais c'est LA BIBLE que je prêche; et à Dieu ne plaise qu'au pied du serpent d'airain un Ministre d'Israël vienne tenir un autre langage aux enfans de son peuple! — Dès que nous nous sommes vus ce matin rassemblés dans ce temple, la première chose que j'ai faite, avant même de prier Dieu, ç'a été de me lever solennellement avec vous, pour reconnaître devant sa Majesté sainte que nous sommes tous nés dans la corruption, que nous sommes tous enclins au mal, et que nous sommes tous incapables par nous-mêmes de faire des œuvres vraiment bonnes, parce que l'affection naturelle et dominante de notre cœur n'est point l'amour de Dieu. — Nous venons de crier ces choses vers le ciel : que dirons-nous donc sur la terre? et lequel de nous maintenant oserait dire à ses frères, que leurs plaies ne sont pas incurables, et qu'il y a salut pour nous par un autre que Jésus?

(1) 1 Cor. XIII, 4. (2) Act. XXVI, 18.

Oui, sans doute, il faut purifier son cœur; il faut devenir « zélé pour les bonnes œuvres; » mais prenez-y bien garde (et cette distinction que nous allons établir est aussi claire qu'elle est importante) : — Je me confie en Christ pour obtenir ma sanctification, et non pas en ma sanctification pour obtenir Christ. — Jésus-Christ n'est pas mort pour sauver ceux qui se seront guéris; mais il est mort pour guérir ceux qui étaient perdus, afin de les sauver en les guérissant. — Jésus-Christ ne me dit pas (comme la loi qui me condamne) : « Fais toutes ces choses, et alors tu auras la vie par elles (1); » mais il me dit : Pauvre pécheur, viens à moi; je te donnerai la vie, et alors PAR ELLE tu feras toutes ces choses! — En d'autres termes : l'efficace de la croix de Jésus-Christ, pour toute ame d'homme qui la contemple avec foi, l'efficace de la croix consiste en deux grâces, que Dieu ne sépare jamais, mais qu'il faut toujours distinguer : — premièrement le pardon, et secondement la guérison; — premièrement, la justification qu'on obtient dès qu'on a cru; et secondement, la sanctification qui commence aussi dès qu'on a cru, mais qui ne doit s'accomplir qu'à la fin du voyage, dans le séjour bienheureux de l'éternelle santé.

« C'est ici LE TESTAMENT que je ferai en leur faveur en ce » jour-là, » dit le Seigneur : premièrement, « je ne me souviendrai plus de leurs péchés ni de leurs iniquités; » et secondement, « je mettrai mes lois dans leurs esprits; je leur » donnerai un esprit nouveau et un cœur nouveau; j'ôterai » de leur chair le cœur de pierre; je leur donnerai un cœur » de chair (2). »

(1) Galat. III, 10-13. Rom. X, 5. (2) Hébr. X, 16; VIII, 40. Ezéch. XXXVI, 26, 27; XI, 19. Jér. XXXI, 33; XXXII, 38-40; XXIV, 7. Deut. XXX. 6.

IV.

Maintenant, Mes Frères, arrivé jusque-là, je dois me prévaloir de l'objection même à laquelle je viens de répondre, pour vous adresser l'application de ce discours.

Vous m'avez entendu, jusqu'à cette heure, vous supplier de ne pas chercher un retour à la santé de votre ame autrement que dans la foi. Maintenant, je dois vous supplier de ne pas vous persuader que vous avez la foi, si votre ame n'éprouve encore aucune action du Saint-Esprit, aucun retour à la santé; et je viens en conséquence vous adresser ici cette importante question : Avez-vous lieu de croire que les effets du « TESTAMENT DE L'ÉTERNEL » aient commencé pour vous? A-t-il « mis ses lois dans votre esprit? » Vous a-t-il donné selon sa promesse, « un esprit nouveau et un cœur » nouveau? » — Vous sentez-vous (je suis loin de dire sans péché), mais dans une disposition toute nouvelle à l'égard du péché? — La parole de Dieu vous est-elle devenue chère? Est-elle maintenant pour votre ame une réalité, une nourriture? L'éternité bienheureuse joue-t-elle un nouveau rôle dans vos ambitions, dans vos projets, dans vos pensées? Avez-vous « un esprit nouveau et un cœur nouveau » pour les choses du monde? « Avez-vous un esprit nouveau et un » cœur nouveau » pour les choses de Dieu?

Ah! si vous n'éprouvez rien de semblable, si vous ne portez point les premiers symptômes d'une sainte convalescence, si vous êtes demeurés dans les premières rébellions de votre cœur, s'il se trouve encore en vous la même préoccupation pour les objets du siècle, le même ennui pour ceux du ciel, la même susceptibilité, les mêmes souillures; alors,

que vous dirai-je? Vous portez en vous la preuve trop certaine que vous n'avez point encore cru véritablement en Christ dans le secret de votre cœur. Alors, Jésus n'y est pas; le printemps d'une nouvelle vie n'y a point commencé; l'hiver et la mort y règnent encore. Cette foi, dont vous faites profession, ce n'est pas la foi : vous vous y appuyez en vain, c'est en vous une illusion funeste; ce n'est qu'un mensonge, et ce n'est pas plus la foi des élus de Dieu, qu'un cadavre n'est un homme.

Si devant Dieu, Mes Frères, la foi, et la foi seulement, justifie un pécheur; devant les hommes, les bonnes œuvres justifient cette foi; et tout homme a le droit de me dire avec St. Jacques : « Montre-moi tes œuvres, MONTRE-MOI ta » foi par tes œuvres (1). Celui qui dit de Christ : Je l'ai » connu, et qui ne garde pas ses commandemens, celui-là » se ment à lui-même, et la vérité n'est point en lui (2). »

Ah! nous vous en supplions au nom de Dieu, ne vous faites plus d'illusions; reconnaissez où vous en êtes; ne restez plus dans cette voie funeste! « Comment échappe- » riez-vous si vous négligiez un si grand salut (3), » et si vous imitiez tant de malheureux, qui meurent ainsi dans leurs péchés, avec une Bible dans leurs mains, et avec un Christ que les prédicateurs de l'Évangile avaient « produit » cependant devant eux et comme crucifié sous leurs yeux, » pour parler avec St. Paul (4)?

Mais prenez-y bien garde! — Qu'allez-vous faire? — A Dieu ne plaise, en effet, qu'en voulant réveiller les uns d'une illusion fatale et d'un mensonge secret qui les perd,

(1) Jacq. II, 17, 18. (2) 1 Jean, II, 4. (3) Héb. II, 3. (4) Gal. III, 1.

nous allions tendre un piége à des ames sincères, qui portent journellement la lampe de la parole de Dieu dans leur conscience, et qui voient avec une douloureuse inquiétude combien de mal encore elle leur y révèle.

C'est donc à vous que je m'adresse en terminant ce discours, « ames travaillées et chargées » « qui menez deuil » sur vos misères, qui voyez avec un profond découragement votre tiédeur, vos sécheresses, vos infidélités, vos fréquentes rechutes, et qui dites : Mon Dieu, je crains de n'être point encore converti : je ne me sens point de chaleur ni de vie! Non, je ne peux pas encore me réjouir en l'Évangile! Je sais bien que Jésus-Christ donne la vie éternelle à tous ceux qui croient; mais j'examine ma foi par ses fruits; et alors, ô mon Dieu, je crains de n'avoir point encore en moi cette foi vivante que tu donnes à ton peuple, et que ta parole appelle « la foi des élus de Dieu (1)! »

Eh bien! Mon Cher Frère, je le suppose avec vous, que vous n'ayez point encore la foi des enfans de Dieu, c'est-à-dire que vous n'ayez point encore véritablement cru, dans votre ame, que Jésus-Christ est le Sauveur parfait de tous ceux qui mettent leur espérance en Lui! — Eh! croyez-le donc dès aujourd'hui! vous dis-je encore ici de la part de Dieu; croyez-le, car c'est là qu'est la vie.

Qu'eussiez-vous dit vous-même à l'Israélite que vous auriez vu dans le désert, les yeux fixés sur ses plaies, considérant avec désespoir les progrès de son mal, et s'écriant : « Non! plus j'examine mes blessures et la gravité de leurs » symptômes, plus je crains de n'avoir point encore réelle- » ment contemplé cet objet sacré qui porte le bonheur et

(1) Tit. I, 1.

» la santé dans les tentes d'Israël. » — « Eh bien (eussiez-
» vous dit!) contemple-le donc maintenant, si tu ne l'as pas
» fait jusqu'à cette heure. Ce n'est pas sur toi-même, Mon
» Frère, c'est SUR LE SERPENT D'AIRAIN qu'il t'est ordonné
» d'arrêter tes regards. » — Voilà donc aussi notre réponse, Mes Chers Frères : voilà notre conseil; voilà ce que nous vous répétons avec instances. — Ce n'est pas sur vos misères qu'il faut arrêter les regards de votre ame. Non, c'est sur les promesses de Dieu, c'est sur Jésus. — Nous en connaissons, hélas! un grand nombre, qui, bien que depuis longtemps travaillés et chargés, demeurent toujours sans paix et sans vie, parce qu'au lieu de croire et de prier en croyant, ils passent tout leur temps à se contempler eux-mêmes, et parce que, dans une recherche encore secrète de leur propre justice, ils demeurent avec complaisance absorbés ainsi dans l'étude de ce qui se passe en eux, au lieu de retourner toute leur ame vers le Sauveur; au lieu de croire simplement les promesses de Dieu; au lieu de lui donner gloire en croyant; au lieu de rendre grâces avec foi; au lieu de prier en se réjouissant en Lui.

Dieu vous fait dire que Jésus est le Christ (1), c'est-à-dire le Sauveur parfait de tous ceux qui mettent leur espérance en Lui. — Croyez-vous cela? — Oui! — Eh bien, Mon Frère, heureux Frère! ton Dieu te fait dire encore une chose, et la voici : — c'est que celui qui croit cela dans son cœur a la vie éternelle (2). — Crois-tu cela? — Oh! oui, crois à cet amour immense et tout gratuit! Donne gloire à Dieu

(1) 1 Jean, v, 1, 5, 10, 13; II, 23, 25.

(2) Jean V, 1, 5, 10, 13; II, 23, 25; XX, 21; III, 15, 16, 18, 36; V, 24, 39, 40; VI, 40. Marc XVI, 16. 1 Pier. I, 9.

en t'abattant dans la poussière. Réjouis-toi dans ses promesses. Confie-lui tout ton être, remets-lui tout ton avenir.— Alors, toutes choses te deviendront faciles; alors « tu pour» ras tout en Christ qui te fortifiera, » alors, Il te donnera dans le cœur une paix plus forte que le monde, une joie meilleure que la vie!

Croyez-en les rachetés de tous les siècles : tous les rachetés vous en rendront témoignage. — Tous les rachetés vous diront qu'ils y trouvèrent une force jusqu'alors inconnue; un changement inattendu dans leurs dispositions les plus intimes; un changement qu'eux-mêmes sentaient venir d'en-haut; une lumière nouvelle, une paix nouvelle; en un mot, « un esprit nouveau et un cœur nouveau. »

Oh! ne perdez pas de temps! Le Seigneur vous appelle. Les semaines s'envolent. La mort s'approche. C'est aujourd'hui le temps favorable; c'est aujourd'hui le jour du salut!

Croyez Dieu! Mais, c'est à Toi surtout, mon Dieu, qu'il se faut adresser. « Nul ne peut venir à Jésus si tu ne l'at» tires (1), » et si tu ne lui donnes, selon tes promesses, « un cœur pour te connaître (2). » Attire-nous donc, attire-nous tous à ton Fils, Père saint! — amène-nous Toi-même, retiens-nous Toi-même au pied de sa croix; — subviens à notre incrédulité. — « Convertis-nous tous à Toi, ô » Éternel, et nous serons convertis (3)! »

(1) Jean VI, 44, 65. (2) Jér. XXIV, 7. (3) Lament. V, 21.

LA PRÉPARATION

DE LA

PAQUE CHRÉTIENNE.

—

SERMON

SUR LUC XXII, 7—13.

Or, le jour des pains sans levain, auquel il fallait immoler la Pâque, arriva; — et JÉSUS envoya Pierre et Jean en leur disant: Allez et préparez la Pâque, afin que nous la mangions; — et ils lui dirent: Où veux-tu que nous la préparions? Et il leur dit: Voici: lorsque vous serez entrés dans la ville, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau; suivez-le dans la maison où il entrera, — et dites au maître de la maison: Le MAITRE t'envoie dire: « Où est le logis où je mangerai la Pâque avec mes disciples? » Et il vous montrera une grande chambre haute et parée; préparez-y la

Pâque. — S'en étant donc allés, ils trouvèrent tout comme Il le leur avait dit, et ils préparèrent la Pâque.

—

Il est dans l'histoire (1) un trait émouvant et sublime, dont on a fait souvent usage pour montrer ce que peut sur un cœur fidèle la doctrine de la Croix, et qui nous semble bien propre à vous faire mieux comprendre l'éloquent langage de la Sainte-Cène, lorsqu'elle nous représente comme l'aliment d'une ame chrétienne, comme son pain et son vin, la pensée habituelle de JÉSUS mourant à notre place dans les angoisses de la mort seconde.

On rapporte qu'un Roi, le père de son peuple, bien convaincu que le désordre des mœurs y produisait des maux plus funestes encore que la rapine et que le meurtre, fit publier une loi qui condamnait les adultères, comme indignes de voir la lumière du jour, à perdre les deux yeux par la main de la justice. — Mais quelles ne durent pas être les violentes émotions de sa douleur, et les convulsions de son cœur paternel, lorsqu'on vint lui dire qu'un malheureux avait été surpris dans son crime, et que ce malheureux, c'était son propre fils! — Que va-t-il devenir? — Faudra-t-il donc qu'on exécute la terrible sentence sur son fils unique, sur son bien-aimé, l'espoir de ses jours, l'héritier de sa couronne? — A chaque retour de cette pensée son ame tout entière se déchire, et tout son être bouleversé semble prêt à s'anéantir dans la douleur. — Cependant, l'épargnera-t-il? N'est-il pas le père de ses sujets? Violera-t-il en faveur d'un coupable l'inviolable sainteté des lois,

(1) *Voyez* Valer. Maxim. I. 6, titre *De justit.*

et les intérêts de tout un peuple? — « Non! s'écrie-t-il, plutôt mille fois déposer mon sceptre et descendre de mon trône! Non! il faut cesser d'être Roi avant de cesser d'être juste! » — Il ordonne donc que tout plie devant l'inflexible sévérité des lois, et qu'on apprête le supplice qu'elles ordonnent. — Le jour fatal arrive; le Roi, devant tout son peuple, monte sur son trône. Son fils bien-aimé s'avance; les bourreaux s'en emparent à ses ordres; l'exécution commence; le sang royal coule, et le peuple consterné frissonne dans le silence de l'épouvante. — « Arrêtez, s'écrie alors » le monarque et le père, l'un de ses yeux arraché s'est » éteint pour toujours!... je suis son père : qu'on m'arra- » che l'autre!... que la loi soit satisfaite, que la justice » éternelle ait son cours! Moi et mon fils nous ne sommes » qu'un! »

Qui pourrait dire l'attendrissement, la sainte terreur et les émotions sublimes qui s'emparèrent alors de tout un peuple, à la vue de ce vénérable vieillard descendant de son trône comme un coupable, et se livrant aux mains des bourreaux! — Oh! qu'à la lueur de ce jour émouvant et terrible, la loi dut paraître sainte et redoutable! Oh! qu'en même temps l'amour paternel dut faire couler de larmes! — Mais quand il serait possible de décrire les émotions du peuple qui contemplait de loin ce spectacle sublime, qui pourrait dire ce qui se passa dans l'ame du coupable! — Ne vous semble-t-il pas qu'il devait mourir de douleur, de reconnaissance, de repentir, de honte? — L'amour de son père n'attendrira-t-il pas tout son cœur? et la sainteté de son père ne pénétrera-t-elle pas alors de toutes parts ce cœur attendri? — Et toutes les fois que des pensées du mal reviendront parler à son ame, ne suffira-t-il pas qu'il re-

porte quelque regard sur le visage vénérable et mutilé de son père, pour les étouffer aussitôt dans leur germe, et pour lui donner mille fois plus l'horreur de son crime que ne l'eussent pu faire jamais les supplices les plus longs et les plus cruels?

O mon ame! voilà ton image. — O mon ame! regarde à JÉSUS; car ce n'est pas autrement que tu as été sauvée! — Oui, voilà ce qu'a pu faire pour te sauver le Roi DES ROIS, ton CRÉATEUR et ton JUGE! O mon ame! regarde à JÉSUS, expirant à ta place sur une croix; et tu verras un spectacle dont celui-ci n'offre encore qu'une image incomplète et sans vie. — Oui, Mes Frères, le Roi, c'est l'ÉTERNEL votre DIEU, et le coupable, c'est vous! — Ce que vous avez mérité, c'est la mort éternelle. — Celui, qui vous a sauvés, c'est le SEIGNEUR DES SEIGNEURS, « qui ne tient pas le coupable pour innocent » (1), et qui cesserait d'être Dieu avant de cesser d'être juste. — Et comment vous a-t-il sauvés? — Tandis que l'homme ici-bas se rit du péché; tandis qu'il met souvent en question si « Dieu prend garde aux iniquités (2), on a vu le SEIGNEUR descendre comme un coupable du trône de la gloire, s'anéantir jusqu'à prendre la forme d'une créature, et venir souffrir à la place des pécheurs les angoisses de la mort éternelle! — LE PÈRE « a tant aimé le monde qu'il a donné son FILS UNIQUE au monde » (3), et que, lorsque son Fils a paru devant lui chargé de nos péchés, « il ne l'a pas épargné»; il ne s'est pas épargné soi-même : il a « fait venir sur lui l'iniquité de nous tous » (4), et c'est ainsi qu'il s'est montré sur la

(1) Nomb. XIV, 18. (2) Ps. CXXX, 3. (3) Jean III, 16. (4) Es. LII, 6.

croix à toutes ses créatures, comme le DIEU JUSTE et cependant SAUVEUR, SAUVEUR et cependant JUSTE; c'est ainsi que « la justice et la miséricorde s'y sont rencontrées », et que « la paix et la vérité s'y sont entrebaisées », pour parler avec la Sainte-Ecriture (1).

Ah! qui contemple ainsi dans son SAUVEUR sur la croix toutes les perfections divines, qui contemple ainsi JÉSUS, pleure de repentir comme Pierre dans la cour du prétoire; il pleure d'amour, il pleure d'admiration, de reconnaissance; qui le contemple se détache du monde et de ses convoitises; qui le contemple doit changer, et qui ne change pas, ne l'a point vu et ne l'a point connu. Qui le contemple ainsi, trouve dans cette pensée habituelle l'aliment de son ame, son pain et son vin.

Telle est, Mes Frères, la grande vérité que le SEIGNEUR a voulu rappeler à son peuple dès les premiers jours du monde, par les divers sacremens qu'il a successivement institués; d'abord par les sacrifices sanglans, plus particulièrement ensuite par la Pâque des Hébreux, et enfin par celle des Chrétiens; et telle est aussi la pensée que nous avons désiré vous rendre présente dès l'abord de ce discours, afin que vous entrassiez mieux avec nous dans la méditation qui doit nous occuper. — Pour y procéder, nous expliquerons d'abord ce que c'était que la Pâque des Hébreux; et poursuivant ensuite une courte paraphrase des versets de notre texte, nous tâcherons de vous faire bien comprendre les rapports de la Pâque annuelle des Hébreux avec la Pâque journalière de l'ame chrétienne, et ce que c'est maintenant pour nous que de préparer la Pâque.

(1) Ps. LXXXV, 18.

O Mes Frères bien-aimés, je rends grâce à mon DIEU de ce qu'en attendant que ma faible voix se soit éteinte dans le tombeau, et de ce qu'à l'approche des solennités qui vont terminer cette année, il daigne m'appeler, par le texte de ce jour, à vous montrer encore aujourd'hui que l'aliment de votre ame, que toute votre sûreté, toutes vos consolations, toutes vos forces, toute votre vie, est en la pensée habituelle de Celui qui s'est livré, pour vous sauver, à la mort de la croix, et qui maintenant est vivant pour accomplir ses promesses, pour vous conduire dans la vie et pour vous sauver dans la mort. — O Mes Frères! je ne veux savoir avec vous que JÉSUS-CHRIST, et JÉSUS-CHRIST CRUCIFIÉ. — Je voudrais ne savoir plus autre chose pour moi-même. — Il n'y a que cela de réel et d'éternel. Tout ce qui ne s'y rattache pas n'est, au bout de quarante ou cinquante années, que comme un songe dont on s'est réveillé; tout ce qui ne s'y rattache pas va passer bientôt comme une nuée que le vent emporte. « Celui qui a le Fils a la vie; mais celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie, et la colère de Dieu reste sur lui. » (1) — O SEIGNEUR! pour l'amour de ton nom, donne efficace à ta Parole! Ainsi soit-il.

—

DES SACRIFICES.

Il est depuis l'origine des siècles sur la scène mobile du monde, et chez tous les peuples de la terre, un spectacle constant, quoique extraordinaire, qui nous tient un langage

(1) 1er Ep. de Jean V, 12.

si clair et si puissant, que je ne sais en vérité quelle réponse y pourrait faire un observateur étranger à l'Évangile, pour peu qu'il voulût bien s'arrêter à le contempler. — Je veux parler des sacrifices sanglans.

Rien n'est plus varié que les rites religieux qu'ont imaginés les enfans des hommes pour apaiser leur conscience, depuis qu'ils ont perdu la connaissance des révélations qui furent successivement accordées aux premières familles de la terre; rien n'est plus varié même que les objets de leur culte. — Les cieux, la terre, l'enfer, les anges, les hommes, les animaux, les plantes, les bois et la pierre, tout en un mot est devenu dieu pour eux, excepté Dieu. — Les jeux, les combats, les danses, le larcin même, que dis-je? l'ivresse, la prostitution, les plus abominables impuretés sont devenues pour eux un culte, pour lequel ils ont eu leur dieux, leurs prêtres et leurs temples.

Cependant, au milieu de tous ces rites si variés et si nombreux, il en est un seul que je retrouve partout. — Chez tous les peuples, soit anciens, soit modernes, sous tous les climats, sous tous les gouvernemens, dans les îles même les plus lointaines, dans tous les siècles, je vois les hommes (comme s'ils s'étaient entendus en quelque sorte sur ce seul point) immoler des victimes et faire couler du sang sur des autels. — — Je les vois toujours s'accorder sur ce dogme : « Il faut expier nos crimes; nous sommes coupables, il faut une rédemption par le sang. » — Je vois cette idée extraordinaire braver le temps et l'espace : elle fait le tour du globe, elle traverse tous les siècles. — Je vois même les hommes, dès qu'ils ont oublié qu'il y avait dans ces sacrifices divinement institués une représentation d'une victime plus excellente, je les vois, au lieu de rejeter un rite que

leurs pères leur ont transmis d'âge en âge, recourir, pour en relever le prix, aux plus horribles cruautés (1) : j'entends, devant les idoles de leurs dieux, de sinistres tambours étouffer les cris douloureux du faible enfant qu'une mère, pour apaiser sa conscience, fait mourir en d'horribles tourmens; et je vois sur les autels, des hommes égorger des hommes! — Si je veux suivre aujourd'hui nos plus hardis navigateurs dans leurs découvertes lointaines, je retrouve encore partout avec eux les mêmes pratiques. — Si je veux ensuite feuilleter l'histoire des peuples anciens, et chercher l'origine de ce rite extraordinaire, je revois encore en tous lieux le même spectacle; je vois les Mexicains comme les Scythes, je vois les Gaulois, les Carthaginois, les Athéniens même, dans leurs plus beaux jours, recourir dans leur détresse à des sacrifices humains : je vois les Romains et les Grecs ne rien entreprendre d'important sans faire couler du sang sur les autels (2). — Enfin si, pour remonter plus haut

(1) « Nous ne pouvons, disait Magiscatzin à Fernand Cortez, » nous ne pouvons nous former l'idée d'un véritable sacrifice, à » moins qu'un homme ne meure pour le salut des autres. » (*Voyez* A. Solis, conq. de la Nouv.-Esp., L. 3.)

(2) *Voyez*, pour le Mexique et le Pérou, le détail de ces atrocités dans l'ouvrage d'*A. Solis* (déjà cité) et dans les *lettres Américaines* du Comte Carli Rubi. (Lett. 8 et 37). — *Voyez*, pour les anciens Gaulois, les horribles rites cités par Jules César. (*Bell. Gallic.* VI, 15 et 16). — *Voyez*, pour les rites actuels des peuples de l'Australasie, le second Rapport de la Soc. des Missions de Genève. (Genève 1823). — *Voyez*, pour les peuples nègres de l'Afrique intérieure, le voyage du cap. Bowdich chez le puissant roi d'Ashantie. — Ecoutez, dans les rapports des Missions, l'Otaïtien converti vous avouer qu'il égorgeait encore il y a quinze ans son semblable sur les autels de ses dieux. — Et pour ces peuples des bords du Gange, qu'on a tant vantés, *lisez* ce qu'après trois siècles de domination, les Européens sont encore forcés d'y voir

encore dans l'histoire des cultes, je veux aller consulter le plus ancien des livres, je vois Abraham, Isaac et Jacob, je vois Job et Melchisédech célébrer le même rite; je vois Noé ne descendre de l'arche que pour offrir des holocaustes au DIEU de sa délivrance. Que dis-je? je remonte au-delà du déluge; je vais jusqu'à la porte du Paradis d'Eden, et je vois la première famille des hommes, dès qu'elle a reçu la promesse d'un Sauveur, immoler sur des autels les premiers-nés de ses troupeaux.

A cet étonnant spectacle, je demande : D'où peut donc provenir un usage à la fois si universel, si constant, et cependant si directement contraire (tant qu'on en méconnaît le but et la première institution) à ce que la raison la moins exercée devrait faire comprendre au moindre des hommes!

La mort d'un animal privé de raison pourra-t-elle réparer les désordres de ma vie? Une victime involontaire pourra-t-elle expier des péchés que j'ai volontairement commis? Une créature de DIEU, fût-elle victime volontaire, fût-elle un ange, fût-elle un archange; une créature de DIEU pourra-t-elle faire au-delà que de le servir de tout son cœur? Pourra-t-elle donc être autre chose qu'*un serviteur inutile, qui n'accomplit*, après tout, *que ce qui lui fut ordonné de faire* pour n'être pas rebelle; et pourra-t-elle jamais, par son obéissance, satisfaire à la Justice éternelle, à la Majesté outragée de ce DIEU CRÉATEUR, qui, par un seul acte de sa

de leurs propres yeux; *lisez le chapitre sanglant*, traduit du *Calica-Purun*, par M. Blaquière. *Asiat Research*. Sir W. Jones's Works, in-4., tom. II, p. 1058. — *Essays by the Students of Fort William*, Calcutta, 1802.

volonté, pourrait appeler à l'existence des millions de créatures plus parfaites et plus nobles encore.

Non, Mes Frères, il n'y a que la Sainte Écriture qui nous explique ce grand phénomène, en nous y montrant comme les traces confuses, mais ineffaçables, d'une première révélation qu'on avait oubliée, et comme les traits défigurés d'un rite institué de DIEU dès les premiers jours du monde. — Remontons donc à cette institution même, afin de comprendre mieux quel est le langage, quel est le devoir, quel est le fruit de cette Pâque des Chrétiens dont notre texte nous appelle à nous occuper aujourd'hui.

Comme « il n'y a POINT D'AUTRE NOM sous le Ciel, POUR » ÊTRE SAUVÉ, que celui de JÉSUS (1), » dès que notre premier père eut été chassé du délicieux séjour d'Éden, notre DIEU, dans son infinie miséricorde, daigna lui faire annoncer l'Évangile, c'est-à-dire LA BONNE NOUVELLE d'un Sauveur dont le sang expierait son crime; et pour lui donner un sacrement et comme un sceau de cette promesse, il lui prescrivit en même temps de lui présenter des agneaux en sacrifice. C'est ainsi qu'il voulait rappeler aux premiers hommes CETTE GRANDE VICTIME, qui leur était promise, et que le Saint-Esprit appelle peut-être pour cette raison « l'agneau » immolé dès la fondation du monde (2); » c'est ainsi qu'il leur rappelait CE GRAND SACRIFICE « dont l'autel, il est vrai, » devait être à Jérusalem; mais dont le sang devait baigner » l'univers, » pour parler avec Origène (3).

Ce *fut* PAR LA FOI, dit St. Paul, « qu'Abel offrit à Dieu un » sacrifice plus excellent que Caïn; » ce fut « par elle qu'il » fut déclaré juste, et par elle, quoique mort, il parle en-

(1) Act. VI, 12. (2) Apoc. XIII, 8. (3) Hom. I., in Lev., n. 3.

» core (1).» Depuis Abel, partout où la vie des premiers hommes nous est récitée avec quelques détails, nous les voyons se transmettre, avec l'attente d'un Sauveur, le rite des sacrifices. — Nous voyons Noë, « prédicateur de la jus- » tice qui s'obtient par la foi, » comme l'appelle l'Écriture (2), le transmettre à ses fils, et ses fils à leurs descendans. — Nous voyons Abraham l'enseigner à ses fils et aux fils de ses fils, et pour que nous comprenions bien qu'en immolant leurs victimes, ces saints Patriarches voyaient par la foi dans les siècles futurs ce que nous-mêmes nous voyons par la foi dans les siècles passés, nous entendons le SEIGNEUR JÉSUS dire de ce patriarche: « Abraham a désiré de voir cette » mienne journée; ET IL L'A VUE, et il en a tressailli de joie (3).» — Nous voyons ensuite que lorsque DIEU se fut fait d'Israël un peuple particulier, il eut soin de régler les sacrifices qui durent s'accomplir chaque année, chaque semaine et chaque jour dans ses parvis. — Nous voyons en même temps que DIEU, pour que son peuple n'oubliât jamais le but de ces saints sacremens, eut soin, toutes les fois qu'on s'arrêtait à la cérémonie, de déclarer qu'elle n'avait rien en elle-même qui pût satisfaire pour les péchés, ni mériter sa faveur (4). Et nous voyons enfin que, dans le même but, il ne cessa de leur envoyer des prophètes pour leur rappeler constamment ce « Fils de la femme, » ce «Sciloh,» ce «Père » d'éternité, » ce « Prince de la paix, » qui devait « porter » nos douleurs, se charger de nos langueurs, faire venir » sur soi l'iniquité de nous tous, et mettre son ame en obla-

(1) Héb. XI, 4. (2) 2 Pierre II, 5, et Héb. XI, 7. (3) Jean VIII, 56. (4) Ps. XL, 6; L, 8, 9, LI, 16; Esaïe I, 11; LXVI, 3. Jérém. VI, 20; VII, 21, 22. Amos. V, 22.

» tion pour nos péchés. » Car ce SALUT *qui nous remplit de joie*, dit l'Apôtre St. Pierre (1), A ÉTÉ L'OBJET des « *recher-* » ches et DES MÉDITATIONS DES PROPHÈTES, lesquels ont taché » de pénétrer ce que L'ESPRIT DE CHRIST, qui était EN EUX, » prédisait, touchant le temps et les conjonctures des souf- » frances du CHRIST; et touchant la gloire dont elles seraient » suivies. »

Cependant notre DIEU ne s'en tint pas même là. — Pour rattacher l'espérance d'un Sauveur aux souvenirs les plus chers et les plus solennels de son peuple; pour lui préfigurer quinze cents années à l'avance toutes les circonstances de l'avénement du Messie, il résolut de l'arracher d'une telle manière à l'esclavage de l'Égypte, que cette délivrance pût être, et dans son ensemble et dans ses moindres détails, comme une figure prophétique, et comme une représentation vivante de la rédemption de nos ames par JÉSUS-CHRIST NOTRE-SEIGNEUR. — Ce fut la Pâque des Hébreux.

—

LA PAQUE DES HÉBREUX.

Quel spectacle, que cette première Pâque! — Les cris du peuple d'Israël étaient parvenus jusqu'à l'Éternel; — Moïse, « qui préférait, » nous dit St. Paul, « l'OPPROBRE DE CHRIST » à toutes les richesses de l'Égypte (2), » Moïse avait sommé vainement Pharaon de laisser Israël en liberté. — Le quatorzième jour de la lune de Mars, le jour de la délivrance était arrivé; les Israélites avaient reçu l'ordre de se tenir

(1) 1re Epit. I, 10, 11. (2) Héb. XI. 26.

renfermés dans leurs maisons, prêts à partir au premier signal de l'Éternel. — Qu'on se figure cette nuit terrible et solennelle : à l'heure de minuit, pendant qu'à la douce et silencieuse lueur de la pleine lune, tout reposait dans le sommeil, l'Ange exterminateur paraît soudainement dans les cieux, et toute l'Égypte, frappée d'un même coup, se réveille au milieu « d'un si grand cri, qu'il n'y en eut ja-
» mais, » dit l'Écriture, « et qu'il n'y en aura jamais de sem-
» blable; car il n'y avait une seule maison où il n'y eût un
» mort (1); » et pendant que Pharaon, se levant au milieu de la nuit, pleurait son premier-né dans son palais, le pauvre sanglottait dans sa cabane et le prisonnier dans son cachot.

Cependant, tandis qu'il n'y avait dans toute l'Égypte qu'un deuil immense et qu'une solennelle épouvante, les Israélites, rassemblés en famille dans leurs tranquilles demeures, seuls épargnés en cette nuit terrible, mangeaient en paix le souper de la Pâque, et attendaient avec une sainte émotion les ordres de l'Éternel. — Quelle avait donc été leur puissante sauvegarde contre les coups de l'Ange exterminateur? — Un agneau!... le sang d'un agneau! — « Vous
» prendrez un agneau, » que vous appellerez LA PAQUE (c'est-à-dire *le passage*), avait dit l'Éternel (2); « vous l'é-
» gorgerez; et trempant ensuite dans son sang un bouquet
» d'hysope, vous en arroserez les deux poteaux et le sur-
» ceuil de vos portes; car lorsque je frapperai l'Égypte,
» j'apercevra ce sang, JE PASSERAI PAR-DESSUS VOUS, et je
» ne donnerai pas à l'Ange exterminateur le pouvoir de
» vous détruire. »

(1) Exod. XI, 6. (2) Exod. XII.

Le fier Pharaon laisse donc enfin les enfans d'Israël en liberté. Ils se lèvent tous ensemble; ils partent; ils sortent de l'Égypte chargés de dépouilles; la mer découvre son lit pour leur faire un passage; ils la traversent entre ses ondes suspendues; ils arrivent libres sur la rive opposée; Pharaon qui les poursuit est englouti dans les flots; ils entrent au désert; la manne des cieux les y nourrit, l'eau du rocher les y abreuve, une colonne de lumière les y conduit, jusqu'à ce qu'enfin, devenus, après une épreuve suffisante, comme un peuple nouveau, ils traversent le Jourdain pour entrer dans la terre promise, symbole de cette « patrie » meilleure et céleste » après laquelle, dit St. Paul, avaient soupiré leurs pères (1).

C'est ainsi, Mes Frères, que cette merveilleuse délivrance avait été tellement ménagée de Dieu, que tout, jusqu'à ses moindres circonstances, y représentait quelqu'un des traits de notre rédemption par JÉSUS-CHRIST, en sorte qu'en célébrant dans la Pâque le souvenir de ce grand événement, on célébrait par là même UN SACREMENT DE LA DÉLIVRANCE ÉTERNELLE, promise aux enfans de Dieu dès les premiers jours du monde. — C'est ce que je dois vous expliquer encore. Je n'indiquerai que les principaux traits, en ayant soin même de n'en citer aucun qui ne nous ait été signalé par les auteurs sacrés du Nouveau-Testament.

1° Et d'abord, Israël, par l'immolation de l'agneau pascal, fut mis à l'abri des jugemens que Dieu déployait sur toute l'Égypte; il fut RACHETÉ DE LA MORT ET DE L'ESCLAVAGE, pour être un peuple consacré tout particulièrement au service de son Dieu. — Et c'est ainsi (pour parler avec St.

(1) Hébr. XI.

Paul) que CHRIST, NOTRE PAQUE, « a été immolé pour nous (1), » afin de nous RACHETER de tous nos péchés, de nous faire » passer de l'esclavage de Satan à DIEU, de nous retirer du » présent siècle mauvais, et de se faire un peuple qui lui » appartînt en propre, et qui fût zélé pour les bonnes œu- » vres (2). »

2° La victime de la Pâque devait être un AGNEAU, le plus innocent et le plus paisible des animaux, qui souffre sans se plaindre, et qui se « laisse égorger sans résistance : » — Et c'est ainsi que devait être représenté CELUI que Jean-Baptiste appelle « LE VÉRITABLE AGNEAU DE DIEU qui ôte les » péchés du monde (3), ce Maître doux et humble de » cœur (4), qui a été mené à la tuerie comme un agneau » muet; qui, lorsqu'on LE chargeait d'injures, n'en rendait » point (5) : » qui s'est laissé lier, battre de verges, outrager, mettre à mort, et qui « n'a point ouvert la bou- » che (6). »

3e L'agneau de la Pâque devait être choisi SANS DÉFAUT ET SANS TACHE, pour désigner la parfaite justice de « Celui » qui n'a point connu de péché (7). » En effet, dit St. Pierre (8), « nous n'avons pas été rachetés par des choses » périssables comme l'or et l'argent, mais par le précieux » sang de CHRIST, comme de l'agneau SANS DÉFAUT ET SANS » TACHE. »

4e L'agneau devait être immolé le QUATORZIÈME JOUR DE LA LUNE DE MARS, entre trois heures et six heures du soir, et ce fut aussi le quatorzième jour de la lune de Mars, entre

(1) I Cor. V, 7. (2) Act. XXVI, 18. Galat. 1, 4. Tite II. 14, 15. (3) Jean I, 29. (4) Matt. XI, 29. (5) I Pier. II, 23. (6) Esaïe LIII, 7. (7) Cor. V, 2. (8) I Pierre I, 18, 19.

trois et six heures du soir, qu' « ayant jeté un grand cri, » JÉSUS rendit l'esprit (1) » sur la croix.

5° AUCUN DE SES OS « ne devait être rompu (2), » et nous aurions sans doute ignoré toujours le sens de cette faible circonstance, si l'Esprit Saint n'eût pris soin de nous l'expliquer aussi, lorsqu'il nous dit par la bouche de St Jean (3), que ce fut afin « que cette parole de l'Écriture fût accom- » plie, » que les soldats qui percèrent JÉSUS « ne lui rom- » pirent point les jambes. »

6° Enfin, l'agneau devait être MANGÉ PAR LES FIDÈLES. — O mon ame, écoûte bien cet ordre de ton DIEU! — « CHRIST, » notre Pâque, immolé pour nous, » comme l'appelle St. Paul (4), CHRIST crucifié, voilà ton aliment, voilà ton pain de vie. — O vous tous donc, qui vous sentez « pressés de la » faim et de la soif de la justice (5), » écoutez bien ces paroles de JÉSUS (6) : « Je suis le PAIN DE VIE descendu du » Ciel; le pain que je donnerai c'est MA CHAIR, laquelle je » donnerai pour la vie du monde. En vérité, en vérité, je » vous dis, celui qui mange ma chair et qui boit mon » sang a la vie éternelle. »

Telle était la Pâque des Juifs, Mes Frères. Telle est la suite majestueuse et l'harmonie toute divine de nos révélations. C'est ainsi que Celui qui « appelle les choses qui ne » sont point comme si elles étaient (7), » et devant qui « mille ans sont comme un jour (8), » traçait déjà, dans l'histoire de son peuple, il y a plus de trois mille années, comme de vastes crayons du plan qu'il avait conçu pour

(1) Matth. XXVII, 50. (2) Exode XII, 46. (3) Jean XIX, 36. (4) 1 Cor. V, 7. (5) Matt. V, 6. (6) Jean IV, 32, 58. (7) Rom. IV, 17. (8) 2 Pierre III, 8.

notre rédemption par JÉSUS-CHRIST. — C'est ainsi que la Pâque des Juifs, instituée plus de trois cents ans avant que les Grecs, encore barbares, fissent le siége de Troie, se célébrait d'âge en âge depuis plus de mille cinq cents années, lorsque le SEIGNEUR JÉSUS, comme le rapporte notre texte en ce jour, donna l'ordre à ses disciples d'aller LUI PRÉPARER LA PAQUE. C'est ainsi, remarquez-le bien, Mes Frères! que la Pâque des Juifs, qui, pour être légitime, devait être faite dans Jérusalem et dans son temple, a cessé d'être célébrée depuis plus de mille sept cents années, parce que « Jérusa- » lem dès-lors est foulée aux pieds des Gentils (1), » parce que son temple est tombé; parce que, de nos jours encore, une mosquée de Mahomet en occupe la place; parce que les coupables et malheureux Juifs, errant sur la surface de la terre, attendent toujours cette grande victime qu'ils immolèrent eux-mêmes, et qu'ils méconnaissent encore!

Mais il est temps maintenant d'en venir à l'explication rapide des paroles de mon texte.

EXPLICATION DU TEXTE.

Le jour au soir duquel devait commencer la Pâque venait de se lever; une immense multitude se pressait dans Jérusalem; les maisons de cette vaste cité ne pouvait suffire à la foule des Hébreux, qui, de toutes les nations qui sont sous le ciel, accouraient chaque année pour y célébrer la fête. Déjà l'on préparait à l'avance les pains sans levain et les

(1) Luc XXI, 24.

herbes amères; déjà l'on se disposait à sacrifier la Pâque; c'était le jeudi matin, le treizième jour de la lune de Mars, selon les uns, ou le quatorzième, selon les autres (car nous n'avons pas le temps d'entrer dans cette controverse); c'était la veille du jour où, comme le dit le Seigneur à la suite de mon texte, LA VÉRITABLE PAQUE ALLAIT S'ACCOMPLIR; c'était la veille du jour le plus solennel qui fut jamais.

Alors JÉSUS, sachant que l'heure était venue où toutes les misères des pécheurs allaient se rassembler sur sa tête, se dispose à quitter Béthanie pour se livrer entre les mains des méchans. Mais, avant de « mettre son ame en oblation » pour le péché, » il veut adresser, pour ainsi dire, un adieu solennel à ses disciples de tous les siècles, et leur laisser dans l'institution de la Sainte-Cène, comme un gage de son amour, et comme un monument de ce qu'il a souffert pour les sauver. — C'est dans ce but qu'il donne l'ordre à Jean et à Simon-Pierre, de le précéder à Jérusalem, et d'aller lui préparer la Pâque. — « Mais *où voulez-vous*, SEI-
» GNEUR, lui dirent-ils, *que nous allions* pour cela? — *Quand*
» *vous serez entrés dans la ville*, leur répond JÉSUS, *vous*
» *rencontrerez un homme portant une cruche d'eau : suivez-le;*
» car c'est chez le maître de la maison où vous le verrez
» entrer que j'ai résolu de célébrer cette dernière Pâque :
» il est de mes disciples : vous l'aborderez à ce titre, et
» vous lui direz : LE MAITRE *te fait dire que son temps est*
» *proche*, et que c'est chez toi qu'il fera cette Pâque. *Où*
» *donc est le logis où tu* LE *recevras avec ses disciples?* — *Alors*
» *il vous montrera une chambre grande, élevée, meublée et*
» *toute prête : préparez-y la Pâque.* »

C'est ainsi que notre SEIGNEUR voulut diriger miraculeusement ses deux Apôtres chez cet heureux disciple, sans

leur faire connaître encore ni sa demeure, ni même son nom. — Sans doute son principal motif était de fortifier ainsi leur foi trop ébranlée, et de les armer par là contre le scandale prochain de ses humiliations et de ses souffrances, en leur faisant bien connaître qu'il n'arriverait en tout cela rien que leur Maître n'eût prévu long-temps à l'avance ; et que, s'il voyait déjà, depuis Béthanie, la marche d'un pauvre esclave de Jérusalem, portant une cruche d'eau dans les rues de cette vaste et populeuse cité, il assistait aussi d'avance dans les conseils de Caïphe et des prêtres, il voyait aussi déjà Judas en Gethsemané, Pilate sur son tribunal, et la croix sur le Calvaire.— C'était ainsi qu'il voulait les exercer au sentiment habituel de sa présence, et à cette pensée si douce pour une ame chrétienne : « Mon Sauveur est donc avec moi, je puis donc toutes choses en Christ qui me fortifie (1)! Il veille sur tous mes pas ; il est ici, comme il était avec Nathanaël sous le figuier (2), comme il est partout où deux ou trois s'assemblent en son nom (3). Que craindrais-je sous la garde de mon Dieu? Il préside aux moindres incidens de notre vie mortelle; comme à la marche des mondes dans l'étendue, — à la chute du moindre passereau qui s'abat en terre, comme aux conseils des rois dans leurs palais, et comme aux chœurs des Anges dans les cieux, — parce qu'il n'y a rien de grand, ni rien de petit pour Celui qui est infini, et « qui soutient toutes choses par sa Parole puissante (4). »

Les deux Apôtres ne savaient donc point encore de quel côté, dans quelle demeure, ni chez quel disciple ils allaient

(1) Philip. IV, 13. (2) Jean I, 48. (3) Matt. XVIII, 20. (4) Hébr. I, 3.

porter les invitations du SEIGNEUR, mais ils savaient qu'ils allaient sous sa conduite, et marchant dans cette douce assurance, ils partirent de Béthanie, sans hésiter un instant, et sans se permettre aucune inquiétude sur le succès de leur message. — Et c'est encore avec la même assurance, Mes Frères, que vos ministres doivent vous apporter le même message dont le même SEIGNEUR les a chargés auprès de vous. Ils ne savent point encore qui seront ceux qui recevront « dans un cœur honnête et bon la Parole du Royaume (1) »; mais ce qu'ils savent, d'une manière certaine, c'est que LE MAÎTRE est avec eux, c'est « qu'il connaît ceux qui sont siens (2) », c'est qu'ils sont envoyés auprès de ceux à qui LE SEIGNEUR veut qu'ils soient envoyés.

Pierre et Jean entrèrent donc en la ville; ils rencontrèrent l'esclave que leur Maître leur avait désigné; ils le suivirent; ils entrèrent avec lui dans la même maison, et s'adressant à l'heureux Israélite auquel ils venaient d'être ainsi conduits, ils lui dirent : « *Le Maître te fait savoir que son temps est proche* (ces dernières paroles, Mes Frères, sont dans St. Matthieu), et qu'*il veut*, avant qu'arrive cette *heure pour laquelle il est venu dans le monde, célébrer la Pâque dans ta demeure avec ses disciples.* »

Quelle nouvelle pour une ame chrétienne! — Qu'on se figure l'émotion profonde et la sainte joie de ce disciple fidèle, qui, tandis qu'il recueillait ses pensées pour se préparer dignement à la fête de Pâque, apprend tout-à-coup que le FILS DE DIEU, que le SAUVEUR DU MONDE, que Celui qui ressuscite les morts, va se rendre dans son humble demeure pour l'y célébrer lui-même, qu'il l'a choisie, et

(1) Luc VIII, 15. (2) 2 Tim. II, 19.

qu'il y a dirigé miraculeusement les pas de ses Apôtres! — Oh! le beau jour! — jour de grâce, jour de consolation, jour d'espérances éternelles! Entrez, entrez dans ma maison, ministres du SEIGNEUR! venez et préparons la Pâque.

Oui, sans doute, il fut bien heureux, ce fidèle Israélite; oui, sans doute, il fut bien heureux! Mais, ne l'oubliez jamais, Mes Chers Frères, ce JÉSUS que nous vous prêchons est TOUJOURS LE MÊME, « hier, aujourd'hui, et aux siècles des siècles» (pour parler avec St. Paul)(1), toujours vivant, toujours puissant pour bénir et pour sauver; et maintenant encore, Mes Frères, il adresse réellement à vos ames la même invitation qui vint faire tressaillir le cœur de cet heureux disciple. — Vous aussi, Chrétiens, vous aussi, vous avez une Pâque à célébrer; — vous aussi, vous êtes invités à recevoir votre SAUVEUR, A LUI PRÉPARER LA PAQUE!

Mais qu'EST-CE DONC QUE LA PAQUE DES CHRÉTIENS? Et qu'est-ce maintenant pour nous que de PRÉPARER LA PAQUE?

—

LA PAQUE DES CHRÉTIENS.

La Pâque des Chrétiens a le même but, le même objet, le même langage que celle des Hébreux. L'une et l'autre ont dû rappeler le SAUVEUR promis à la terre dès les premiers jours du monde. — La première, nous l'avons dit, montrait aux croyans, dans les siècles futurs, ce que l'autre montre aux croyans dans les siècles passés. La première annonçait la mort du Messie jusqu'à ce qu'il vînt; et la se-

(1) Hébr. XIII, 8.

conde « rappelle sa mort jusqu'à ce qu'il revienne », comme le déclare l'Apôtre St. Paul (1). — La nuit que le SEIGNEUR fut livré, il substitua la seconde à la première. « Désormais, dit-il en d'autres termes à ses Apôtres, ce ne sera plus cet agneau que nous mangeons, ce ne sera plus ce sang dont nous venons de faire aspersion, qui représenteront mon corps et mon sang : dès aujourd'hui, « ce pain que nous rompons, c'est mon corps rompu pour vous »; cette « coupe de bénédiction que nous bénissons, c'est la communion de mon sang, DU SANG DE LA NOUVELLE ALLIANCE que je vais *répandre* POUR LA RÉMISSION DES PÉCHÉS; et c'est ainsi que « toutes les fois que vous mangerez de ce pain, et que vous boirez de cette coupe, VOUS ANNONCEREZ MA MORT jusqu'à ce que je revienne. Vous ferez ceci EN MÉMOIRE DE MOI. » (2)

Telle est la Pâque des Chrétiens. Elle nous rappelle donc le même SACRIFICE, le même SALUT, le même SAUVEUR que celle des Hébreux ; — mais il est, entre ces deux sacremens, une différence très-essentielle : — C'est que si, pour des motifs qu'il est facile de concevoir, la Cène des Hébreux dut être annuelle, celle des Chrétiens est de tous les jours et qu'elle doit être souvent renouvelée. (3)

Les Apôtres et les premiers Chrétiens prenaient la Cène toutes les fois qu'ils se réunissaient pour quelque office religieux, et c'était même le but principal de leurs saintes assemblées. — Les yeux de leur ame uniquement fixés, en

(1) 1 Cor. XI, 21. (2) 1 Cor. XI, 23, 26. Matth. XXVI, 26, 28.

(3) C'est ce que préfigurait sans doute, chez les Hébreux, ce qu'on appelait L'HOMOCAUSTE CONTINUEL, ou ce sacrifice de deux agneaux, qui devait être fait à perpétuité chaque jour dans le tabernacle ou dans le temple.

ces saints exercices, sur JÉSUS crucifié pour eux, et « navré pour leurs forfaits », ils apprenaient dans cette contemplation à « tout souffrir avec patience », à se « réjouir dans l'espérance » (1), à n'être « entre eux qu'un cœur et qu'une ame » (2); et CHAQUE JOUR, « assidus dans le temple en un même esprit, et ROMPANT LE PAIN de maison en maison, ils prenaient leur nourriture avec joie et simplicité de cœur » (3)*. — Et si notre Eglise, dans les jours qui sui-

(1) Rom. XII, 12. (2) Act. IV, 51. (3) Act. II, 46.

* Et qu'on n'imagine pas que la fréquence de ce saint exercice en diminuât pour eux l'efficace ou la solennité. — Non, sans doute! — L'émotion qui n'est due qu'à la rareté d'une cérémonie est une émotion des nerfs et non pas de l'âme, c'est une émotion qui commence tout au plus à la porte du temple, et qui ne saurait jamais en repasser le seuil. Il est bien vrai, sans doute, que plus on approche des grandeurs de la terre, plus aussi l'on revient des folles illusions qui fascinaient nos yeux à leur premier aspect, plus on reconnaît que toute leur pompe ne relève que de la cendre, et que toute leur majesté n'est qu'une grandeur de théâtre. — Mais il n'en est pas ainsi des choses de DIEU : — Plus on s'en occupe, et plus on en sent le prix ; — plus on les a cherchées, et plus on désire les rechercher encore; — plus on s'approche de DIEU, et plus aussi ce DIEU, fidèle à ses promesses, se rapproche de nous, et plus sa majesté nous pénètre et nous saisit. — Voyez les créatures qu'il a placées le plus près du trône de sa gloire, voyez les Anges de lumière paraître en sa présence : « Ils voilent leur face, nous est-il dit, ils cachent leurs pieds de leurs ailes, et dans leurs célestes chœurs, ils s'écrient : SAINT, SAINT EST L'ÉTERNEL DES ARMÉES! » — « Nous prenons la Cène TOUS LES JOURS », disait, au troisième siècle, le saint évêque Cyprien, « nous prenons la Cène tous les jours, comme » un aliment qui nourrit nos ames pour la vie éternelle. » Basile-le-Grand écrivait en l'an 370, qu'on communiait dans son Eglise quatre fois la semaine; — et l'historien Socrate, en 440, raconte qu'en son temps on célébrait la Cène dans toutes les assemblées publiques, et qu'en particulier on n'y manquait jamais les samedis et les dimanches. (G. Cave : *Relig. des anc. Chrét.*, L. II.) — Les constitutions de

virent de près la sainte Réformation, crut devoir d'abord rendre plus rares les occasions où elle invitait le fidèles à célébrer la Cène, elle eut soin cependant alors d'avertir le peuple et de ses motifs et de ses principes; et nos ordonnances ecclésiastiques (1) s'exprimaient ainsi : « Que la » sainte Cène de notre Seigneur Jésus-Christ soit dans son » Église en aussi fréquent usage que faire se pourra, selon » son institution, et ainsi qu'il a été observé dans l'Église » ancienne.... Et quoique, pour le présent, nous ayons » été d'avis qu'elle soit administrée quatre fois l'année, » pourtant c'est un défaut que de la célébrer trop rare- » ment. »

Sachons donc au moins, Mes Chers Frères, profiter avec un saint empressement de toutes les occasions où l'Église nous rappelle à la table sacrée. Sachons en apprécier l'heureux et rare retour. Sachons n'y revenir que pressés de la faim et de la soif de la justice. — Et puisque la Pâque des Chrétiens est de tous les jours, sachons aussi communier tous les jours en esprit avec le SEIGNEUR; et préparons-lui la Pâque, comme si nous rompions le pain tous les jours! — Car vos ministres aussi, Mes Frères, vos ministres aussi sont chargés de vous dire de la part du Seigneur, comme Pierre et Jean au bienheureux disciple de Jérusalem : LE MAÎTRE *te fait savoir que son heure est venue, et qu'il veut venir à toi, qu'*IL VEUT CÉLÉBRER LA CÈNE AVEC TOI. *Où donc est la place où tu veux le recevoir?* — Nous aussi, nous ve-

l'Eglise anglicane ont su pourvoir à ce que la Cène y pût être administrée au moins chaque dimanche et chaque jour de fête. Il en est à peu près ainsi chez nos frères de la confession d'Augsbourg.

(1) Passés en conseil général, dans le temple de Saint-Pierre, le 3 juin 1576, Tit. I, chap. IV, art. 149.

nons vous supplier de lui ouvrir la demeure qu'il demande dans vos cœurs, et de lui préparer la Pâque.

Mais que faut-il entendre par ces paroles, et QU'EST-CE MAINTENANT POUR NOUS QUE DE PRÉPARER LA PAQUE? — C'est accomplir EN ESPRIT ET EN VÉRITÉ ce que l'Israël selon la chair faisait autrefois EN TYPE ET EN FIGURE. — Voilà ce qu'il nous reste à vous dire, Mes Frères, pour terminer l'instruction de ce jour.

—

LA PRÉPARATION DE LA PAQUE CHRÉTIENNE.

1° Or, pour préparer la Pâque; il fallait d'abord qu'on enlevât de sa demeure tout PAIN LEVÉ jusqu'à la moindre trace. — Quiconque était trouvé s'être servi de levain durant la fête, était retranché du milieu du peuple; et la Sainte-Écriture nous appelle à voir dans cet usage une image de CETTE SINCÉRITÉ DE CŒUR avec laquelle les vrais adorateurs doivent s'approcher de DIEU dans la Sainte-Cène.

« Soyez SANS LEVAIN », nous dit l'Apôtre St. Paul, « car CHRIST, NOTRE PAQUE, a été immolé pour nous; c'est pourquoi célébrez la fête avec LES PAINS SANS LEVAIN DE LA SINCÉRITÉ ET DE LA VÉRITÉ » (1). — « Donnez-vous de garde DU LEVAIN des Pharisiens, qui est l'hypocrisie », a dit notre Seigneur (2).

Oh oui! soyez sincères devant DIEU, sincères avec vous-mêmes, Mes Chers Frères. — Voilà la première disposition que le SEIGNEUR requiert de vous, — le culte du cœur, le « culte d'esprit et de vérité » (3). — Et comme cette dis-

(1) 1 Cor. V, 7. (2) Luc. XII, 1. (3) Jean VI, 23.

position est, hélas! beaucoup plus rare qu'on ne l'imagine d'ordinaire, examinez-vous bien vous-mêmes en la présence de votre Dieu, pour chercher soigneusement si vous ne recélez point en vos ames quelque levain qu'il réprouve, et pour le rejeter aussitôt loin de vous. — Examinez-vous bien vous-mêmes, et demandez-vous, la main sur la conscience : « Suis-je réellement sincère? Puis-je dire comme David : « O mon Dieu ! mon désir est devant toi, et la pensée de mon cœur ne t'est point cachée (1) : ce que je te dis à ta table, je le sens réellement; ce que je te demande à ta table, je le désire réellement, j'en ai faim, j'en ai soif »?— « Celui qui sonde les reins et les cœurs » (2) peut-il dire, en me voyant venir à sa table, ce qu'il disait de l'heureux Nathanaël, qui s'approchait de lui : « Voici vraiment un vrai Israélite, en qui il n'y a point d'obliquité » (3)? Ce que mes lèvres ont proféré dans la maison de Dieu, mon cœur me le dit-il encore loin de sa table, loin du temple, loin de ce jour? Ma dévotion ne ressemblerait-elle point, comme celle de tant d'autres, à ces cierges qu'on allume en entrant dans un temple et qu'on éteint dès qu'on en sort? Et ne serais-je point de ceux qui disent comme l'ancien peuple : « Quand aura passé ce sabbat? Quand aura passé cette nouvelle lune (4)? » et qui s'empressent de reprendre, dès le lendemain de la fête, le cours de pensées, le genre de vie et de plaisirs qu'ils regardaient, quelques jours avant la fête, comme incompatibles avec les dispositions que la communion demande d'une ame fidèle? »

2° Le second devoir cérémonial prescrit aux Israélites

(1) Ps. XXXVIII, 10. (2) Apoc. II, 23. (3) Jean I, 48. (4) Amos VIII, 5.

qui préparaient la Pâque, c'était d'apprêter des HERBES AMÈRES pour les mêler à leurs alimens pendant la fête, et pour se rappeler ainsi devant DIEU les amertumes de leur ancien esclavage et l'état de misère dont sa bonté les avait délivrés.

Que ce soin donc soit aussi le vôtre, Chrétiens sincères et fidèles, qui voulez entrer en communion avec votre Sauveur! — Oui! rappelez-vous quelles sont les amertumes d'une vie passée loin de DIEU et sous cet esclavage du monde et du péché dont JÉSUS est venu vous affranchir, afin d'apprendre mieux de quelle reconnaissance vous devez être embrasés pour lui; — et rappelez-vous en même temps, avec l'amertume d'un repentir sincère, en combien de manières, cependant, vous avez offensé ce DIEU de votre délivrance. — Ah! de quel abîme de misère, ô mon DIEU, ne m'as-tu pas tiré! — Quand je pense aux amertumes d'une ame qui ne connaît point de Sauveur, et qui n'a point le témoignage de sa réconciliation avec son DIEU; — d'une ame qui ne peut point s'appliquer ces mots si puissans aujourd'hui pour calmer toutes mes peines : « Qui serait contre » moi? Dieu est pour moi! Il m'a donné son Fils : ne me » donnerait-il pas toutes choses avec lui? (1) » — d'une ame obligée de se dire : Mon bonheur tient tout entier et sans réserve à ma fortune, à ma santé, à la vie des êtres mortels qui m'entourent, aux faveurs de Pharaon, aux prospérités de l'Egypte; — d'une ame qui ne s'est pas inquiétée de savoir où DIEU mettrait, après cette courte existence, ces êtres fragiles qu'elle chérit, où DIEU la mettrait elle-même,.... à la droite ou à la gauche,.... et qui attend

(1) Rom. VIII, 31, 32.

dans cette attitude qu'il y ait une mort dans sa demeure.— Ah! quand je pense à ces choses; quand je pense que c'est de cette déplorable condition, ô mon DIEU, que tu m'as retiré; alors j'ai honte et je gémis de voir combien je suis encore indigne de tant de grâces, combien ma reconnaissance est languissante, combien encore il y a de lâcheté, de souillure, d'infidélité dans mon cœur! — Ah! c'est bien à moi de préparer des herbes amères; c'est bien à moi de m'humilier et de m'affliger en ta présence, ô mon DIEU, dès qu'au souvenir de tes bienfaits je veux faire le compte de mes voies; c'est bien à moi de m'écrier comme Job (1): « Si tu veux entrer en compte avec moi, SEIGNEUR, de mille articles je ne puis répondre à un seul! »—et comme l'enfant prodigue dans les bras de son père (2): « Mon père, mon père! non! je n'étais pas digne, « je ne suis pas digne d'être appelé ton fils!

3° Mais prenons-y bien garde :

La plus importante affaire de l'Israélite qui préparait la Pâque, c'était l'immolation de l'Agneau et L'ASPERSION DE SON SANG sur les poteaux et le surseuil de ses portes. — Malheur à l'Israélite qui se fût, en Égypte, abstenu de ce devoir! vainement eût-il prétendu manger la Pâque avec des herbes amères et des pains sans levain; il aurait mangé et bu sa condamnation, et l'Ange de la Justice l'aurait frappé comme un enfant de l'Égypte.

Voilà, Mes Frères, voilà surtout comment une ame chrétienne doit se disposer à venir à la table du SEIGNEUR : — en ayant recours de toutes les puissances de sa foi à l'aspersion du sang de la nouvelle alliance, du « sang RÉ-

(1) Job. IX, 3. (2) Luc XV, 21.

PANDU POUR PLUSIEURS, en rémission de leurs péchés » (1). C'est là toute sa confiance; c'est là toute sa sûreté; c'est là devant DIEU toute sa justice. — Ce ne furent pas les herbes amères, ce fut le sang de l'Agneau qui sauva les enfans d'Israël : — ce ne sont pas les larmes de votre repentir qui peuvent effacer vos péchés devant DIEU; c'est le sang de JÉSUS. — Hélas ! votre repentir lui-même, si j'ose ainsi dire, a besoin de repentir; ou plutôt, il a besoin lui-même du sang de la croix pour être accepté, tant il s'y mêle encore de souillure, de langueur et de péché !

Oui, Mes Frères, oui ! c'est ainsi que vous vous approcherez de votre DIEU, c'est ainsi que vous viendrez à la table du SEIGNEUR.

Vous y viendrez, comme le dit l'Apôtre Paul, « avec un vrai cœur et une pleine certitude de foi » (2); — vous y viendrez pour parler au SEIGNEUR, non de vos mérites, mais des siens; non de vos vertus, mais de sa miséricorde; vous y viendrez pour y chercher votre confiance, non dans ce que vous aurez pu faire précédemment pour son service, non dans ce que vous faites maintenant, non dans ce que vous avez la sincère intention de faire dans l'avenir; mais dans ce que DIEU VOTRE SAUVEUR a fait lui-même pour vous, mais dans ce sang de l'alliance répandu avec tant de douleur pour la rémission de vos péchés, mais dans ses promesses qui ne peuvent mentir; — vous y viendrez, disant comme le pénitent et St. roi David (3) : « O mon Dieu ! purifie-moi de mes péchés avec l'hysope, et je serai net; lave-moi avec le sang du tabernacle, et je serai plus blanc que la neige ! » — vous y viendrez repentant sans doute, gémis-

(1) Matth. XXVII, 28. (2) Hébr. X, 22. (3) Ps. LI, 7.

sant de vos misères sans doute, mais en même temps avec une grande confiance, mais en vous réjouissant au SEIGNEUR, car « c'est là votre sûreté», dit St. Paul (1); mais avec l'assurance parfaite que vous avez été sauvés, parce que le sang est sur vos portes, le sang qui crie : Réconciliation! réconciliation!

Que rien ne vous arrête donc, puisque le Seigneur lui-même vous crie : « Venez à moi, je suis puissant pour » sauver; j'ai sauvé la pécheresse de Béthanie, le brigand » sur la croix. Vous tous qui êtes altérés, venez donc aux » eaux (2), et que celui qui voudra de l'eau qui donne la » vie, en prenne GRATUITEMENT (3). » — Venez-y donc GRATUITEMENT : voilà l'Evangile! — Et quand l'Apôtre St. Paul, quand un Ange du ciel vous en annoncerait un autre, QU'IL SOIT ANATHÈME (4), vous dit St. Paul lui-même. —Quand il vous crierait : » N'approche pas; laisse là ton hysope et ce sang de l'aspersion ; attends encore; tu n'es pas digne encore d'arroser tes linteaux d'un sang aussi précieux; » — répondez : Si j'attendais pour cela d'en être digne, l'heure de minuit sonnerait pour moi, l'Ange de la Justice viendrait à ma porte; et alors,.... où irais-je! « Y a-t-il un autre nom sous le Ciel pour être sauvé que celui de JÉSUS » (5)? — Répondez : J'irai dès aujourd'hui; j'ai un ordre de mon DIEU; j'ai une invitation sans restriction : « Tu prendras un bouquet d'hysope (6); tu en arroseras tes poteaux, et CE SANG TE SERA POUR TÉMOIGNAGE; car je verrai le sang; et JE PASSERAI par-dessus toi : et je ne te frapperai point ni ne te détruirai point. » — Répondez : Il y a une invitation de mon Sauveur (7). « VENEZ A MOI, vous tous

(1) Phil. III, 1. (2) Es. LV, 1. (3) Apoc. XXII, 17. (4) Gal. I, 8. (5) Act. IV, 12. (6) Exode XII. (7) Matt. XI, 28.

qui êtes travaillés et chargés, car je ne repousserai jamais, avant le dernier jour, ceux qui viendront sincèrement à MOI. » O mon SAUVEUR! je suis travaillé, je suis chargé; je viens donc à Toi; je me couche au pied de ta croix; je l'embrasse, et je te crie : « Souviens-toi de moi dans ton règne! » (1)

4° Cependant, un autre soin des Israélites préparant la Pâque, c'était de se réunir en famille, pour célébrer tous ensemble et comme des frères, dans ce REPAS D'AMOUR, les miséricordes du Père commun qui les avait sauvés. — Eh bien!..... nous aussi, famille de frères qu'il a tant aimés, allons à la table, allons à lui dans un même amour, nous tenant par la main, « aimant beaucoup, parce qu'il nous a été beaucoup pardonné, et nous aimant les uns les autres comme il nous a aimés. » (2)

Oh oui! Mes Frères, — avant d'aller à la table sacrée, que chacun de nous se demande à lui-même : Avec qui, en quelle manière manquai-je encore de douceur chrétienne, de complaisance, de support, et de « cet amour qui couvre » tout, qui croit tout, qui espère tout, qui supporte » tout (3)? » — Avant d'aller chercher JÉSUS à la table sacrée, allez le chercher dans la retraite du pauvre, vers ceux qui ont faim, vers ceux qui ont froid, vers ceux qui sont malades; et si vous ne pouvez pas assister vous-mêmes le pauvre Lazare, portez-le du moins à la porte du riche. — Avant d'aller à la table du SEIGNEUR, demandez-vous : « Que puis-je faire encore, avec ces biens dont la bonté de DIEU m'a rendu l'économe pour quelques années; que puis-je faire encore pour ces établissemens que la charité de mes

(1) Luc XXIII, 42. (2) VII, 47. Jean XIII, 34. (3) I Cor. XIII, 7.

frères entretient autour de moi? Que puis-je « faire encore, » suivant l'exhortation (1) du tendre St. Jean, « pour assister » dans leurs voyages, d'une manière digne de DIEU, ceux » qui, pour son nom, se sont mis en chemin sans rien pren- » dre des Païens, » et qui vont porter au loin ce beau règne de JÉSUS, que la charité des anciennes Eglises de la Grèce et de l'Asie envoya prêcher, il y a des siècles, sur les rives, alors inhospitalières, où j'adore aujourd'hui le DIEU de l'Evangile? — Avant d'aller à la table du SEIGNEUR, si vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, courez premièrement vous réconcilier avec votre frère; et pardonnez à votre tour, « non pas sept fois, mais septante » fois sept fois; » pardonnez comme DIEU pardonne, non pas seulement en ne haïssant plus, mais en bénissant, mais en aimant. — O mon DIEU! n'étions-nous pas tes ennemis, et ne nous as-tu pas donné ton Fils!

5° Enfin la préparation de la Pâque demandait que les Israélites, debout, les reins ceints, leur chaussure en leurs pieds, le bâton en leur main, fussent TOUS ÉQUIPÉS POUR LA MARCHE, comme des voyageurs qui, d'un instant à l'autre, attendent le signal du départ.

Voilà, Mes Frères, l'attitude du Chrétien célébrant la pâque : « Parle, SEIGNEUR, ton serviteur écoute; » je veux suivre ta colonne de lumière; je veux sortir d'Egypte; je veux courir vers Canaan; je veux traverser sous ta conduite le désert de la vie; j'attends tes ordres, je suis tout prêt; « où » veux-tu que j'aille? Me voici pour faire, ô mon DIEU, ta » volonté! »

(1) 3 Ep. 6, 7.

APPLICATION.

O Mes Frères Bien-Aimés, nous vous avons expliqué maintenant ce que c'est que préparer la Pâque au SEIGNEUR. — Il ne nous reste plus qu'à vous supplier de venir ainsi chercher votre SAUVEUR à la table sacrée, et de ne pas oublier qu'IL EST VIVANT, et que si vous voulez lui préparer la Pâque, comme nous venons de vous le dire, vous le trouverez à la table sacrée, aussi réellement que s'il s'y montrait, comme autrefois, visible aux regards de ses fidèles. — Il ne nous reste plus qu'à vous supplier de serrer dans vos cœurs ces paroles que SOIXANTE-QUATRE ANS APRÈS SA RÉSURRECTION et son ascension dans le ciel, il faisait entendre à son disciple bien aimé, dans l'île de Patmos (1) : « Voici, lui disait-il, » je me tiens à la porte, et je frappe : si quelqu'un entend » ma voix et m'ouvre, j'entrerai chez lui, je souperai (ou » en d'autres termes), JE FERAI LA CÈNE AVEC LUI, et lui avec » moi. »

O vous tous donc, Mes Bien-Aimés Frères, qui l'entendez aujourd'hui frapper à la porte de votre cœur, et qui gémissez de trouver encore en vous si peu de ferveur, si peu de pureté, si peu de progrès dans la sainteté, si peu de paix, mais qui cependant cherchez sa face! oh! que je voudrais qu'il me fût donné de vous faire bien comprendre que cette promesse du SEIGNEUR est une réalité, que les biens dont je vous parle sont des réalités, les seules réalités; et que c'est une folie, une fatale folie, que de professer de pareilles vé-

(1) Apoc. III, 20.

rités, et de s'en occuper mollement, et de n'y pas mettre tout son cœur!

Celui dont je vous parle est donc vivant, Mes Frères, il est donc dans ce temple, il est ici!... Celui dont je vous parle vous appelle; il vous tend les bras; il nous charge de vous dire qu'il « ne repousse point dehors ceux qui vont à lui, » qu'il est puissant, et qu'il veut vous sauver!

A cette pensée de la présence de mon Sauveur, je m'humilie profondément, Mes Frères; je rentre dans mon néant;... j'élève vers lui toute mon ame, et je m'écrie : O mon Sauveur! parle-leur donc toi-même; et pendant que ma faible voix arrive à leurs oreilles, que ton ESPRIT aille jusqu'à leur cœur, et leur dise : « Cela est vrai, pauvre pécheur; tout cela est vrai! « Ne veux-tu donc pas venir à moi pour avoir » la vie (1)? » C'est aussi chez toi que je veux célébrer la Pâque; je frappe aussi à la porte de ton cœur; écoute, oh! écoute ma voix, ouvre à ton Sauveur! « Mon enfant, donne-moi ton cœur (2)! »

Oh! bien heureux! oh! mille fois heureux celui qui saura communier ainsi avec le PRINCE DE LA VIE, et recevoir à sa table, de son invisible main, avec son pain et son vin, un aliment céleste, — des forces toutes nouvelles, — le sentiment délicieux et inexprimable de sa réconciliation, — en un mot, une paix intérieure devant laquelle toutes les joies de ce monde, comme la flamme d'une lampe au retour du matin, pâlissent, semblent s'éteindre, et ne montrent plus à nos yeux que leur vaine fumée; — une paix intérieure qui lui fera voir toutes les humiliations, toutes les maladies, toutes les séparations, tous les deuils, toutes les épreuves de

(1) Jean V, 40 (2) Prov. XXIII, 26.

la vie,... toutes réunies dans la main d'UN DIEU RÉCONCILIÉ, « qui bat de ses verges tout fils qu'il avoue (1), » et qui lui dit (2) : « Je ne te laisserai point, je ne t'abandonnerai point; » une paix intérieure, enfin, qui lui fera voir que la mort elle-même ne peut plus venir à lui qu'en laissant tomber à sa porte, devant le sang de l'Agneau, le glaive dont elle est armée; qu'elle ne peut venir à lui que comme une amie, et comme un ange des miséricordes de son Sauveur; plus que pour lui dire : « Viens, le béni du Père, le Maître t'appelle; » plus que pour lui faire quitter l'Égypte, traverser le désert, traverser le Jourdain, et terminer son voyage et ses combats dans la Canaan des cieux !

O SEIGNEUR, SEIGNEUR ! sois donc avec nous ! et que tout ce qui nous reste de vie soit désormais une sainte préparation pour te trouver à la TABLE SACRÉE, pour te trouver à notre LIT DE MORT, pour te trouver dans les TABERNACLES ÉTERNELS ! *Amen.*

(1) Hébr. XII, 6. (2) Héyr. XIII, 5,

DAVID ET HANUN.

SERMON

SUR 2 SAMUEL, X.

Or, après ces choses, il arriva que le roi des enfans de Hammon vint à mourir, et que Hanun, son fils, régna en sa place. Alors David dit : « J'userai de gratuité envers Hanun, » fils de Nahas, car son père a usé de gratuité envers moi. »

Ainsi David envoya auprès de lui pour le consoler par la main de ses serviteurs, au sujet de son père. Et les serviteurs de David se rendirent au pays de Hammon.

Mais les principaux d'entre les enfans de Hammon dirent à Hanun, leur seigneur : « Est-ce qu'à tes yeux c'est pour » honorer ton père que David t'envoie des consolateurs? N'est-» ce pas plutôt pour prendre connaissance de cette ville, pour » l'épier et pour la détruire? » — Ainsi donc, Hanun, ayant fait saisir les serviteurs de David, fit raser la moitié de leur

barbe et couper la moitié de leurs habits jusqu'à la hauteur des hanches, puis il les renvoya.

Alors ils firent savoir ces choses à David, qui envoya au-devant d'eux; car ces hommes étaient profondément humiliés, et le roi leur fit dire : « Tenez-vous à Jéricho jusqu'à ce que » votre barbe soit revenue; et c'est alors que vous retourne- » rez. »

Or les enfans de Hammon, voyant qu'ils s'étaient mis en mauvaise odeur auprès de David, envoyèrent lever à leurs dépens vingt mille fantassins des Syriens de Bethrehob et des Syriens de Tsoba, et mille hommes du roi de Mahaca, et douze mille hommes de ceux de Tob. — David, l'ayant appris, envoya Joab et tout ce qu'il y avait de plus vaillant dans son armée. Les enfans de Hammon sortirent et se rangèrent en bataille à l'entrée de la porte, tandis que les Syriens de Tsoba et de Réhob, ainsi que ceux de Tob et de Mahaca, étaient à part dans la campagne.

Joab, ayant vu que le front de la bataille était contre lui devant et derrière, prit des hommes d'élite d'entre tous ceux d'Israël, les rangea contre les Syriens, et donna la conduite du reste à Abisaï, son frère, qui les rangea contre les enfans de Hammon, et il lui dit : « Si les Syriens sont plus forts » que moi, tu viendras me délivrer; si les enfans de Hammon » sont plus forts que toi, j'irai te délivrer. Montre un cœur » mâle, et portons-nous vaillamment pour notre peuple et » pour les cités de notre Dieu; et puis l'Éternel fera ce qui » sera bon devant ses yeux. »

Joab et le peuple qui était avec lui s'approchèrent pour livrer bataille aux Syriens, et ceux-ci s'enfuirent de devant lui. Alors les enfans de Hammon, voyant que les Syriens avaient pris la fuite, s'enfuirent aussi de devant Abisaï et entrèrent dans la ville; puis Joab s'en retourna de devant les enfans de Hammon et vint à Jérusalem.

Cependant les Syriens, voyant qu'ils avaient été battus par ceux d'Israël, se rallièrent ensemble; et Hadarhézer envoya

et fit venir de delà le fleuve des Syriens qui se rendirent à Hélam. Sohac, chef de l'armée de Hadarhézer, les conduisait. Ces choses ayant été rapportées à David, il assembla tout Israël et, passant le Jourdain, il vint à Hélam. Les Syriens se rangèrent en bataille contre David et combattirent contre lui; mais les Syriens s'enfuirent de devant Israël, et David défit sept cents chariots des Syriens et quarante mille hommes de cheval; il frappa aussi le chef de leur armée, Sohac, qui mourut là.

Et quand tous les rois, serviteurs de Hadarhézer, eurent vu qu'ils avaient été battus par ceux d'Israël, ils firent la paix avec Israël et lui furent assujettis; et les Syriens craignirent de donner de nouveau des secours aux enfans de Hammon.

—

C'est une erreur non moins coupable et non moins funeste que facile à confondre par les déclarations les plus irrécusables de la Parole de Dieu, et c'est une erreur cependant trop répandue, que celle qui voudrait trouver moins d'inspiration divine dans les livres historiques de l'Ancien Testament que dans les autres parties des « oracles de Dieu (1), » et qui prétendrait établir des degrés divers d'autorité dans ces saintes paroles que le Seigneur daigna successivement dicter à ses prophètes et confier à son Église.

Mon Dieu! l'on tremble et l'on est profondément étonné, quand on pense que tu as parlé, que tu as dit toi-même avoir parlé, et que de pauvres enfans d'Adam, que de pauvres supplians, appelés tous les jours à demander grâce à deux genoux, que de pauvres mortels qui courent au tom-

(1) Rom. III, 2 Act. VII, 38.

beau, et qui bientôt ne seront plus que quelques poignées de poussière, prétendraient, en passant, juger cette Parole éternelle, qui dans quelques heures va les juger eux-mêmes, et tout en reconnaissant que leur Créateur a parlé, voudraient décider du plus ou du moins de divinité qu'ils octroieront à chacune de tes paroles. — L'on tremble quand on pense que des êtres déchus, que des êtres souillés jusque dans les profondeurs de leurs facultés morales, que des êtres à qui la Bible a déclaré qu'ils ne sauraient comprendre les choses de Dieu, à moins que ce Dieu lui-même ne leur ouvre les yeux et le cœur pour les leur faire entendre, que de pareils êtres prétendraient soumettre les diverses parties de la Bible aux téméraires jugemens d'une raison que le péché rend ténébreuse, choisir entre les paroles de leur Créateur, sanctionner les unes, classer les autres, lui dire : « Grand Dieu! ceci est digne de toi. — Grand Dieu! ceci est moins digne de toi; » assigner à chaque page son degré d'autorité, et réduire ainsi le Livre éternel au contrôle arrogant de « l'ignorance qui est en eux par l'endurcissement du cœur, » pour parler avec St. Paul (1).

Ah! ce n'est pas ainsi que reçurent la Parole de leur Dieu, ces fidèles qui dans tous les siècles y surent trouver la connaissance de Jésus-Christ, le changement de leur cœur et la vie de leur ame! Penchés sur ces profondeurs, comme les chérubins sur le propitiatoire, désireux comme les anges d'y voir jusqu'au fond, ils y ont vu chaque jour et dans toutes ses pages plus de lumière et de divinité, ils en ont chaque jour plus profondément ressenti la puissance; ils ont appris à dire, comme le Psalmiste et comme l'Apôtre, avec

(1) Eph. IV, 18.

un sentiment chaque jour croissant : Oui, « TOUTE L'É-
» CRITURE est divinement inspirée, elle est parfaite, elle
» restaure l'ame, elle donne la sagesse aux simples, elle est
» propre à corriger, elle est propre à instruire, elle est pro-
» pre à convaincre (1). »

Ce n'est pas ainsi, qu'après une longue vie passée à l'étudier, « l'homme selon le cœur de Dieu (2), » l'auteur des psaumes, David, prophète lui-même, parlait encore des Écritures. Il lisait, nous dit-il plus d'une fois, il lisait la nuit et le jour les livres historiques de l'Ancien Testament (de son temps on n'en connaissait pas d'autres), et il disait : « Bienheureux est l'homme qui sait y prendre son plaisir
» et qui les médite la nuit et le jour; car toutes les paroles
» en sont pures; c'est un argent affiné par sept fois au creu-
» set; ce sont des choses merveilleuses; je les ai pris pour
» héritage perpétuel; ils sont mon bonheur et les gens de
» mon conseil; je m'en entretiens tout le jour (3). »

Mais que dis-je? Ce n'est pas ainsi que parlait des Écritures la Sagesse éternelle, la « Parole faite chair, » lorsqu'elle « est descendue parmi nous, pleine de grâce et de
» vérité (4). » Elle les citait souvent de sa bouche divine, elle citait leurs livres historiques, et en particulier ces livres de Samuel qui nous occupent aujourd'hui; et quand elle les citait : « N'avez-vous pas lu qu'IL EST ÉCRIT? » disait-elle; « N'avez-vous pas lu dans LES ÉCRITURES? N'avez-vous

(1) Ps. XIX, 7; 2 Tim. III, 15-16. Il s'agit là plus spécialement de l'Ancien Testament, dont Timothée avait acquis la connaissance dès ses plus jeunes années.

(2) Act. III, 22. (3) Ps. I, 2; XVIII, 31; XII. 7; XCIII, 5; CXIX, 24, 97, etc. (4) Jean I, 14.

» pas lu CE QUE DIEU DIT (1)? » — Et quand elle les citait, c'était souvent en insistant jusque sur le détail de leurs expressions; c'était en signalant l'emploi d'un mot plutôt que d'un autre mot, et c'était en ajoutant : « Et vous savez » que l'Écriture ne peut être anéantie (2)! » Et quand elle les citait, Mes Frères, c'était pour déclarer que « les cieux » passeront, mais que ses paroles ne passeront point (3), et » qu'il est plus aisé que le ciel et la terre s'en aillent, qu'il » ne l'est qu'il tombe une seule lettre, un seul accent de la » Parole de Dieu (4). »

Mais il est un secret bien simple pour en voir bientôt, comme de ses propres yeux, toute l'autorité, et pour apprendre par sa propre expérience qu'elle est inspirée dans toutes ses parties, et que c'est Dieu qui nous y parle. Il est un secret que possédait déjà Josias à l'âge de huit ans, et l'enfant Timothée au sortir du berceau (5). — Un secret que, grâce à Dieu, pourraient nous révéler encore bien des artisans de notre ville, ou des pauvres dans nos campagnes; — et ce secret, mes Frères, c'est ce que l'Ecriture appelle « l'œil simple (6) » ou la « simplicité. » C'est la disposition d'une ame qui a faim, — d'une ame qui ne cherche que Dieu, — d'une ame qui, ayant entendu profondément cette question de son Sauveur : « Veux-tu être guérie (7)? » a su lui répondre : « Oui, Seigneur, je veux être guérie! » Oui, mon Dieu, comme un malade se découvre devant celui qui vient le guérir, voici mon ame, Seigneur, je te la présente, je te la recommande, je te la découvre, ô mon Dieu! — Je sais

(1) Matt. XII, 3, 5; XIX, 4, XXI, 42; XXII, 31. Luc X, 26; XX, 17, 37. (2) Jean X, 35. (3) Marc XIII, 31. (4) Luc XVI, 17.
(5) Ἀπὸ βρέφους, 2 Tim. III, 15. (6) Matt. VI 22. (7) Jean V, 6.

que c'est Toi qui parles dans ce livre, et je sais que Tu es là pour le bénir; « j'étends donc mes mains vers Toi, et » mon ame est devant Toi comme une terre altérée! Sé- » lah (1)! »

Voilà tout le secret, Mes Frères. — Eh bien! ayons tous à cœur d'en faire usage. Lisons ainsi Moïse, Samuel et les prophètes; lisons-les avec examen, sans doute; avec un esprit sobre et judicieux, sans doute; lisons-les en en cherchant d'abord le sens le plus direct et le plus littéral, sans doute; mais avant tout, lisons-les comme ayant faim et soif; lisons-les comme un petit enfant qui n'attend rien de lui-même, mais tout de Dieu; lisons-les comme à genoux, avec la constante pensée que Dieu parle, et que Dieu est là; — que le monde s'en va, et que l'éternité est à notre porte. — Oui, lisons toujours ainsi; et bientôt, quelque page de sa Parole que nous ayons ouverte, notre Dieu nous y fera trouver sa communion bienheureuse, et nous donnera sujet de nous écrier du fond de notre cœur : « Non, jamais livre ne parla » comme ce livre (2). »

C'est avec ces pensées que je viens ouvrir ici devant vous le texte de ce jour, Mes Frères, et c'est avec ces pensées, je l'espère, que vous viendrez tous aussi le méditer devant Dieu. — Alors d'importantes leçons nous y seront données.

Vous avez entendu quel en était le sujet. — Le roi des Hammonites venait de descendre au tombeau; son fils le pleurait; David, le père et souvent le type du Messie, David, touché de compassion, s'empressa d'envoyer près de lui des ambassadeurs, chargés de lui porter de sa part des pa-

(1) Ps. CXLIII, 6. (2) Jean VII, 46.

roles de consolation, mais Hanun méconnut ce message de paix; il n'en prit qu'une occasion d'outrager le roi d'Israël, et bientôt la plus épouvantable ruine tomba sur lui.

Tel est, en peu de mots, l'événement que le Saint-Esprit nous appelle à méditer aujourd'hui. Je vous en présenterai les circonstances et les leçons les plus directes; mais en vous les exposant, je ne cesserai pas de me rappeler un grand fait, un fait très-simple : c'est que nous-mêmes aussi, dans nos jours d'épreuve et de deuil, nous avons reçu du Fils de David des messages de paix et des envoyés de consolation. Il nous a fait proposer une alliance gratuite, une alliance éternelle, une consolation comme le monde n'en donne jamais, et une paix qui vaut mieux que la vie.

Cette pensée est bien simple. Je vais l'avoir devant les yeux pendant cette heure, Mes Frères; je vais vous demander, à l'occasion du malheureux Hanun, comment vous avez reçu les messages de Jésus-Christ, et ce qui s'est passé dès-lors entre Lui et votre ame. Et puisque le récit de notre texte nous présente successivement trois ordres de personnes, David, Hanun, et les serviteurs de David, je vais être appelé, en vous parlant d'eux et en vous expliquant notre texte, verset après verset, à vous proposer successivement aussi trois ordres de réflexions.

Mais au moment de vous les présenter, j'implore du fond de mon cœur la bénédiction de Celui qui m'envoie ici devant vous pour vous les faire entendre. — Oui, mon Seigneur et mon Dieu! pour l'amour de ton nom, parle-leur par ma bouche, et que je leur parle selon ton cœur! C'est de Toi seul que je l'attends, Seigneur. Je me confie en Toi!

Dans le temps où David recherchait les derniers restes de

la famille de Saül pour leur faire du bien, la mort, qui réduit tour à tour en poussière les haillons du pauvre et toutes les grandeurs des rois, et qui ne demande à personne ni son nom ni le nom de son père, la mort était entrée dans les palais de Hammon. Ce puissant monarque des Hammonites, qui, dans les jours de Saül, avait rempli de tant de terreur toute la cité de Jabès, le fier Nahas avait dû déposer son sceptre, son épée et cette riche couronne qui valait un talent d'or, pour aller descendre à son tour dans le tombeau de ses pères, et son fils Hanun était allé s'asseoir à sa place sur son trône.

« *Or il arriva*, dit notre texte, *que le roi des enfans de* » *Hammon vint à mourir, et que Hanun son fils régna en sa* » *place.*

Telle est l'histoire abrégée, j'allais dire de tous les rois, il faut dire de tous les hommes. — Le père meurt, et ses fils viennent prendre sa place. — Hanun a sorti Nahas de son palais pour le porter au sépulcre; il l'a pleuré; il lui a dit adieu; il s'est couvert de deuil, et le même jour il va prendre le sceptre de Nahas, il va mettre sur son front cette couronne que la mort a fait tomber de la tête de son père; il va rentrer avec ses courtisans dans ces chambres royales qui avaient retenti de tant de joie naguère, quand on était venu dire au roi Nahas : « Un enfant vous est né ! »

Telle est, hélas ! l'histoire uniforme de toutes les familles des hommes. Et si cette loi est universelle; s'il faut que les esclaves la subissent comme les rois; s'il faut ainsi que la vie même nous parle constamment de la mort; s'il faut que nous vivions en quelque sorte sur la tombe de nos pères, et que nous marchions sur la poudre qu'ils ont laissée; ah !

comprenons aussi combien, dans le déplorable état où le péché nous a réduits, cette disposition, si dure en apparence, nous est devenue nécessaire, et comment, pour les élus de Dieu, sa sévérité même est un bienfait.

Hélas! malgré ce moniteur constant et inexorable, nous sommes naturellement sous l'empire d'un aveuglement si opiniâtre et si profond; il y a tant de puissance d'illusion dans notre ame, que vous voyez encore les hommes oublier la mort et se rêver immortels au milieu des tombeaux. — Vous les voyez, avec le deuil sur leurs vêtements et les larmes dans leurs yeux, revenir d'un convoi funèbre avec la folie dans le cœur; vous voyez ce pauvre cœur, qui bientôt aussi va cesser de battre, encore plein pour la terre d'un siècle de désirs et d'un siècle de projets. — Ils ont su mesurer par minutes et par secondes les vastes mouvemens des mondes dans les cieux; mais pour la course rapide de leur vie et pour les intérêts de leur ame, ils ne voient plus marcher le temps; ils se trompent d'un siècle; que dis-je? ils oublient les siècles des siècles; et la cloche qui bat les heures au-dessus de nos temples, leur apprend à tout compter, excepté les intérêts pour lesquels le temps nous fut donné. — Tant qu'ils n'ont pas encore reçu dans leur ame l'Évangile de Jésus-Christ, tant qu'ils demeurent inconvertis, vous voyez le Prince des ténèbres leur tenir en quelque sorte la main sur les yeux, pour leur faire oublier la seule chose nécessaire; vous les voyez marcher vers la mort comme des somnambules, au milieu des ombres dont il les obsède, et changer en une nuit pleine de songes le jour rapide de leur vie.

Malheur donc à nous, avec de telles illusions, si, au lieu d'assister successivement au départ les uns des autres, nous

eussions dû tous quitter la terre en un même jour; — malheur à nous, si nous traversions la vie sans ces avertissemens que tout notre être repousse, il est vrai, mais que la dureté d'un cœur indocile et distrait nous rend si nécessaires; — malheur à nous, si Dieu ne nous eût pas fait entendre, de temps en temps, cette cloche qui nous avertit du départ des enfans des hommes, qui nous redit notre néant et qui nous répète cet avertissement : « Prépare ta maison, » car tu vas mourir (1). » Où en es-tu devant Dieu? — Où vas-tu? — Seras-tu mis à la droite ou à la gauche? — Christ vit-il en toi? — Es-tu sauvé? — Es-tu prêt?

« *Or, quand David eut appris que Nahas était mort, et que* » *Hanun régnait à sa place, il dit : J'userai de gratuité envers* » *Hanun, fils de Nahas; car son père a usé de gratuité envers* » *moi. Ainsi David envoya auprès de lui pour le consoler par* » *la main de ses serviteurs, au sujet de son père.* »

Les ambassadeurs de David partirent donc de Jérusalem, et passèrent le Jourdain, pour se rendre au pays des Hammonites. Ils arrivèrent à Rabbah; et réjouis d'être porteurs de paroles de paix, certains d'avance qu'ils trouveraient un accueil reconnaissant à la cour de Hanun, ils se présentèrent devant ce prince, et cherchèrent à se montrer de dignes interprètes des sentimens dont leur maître leur avait paru pénétré pour lui.

C'était un moment bien grave dans l'histoire de Hanun; c'était un jour décisif dans sa carrière mortelle, que celui où les ambassadeurs du roi d'Israël se présentèrent devant lui, pour lui proposer la puissante alliance et l'amitié de leur roi. — Tout son bonheur en allait dépendre, tout l'avenir

(1) Es. XXXVIII, 1.

de sa vie y était comme suspendu. — En effet, David, choisi de Dieu pour être le conducteur d'Israël, David, le plus grand homme de guerre de son siècle, était alors aux plus hautes sommités de la carrière de succès et de gloire qu'il devait accomplir. Tous ses ennemis étaient successivement tombés devant lui. Jusque-là toujours fidèle, il n'avait connu que la victoire : il avait abattu les Hamalécites, les Philistins et les enfans de Moab; il avait vaincu en bataille rangée les Syriens de Damas; et leur antique capitale avait reçu garnison d'Israël; il avait même déjà porté ses armes jusque sur les rives de l'Euphrate; et quand, au retour de tant de victoires, les Iduméens avaient eu l'audace de se présenter en bataille contre lui dans la Vallée-du-Sel, ils n'avaient trouvé que la mort; et ses généraux avaient accompli pendant six mois la destruction presque entière de leur race.

Oh! quel empressement et quelle vive reconnaissance n'eût donc pas excité chez Hanun la démarche de ce grand prince, s'il eût porté un cœur de sagesse, s'il n'eût pas repoussé la main fraternelle qui lui était tendue! Alors, au lieu de finir par la plus lamentable ruine et de se perdre sans retour, il eût assuré son avenir; son nom n'eût pas été retranché de devant la face de l'Éternel, et sa paix eût été comme un fleuve.

Quand les ambassadeurs de David se furent acquittés de leur commission auprès du roi, « *alors*, dit notre texte, *les* » *principaux d'entre les enfans de Hammon dirent à Hanun,* » *leur seigneur : Est-ce qu'à tes yeux c'est pour honorer ton* » *père que David t'envoie des consolateurs ? N'est-ce pas plu-* » *tôt pour prendre connaissance de cette forteresse, pour* » *l'épier et pour la détruire?* »

Le malheureux Hanun n'hésita pas à recevoir cette im-

pression sinistre. Au lieu de repousser avec indignation la lâche suggession de ses officiers contre un roi qui fut l'ami de son père, et dont le caractère généreux s'était si souvent signalé, même envers ses ennemis, Hanun, précipitant ses jugemens, se hâta d'épouser les préventions de ces hommes haineux, et de donner un crédit entier aux ignobles conseils de leur violence.

Mais ce n'était pas là sans doute la surprise ni l'erreur d'un moment; — le mal datait de loin. — Hanun et les princes de Hammon haïssaient le peuple de Dieu, sa religion, sa Bible, son culte et tout ce qui venait de Jérusalem. Jaloux des constantes prospérités de David, irrités de ses dernières victoires sur les Syriens et sur les Moabites, ils ne respiraient contre Israël que la haine et que le meurtre. — Avec de telles aversions, pouvaient-ils comprendre les tendres et nobles mouvemens de ce cœur de David, si préoccupé du besoin d'aimer, et le plus souvent si généreux dans ses premières inspirations? Non! l'homme s'explique l'homme par ce qu'il trouve en lui-même. Quand il veut l'interpréter, il s'interroge et se demande : Qu'eussé-je fait? Il est soupçonneux parce qu'il est vicieux; ses jugemens sur ses semblables sont le reflet ou l'image de son ame, et l'on pourrait presque toujours nous dire : Dis-moi comment tu juges les autres, et je te dirai qui tu es.

Mais, hélas! que de troubles n'a pas causé dans tous les temps cette promptitude à supposer le mal, à soupçonner les autres, à juger par des interprétations sévères et malveillantes leurs intentions secrètes? — Oh! que d'amertumes et que de poisons répandus par là sur l'existence! Que de tourmens imaginaires cette disposition malheureuse n'a-t-elle pas causés! Que de démarches imprudentes; que de

paroles méchantes; que de procédés injustes et souvent irréparables! — Que de fois elle a bouleversé, je ne dis pas seulement des empires, comme celui de Hanun, mais jusqu'à l'humble et paisible retraite d'un foyer domestique! Que de cœurs aimans ont été pour toujours froissés; que de liaisons brisées; que de jours, qui devaient être si sereins, ont été couverts d'un voile lugubre, et remplis de toute amertume! — En un mot, que de fautes sans remède! que de torts dont le souvenir demeure déchirant, et à l'égard desquels il n'y a, pour ce monde, plus que des larmes, et pour l'éternité, que ta grâce, ô mon Dieu, et que le sang qui a été répandu pour la rémission des péchés de plusieurs!

Ah! Mes Frères, si les hommes du monde ont établi pour maxime que la défiance est la mère de la sûreté, disons plutôt qu'elle est la fille de l'injustice et la mère du tourment et du repentir; disons plutôt que la sûreté qu'elle engendre est orageuse, pleine d'amertume et de rongement d'esprit. — Disons encore qu'à ne consulter qu'une prévoyance toute terrestre, et qu'à ne parler qu'un langage tout humain, il y a bien plus de prudence et de vraie sûreté dans l'aimable et loyale confiance d'une ame simple et chrétienne, qui croit toujours le bien, et dans cette charité qui « ne s'aigrit point, qui supporte tout, qui espère tout, qui » couvre tout, et qui ne périra jamais », pour parler avec St. Paul (1)

Hanun et les princes de Hammon résolurent donc de rompre avec David, et de prévenir les desseins pernicieux qu'ils lui supposaient, par un affront si éclatant et si plein

(1) 1 Cor. XIII, 4-8.

d'outrage, que le bruit en pût retentir chez toutes les nations de l'Orient. Déclarons-lui la guerre les premiers, se dirent-ils, montrons tout le mépris que nous faisons de lui, et puisqu'il est établi entre les rois que celui qui touche à leurs ambassadeurs touche à la prunelle de leur œil, insultons-le dans la personne de ces hommes perfides; qu'ils sortent de Rabba couverts d'opprobre; et qu'ils aillent ainsi dire à leur roi le cas que nous savons faire de ses prévenances hypocrites et de ses folles consolations.

« *Ainsi donc Hanun*, dit notre texte, *ayant fait saisir les* » *officiers de David, fit raser la moitié de leur barbe, et cou-* » *per la moitié de leurs habits jusqu'à la hauteur des hanches* », et ce fut dans cet état honteux que ces nobles personnages, abreuvés d'insultes, durent sortir de son palais, pour être le jouet de ses lâches courtisans et des plus vils enfans de son peuple. Ce fut ainsi que Hanun prit plaisir à mettre dans un contraste humiliant et ridicule l'élévation de leur rang, et la gravité de leur caractère, avec les risées de la foule et toute l'ignominie dont sa haine brutale se plaisait à les couvrir.

Ah! malheureux Hanun, l'insulte est facile; mais que les fruits en sont amers! Elle laisse le feu après elle! « Elle » conçoit le travail et enfante le tourment; celui qui » mange de leurs œufs en mourra, et si on les écrase, il » en sort un basilic », pour parler avec l'Écriture. Que ses joies sont diaboliques, et que le spectacle en est profondément triste! Pauvre joie, lamentable joie, que celle que peut donner à un homme l'avantage d'insulter un homme, de le faire souffrir et de le faire pleurer! Lamentable joie, que celle de froisser un cœur d'homme entre vos mains; — le cœur d'un pauvre enfant d'Adam, sensible comme

vous, mortel comme vous, voyageur comme vous vers l'éternité! Et d'où vient-elle, cette joie? Mon Dieu! tu l'as dit, c'est une joie de l'enfer, c'est un avant-goût de la géhenne. Et où conduit-elle, cette joie? Tu l'as dit encore, ô mon Dieu! loin du séjour où il y a tant de joie pour un seul pécheur qui vient à se repentir; — loin des anges, loin de la lumière, loin de Dieu; — dans le séjour où l'on hait Dieu, où l'on hait les hommes; « au feu éternel préparé pour le diable et pour ses anges. »

Peut-être que les ambassadeurs de David, lorsqu'ils s'étaient présentés à Rabba, devant les nobles Hammonites et devant leur roi, n'avaient pas rempli leur mission sans quelque imprudence; peut-être que, dans l'innocence et la droiture de leurs intentions, ils n'avaient pas su ménager assez les préventions soupçonneuses et l'irritable susceptibilité des enfans de Hammon; peut-être avaient-ils paru trop tôt ressentir la froideur ou les dédains d'un premier accueil. Tout cela sans doute est possible; mais fallait-il méconnaître l'inviolabilité de leur caractère? Fallait-il croire les accusations de la haine, et rendre l'outrage pour la gratuité? Fallait-il surtout confondre les messagers avec leurs messages, et les torts des envoyés avec la touchante bienveillance et avec tous les droits de celui qui les envoyait?

Hélas! je vois déjà le jour de la vengeance; elle sera terrible! — Malheureux Hanun! que vas-tu devenir? — Une joie bruyante et quelques cris d'insulte retentissent pour quelques heures dans les rues de Rabba; mais bientôt ce seront des cris de terreur et de désespoir qui monteront vers le ciel avec la fumée de son embrasement; bientôt les frayeurs de l'épée seront sur ce peuple; elle montera par

les fenêtres ; elle tuera leurs jeunes gens dans les rues ; elle y multipliera les veuves comme le sable de la mer.

Cependant il faut que je m'arrête. — J'en ai dit assez sur les fautes et les malheurs de Hanun ; il est temps que je me retourne vers vous et que je vous applique tout ce que vous venez d'entendre ; car c'est de vous, c'est à vous que je veux parler ; il me tarde de le faire, et je demande à mon Dieu qu'il m'accorde la grâce de remonter chaque année dans cette chaire, de n'oublier jamais que je suis auprès de vous « un ambassadeur de Christ », et que ma grande affaire est de vous « supplier, au nom de Christ, d'être réconciliés avec Dieu » (1), en vous parlant, avec autant de clarté qu'il m'est possible, des choses qui appartiennent à votre éternelle paix.

Vous avez déjà compris en effet, je le pense, que c'était pour vous parler de vous, que je vous parlais du roi des Hammonites, et que si j'ai cru devoir insister aussi longtemps sur les priviléges de Hanun, sur son ingratitude et sur son malheur, c'est que j'avais en vue un objet ultérieur, et que je devais bientôt avoir à vous appliquer à vous-mêmes ce que David fit en sa faveur et ce qu'il fit contre David ; — c'est que je désirais vous rappeler aujourd'hui devant Dieu que vous aussi, dans certains jours solennels de votre vie, vous avez reçu du Fils de David des messages de paix et de consolation ; — c'est que je dois vous demander ce que vous en avez fait.

Oui, Mes Frères, c'est avec cette pensée si vraie, si simple, mais si profondément grave, que je vais maintenant me tourner vers vous. Oh ! je me sens un besoin de vous parler.

(1) 2 Cor. V, 20.

sans image, sans figure, en simplicité, en toute simplicité devant mon Dieu! Il est des momens où un ministre de Christ voudrait ne plus faire un discours, mais descendre de chaire, s'approcher de ceux qui l'écoutent, s'adresser à chacun d'eux par son propre nom, le conjurer de s'occuper sérieusement de ces choses, lui dire que c'est une réalité, la première des réalités, une réalité éternelle, une réalité toute prochaine, « la seule chose nécessaire! » Je voudrais donc que vous ne vissiez plus en celui qui vous parle un prédicateur qui harangue une assemblée, mais un envoyé de Jésus-Christ, mais un Pasteur, mais un ami qui vient vous parler ici de vos intérêts les plus présens et les plus graves.

En parcourant des yeux, du haut de cette chaire, tout cet auditoire, je crois pouvoir dire que mes regards n'y rencontrent probablement personne qui n'ait passé par quelque scène de deuil, et n'ait connu déjà quelqu'un de ces jours que le Seigneur a mis à part dans notre carrière, et que l'Écriture appelle « les jours de notre visitation (1), » c'est-à-dire les jours où nous recevons la visite de Dieu.

Je voudrais donc ici vous engager tous maintenant à reporter devant Dieu vos pensées sur ces momens importans et solennels; non pas certes, et Dieu m'en garde! pour vous attendrir par de vaines émotions de la chair et du sang, qu'on prend trop souvent et si mal à propos pour de la piété; non pas sans doute pour faire couler des larmes inutiles données à la terre, ou pour réveiller sans résultat cette « tristesse selon le monde », qui laisse une ame dans son idolâtrie; et dont un Apôtre a dit qu'elle ne « produit que

(1) Luc XIX, 44. 1 Pier. II, 12.

» la mort »; mais plutôt pour vous apprendre à reconnaître les voies du Seigneur à votre égard, et pour rappeler à votre ame que ce que David fit pour Hanun, Jésus-Christ l'a fait pour vous.

Rappelez-vous donc ici ces temps de votre visitation; rappelez-vous-les. — Humilié par la douleur, vous vîtes tout d'un coup comme à découvert le néant des choses de la terre. — Le voile qui vous cachait les réalités éternelles de la vie sembla s'être déchiré pour vous. — Vous aviez soif de la consolation; vous la saisissiez de toutes parts; vous devîntes sérieux sur les rapports de votre ame avec Dieu, et pour quelque temps du moins, vous pûtes voir, avec l'évidence du plein midi, qu'une vie passée loin de lui n'est qu'un rêve dont le réveil sera terrible. Vous voulûtes alors chercher Dieu; vous apprîtes à prier; on vous vit sur vos deux genoux, et vos yeux chargés de larmes s'élevèrent vers le ciel. Vous lûtes dans la Bible, vous y trouvâtes par momens une vertu secrète et puissante; vous désirâtes peut-être voir un ministre de l'Évangile, vous accueillîtes des hommes pieux, vous fîtes des questions; vous écoutâtes les choses de Dieu avec des oreilles nouvelles, si ce n'est avec « un esprit nouveau et un cœur nouveau. » En un mot, vous réalisâtes en partie cette parole du Seigneur : « Ils me » chercheront de grand matin dans leur angoisse. Venez, » diront-ils, et retournons à l'Éternel, car c'est lui qui a » déchiré; mais il bandera nos plaies (1). » Et ces paroles sortirent pour vous plus d'une fois comme du tombeau de votre ami : « Une seule chose, tu le vois, est donc néces- » saire. C'est moi, c'est moi qui console, a dit l'Eternel.

(1) Osée V, 15; VI, 1.

» Oh! cherche donc la bonne part qui ne te sera point » ôtée (1). »

Je le demande à tous ceux qui m'écoutent : N'est-ce pas là ce qui s'est passé dans votre ame au jour où le deuil est descendu sur vous?

Eh bien! maintenant je vous déclare à tous de la part de mon Dieu, premièrement, que cette Bible, que ces amis chrétiens, que ces exhortations d'un ministre de la Parole, vous étaient alors réellement envoyés du Seigneur, et aussi réellement envoyés que les ambassadeurs qu'on vit à Rabba pouvaient l'être de David. — C'étaient là les « jours de votre visitation. » — Et je vous déclare aussi que ces pensées sérieuses, que ces attraits vers Dieu, que ces retours vers les choses d'en-haut, que ces convictions nouvelles sur la puissance et le prix de la Sainte-Bible, étaient des effets des visitations intérieures de Jésus-Christ, qui voulait vous amener à lui par la douleur et par la consolation de la douleur. — Je vous déclare que c'étaient des fruits de son Saint-Esprit, c'est-à-dire, de cet « autre Consolateur » dont il a dit (2) : « Je vous enverrai un autre Consolateur, et quand il sera » venu il vous rendra témoignage de moi. » Je vous déclare que c'étaient des opérations de ce Consolateur qui, même avant qu'un homme soit converti, vient pendant un temps donné « lui rendre témoignage de Jésus-Christ et contester » avec lui » dans sa conscience, pour me servir d'une expression de Dieu même (3). Il venait vous appeler, bien que vous fussiez encore éloignés de la vie de Dieu, et que, vous étant obstinés souvent déjà « contre le Saint-Esprit (4) »

(1) Luc X, 42. Es. LI, 12. (2) Jean XIV, 16; XV, 26-27; XVI, 13, 7. (3) Gen. VI, 3. (4) Act. VII, 51.

vous eussiez mérité cent et cent fois d'être rejeté pour votre longue ingratitude et tous vos mépris de sa bonté. Car notre Maître est vivant, Mes Frères, il règne éternellement; il règne, et c'est Lui qui a dit aux Eglises : « Que celui qui » a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux Eglises. Voici, » je reprends et je châtie tous ceux que j'aime. Prends » donc du zèle et te convertis; car voici, je me tiens à la » porte et je frappe, et si quelqu'un entend ma voix et » m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je souperai avec » lui et lui avec moi (1). »

Je vous déclare donc enfin que c'était Jésus-Christ qui vous appelait les uns et les autres dans ces jours de deuil. C'était Lui qui de sa montagne sainte avait entendu la voix de vos pleurs, et avait dit : « *J'userai de gratuité* envers » cette ame, et *je l'enverrai consoler par la main de mes ser-* » *viteurs* au sujet de cette mort. Je lui enverrai mes conso- » lateurs. »

Mais prenez-y garde, et rendez-vous bien attentifs à ce que nous appelons CONSOLATION. — N'allez pas vous y méprendre : ce que nous appelons consolation, c'est le soulagement qui descend dans une ame lorsqu'elle a reçu l'assurance en Jésus-Christ qu'elle est délivrée de la colère à venir et qu'elle a sa paix avec son Dieu. C'est une alliance éternelle avec Jésus-Christ ; c'est la paix par la foi. Cette consolation-là comprend toutes les autres, et sans celle-là nous n'en connaissons point d'autres, nous n'en avons point d'autre à vous prêcher, nous n'en voulons point d'autre.

Appellerai-je CONSOLATIONS ces paroles que les enfans de Hammon font entendre dans leurs deuils, et qui ne se rappor-

(1) Apoc. III, 19, 20.

tent qu'à cette terre dont je viens de voir tout le néant, où j'ai déjà versé tant de larmes, et d'où je vais bientôt disparaître? — Hélas! ce sont de pauvres consolateurs; ce sont, pour parler comme Job, des *consolateurs facheux* (1).

Appellerai-je encore CONSOLATIONS ces discours vagues des consolateurs du siècle sur un bonheur après la mort? ces conversations, moitié chrétiennes et moitié païennes, où l'on ouvre à deux battans et à tout le monde, et même aux hommes les plus étrangers à la vie de la foi, les portes du ciel? ces vaines paroles qui ne se fondent sur aucune promesse de Dieu, mais sur les vagues fantaisies d'une religiosité sans foi! ces vaines pensées que les enfans du siècle échangent entre eux dans les premiers jours de leur épreuve, pour tromper leur douleur et pour en tempérer les premières amertumes, en attendant l'effet plus lent du temps et des distractions de la vie! — Certes, autant vaudraient les consolations que les enfans de Hammon donnaient à leur roi! « Vous vous reverrez dans le ciel; vous vous rejoindrez dans le paradis; vous y serez pour toujours réunis, pour toujours heureux! » — Ah! oui, sans doute, il en est ainsi, si vous parlez selon la Bible; oui, si vous vous appuyez sur des témoignages de Dieu, et si toute l'espérance de ceux que vous consolez est uniquement fondée sur le sang de la croix! Mais, non, si Jésus-Christ n'habite pas en vous par la foi, et si vous n'avez pas en votre ame le témoignage de son Esprit. — Il n'y a que la vérité qui console! — Qu'on me donne une promesse de Jésus-Christ dans mes mains, — une seule promesse reçue par la foi, — et je suis consolé!

(1) Job XVI, 2.

Non, Mes Frères, je n'appellerai pas même du nom de CONSOLATIONS DE CHRIST la douceur, toute profonde qu'elle est, de pouvoir être parfaitement assuré que l'être bien aimé dont nous pleurons le départ était un élu de Dieu et un héritier du ciel. Ah! sans doute, elle est précieuse cette assurance, et les consolateurs de Hammon n'auraient pu me la donner. Mais, toute seule, pourrait-elle me suffire, et pourrais-je même en connaître le prix, si je n'ai pas d'ailleurs reçu dans mon ame, par la foi, l'assurance bienheureuse que moi aussi j'hériterai la vie, que moi aussi je suis adopté; que mes péchés me sont déjà tous pardonnés, et que j'ai la paix avec mon Dieu; oui, que j'ai ta paix, ô mon Sauveur, et que je porte les sceaux de ton alliance!

La voilà la consolation de Christ, la vraie consolation; celle qui comprend toutes les autres, et pour le temps et pour l'éternité; celle sans laquelle toutes les autres ne sont que des mensonges ou des objets d'effroi; celle sans laquelle l'immortalité même n'est que terrible. C'est une alliance éternelle avec Jésus-Christ, c'est-à-dire, c'est le pardon de mon Dieu, c'est le changement de mon cœur par le Saint-Esprit, c'est l'éternelle paix. — La voilà : je n'en connais point d'autre,

Telle était donc celle que Jésus, notre Roi, voulait vous faire trouver, lorsque, vous visitant au jour de votre deuil, il voulut vous envoyer ses consolateurs, je veux dire des amis chrétiens, quelque ministre fidèle, et surtout la Sainte-Bible et les instances intérieures de son Saint-Esprit, et lorsqu'il dit : « *J'userai de gratuité* envers cette ame; » *c'est pourquoi je la ferai consoler par la main de mes servi-* » *teurs* au sujet de cette mort. »

« Consolez, consolez mon peuple, dira votre Dieu; par-

» lez à Jésusalem selon son cœur, dites-lui que son iniquité
» est tenue pour acquittée (1). Oh! combien sont beaux
» sur les montagnes les pieds de celui qui apporte de bonnes
» nouvelles touchant le bien, qui publie la paix, qui ap-
» porte le salut (2)! Oh! si du moins en cette journée qui
» t'était donnée, tu eusses voulu connaître les choses qui
» appartiennent à ta paix (3)! » (C'est là la parole de Jésus.)
— « Oh! si tu eusses connu le temps de ta visitation! »

Maintenant donc, ô vous qui m'écoutez, je viens vous le demander devant Dieu : Comment avez-vous reçu les messagers de consolation qui vous sont venus chercher ainsi de la part de Jésus-Christ, aux jours de vos douleurs? — Y avez-vous connu le temps de votre visitation? — Il vous sera facile de répondre; et l'exemple du malheureux Hanun va nous appeler à de sérieux retours sur notre propre cœur.

Vous comprendrez sans doute que je ne veux parler ici d'aucun outrage éclatant fait à la religion de Jésus-Christ. — Mais ne penserez-vous pas que David ne se fût guère tenu pour moins offensé, si le roi des Hammonites, sans chercher à couvrir publiquement d'infamie ses envoyés, eût avec dédain refusé de les entendre; ou bien, s'il ne leur eût accordé quelques instants d'audience, que pour ne plus s'embarrasser ensuite ni de leur répondre ni de les entendre; ou bien enfin, s'il n'eût point voulu contracter d'alliance avec leur maître, et ne se fût au contraire associé qu'à ses ennemis?

Et cependant c'est là l'image trop fidèle de ce qu'un grand nombre d'entre vous, peut-être, ont été devant Dieu dans les jours de leur visitation.

(1) Es. XL, 1. (2) Es LII, 7. (3) Luc XIX, 12.

Et d'abord, en effet, il n'est que trop vrai : même parmi les personnes qui fréquentent nos temples, il en est beaucoup qui, dans les jours de leur deuil, ont dédaigné les messagers de paix qui leur étaient envoyés par Jésus-Christ. Je veux dire qu'ils n'ont pas voulu des simples consolations de la Bible, qui nous conduisent au pied de la croix de Jésus-Christ. « Ils n'ont pas senti la plaie de leur ame. » Ils n'ont pas encore su profiter de ces dispensations dont le Seigneur disait : « Je vous ferai passer sous la verge; et là, vous » vous déplairez en vous-mêmes; vous vous tournerez vers » moi, vous mettrez la main sur la bouche, et vous direz: » J'ai péché; que te ferai-je, Conservateur des hommes(1)?» Ils demeurent dans leur propre justice. Hélas! si vous les avez visités dans leur douleur, vous aurez vu leur chambre de deuil remplie de consolateurs humains; dans leurs mains, des livres d'hommes; sur leurs lèvres, des sentences d'hommes; et dans leur cœur encore les tristes consolations d'un stoïcisme tout humain. Si quelque ami selon Dieu veut leur parler des consolations qui se trouvent avec tant d'abondance dans la connaissance de l'amour éternel du Père, par la foi au sang de la croix, ah! c'est un langage dont on ne veut pas; on l'a bientôt découragé par un froid silence d'étonnement et d'improbation; on a semblé lui dire : Retirez-vous, messagers de David, nous ne voulons pas de vous. — On préfère à la Bible des paroles d'hommes, des doctrines d'hommes, des livres d'hommes. — On te repousse ainsi, ô mon Sauveur! Voici : « tu te tenais à la porte, tu frap- » pais »; mais on n'a point encore « entendu ta voix » et l'on ne veut pas t'ouvrir.

(1) Ez. XX, 37; XXXVI, 24, 32. Job XXXIX, 35, 37; VII, 20.

O vous donc qui vous reconnaîtriez à ces traits, que cette triste expérience vous montre que vous ne lui appartenez point, mais vous pousse à le chercher! —Voudriez-vous renoncer à lui? — Voudriez-vous descendre à votre tour dans la mort, et vous voir porter devant le tribunal de votre Créateur, sans avoir lavé votre ame dans le sang de la nouvelle Alliance, sans réconciliation, sans Sauveur!

Ah! n'alléguez pas, comme nous supposions qu'avait pu faire Hanun, n'alléguez pas les torts des envoyés du roi, je veux dire tous les défauts que vous avez cru reconnaître peut-être chez les hommes qui se sont attachés aux doctrines du Nouveau Testament; n'alléguez pas la sévérité de leurs jugemens, les exagérations, l'orgueil, l'intolérance qui se trouvent, dites-vous, en eux.—Y aurait-il tout cela? — Supposons-le : qu'importe? Qu'est-ce que cela fait à leur message, si c'est le Roi qui les députe? Vous arrêteriez-vous donc à leurs défauts, plutôt qu'à l'importance et qu'à la solennité du message, plutôt qu'à la nécessité de l'avoir reçu pour échapper à la colère à venir; plutôt qu'à la bonté, qu'à la patience et qu'à la touchante tolérance de Celui qui l'envoie!

Mais il en est d'autres encore, parmi vous, qui ont paru d'abord accueillir avec empressement les consolateurs du Roi céleste, et qui cependant n'en ont peut-être pas moins méconnu « le temps de leur visitation » parce qu'en les écoutant, ils ne se sont pas souciés de comprendre leur message, ou pas souciés de traiter alliance avec leur Roi. Et la cause en est trop manifeste. Ils ne voulaient que soulager une douleur présente : or, l'Evangile a des sons si doux! il s'y trouve des accens si tendres adressés aux cœurs froissés et brisés! Ce message du Roi céleste parle de vie éternelle,

de résurrection, de fleuve d'eaux vives, de larmes essuyées pour toujours, de douleurs changées en joie, de paix, de consolations éternelles! Comment n'écouteraient-ils pas ce message avec avidité? Mais en l'écoutant pour charmer leur douleur, ils ne se soucient pas de le comprendre; ils ne se demandent pas : « Ai-je donc une part à toutes ces choses?» Ils voudraient posséder l'effet, sans s'occuper de la cause. Ils se faisaient jadis de la terre un ciel; ils voudraient maintenant qu'on leur fît une terre dans le ciel; et s'ils pensent pour un temps aux choses d'en-haut, c'est une créature qu'ils cherchent; ce n'est pas Dieu. Ils n'ont point sérieusement au cœur l'alliance du Roi céleste; ils demeurent unis à ce qu'il hait; ils restent dans les idolâtries du monde et dans les alliances du siècle. Ils ne se sont point dit encore, du fond d'un cœur droit : Ah! ma première douleur et la source de toutes les autres, c'est de t'avoir déplu, mon Dieu! Mon premier mal, c'est ma longue ingratitude envers Toi; et mon premier besoin, c'est d'avoir ta paix!

Hélas! quand c'est avec de pareilles pensées que l'on écoute les ambassadeurs du Roi des rois, au jour de la visitation, qu'en peut-il résulter? Rien, Mes Frères, ou plutôt moins que rien. — Qu'est-ce que cette dévotion? C'est une vaine rosée de piété, qui, pour être venue sur une ame pendant la nuit de son deuil, va s'évanouir bientôt, comme la nuée du matin, à mesure que le soleil de ce monde reprendra pour cette ame ses premières clartés.

On avait appelé les consolations de Christ contre ses premières douleurs; on leur montre bientôt une indifférence qui va croissant à mesure que s'éloignent les scènes remuantes qui les avaient fait d'abord désirer; bientôt, on n'en a plus besoin; on les oublie, on les dédaigne; elles répugnent

même; elles contristent une ame revenue au monde. Qu'elles retournent au Roi, qui les avait adressées; qu'elles se retirent : on n'en veut plus ! Hélas ! cette dévotion n'était que d'un jour; et comme on l'a dit de la vie mortelle de l'homme, « elle sèche comme l'herbe, et son lieu ne la reconnaît plus (1)! »

Mais je l'ai dit, s'il n'en reste rien, trop souvent il en reste moins que rien, c'est-à-dire des illusions funestes, et peut-être même un plus grand endurcissement du cœur.— On a pris pour de l'amour de Dieu un ennui passager de la vie et du monde, un certain dégoût que la douleur seule avait causé; on a pris aussi pour de la piété cette résignation d'un caractère doux et tendre, qui peut se déployer chez une ame d'ailleurs idolâtre du monde et sous l'empire du péché. Alors il en résulte beaucoup de mal : on se croit quelque chose devant Dieu; on se rappelle avec complaisance ce qu'on fut au jour de l'affliction; on se fait une justice de ce souvenir; on se persuade avoir « connu le don céleste et » les puissances du siècle à venir, quand on n'a fait que les » goûter (2)» du bout des lèvres, et qu'on ne connaît réellement point encore ce que c'est que la communion d'une ame avec son Dieu et que la puissance de la foi. — On s'endurcit alors; on devient inaccessible à de nouvelles impressions, on croit avoir tout senti, on est blasé sur les consolations de l'Évangile, que l'on pense connaître; et qu'on n'a réellement point éprouvées encore. — C'est le sel qui perd sa saveur, avec quoi la lui rendrez-vous (3)? « Oh! » s'ils eussent voulu connaître les choses qui appartiennent » à leur paix ! Mais maintenant elles sont cachées à leurs

(1) Ps. CIII, 15, 16. (2) Hébr. VI, 4, 5. (3) Matt. V, 13.

» yeux, parce qu'ils n'ont pas connu le temps de leur visi-
» tation. »

Non, Mes Frères, il faut le redire, et je voudrais le répéter cent fois; je voudrais l'écrire sur la porte de toutes les maisons de deuil; ces jours de visitation seront perdus, et plus que perdus pour vous, si vous n'en profitez pas pour vous unir à Jésus-Christ, hors de qui Dieu ne vient point à nous, ni nous à Dieu! et si vous n'allez pas à lui, non-seulement comme de pauvres MORTELS qui ont besoin de CONSOLATION, et qui crient : « Aie pitié de moi, car je suis en » détresse (1)! » mais, avant tout, comme de pauvres PÉCHEURS qui ont besoin de PARDON, et qui crient : « Aie » pitié de moi, et guéris mon ame, car j'ai péché contre » toi (2)! » — Ces jours de visitation seront perdus, et plus que perdus, si votre consolation première, la plus profonde, la plus chère et la source de toutes les autres, n'est pas celle-ci : Je suis donc racheté par le sang du Fils de Dieu; j'ai trouvé mon pardon; j'ai donc ma paix avec mon Dieu! « Ah! je te célébrerai! ô Eternel! parce » qu'ayant été courroucé contre moi, ta colère s'est appai- » sée, et tu m'as consolé! (3) »

Mais ici, que dirai-je à ceux de vous pour qui les jours de la douleur ont été bénis en vie éternelle, et à qui le Seigneur a pu dire : « Je t'ai ÉLU au creuset de l'affliction (4)? » Les excepterai-je des réflexions que vous venez d'entendre? Ah! certes non, je ne le ferai pas. N'avons-nous pas tous à nous en humilier? Ah! quels sont ceux de nous qui n'aient négligé plus ou moins et les châtimens du Seigneur et ses

(1) Ps. XXXI, 10. (2) Ps. XLI, 4. (3) Es. XII, 1. (4) Es. XLVIII, 10.

messages de paix? Quels sont ceux de nous qui n'aient fait l'expérience de la déplorable légèreté de leur ame, après des leçons qui devaient sembler ineffaçables? Quels sont ceux de nous, à ces ressouvenirs, qui ne soient disposés à s'écrier avec ce cantique de notre Eglise :

» Hélas! mon Dieu, je fus insensible
» Aux doux effets de ta bonté;
» J'ai même été trop inflexible
» Aux coups de ta sévérité!
» Mon cœur est plus dur que la pierre;
» Il ne prend plaisir qu'à pécher,
» Il n'est attaché qu'à la terre;
» Brise, ô Dieu, ce cœur de rocher! »

Mais maintenant je m'arrête; car il est temps d'aller plus loin, et d'achever l'exposition de notre texte.

Nous venons de dire quelle est l'ingratitude et l'épouvantable malheur des hommes qui ont refusé de reconnaître les jours solennels « de leur visitation »; écoutez maintenant quel est le double devoir des fidèles qui ont eu le bonheur d'en profiter, et qui se sont convertis à la voix de leur Sauveur. Premièrement, ils le confessent sans craindre aucun opprobre : et secondement, ils « combattent le bon combat (1) », en lui remettant tous leurs projets et tout leur avenir. — Les serviteurs de David, je veux dire ses ambassadeurs et ses officiers de guerre, vont nous fournir successivement cette double leçon. — Ces pensées nous ramènent au pays des Hammonites.

Nous y avons laissé les ambassadeurs de David, au moment ou, abreuvés d'opprobre, ils s'éloignaient de la cité de

(1) 2 Tim. IV, 7.

Hanun. — Je me les représente ces graves personnages, sortant des portes de Rabba, ayant encore dans leurs mains leur message de paix, le visage honteusement mutilé, le cœur abîmé de honte et de douleur, vêtus d'une manière humiliante et ridicule, entourés d'une populace furieuse qui, se voyant lâchement excitée par son prince, les poursuivait de ses huées et de ses cris de rage. — Ainsi sortaient-ils d'une ville où ils n'étaient venus cependant que pour apporter à tout un peuple les bonnes nouvelles de la paix. Ainsi finissait un message de bienveillance et de consolation.

Ah! Mes Frères, n'est-ce pas aussi dans cet appareil que sont sortis dans tous les temps les envoyés de paix que notre Roi céleste a députés sur la terre? N'est-ce pas ainsi qu'ils ont dû toujours porter avec opprobre leur glorieux message quand ils ont été fidèles : « éprouvés, dit l'Apôtre, par des » moqueries, par des coups, par des liens; vêtus de peaux » de brebis et de chèvres; manquant de tout, affligés, tour- » mentés, eux dont le monde n'était pas digne (1) »? N'est-ce pas aussi chargés de surnoms odieux, outragés, conspués, couverts de manteaux ridicules, baillonnés, garrottés, conduits à la mort, qu'on les a vu finir leur message de paix? N'est-ce pas là ce que l'histoire de l'Eglise de Jésus-Christ nous présente dans tous les temps et dans tous les lieux? — Et, pour n'en citer qu'un seul exemple pris parmi nous, n'est-ce pas ainsi que, dans Genève, on vit sortir par deux fois, avec mépris et au péril de leur vie, le généreux Farel, et plus tard aussi Calvin, son immortel compagnon de service; ces hommes à qui, certes, après Dieu, nous devons tout? Mais que dis-je? N'est-ce pas ainsi que notre Roi

(1) Hébr. XI, 36-38.

lui-même fut reçu dans le monde? Ne le vit-on pas garrotté, traîné dans Jérusalem, les mains liées derrière le dos, le front couronné d'épines, le corps couvert d'une pourpre de dérision, le visage outragé par d'indignes soufflets; puis bientôt sortant de Jérusalem pour être publiquement dépouillé de ses vêtemens et cloué contre un gibet infâme?

A cette vue, Mes Frères, qui de nous s'étonnera jamais de la part que notre Roi réserve ici-bas à ses messagers fidèles? Non, sans doute; il faut que tous ses serviteurs soient prêts à porter, quand il les y appelle, l'opprobre de leur Maître; il faut que dans tous les temps, comme l'a dit l'Apôtre Paul (1), « tous ceux qui veulent vivre pieusement en » Jésus-Christ, s'attendent à souffrir quelque espèce de » persécution », à se voir flétrir par des dénominations injurieuses, ou poursuivis par de rudes traitemens; et cela, le plus souvent, dans la mesure même de leur fidélité et de la loyale charité avec laquelle ils auront su rendre témoignage, auprès de leurs concitoyens et de leurs proches, à la bonne nouvelle de la croix. — Mais qu'ils prennent courage, et qu'ils imitent les ambassadeurs de David. — Voyez-les dans notre texte.

Pendant qu'ils sortaient de Rabba au milieu des outrages de tout un peuple, et que, conduits à travers le pays de Hammon vers les frontières de Juda, ils accomplissaient cette carrière de souffrance et d'ignominie, les ambassadeurs de David s'étaient hâtés, nous est-il dit, « *de faire* « *savoir à leur roi le traitement qu'ils venaient d'endurer* » pour son service, et aussitôt David, pénétré de douleur, et regardant ces outrages comme s'il les eût reçus dans sa

(1) 2. Tim. III, 12.

personne, fit en leur faveur deux choses ; premièrement, *il envoya au-devant d'eux* quelques-uns de ses serviteurs pour les consoler de sa part, *car ces hommes*, dit notre texte, *étaient profondément humiliés*, et puis, il leur fit dire : « *Tenez-vous à Jéricho jusqu'à ce que votre barbe soit revenue,* » *et c'est alors que vous reviendrez à Jérusalem.*»

Conformément aux intentions de leur roi, les ambassadeurs, quand ils eurent repassé le Jourdain, s'arrêtèrent dans quelque humble demeure, voisine des ruines de Jéricho, en attendant qu'eussent disparu sur leur visage les traces de l'affront qui leur avait été fait dans Rabba, et qu'ils pussent reparaître à la cour de David avec la décente gravité qui convenait à la dignité de leur caractère et de leur rang.

O vous donc, chrétiens de toute condition et de tout âge parmi les hommes, vrais disciples de Jésus-Christ, qui cherchez d'un cœur droit à lui rendre témoignage par vos paroles et par votre conduite, voilà votre modèle ; imitez les serviteurs de David !

Oui, portez avec beaucoup d'amour et beaucoup de foi le message de la paix et des consolations de votre Roi ; dites à tous ceux que vous aimez, dites à tous ceux qui pourront vous entendre, attestez humblement, charitablement, mais clairement, mais sérieusement, qu'il n'y a de vraie paix, qu'il n'y a pour nous de pardon, qu'il n'y a de changement du cœur, qu'il n'y a de vie éternelle que dans la connaissance de Jésus-Christ par la foi. « En faisant ainsi, » disait Paul à Timothée, vous vous sauverez vous-même, » et ceux qui vous écoutent (1). »

(1) Tim. IV, 16.

Oui, portez loyalement votre témoignage, en vous rappelant que le Roi qui l'a mis entre vos mains est vivant, et qu'il règne. Portez-le, sans craindre jamais pour cela ni le visage de Hanun, ni l'opprobre de Rabba!

« O vous qui savez ce que c'est que mon salut, peuple » dans le cœur duquel est ma loi, dit l'Éternel, ne craignez » point l'opprobre des hommes, et ne soyez point honteux » de leurs reproches, car le ver les rongera comme la laine, » et la teigne comme un vêtement; mais ma justice de- » meure à toujours, et mon salut dans tous les âges! »

Ne craignez donc pas quelques sacrifices, quelques railleries, quelques jugemens injustes et sévères, quelque opprobre pour l'amour de votre Roi. — Seulement, faites-lui savoir, du pays de Hammon, vos combats, vos humiliations, vos épreuves, et remettez-lui toute votre cause; car « il prendra soin de tout ce qui vous concerne (1); » il *enverra au-devant de vous* sur le chemin qui vous reste à faire; et vous rencontrerez sur votre route les consolateurs envoyés de votre Roi pour vous soutenir et pour vous animer, en attendant que vous ayez traversé le désert, et passé le fleuve de la mort.

Non! ne craignez pas même, si vous marchez d'un cœur droit, que l'on vous défigure dans votre réputation, et qu'on cherche à la détruire sous « le tranchant des langues (2) » et sous les calomnies des méchans; non, ne craignez pas même cela; car le Seigneur lui-même épousera votre cause; votre réputation est sous sa sauvegarde; elle recroîtra dans Jéricho, pour le beau jour où vous vous présenterez dans la Jérusalem céleste, et où vous entrerez dans les palais de votre Roi.

(1) Ps. CXXXVIII, 8. (2) Ps. LXIV, 3.

Encore quelques jours, et vous vous reposerez dans Jéricho. Encore quelques heures de voyage dans le désert des enfans de Hammon, bientôt vous passerez le Jourdain; et alors tout opprobre sera effacé de votre visage, et toute larme de vos yeux. — Sur la gauche du fleuve sont les fatigues, il est vrai, les épreuves, les mépris, les combats; mais sur la droite, le repos, la gloire, les joies, les consolations éternelles. — Sur la gauche, Rabba et les enfans de Hammon; mais sur la droite, « la cité du Dieu vivant, la » multitude des esprits parvenus à la perfection, la Jérusa- » lem céleste, les milliers d'Anges (1). »

Oui, bientôt, après vous être reposés dans Jéricho, vous serez appelés à Jérusalem, bientôt vous entrerez par les portes dans la cité céleste, au milieu des cris de joie du peuple de Dieu, aux acclamations des Anges, bientôt vous verrez le Roi de gloire, vous verrez Jésus, vous verrez notre bon Roi, qui, de sa montagne sainte, a compté toutes vos douleurs, et qui vous attend dans les palais de sa gloire. — Alors, il vous donnera des robes de rechange, « de longues robes lavées et blanchies dans le sang de l'Agneau (2); » il vous revêtira « de la justice des saints, » et de sa main royale il essuiera toute larme de vos yeux. — Alors un grand cri sortira de la cité céleste, et toute l'assemblée des Saints et des Anges vous proclamera bienheureux.

Oh! oui, bienheureux dans ce grand jour, mille fois heureux celui qui aura souffert quelque chose pour ta cause, ô mon Sauveur! Bienheureux alors qui aura compris, comme Moïse, que « ton opprobre est une richesse plus grande que » tous les trésors de l'Égypte! » Bienheureux qui pourra te

(1) Hébr. XII, 22. (2) Apoc. VII, 14; XIX, 8.

montrer quelques marques et quelques nobles flétrissures reçues à ton service et dans l'obéissance de ta Parole!

Voilà, Mes Frères, notre première leçon, et voici maintenant la dernière : c'est l'histoire de Joab qui va nous la donner, à la tête des armées d'Israël. — J'accomplis l'explication de mon texte, et c'est par là que nous finissons.

« *Les enfans de Hammon*, dit notre texte, *comprenant* » *bien qu'ils s'étaient mis en mauvaise odeur auprès de David,* » et que par l'éclatant outrage qu'ils venaient de lui faire ils allumaient une guerre d'extermination, se hâtèrent de députer chez toutes les nations qui vivaient entre les rives de l'Euphrate et la chaine du Liban, pour se coaliser avec elles; ils surent se résoudre à d'énormes sacrifices; et pour pouvoir marcher avec avantage contre un capitaine aussi redoutable que l'était David, et contre un peuple aguerri déjà par vingt ans de combats et de victoires, ils n'hésitèrent pas, comme nous l'apprenons des Chroniques (1), à consacrer la somme de mille talens hébraïques, c'est-à-dire de plus de cent mille livres pesant d'argent, pour aller prendre à leur solde, jusque dans la Mésopotamie, des gens de cheval et des chariots de guerre.

A la nouvelle de ces immenses préparatifs, David résolut aussitôt de prévenir ses ennemis, en portant ses armes sur leur territoire, et fit partir sans retard ses neveux Joab et Abisaï, auxquels il confia tout ce qu'il y avait de plus vaillant en Israël.

Joab se hâta de marcher contre les Hammonites, qui, n'osant pas se mesurer avec lui dans la campagne, s'étaient rangés devant les murs de Médéba; mais bientôt il apprit

(1) Chr. XIX, 6.

que les rois de Mahaca, de Réhob et de Tsoba s'étaient mis en bataille sur les derrières de son armée, afin de le prendre à dos pendant qu'il aurait affaire aux Hammonites, et de l'écraser sous leur nombre.

Le danger était imminent; mais Joab eut bientôt pris son parti. — « *Ayant aperçu*, dit notre texte, *que le front de la* » *bataille était contre lui devant et derrière*, » il déploya dans cette rencontre les hautes qualités guerrières qui depuis si long-temps l'avaient mis à la tête des plus illustres capitaines de David. Il prit sous ses ordres l'élite de l'armée, pour attaquer en personne les plus redoutables de ses ennemis, et donna la conduite du reste du peuple à Abisaï son frère, qui se rangea contre les enfans de Hammon.

Quand ces dispositions eurent été prises, il fit sa harangue. Elle fut courte, mais mâle et religieuse; et l'on y put reconnaître la noble expression d'un cœur résolu, et d'une confiance calme au secours du Tout-Puissant.

« *Si les Syriens sont plus forts que moi?* dit-il à Abisaï, » *tu viendras me délivrer; si les enfans de Hammon sont plus* » *forts que toi, j'irai te délivrer. Montre un cœur mâle*, mon » frère, *et portons-nous vaillamment pour notre peuple et pour* » *les cités de notre Dieu; et puis l'Éternel fera ce qui sera bon* » *devant ses yeux.* »

La bataille ne tarda pas à s'engager; Joab et le peuple qui était avec lui marchèrent contre les Syriens, qui bientôt eurent pris la fuite, et les enfans de Hammon, ayant vu leur défaite, tournèrent le dos devant Abisaï, et cherchèrent un refuge derrière les murailles de Médéba.

Cependant, Adarhezer et les Syriens soulevèrent bientôt après pour leur cause toutes les nations syriennes, et firent même arriver à leur secours les peuples de la Mésopotamie.

— Cette coalition de tant de rois obligea David de conduire la guerre en personne, et d'y porter toutes les forces de son royaume. « *Il assembla tout Israël,* » dit notre texte, et bientôt, ayant atteint ses ennemis près de Hélam, au-delà du Jourdain, il leur livra la plus terrible bataille qu'on eût vue encore de son règne. Les Syriens y perdirent sept mille chariots de guerre, quarante mille fantassins, et Sobac lui-même, le chef de leur armée. Abattus par tant de défaites, « *leurs rois se soumirent à David, et ne pensèrent plus à* » *secourir les enfans de Hammon.* » — Ce sont là les dernières paroles de notre texte.

Je vous l'ai déjà dit, ô vous qui avez connu les jours de votre visitation, et qui désirez désormais que votre Dieu soit glorifié dans votre vie et dans votre mort, je vous l'ai dit : que l'admirable langage de Joab à la bataille de Médéba vous serve de leçon; car il décrit en deux mots toute la vie d'une ame fidèle. « *Combattons vaillamment, et puis* » *l'Eternel fera ce qui sera bon devant ses yeux.* »

Oui, rachetés du Seigneur, combattons vaillamment, et puis remettons toute notre affaire, tous nos intérêts, tout notre avenir à Celui qui nous a aimés le premier, qui nous garde, et qui, nous ayant tout pardonné, fera tourner toutes choses à notre plus grand bien. « Si Dieu est pour nous, » qui sera contre nous? »

Oui, voilà le langage d'une ame chrétienne qui a connu les jours de sa visitation; voilà sa vie. Elle croit, et elle agit; elle se confie, et elle combat; elle prie, et elle travaille. Sa foi la rend active et obéissante; et son obéissance, bien loin de distraire sa foi, l'exerce et la fait grandir.

« *Combattons vaillamment, et l'Eternel fera ce qui sera bon*

» *devant ses yeux.* » En avant! se dit-elle, comme si tout le succès devait dépendre d'elle, en même temps qu'elle regarde en-haut, persuadée que tout le succès est dans la main de son Dieu. En avant! puisque « je puis tout en » Christ qui me justifie (1). Et si je sais que hors de Christ » je ne puis rien » de bon (2); si je sais que tout me vient de Dieu, même la force de marcher en avant et de combattre avec vaillance; si je sais « qu'*il fera ce qui sera bon* » *devant ses yeux,* » je sais aussi qu'il m'ordonne d'aller en avant et de combattre avec vaillance; et je sais que c'est sur le chemin de l'obéissance que ses fidèles s'assurent de sa présence, et ressentent ses consolations. Ah! je n'ai pas besoin de concilier toutes ces pensées par de savantes théories; je sais qu'elles se concilient dans le cœur de ses rachetés : que me faut-il de plus?

En avant donc avec foi, ô mon ame! voilà pour le fidèle son mot d'ordre de tous les jours. — Mon Dieu, qu'ai-je à faire aujourd'hui pour ton service? Je voudrais ne plus perdre un jour; je n'en ai que trop perdu. Je sais que *le front de la bataille est contre moi devant et derrière :* eh bien! mon Dieu, dès aujourd'hui, où sont mes ennemis? En arrière, qu'ai-je à réparer? En avant, qu'ai-je à surmonter? Il y a derrière moi une grande faute à réparer; il y a devant moi des tentations à surmonter, une résolution décisive à prendre, une démarche à faire. Il m'en coûtera beaucoup, Seigneur; mais en avant, oui, en avant avec foi; et tu feras le reste. « *Combattons vaillamment; et puis, que l'Eternel fasse* » *ce qui sera bon devant ses yeux!* »

Tel était donc l'admirable langage de Joab à la tête des

(1) Phil. IV, 13. (2) Jean XV, 4, 5.

armées d'Israël. Mais prenons-y bien garde, et c'est par cette remarque que je vais finir. Elle est aussi simple qu'elle est grave; et peut-être pour plusieurs d'entre vous est-elle plus importante que tout ce que vous venez d'entendre.

Vous avez admiré le langage de Joab; et cependant Joab, doué de grandes vertus humaines, n'était pas héritier de la vie éternelle. — La Bible, qui sonde les cœurs et les reins, nous l'a décrit avec clarté comme un homme « dont le cœur » n'était pas droit devant Dieu; » vendu à l'ambition, idolâtre du monde jusque dans sa vieillesse, cherchant la gloire qui vient des hommes, et non point celle qui vient de Dieu.

Il avait été l'assassin perfide d'Abner et d'Hamasa. Hautain et vindicatif, « il s'était jeté sur deux hommes plus » justes et meilleurs que lui (1); il les avait tués avec l'épée; » la ceinture qu'il avait sur ses reins, et les souliers qu'il » avait à ses pieds, étaient teints de ce sang qu'on répand » à la guerre, et qu'il avait versé pendant la paix. » Il devait plus tard encore manifester la dureté de son cœur, en conspirant avec Adonija contre les volontés révélées du Seigneur; il devait finir de la mort des criminels, et par un juste jugement de Dieu.

Vous le voyez donc, et mettez bien cette réflexion dans vos cœurs, ô vous qui voudriez sérieusement avoir mis à profit les jours de votre visitation; vous le voyez : il est facile souvent de parler un langage religieux; mais il faut que chacun de nous, après l'avoir tenu, mette aussitôt la main sur sa conscience, et se demande : Suis-je sincère, et mon cœur est-il droit devant Dieu?

(1) 1 Rois II, 5.

On peut être, comme Joab, un homme doué de qualités nobles et brillantes; — on peut, comme Joab, dont l'influence égalait en Israël celle même de David, être l'admiration et le guide de son siècle; on peut, comme Joab, avoir donné les plus éclatans témoignages d'un dévouement héroïque à son prince et à sa patrie; — on peut être un grand citoyen prêt à verser son sang pour son peuple et pour les cités de son Dieu; — on peut même, comme Joab, avoir reçu de fortes impressions religieuses, et déployé dans des occasions importantes de sa vie une certaine confiance en la providence de Dieu; — on peut être tout cela, et plus que cela; — et cependant « avoir été pesé à la balance, et » trouvé léger (1); » et cependant « n'avoir ni lot ni part » dans l'héritage éternel (2); et cependant porter un cœur irrégénéré, qui n'a pas pris Dieu pour sa portion, mais la terre, mais les hommes et la faveur des hommes, et qui, soumis à l'empire de ses convoitises, n'a réellement appris encore ni à connaître Dieu, ni à le prier, ni à le croire, ni à l'aimer.

Maintenant, que vous dirai-je? — Je vous supplierai de profiter de ces graves leçons et des jours de votre visitation. — Je vous supplierai de profiter de ce jour qui luit pour vous, et où Dieu vous visite encore une fois par sa Parole et par son Saint-Esprit. Je vous adresserai cette exhortation par laquelle St. Paul terminait son Épitre à Corinthe : « Examinez-vous vous-mêmes, éprouvez-vous vous-mêmes, » pour savoir si vous êtes dans la foi? » — Et comment? — « Ne reconnaissez-vous pas vous-mêmes, ajoute l'Apôtre, » que Jésus-Christ est en vous, à moins qu'en quelque sorte

(1) Dan. V, 27. (2) Act. VIII, 21.

» vous ne soyez réprouvés? » — Et j'ajouterai : Si vous ne le reconnaissez pas, oh! il est temps encore; le jour de votre visitation dure encore; allez à Jésus-Christ; allez vous procurer cette huile divine qui fera que votre lampe ne s'éteindra pas à l'arrivée de l'Époux, comme celle de Joab et de tant d'autres. « Allez vers ceux qui en vendent gra-
» tuitement. » Allez vers Jésus-Christ, qui a dit : « Je ne
» repousserai point dehors celui qui viendra à moi. »

O mon Dieu! « j'ai conclu que ma portion était de garder
» ta Parole. Je t'ai supplié de tout mon cœur, aie pitié de
» moi selon ta Parole. — Amen! »

—

LE

RETOUR DE L'ARCHE

ET LE

RÉVEIL DU PEUPLE

AUX JOURS DE SAMUEL.

SERMON

SUR 1 SAMUEL VII.

Ceux donc de Kirjath-Jeharim vinrent et firent monter l'Arche de l'Éternel; et ils la placèrent dans la maison d'Abinadab, sur le coteau; puis ils consacrèrent Éléazar, son fils, pour garder l'Arche de l'Éternel.

Or, il arriva que, depuis le jour où l'Arche de l'Éternel fut déposée à Kirjath-Jeharim, il se passa un long temps, savoir vingt années; puis toute la maison d'Israël soupira après l'Éternel.

Alors Samuel parla à toute la maison d'Israël, en disant : Si vous vous retournez de tout votre cœur à l'Éternel, ôtez du milieu de vous les dieux des étrangers, et Astaroth ; et rangez votre cœur à l'Eternel, et servez-le Lui seul, et il vous délivrera de la main des Philistins.

Alors, les enfans d'Israël ôtèrent les Bahalins et Astaroth ; et ils servirent l'Éternel seul. Et Samuel dit : Assemblez tout Israël à Mitspa, et je prierai l'Éternel pour vous. Ils s'assemblèrent donc à Mitspa, et ils y puisèrent de l'eau, qu'ils répandirent devant l'Éternel, et ils jeûnèrent ce jour-là, et ils dirent : Nous avons péché contre l'Éternel! Et Samuel jugea les enfans d'Israël à Mitspa.

Or, quand les Philistins eurent appris que les enfans d'Israël étaient assemblés à Mitspa, les gouverneurs des Philistins montèrent contre Israël, et les enfans d'Israël l'ayant appris, eurent peur des Philistins. Et les enfans d'Israël dirent à Samuel : Ne cesse point de crier pour nous à l'Éternel notre Dieu, afin qu'il nous délivre de la main des Philistins.

Alors Samuel prit un agneau de lait, et l'offrit tout entier à l'Éternel en holocauste. Puis Samuel cria à l'Éternel pour Israël, et l'Éternel l'entendit.

Il arriva donc, comme Samuel offrait l'holocauste, que les Philistins s'approchèrent pour combattre contre Israël ; mais l'Éternel fit gronder en ce jour-là un grand tonnerre sur les Philistins, et les mit en déroute, et ils furent battus devant Israël ; et ceux d'Israël sortirent de Mitspa, et ils poursuivirent les Philistins, et ils les frappèrent jusqu'au-dessous de Bethcar.

Alors Samuel prit une roche, et il la mit entre Mitspa et le rocher, et il appela le nom de ce lieu-là Eben-Hezer ; et il dit : Jusques ici l'Éternel nous a secourus!

Et les Philistins furent abaissés, et ils ne vinrent plus depuis ce temps-là au pays d'Israël, et la main de l'Éternel fut sur les Philistins tout le temps de Samuel. Et les villes que les Philistins avaient prises sur Israël, retournèrent à Israël,

depuis Hékron jusqu'à Gath, avec leurs confins. Samuel donc délivra Israël de la main des Philistins, et il y eut paix entre Israël et les Amorrhéens. Et Samuel jugea Israël tous les jours de sa vie.

Et il allait tous les ans faire le tour à Béthel, et à Guilgal, et à Mitspa, et il jugeait Israël en tous ces lieux-là. Puis il s'en retournait à Rama, parce que sa maison était là, et il jugeait là Israel; et il y bâtit un autel à l'Éternel.

L'un des plus beaux spectacles qu'ait jamais présenté le peuple de Dieu, nous est offert dans le texte de ce jour : c'est le réveil de la religion chez toutes les tribus des Israélites; c'est le succès magnifique qui vient enfin consoler le ministère de Samuel après vingt années de prédications et de prières; c'est, à la suite de longs égarements, toute une nation qui déplore son injustice, qui soupire après l'Éternel, qui revient à la Bible, et qui retrouve le bonheur.

Cependant, au moment de déployer devant vous cet admirable tableau, je me sens pressé de vous signaler une illusion qui pourrait vous en faire perdre le fruit, et je dois vous mettre en garde contre la fausse direction que prennent trop facilement les pensées des hommes religieux, lorsque la bonté divine leur met sous les yeux les effets nationaux de l'Evangile, et des scènes semblables à celles de notre texte.

Quand la vraie religion reprend son empire sur les masses, elle y porte toujours avec elle deux sortes de bienfaits. Les premiers sont nationaux : elle éclaire, elle épure, elle élève les peuples; elle leur donne la vie avec la paix, l'ordre avec la liberté, le calme avec la force : tout leur prospère;

l'Éternel est leur Dieu. Les seconds de ces bienfaits sont individuels : elle y rétablit dans les ames l'image de Dieu, elle couvre la multitude de leurs péchés, elle les arrache à Satan, elle jette pour elles un pont entre l'enfer et le ciel, elle les délivre de la mort. Les premiers de ces bienfaits sont pour ici-bas; ils se passent dans le temps, bientôt ils finiront. Les seconds de ces bienfaits sont pour le ciel; ils se passent dans l'éternité, jamais ils ne finiront. Mais trop souvent il arrive que la vue des uns nous fait méconnaître les autres, et que donnant à nos pensées un tour inutile et tout humain, nous assistons à ces grands effets de l'Évangile moins en Chrétiens qu'en philanthropes; nous y sympathisons avec les joies terrestres qui reviennent toujours pour un peuple sur les pas de la religion, plutôt qu'avec cette joie du ciel dont s'émeuvent les anges quand les pécheurs se convertissent. Et comme l'existence des nations s'accomplit sur la terre, et que leur responsabilité se termine à la terre, nous oublions trop facilement que notre existence à nous et notre responsabilité sont dans l'éternité. Nous oublions que le juge va nous passer en revue, non pas nation par nation, mais ame par ame, si j'ose ainsi parler. Nous oublions que l'Évangile, bien qu'il porte chez tous les peuples qui le reçoivent, et en proportion même de leur attachement à ses doctrines, les lumières, la liberté, le développement de toutes les charités, en un mot toutes les prospérités et toutes les gloires, l'Évangile ne nous a pas tant été donné pour faire prospérer ici-bas les nations, que pour sauver les individus, homme par homme, d'une perdition qui serait sans retour. Au milieu de ces grandes choses qui s'accomplissent sous vos yeux dans les masses, vous portez vous-même une ame responsable : c'est là votre heure

décisive. Du sein de ces réveils nationaux une voix de Dieu s'est fait entendre; Jésus-Christ vous appelle; il va retirer ses filets sur les rivages de l'éternité; il va procéder aux séparations éternelles; il va mettre à part dans ses vaisseaux ce qu'il y a de bon; il va jeter ce qui est mauvais au feu qui ne s'éteint point. L'existence des nations, après tout, n'est que le drame d'une heure. Derrière ces toiles que la mort va nous faire dépasser et que vous touchez déjà presque avec la main, derrière cette scène rapide, commencent des réalités sans terme, où chacun des acteurs, quel qu'ait été le drame, et quelle qu'ait été la place qu'il y a occupée, va recevoir de son Maître selon qu'il aura rempli son rôle individuel, et «selon ce qu'il aura fait étant dans son corps (1).»

J'ai désiré que ces réflexions, présentes à vos consciences dès les premières paroles de ce discours, vous fissent porter des regards plus graves, je ne dis pas seulement sur le réveil religieux qui vous est exposé dans mon texte, mais bien plus encore sur celui dont la bonté de Dieu nous rend aujourd'hui les témoins dans son Église.

Vous le savez en effet : pendant que nous traversons la vie, on voit maintenant, dans toutes les tribus du monde protestant, beaucoup d'ames qui, comme les Israélites aux jours de Samuel, rejettent leurs idoles, soupirent après l'Éternel, s'écrient qu'elles ont péché, et retournent de toutes leurs forces vers le Dieu de leurs pères. Elles ont trouvé que les citernes crevassées d'une sagesse toute humaine ne contiennent point d'eau pour laver le péché et pour ôter la souillure (2), non plus que pour changer le cœur de l'homme, non plus que pour le consoler et pour le rafraîchir;

(1) 2 Cor. V, 10. (2) Zach. XIII, 1.

elles reviennent aux doctrines révélées de Dieu; elles ne veulent plus d'une demi-révélation, ni d'un demi-christianisme, ni d'un demi-salut, ni d'un demi-Sauveur, si j'ose ainsi parler; elles ont reconnu n'avoir rien à présenter à leur Juge que des titres de condamnation; elles vont chercher à Kirjath-Jéharim l'Arche de Dieu long-temps délaissée; elles recourent au sang de la croix; elles reçoivent la bonne nouvelle d'une réconciliation toute gratuite; elles trouvent la paix, et tout est changé.

Maintenant donc, prenons-y garde! quand vous portez vos regards sur ce vaste mouvement, il ne s'agit pas tant, pour vous, de savoir ce que pourra devenir dans quelques années ou Genève, ou la Suisse, ou l'Europe, ou le monde; mais ce que deviendra dans quelques mois, lorsqu'elle aura quitté ce corps, cette ame d'un pauvre pécheur, cette ame immortelle qui vous fut commise, cette ame dont vous allez rendre compte et que Dieu voulait sauver. Il s'agit pour vous, non pas tant de savoir quand cette nation recevra l'Evangile, ou quand cette Eglise sera ramenée à la pureté de la foi; mais de savoir si cette ame, si vous-même vous avez reçu l'Evangile du Royaume, et si vous lui appartenez en vie éternelle.

Venez donc contempler avec recueillement ce retour d'Israël à l'Éternel son Dieu, pour le comparer à ce qui se passe aujourd'hui sous nos yeux. Venez assister aux scènes touchantes de Mitspa et d'Eben-Hezer, pour comprendre mieux celles de l'Europe, celles de la Suisse et celles de Genève. Venez suivre dans ses courses pastorales, au milieu des tribus, ce grand prophète, cet homme de prière que Dieu suscita dans ces jours reculés. Allons l'entendre quand il prêche, pour apprendre mieux ce qu'on nous prêche à nous-

mêmes; allons l'entendre quand il prie, pour apprendre mieux comment il faut prier.

Nous méditerons, verset par verset, les paroles de notre texte, sans nous proposer d'autre plan que d'en développer chacune des sentences, et d'y suivre l'ordre même où l'Esprit-Saint a voulu nous les donner.

Cette marche, qui nous semble toujours la plus sûre, parce qu'elle est aussi la plus respectueuse, nous fera parcourir les trois périodes successives de ce grand événement, et nous mettra sous les yeux trois tableaux également instructifs. J'ai dit trois périodes : celle de l'égarement du peuple aux jours de Samuel, celle de son retour à Dieu, celle enfin de son épreuve et de sa délivrance. J'ai dit, en d'autres termes, trois tableaux : dans le premier, c'est l'Arche de l'Éternel qui revient, et Samuel qui prêche durant vingt ans, au milieu d'un peuple égaré. Dans le second, c'est ce peuple long-temps égaré qui revient lui-même à l'Éternel, qui soupire après Lui, qui rejette toutes ses idoles, et qui ne veut plus que de Dieu seul. Dans le troisième enfin, c'est, après ce bienheureux retour, le peuple qui marche avec Dieu, et Dieu qui marche avec son peuple.

Oh! profitons du temps fugitif qui nous est donné, car bientôt les Samuel et les tribus qui les entendent auront passé devant leur Juge; bientôt ce Dieu que les Samuel nous prêchent sur la terre sera devant eux et devant nous. « C'est ici le temps favorable : les choses visibles s'enfuient; les jours vont finir; les siècles vont commencer. Mettons-les donc à profit, ces jours rapides, ces jours si petits par leur durée, mais si grands par leur avenir; soupirons aussi après l'Éternel; tendons nos deux mains vers ce Dieu qu'on priait avec tant d'efficace, il y a trois mille ans, à Mitspa, et que

nous trouverons toujours le même, parce que trois mille ans sont pour Lui comme trois jours, et trois jours comme trois mille ans. Et puisque nous voyons aussi de nos jours tant d'ames converties monter à Mitspa pour se réjouir en l'Éternel, et pour y poser avec adoration la pierre d'Eben-Hezer, ne restons pas endormis dans nos demeures ; ne nous enfermons pas dans nos tentes avec nos idoles que l'Éternel abhorre ; suivons le peuple de Dieu ; montons avec lui ; combattons le bon combat !

O si beaucoup d'ames, Seigneur, apprenaient *à soupirer après* toi ! O si ces jours, où tes Églises se raniment, devenaient aussi pour notre tribu des jours de réveil ! O si nous apprenions tous à te chercher avec plus d'instance, plus de sincérité, plus de prières ! O si tu daignais pousser de nouveaux Samuel dans cette moisson déjà blanche et prête à moissonner !

I.

Le premier tableau que nous présente notre texte, c'est l'Arche sainte revenue, et Samuel prêchant avec ardeur, au milieu d'un peuple rebelle et démoralisé ; c'est ce long période de déréglement et d'incrédulité qui précéda le réveil des Israélites, et dont le beau ministère de Samuel ne put les sortir qu'après vingt années de travaux et de prières.

Pour en bien comprendre le récit, rappelons-nous l'état d'Israël aux premiers jours de cet homme de Dieu.

Tout devait être alors un sujet de profonde amertume pour le cœur d'un véritable Israélite, de quelque côté qu'il portât les yeux. S'il regardait à la terre, ce peuple avait abandonné son Dieu ; s'il regardait au ciel, Dieu avait aban-

donné son peuple. Le relâchement et la corruption avaient envahi toutes les familles israélites; et l'Éternel, pour les châtier, les avait abandonnées, en-dedans à toutes les convoitises de leurs ames, et en-dehors à toute l'inimitié des Philistins. Comme ils ne s'étaient pas souciés de le connaître, Dieu les avait livrés à leurs sens dépravés (1); il les avait punis de leurs ténèbres par des ténèbres; il avait laissé s'épaissir celles qu'on avait préférées à la lumière; « la Parole de Dieu était rare dans ces tristes jours (2); » et l'on n'entendait plus de prophètes en Israël. Hélas! en effet, les prêtres eux-mêmes avaient égaré le peuple. Au lieu d'honorer leur ministère, au lieu de se lever pour la cause de Dieu, au lieu d'annoncer sa Parole et de proclamer ses puissantes vérités, ils ne voulaient plus de la Bible, ni des vérités de la Bible; et l'on avait vu même les deux fils du sacrificateur Héli, souiller jusqu'aux abords du sanctuaire par les plus abominables débordemens. Aussi les maux du dehors égalaient-ils les désordres du dedans. Les Philistins avaient été deux fois vainqueurs; trente-quatre mille Israélites avaient été égorgés sur le champ de bataille avec les fils d'Héli; enfin l'ARCHE, l'Arche sainte, l'Arche même de l'Éternel, était demeurée dans leurs mains! A peine avait-elle été traînée en triomphe dans leur temple, que par deux fois leur grand idole, Dagon, renversé de son trône, avait roulé dans la poussière; et que bientôt des fléaux surnaturels les frappant coup sur coup, les avaient forcés à renvoyer sur la frontière des tribus ce redoutable trophée. L'Arche de Dieu, traînée miraculeusement, avait fait sa rentrée en Canaan, seule pour ainsi dire, et comme

(1) Rom. I, 28. (2) 1 Sam. III, 1.

dans le triomphe de la victoire. Mais c'était en vain! les Israélites, depuis long-temps exercés au mépris des choses saintes, ayant osé la regarder avec irrévérence, une plaie soudaine et sévère était tombée sur eux; et ces malheureux, au lieu de reconnaître leur faute, ne s'étaient empressés qu'à se défaire de ce dépôt inestimable, et connaissant la piété des habitans de Kirjath-Jéharim, ils s'étaient hâtés de leur envoyer dire : « Les Philistins ont ramené l'Arche de » l'Eternel; descendez et faites-la monter dans votre ville. »

C'est jusque-là, Mes Frères, que nos exercices précédens ont dû porter l'histoire qui nous occupe; et c'est là que je viens la reprendre, en ouvrant devant vous le chapitre de ce jour.

Voyez quel spectacle frappant il nous présente dès ses premiers versets! C'est Dieu qui vient par un double bienfait, déployer ses miséricordes sur un peuple qui le hait. C'est l'Arche de son alliance qu'il ramène, et son prophète Samuel qu'il envoie au milieu d'une nation rebelle à sa Parole et souillée de mille vices. C'est la miséricorde divine qui va se tenir à la porte de ces cœurs endurcis, et qui ne cessera d'y frapper, pendant vingt ans, par la prédication miraculeuse du plus grand de ses prophètes, et par un culte rétabli devant l'Arche à Kirjath-Jéharim. Le peuple dort, mais la miséricorde veille; le peuple est perdu, mais la miséricorde vient chercher et sauver ce qui est perdu; le peuple fuit Dieu, mais Dieu poursuit le peuple; Dieu prend patience, et, pour me servir de ses propres expressions, Dieu ne cesse pendant vingt ans « d'étendre tout le jour ses mains » vers un peuple rebelle et contredisant (1). »

(1) Rom. X, 21.

O gratuité du Dieu « de qui, par qui et pour qui sont » toutes choses (1)! » gratuité qui traverse les siècles, poursuivant ton œuvre, ne t'arrêtant jamais, qui ne te reconnaîtrait à ces caractères!

C'était quand tout, chez les Israélites, irritait les yeux de sa gloire, que l'Éternel leur avait préparé son prophète Samuel. C'était quand tout semblait n'appeler sur eux que des vengeances, c'était quand le cri de leurs iniquités s'élevait avec le plus de bruit vers le ciel, qu'on avait vu venir à Silo, devant la porte du tabernacle, une jeune femme, accompagnée d'un très-petit enfant. « J'avais supplié l'Éternel » pour obtenir ce fils, » disait-elle; « il a exaucé ma prière; » c'est pourquoi je le prête à l'Éternel, pour qu'il le serve » tous les jours de sa vie. » Elle arrivait des montagnes d'Éphraïm; c'était son fils unique; elle venait de le sevrer; il était le fils de ses prières et de ses larmes; mais elle le donnait à Dieu; et cet enfant était Samuel. Depuis ce jour, en effet, vêtu d'un éphod de lin, comme les sacrificateurs, il avait vaqué au service du tabernacle, il avait grandi en la présence de l'Éternel, il s'était rendu agréable tant à l'Éternel qu'aux hommes; et bientôt « tout Israël, depuis Dan » jusqu'à Béer-Sebah, » avait reconnu, nous dit l'Écriture, que le Seigneur se manifestait à Samuel en Silo, et l'avait honoré comme un prophète du Dieu vivant.

Dès que le malheureux Héli eut fini sa carrière, Samuel, malgré sa jeunesse, avait commencé la sienne; et pendant vingt ans il l'avait dû fournir sans en apercevoir les fruits. Il parcourait les villes et les villages de la terre sainte; il conjurait que l'on revînt à Dieu; il prêchait aux grands et aux

(2) Rom. XI, 36.

petits cette vérité toujours la même, et cependant toujours nouvelle de la réconciliation gratuite d'un pécheur qui croit aux promesses de son Dieu. « Croyez la bonne nouvelle, croyez l'Évangile; et puisque l'Éternel s'y déclare un Dieu qui pardonne, retournez à Lui de toute votre ame, présentez-lui des cœurs froissés; venez, et quand vos péchés seraient rouges comme le vermillon, ils seront blanchis comme la laine! » — Ainsi prêchait Samuel, tandis qu'en même temps il priait avec ardeur. Bien persuadé qu'un vrai serviteur du grand Berger des ames peut autant et plus encore pour le bonheur des troupeaux de son maître, dans le tabernacle de la prière, que dans la chaire de vérité, tandis que Samuel criait à ses frères : Revenez à Dieu! il criait plus fort encore à l'Éternel : O Éternel, reviens à ton peuple! Et telle avait été la puissance de ses prières que Dieu lui-même ne les comparait qu'à celles de l'incomparable Moïse, et que cinq cents ans encore après qu'il eut cessé de vivre, Dieu, pour exprimer le comble de son indignation contre Juda, disait à Jérémie : « Quand Moïse et Samuel se » tiendraient devant moi, je n'aurais pourtant point d'affec- » tion pour ce peuple (1). »

Voilà donc le ministère que Dieu daigna maintenir vingt ans au milieu d'un peuple rebelle! Voilà jusqu'où put aller cette gratuité de l'Éternel, qui passe par-dessus les iniquités de son peuple, cette tendresse du Berger qui court après la brebis égarée, cet amour de Dieu qui fait les premières avances au pécheur le plus ingrat; qui lui demande son cœur comme s'il en avait besoin, et comme si les rôles étaient changés, comme s'il était, Lui, la créature, et nous

(1) Jérém. XV, 1, 7.

le créateur; Lui, l'être indépendant, l'héritier du tombeau, et nous, l'Ancien des jours et la source des eaux vives!! O gratuité, gratuité de mon Dieu! encore une fois, qui ne te reconnaîtrait à ces caractères? Gratuité, sans laquelle il n'y aurait plus d'église ici-bas, sans laquelle aucun enfant d'Adam ne reviendrait de son dégoût des choses du ciel et de son éloignement pour un Dieu de sainteté; sans laquelle la terre ne porterait plus que des héritiers du feu éternel, et ne roulerait dans l'espace aux yeux des anges que comme une étoile, errante, comme un monde sans soleil, à qui « l'obscurité des ténèbres est réservée pour l'éternité. » Gratuité de mon Dieu! seule ressource des nations, et seule ressource des consciences dans tous les temps, qui de nous ne retrouverait ici l'histoire de son ame et les expériences de sa vie! Auquel d'entre nous ne t'es-tu pas manifestée dans le temps même de ses plus coupables égaremens! Combien de fois ne t'avons-nous pas vue nous préparer des moyens de retour, des occasions de repentir, des avertissemens pénétrans, des humiliations bienheureuses et des épreuves salutaires! Qui de nous, dans les jours mêmes où il avait le plus mérité l'horrible malheur d'être à jamais abandonné, ne t'a pas vu courir après lui comme une mère alarmée, lui tendre les bras, l'appeler par son nom, souvent l'arrêter dans sa fuite et le serrer sur ton sein pour faire bientôt tomber dans ce cœur rebelle les regards tout puissans de tes reproches et de ta tendresse!

Mais, ce n'était pas tout, Mes Frères, car Dieu, dans les jours qui nous occupent, avait fait plus encore pour ramener à lui le peuple d'Israël.

Dans le même temps qu'il leur suscitait un prophète tel que Samuel, Dieu leur avait aussi rendu, par une longue

suite de miracles, l'Arche de son alliance. Elle revenait alors chez les Israélites, et de la ville de Bethsémès, elle arrivait à Kirjath-Jéharim, pour seconder par son muet et puissant langage les prédications du prophète de l'Éternel. Mais elle ne rentrait non plus au milieu de ce peuple ingrat que comme y venait Samuel, je veux dire, par pure grâce, et sans autre motif que la gratuité de Dieu. « Je ré-
» pandrai sur vous des eaux pures, et je vous purifierai de
» toutes vos souillures, avait dit l'Éternel; je vous ôterai
» le cœur de pierre; je vous donnerai un cœur nouveau et
» un esprit nouveau; mais je ne le ferai point à cause de
» vous, ô maison d'Israël! afin que vous le sachiez et que
» vous soyez honteux. Je ne le ferai qu'à cause du nom de
» ma sainteté (1). »

Cependant, avant d'aller plus loin, et pour que nous puissions comprendre entièrement cette première partie du récit de notre texte, il est nécessaire que nous sachions bien tous ce qu'était cette ARCHE de l'alliance, au-dessus de laquelle le Seigneur Dieu faisait si souvent entendre sa voix et manifestait sa présence aux Israélites. Vous nous permettrez cette digression, si c'en est une, Mes Frères. Qu'était-ce que cette Arche? — nous devons l'expliquer.

Personne de vous n'ignore, sans doute, que l'ARCHE DE L'ALLIANCE était ce qu'il y avait de plus sacré dans le sanctuaire. — Symbole du « trône de la grâce, » revêtue de l'or le plus pur, et destinée à contenir la sainte loi de Dieu, elle était placée au-delà du voile « dans le lieu très-saint, » où le seul souverain sacrificateur avait le droit de pénétrer, et où il n'entrait même qu'une seule fois l'année, à la grande

(1) Ezéch. XXXVI, 25, 32.

fête des expiations, représentant ainsi l'entrée que notre grand Sacrificateur Jésus-Christ a faite au ciel, « après la mort qu'il a dû souffrir « une seule fois pour l'expiation de nos péchés. » Je parle avec Saint Paul (1).

Mais il y avait en l'Arche quelque chose de plus remarquable encore et de plus vénéré; je veux parler de son couvercle d'or, sur lequel le sacrificateur versait le sang des victimes, et que l'on appelait le PROPITIATOIRE ou ce qui rend Dieu propice.

Maintenant, Mes Frères, avez-vous reconnu quel était l'usage et de ce monument et de cette cérémonie? Avez-vous bien compris que c'etait la représentation la plus simple à la fois et la plus sublime du moyen par lequel la miséricorde divine avait pourvu, dès l'origine des siècles, à la rédemption de tous les élus par Jésus-Christ?—Oui, c'était un admirable symbole, dont le langage, déjà dans ces temps reculés, était à la portée des esprits les plus simples, et qui leur représentait la seule voie par laquelle une créature coupable, long-temps rebelle et souillée encore, peut s'approcher de Dieu, de Dieu qui cependant a le mal en horreur, de Dieu qui ne saurait tenir le coupable pour innocent. (2)

Vous interprêterai-je un langage si clair à la fois et si plein de profondeur? La courte explication que je vais vous en donner sera de l'Apôtre Paul et non pas de moi.

Pourquoi ce livre de la Loi placé dans l'Arche et comme au pied du trône de Dieu? Comment m'approcherai-je avec confiance de mon Créateur et de mon Juge que j'ai tant offensé, si je vois ouvert devant Lui, à la base de son trône,

(1) Héb. IX et X. (2) Exod. XXXIV, 7.

le livre de ses Commandemens qui j'ai tous transgressés? — Il y est écrit : Tu n'auras point d'autre Dieu devant ma face, tu ne te feras point d'idoles; et je me suis fait des dieux de la créature, et je n'ai su trop long-temps lui présenter qu'un cœur rempli d'idoles ! — Il y est écrit : Tu ne prendras point mon nom en vain ; tu sanctifieras mes sabbats, tu feras toute ton œuvre : et j'ai pris si souvent son nom en vain ; et je suis si loin d'avoir fait toute mon œuvre ; et j'ai si peu sanctifié ces précieux dimanches qu'il m'avait donnés pour le chercher ! — Il y est écrit : Tu honoreras ton père et ta mère : et le plus tendre des fils a tant de fois volontairement contristé le cœur de son père et le cœur de sa mère ! — Il y est écrit : Tu ne tueras point ; et celui qui a de la haine dans son cœur est mis au rang des meurtriers ! et j'ai tant de fois donné carrière à des mouvemens de dépit, de colère et de malveillance ! — Il y est écrit : Tu ne commettras point d'impureté ; tu ne déroberas point ; tu ne diras point de faux témoignage ; et l'Eternel Dieu a vu toutes les souillures de ma vie et de mes pensées ! et l'Eternel Dieu connaît que de fois j'ai fait aux autres ce que je n'aurais pas voulu recevoir de leur part ! et l'Eternel Dieu sait que de fois ma langue a rendu un témoignage infidèle de la vérité ! — Il y est écrit enfin : Tu n'auras point de désir du mal : et il suffirait déjà de ce seul commandement pour me renverser dans la poussière devant mon Juge !

Cependant, Mes Frères, c'est cette loi qui est dans l'Arche sainte ! cette loi terrible, cette loi donnée sur Sinaï au milieu des éclairs, « pendant que la montagne fumait comme » une fournaise », et que la terre « tremblait tout autour ; » —cette loi qui déclare maudit quiconque n'aura pas observé

ce qui y est écrit! (1) — Comment donc oserai-je m'approcher de mon Dieu, tant que je vois devant Lui, et comme au pied de son trône, un livre qu'il y a placé de ses mains, et dont toutes les pages prononcent malédiction contre moi?

Mais je vais au sanctuaire : j'y vois un sacrificateur qui traverse le voile, et qui entre dans le lieu très-saint. Qu'y va-t-il faire? Il y porte du sang. — Et quel est ce sang? — C'est celui du Testament de grâce, est-il dit; c'est le sang de la grande Victime! — Et qu'en fera-t-il? Il le verse sur le propitiatoire; il en couvre ainsi toute la loi.—Mais cette loi terrible de Dieu n'est-elle pas toujours là? peut-elle changer, et ne crie-t-elle pas malédiction?—Oh! oui, sans doute, la loi terrible de Dieu est toujours là; elle n'a point changé; elle crie vengeance contre tout transgresseur; elle prononce malédiction contre quiconque l'aura violée en un seul commandement! (2) Mais le sang de la grande victime l'a couverte, cette loi terrible; le sang de l'alliance est là: il crie réconciliation, il proclame que tout fut accompli! (3) Ainsi donc, le Dieu dont je m'approche ne peut plus voir cette loi qui me condamne, qu'à travers le sang versé pour la satisfaire; « car Jésus-Christ, notre souverain Sacrificateur, » est entré dans le ciel pour nous, » dit Saint Paul, « non » avec un sang étranger, mais avec son propre sang; et il » a été établi de tout temps pour PROPITIATOIRE par la foi » dans son sang; en sorte que les croyans sont, par la grâce, » gratuitement tenus pour justes par la rédemption de Jé- » sus-Christ, et que Dieu manifeste ainsi sa justice dans le » temps même qu'il tient pour juste le méchant qui a la » foi en Jésus-Christ. »

(1) Gal. III, 10. (1) Jacq. II, 10, 11. (2) Jean XIX, 30.

J'ai continué, Mes Frères, de parler avec St Paul (1).

Et remarquez encore que, dans le but d'imprimer en tous les cœurs le plus profond respect pour ces grands mystères de son amour, et pour cette Arche sainte qui leur en était à la fois le symbole et le gage, l'Éternel n'avait pas seulement défendu, sous peine de mort, qu'aucun autre Israélite qu'un fils de Lévi, osât y porter les mains ; il avait ordonné qu'on plaçât à genoux, sur le propitiatoire, deux chérubins d'or, dont le visage penché sur cet objet auguste et mystérieux, demeurât éternellement courbé pour en sonder les insondables profondeurs. Et c'était ainsi qu'il voulait nous rappeler que ces conseils de sa miséricorde, qui font la joie de ses élus, sont le continuel sujet de l'admiration des anges ; et que dans le vaste ensemble de ses œuvres, ces intelligences bienheureuses ne trouvent rien de plus digne d'occuper leurs adorations ardentes et leurs plus sublimes cantiques, que cette pensée par laquelle, sans violer la Loi sainte, leur Créateur a pu faire entrer tant de milliers et de millions de créatures rebelles dans les joies des anges et dans la gloire de sa présence.

A cette vue, leurs adorations s'embrasent, leur charité s'émeut, et dans leurs chœurs magnifiques, elles font entendre ce cri tendre et sublime : « Gloire à Dieu dans les lieux » très-hauts, paix sur la terre, bonne volonté dans les » hommes ! »

Telle fut donc, Mes Frères, l'Arche de l'Eternel. Vous voyez qu'elle était déjà pour les fidèles de ces siècles reculés, ce que la table de la Sainte-Cène est aujourd'hui pour vous. — La table « vous rappelle Jésus-Christ jusqu'à ce qu'il

(1) Rom. III, 23, 24, 25; IV, 5.

vienne : » (1) l'Arche leur rappelait Jésus-Christ jusqu'à ce qu'il vînt. L'une et l'autre étaient un symbole de ces mystérieux conseils du Très-Haut « où la bonté et la vérité se » sont rencontrées, où la justice et la paix se sont entrebaisées; (2) » l'une et l'autre nous montraient « Dieu juste et cependant Sauveur; (3) » l'une et l'autre, à travers la longue suite des siècles, durent redire à la terre ce nom de l'Eternel que proféra dans la nuée l'Éternel lui-même, lorsqu'il fit passer devant Moïse en Sinaï toute sa bonté : « Jéhova! Jéhova! le compatissant, le miséricordieux, et » lent à la colère; celui qui ôte l'iniquité, le crime et le » péché; et celui qui ne tient pas le coupable pour inno- » cent ! » (4) L'une et l'autre durent crier à tous les hommes que le Dieu qui leur a donné des lois immuables, et qui « est un Sinaï en sainteté », est cependant un Dieu dont le plus grand des pécheurs, lorsqu'il s'humilie et qu'il croit, peut encore s'approcher avec une entière confiance; un Dieu qui est un feu consumant, un Dieu terrible (5), mais un Dieu qui regarde au sang de la grande Victime promise à nos premiers parens dès les premiers jours du monde, mais un « Dieu qui pardonne tant et plus, et auprès de qui la rédemption se trouve en abondance (6). » La première criait donc de dessus le sang du propitiatoire, aux hommes des anciens jours, ce que nous crie, à nous, la seconde de dessus la sainte table à chaque retour de nos communions : O homme! malheureux et pécheur, as-tu ton âme travaillée et chargée? as-tu soif du pardon de ton Dieu? viens, viens!

(1) 1 Cor. XI, 26. (2) Ps. LXXXV, 10. (3) Esaïe, XLV, 21. (4) Exod. XXXIV, 7. (5) Héb. X, 31, XII, 26. (6) Esaïe, LV, 7; Ps. CXXX, 7.

il te recevra! Sa loi, si tu viens, peut-elle te condamner? Ne vois-tu pas ce propitiatoire qui la recouvre tout entière? Ne vois-tu pas ce corps rompu pour toi? N'entends-tu pas la voix de ce sang qui fut répandu pour la rémission des péchés, et « qui prononce de meilleures choses que celui d'Abel »? Viens donc, viens à Lui, viens gratuitement. « Il n'y a plus de condamnation pour ceux qui sont en » Jésus-Christ ». Qui accusera les élus de Dieu? Serait-ce Dieu, Lui qui justifie? Qui condamnera? « Serait-ce Jésus, » Lui qui mourut, qui ressuscita, qui est à la droite de » Dieu, et qui même prie pour nous! » (1)

En un mot, l'Arche sainte rappelait l'Évangile, l'antique Évangile, l'Évangile éternel, je veux dire la bonne nouvelle d'un pardon gratuit, annoncée aux enfans d'Adam, dès les premiers jours du monde, et par la connaissance de laquelle les élus de Dieu, dans tous les siècles, ont été ramenés à Lui, convertis et sauvés.

Mais, hélas! le souvenir de ces douces et puissantes vérités s'était presque éteint en Israël, et la grande masse de ce peuple ingrat et démoralisé les avait oubliées au milieu de ses prospérités charnelles : on avait délaissé les choses de Dieu; on avait adopté les maximes des peuples idolâtres; on s'était enfoncé dans les voies de la désobéissance et de l'incrédulité; on avait négligé les Saintes Ecritures; et tandis qu'on disait alors, sans doute comme aujourd'hui, que toutes les religions sont bonnes, pourvu qu'on vive bien, on vivait loin de Dieu, loin de sa Bible, loin de sa présence, loin de son salut et de ses voies.

(1) Rom. VIII, 32, 33.

Voyez, en effet, dans les circonstances du retour de l'Arche, la lamentable conduite des tribus.

Qui n'eût pensé qu'un événement si miraculeux et si plein de gloire aurait ranimé leur reconnaissance, aurait excité leur enthousiasme! L'Arche sainte, depuis sept mois, était tombée dans les mains de leurs ennemis. C'était peu que trente mille de leurs frères eussent trouvé la mort sur le champ de bataille; cette Arche, devant laquelle naguère le Jourdain s'était arrêté, les murailles de Jéricho s'étaient écroulées, les peuples guerriers de Canaan s'étaient évanouis; ce monument, qui, depuis quatre cents ans, montrait aux élus le seul chemin qui mène à Dieu, l'Arche sainte avait été prise par les Philistins, et conduite en triomphe à travers leurs pays, jusque dans le temple de leur dieu. — A l'ouïe de ce désastre affreux le vieux sacrificateur Héli était tombé mort à la renverse; sa belle-fille, femme de Phinée, s'était courbée, avait enfanté, et rendant aussitôt son dernier souffle, s'était écriée : « Iccabod! C'en est fait de notre gloire! »

Jamais désastre plus effrayant n'avait affligé des cœurs Israélites; et voici que tout-à-coup l'on apprend en Israël que l'Arche de l'Éternel, miraculeusement traînée, vient d'arriver sur les frontières des tribus! Les Philistins se sont vus contraints de la renvoyer eux-mêmes avec respect! Elle a confondu l'orgueil de leur victoire; elle leur a fait la guerre jusque dans leurs villes murées et dans les temples de leurs dieux; elle les a frappés au milieu de leur triomphe; elle a renversé leur idole dans la poussière; et maintenant elle revient en Israël, par sa seule puissance, ou pour mieux dire, par un pur effet des gratuités de l'Éternel! C'est Dieu qui la ramène au milieu de son peuple ingrat;

c'est le Dieu de Samuel qui les conjure ainsi de revenir à Lui! — Quel événement pour toute cette nation, et quel sujet d'actions de grâce! — Qui n'eût dû croire qu'à cette nouvelle surprenante les tribus se seraient émues, et que la joie de tout ce peuple se serait fait entendre au loin? Mais non! on l'accueille à peine à Bethsémès; on l'y dépose avec indifférence sur une pierre de la campagne; et c'est encore pour l'outrager par la plus coupable irrévérence! Et quand le Seigneur a dû punir tant d'audace, au lieu de revenir à Lui avec larmes et componction de cœur, ces malheureux se hâtent de se défaire de l'Arche comme d'un objet qui les importune : on l'envoie à Kirjath-Jéharim! Et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que tout Israël, le peuple et ses conducteurs, l'Eglise et ses ministres, sont plongés dans la même langueur. On ne s'embarrasse nulle part de l'Arche de Dieu; on l'oublie; on la laissera quarante ans dans la maison d'Abinadab!

Hélas! Mes Frères, tel est le spectacle que toutes les églises du monde sont venues, l'une après l'autre, et de siecle en siècle, présenter à nos regards; c'est ainsi qu'en lisant leurs annales successives, vous les verrez toutes, après les plus hautes bénédictions du Seigneur, obscurcir tour-à-tour la vérité, retomber dans la tiédeur, s'éloigner, par leur propre pente, du chemin de la vie, abandonner l'Arche sainte, je veux dire le grand dogme de la réconciliation gratuite du pécheur par la foi au sang de la croix; le traiter comme les Bethsémites, avec irrévérence, en y portant des mains profanes et les regards d'une curiosité sacrilége; ou bien, comme le reste d'Israël, en le méconnaissant, en le laissant reposer durant des années dans quelque village et dans quelque coin retiré du pays. Vous les verrez

alors encenser à leurs idoles, nier les dogmes les plus clairs, tenir pour profanes ou pour inutiles les plus sacrés et les plus chers objets de notre foi. Telle est l'histoire de toutes les églises les unes après les autres, jusqu'à ce qu'il plaise au Dieu tout-puissant de les ramener à Lui par des châtimens et par des délivrances.—Tant il est vrai que la religion vivante est dans le cœur de l'homme une plante étrangère, qui n'y prend l'existence, et qui ne l'y conserve, qu'autant que le Saint-Esprit l'y place de ses mains, et l'y nourrit de jour en jour.

Cependant, Mes Frères, penseriez-vous que la connaissance du vrai Dieu se fût absolument éteinte en Israël dans les jours qui nous occupent? Penseriez-vous que Dieu n'y vît plus d'adorateurs qui connussent ses promesses, qui se réjouissent dans l'Evangile de la réconciliation, et qui marchassent devant lui dans l'obéissance et dans la prière? Croirez-vous qu'il n'y eût plus alors d'Israélites qui attendissent, comme Abraham leur père, la cité permanente dont Dieu lui-même est l'architecte et le fondateur?

Non, Mes Frères, il n'en était point ainsi, et il n'était pas possible qu'il en fût ainsi. Non! le Seigneur avait encore son peuple dans ces jours ténébreux, et nous savons d'avance, par la Parole de Dieu, que, depuis la sortie du paradis d'Eden jusqu'au jour où le fils de l'homme viendra juger les vivans et les morts, Dieu ne doit jamais cesser d'avoir sur la terre une église d'élus, de rachetés et de fidèles, dont il purifie les cœurs par la foi, et qui ayant cru sur sa parole que leurs péchés sont couverts et leur iniquité tenue pour acquittée, le glorifient ici-bas par la lumière de leurs bonnes œuvres, en attendant qu'il les rassemble dans la maison paternelle des cieux. Nous savons par sa pa-

role que, depuis les jours d'Abel, le globe de la terre, dans sa course rapide, a dû toujours faire monter vers le ciel un encens de prières et des voix d'adoration. Nous savons que l'église, dans ce sens, est impérissable. Nous savons qu'elle a pu demeurer long-temps plus ou moins cachée aux regards de la chair; mais nous savons aussi que « jamais les portes » de l'enfer ne prévaudront contre elle. »

Voyez, par exemple, dans ces jours où l'impie Jézabel avait fait mourir par l'épée tout ce qu'elle avait pu trouver de fidèles adorateurs de Dieu; dans le temps où le pieux Élie, poursuivi par elle et réfugié dans la caverne d'Horeb, croyait être le seul homme fidèle qui restât en Israël, et s'écriait avec angoisse : « Je suis extrêmement ému à jalousie » pour l'Éternel, parce que les enfans d'Israël ont aban- » donné ton alliance, ô mon Dieu! ils ont démoli tes autels; » ils ont tué tes prophètes avec l'épée; je suis resté moi » seul, et ils cherchent ma vie! » — que lui fut-il répondu? — « Tu te trompes, Élie; je me suis réservé un reste de » sept mille hommes qui n'ont point fléchi le genou devant » Baal! »

Voyez encore, dans les siècles qui ont précédé notre bienheureuse Réformation, quand toute la terre, replongée dans les ténèbres, adorait les idoles et ne savait plus ce que c'était qu'une Bible; quand l'Arche sainte semblait universellement oubliée; quand il était rare de trouver, même parmi les grands, un homme qui sût lire; quand les prêtres brûlaient au feu tout homme convaincu d'avoir lu la Sainte-Ecriture en une langue vulgaire, ou de n'avoir pas fléchi le genou devant leurs images taillées; quand cette idolâtrie semblait couvrir la terre, où était l'Arche sainte? Où elle était, Mes Frères? elle s'était réfugiée dans les hautes vallées

de la Bohême et de la Calabre; elle était montée dans les châlets et les chaumières des Apennins et des Alpes; « il lui » avait été donné des ailes d'aigle pour s'enfuir dans ces dé- » serts de devant le dragon »; et c'était là qu'était alors pour elle Kirjath-Jéharim; c'est là qu'elle était allée chercher ses Abinadab et ses Éléazar; c'est là que Jésus-Christ avait son culte; c'est là que se continuait l'église de Dieu; c'est là que sa sainte Parole se lisait comme à genoux, et qu'on voyait les bergers l'enseigner à leurs enfans, et ceux-ci la reproduire aux yeux mêmes de leurs ennemis dans leur conduite aimable et déjà sainte, comme dans leur mémoire et sur leurs jeunes lèvres.

Voyez encore, dans les jours plus récens du siècle dernier, lorsque la Bible était un objet de ridicule et de rage, lorsque les plus beaux génies du temps semblaient conjurés contre elle; lorsque le Philistin la voulait avilir et les hommes d'Israël y porter des mains sacriléges; lorsque la doctrine seule vivifiante de la réconciliation du pécheur par la foi au sang de Christ, ne s'entendait plus annoncer que çà et là, dans les douze tribus du monde protestant, où était-elle cette Arche sainte? Vous l'auriez trouvée chez les hommes qu'on flétrissait alors de noms injurieux ou ridicules, chez des artisans et des laboureurs sortis des montagnes de la Bohême ou de la Moravie. Et dans le même temps où les princes d'Asdod s'écriaient dans Paris et dans Berlin : Ecrasons l'infame! vous auriez vu ces hommes méconnus du monde, mais connus de Dieu, traverser l'Atlantique, pour aller l'annoncer à de pauvres nègres esclaves, s'enfoncer dans les glaces du Groënland ou du Labrador pour l'aller faire connaître aux stupides Esquimaux, et changer par là ces hommes abrutis et sauvages en de douces brebis du trou-

peau de Jésus-Christ, en des hommes qu'on a vu bientôt soupirer après la sainteté, aimer jusqu'à leurs ennemis, élever vers le ciel de saints désirs, de nobles pensées, d'ardentes prières, et qui maintenant encore, du milieu de leurs neiges, font monter vers le trône de Dieu l'encens, peut-être le plus pur qu'il reçoive sur la terre.

Voyez, dans notre texte, la noble et touchante conduite des heureux habitants de la cité de Jéharim. Au milieu de l'irréligion générale et de l'apostasie de tout un peuple, voyez leur foi; voyez leur sagesse et la fermeté de leur zèle.

On vient leur dire de Bethsémès, qui était une ville de prêtres, qu'on n'y veut plus garder l'Arche de l'alliance. Les Bethsémites n'étaient pas si prompts à se séparer de l'Arche de Dieu, que le Jéhariens à s'en rendre possesseurs: rien ne les arrête. Si tout Israël et si les prêtres mêmes, négligent l'Eternel, pour eux s'approcher de Lui, c'est leur bien. « Ah! qu'il lève sur eux la clarté de sa face, » voilà leur bien!—Ils vont eux-mêmes, ils courent à Bethsémès; ils y prennent avec une sainte joie cette Arche de l'Eternel; ils la font monter à Kirjath-Jéharim. Ce n'est pas sur un rocher, au milieu des champs, comme les Bethsémites, qu'ils veulent la placer : s'ils avaient un palais, ou s'ils avaient un temple, ils l'y transporteraient. Où donc la déposeront-ils? Chez quelque fils d'Aaron? chez quelque ministre du sanctuaire? Hélas! les ministres du sanctuaire étaient alors étrangers à l'Arche de l'Alliance : ce n'était pas d'eux qu'on pouvait rien attendre; ce n'était plus le temps où les lèvres des sacrificateurs gardaient la science; ils avaient alors corrompu l'alliance de Lévi, ils avaient abandonné sa vérité; ils ne tenaient plus les chemins de l'Eternel. — Ils choisiront donc l'homme le plus honoré de leur cité,

le pieux Abinadab, dont la demeure, placée au sommet du coteau, conviendra mieux d'ailleurs à la majesté du sanctuaire. Et pour veiller sur ce dépôt sacré, ils désigneront le jeune Eléazar, plus fervent encore peut-être, ou du moins plus libre d'autres soins que ne l'était son père; et quand ils l'auront ainsi *mis à part*, ils le *sanctifieront*, comme le dit notre texte, pour cet auguste office; c'est-à-dire, qu'ils l'y consacreront par une cérémonie religieuse, où ils appelleront sur son ministère la bénédiction de Dieu notre Sauveur.

Mais que toutes les circonstances de cet événement sont remarquables et qu'elles sont instructives! — Qui était cet Abinadab et qui était cet Eléazar? Etait-ce des sacrificateurs? Non, je l'ai dit; ils n'appartenaient point à la race d'Aaron; à peine paraît-il qu'ils aient été Lévites, puisque leur nom même ne se trouve pas dans les dénombremens des familles de Levi. Ces mesures des Jéhariens sortaient de toutes les règles suivies en Israël; mais l'irrégularité même des temps les rendait légitimes; et Dieu voulut, par quarante années de bénédictions sur la cité de Jéharim et sur la maison d'Abinadab, y mettre les sceaux indubitables de son approbation.

Que faire, en effet, dans ces jours désastreux d'indifférence et d'incrédulité? Que faire, quand l'Arche sainte est errante, cachée, méconnue, et que les ministres de Dieu l'abandonnent? Si les fils d'Aaron se refusent à l'accueillir, ne faut-il pas que les simples enfans d'Abraham s'y portent à l'envie? Oui, certes, il le faut; et béni soit pour une église, le jour où les hommes laïques se lèvent pour l'Eternel! Et s'il ne se trouvait point d'enfans d'Abraham pour l'Eternel, alors c'est des étrangers, c'est des péagers, c'est des pierres mêmes qu'Il en susciterait.

Heureux Abinadab, heureux Eléazar! heureux fils, heureux père, heureux amis en Dieu! — Entrez donc, entrez ensemble avec l'Arche de l'Eternel et le propitiatoire dans votre heureuse demeure! Entrez en vous donnant la main, entrez en glorifiant Dieu, car le salut est entré aujourd'hui dans votre maison. Unis pour l'éternité par un lien plus durable que celui du sang, et aussi plus profondément doux, vous êtes désormais l'un à l'autre plus qu'un fils n'est pour son père, plus qu'un père n'est pour son fils! Regardez au même propitiatoire; espérez au même sang versé pour l'un et pour l'autre, et ne craignez plus que ni la mort, ni rien au monde vienne vous séparer; vous n'êtes plus séparables! et bientôt, oui, bientôt, Celui que vous avez voulu recevoir ici-bas dans votre maison d'argile, vous recevra lui-même à son tour dans les palais de sa gloire, dans sa cité céleste, dans sa demeure permanente, où la mort ne sera plus. O mon Dieu! mon Dieu! « que c'est une haute retraite que » le Dieu qui est de tout temps, et que d'être sous les bras » éternels! » (1)

Eh bien! Mes Frères, vous aussi, soyez aujourd'hui, chacun dans votre maison, des Abinadab et des Eléazar. — Dans ces jours où Dieu prépare évidemment un réveil au milieu de notre Israël, vous aussi, ayez à cœur qu'au sein de la tiédeur qui règne encore dans votre tribu, l'Arche sainte et son propitiatoire soit entrée avec la bénédiction de Dieu dans votre cœur, et s'il se peut aussi dans toute votre maison; je veux dire que la foi bienheureuse au sang répandu pour la rémission des péchés, soit le refuge de toute votre famille! Ah! c'est votre sûreté, c'est votre grande

(1) Deut. XXXIII, 27.

affaire; c'est la vie de votre ame, c'est la vie éternelle. Et dans cet office important et solennel, Mes Frères, ne vous en remettez pas à nous les sacrificateurs d'Israël. « Ayez de » la déférence » sans doute, comme le veut Saint Paul « pour ceux qui vous avertissent et qui veillent sur vos ames » comme devant en rendre compte »; (1) mais ne vous en tenez pas là; car s'il arrivait que nous ne fissions pas notre office, que deviendriez-vous? Si nous n'étions pas nets de votre sang, en serait-il moins sur votre tête? « Si le pécheur » meurt par la faute de la sentinelle, je redemanderai son » sang de la main de la sentinelle, » dit l'Eternel, « mais » ce pécheur mourra dans son iniquité. » Votre ame est à vous! vous en répondez, vous en rendrez compte. « Et que » donnerait un homme en échange de son ame? » — Imitez plutôt les nobles habitants de Bérée, qui, lorsqu'un Apôtre leur avait « parlé, s'en allaient dans leurs maisons conférer » avec soin les Ecritures, pour voir s'il en était ainsi. » (2) — « Ceux qui veulent croire par procureur, » disait un père de notre église, « pourraient bien n'être pas sauvés en personne! » et Dieu même ne veut pas que notre foi (fût-elle pure) soit jamais fondée sur le témoignage des hommes. Elle doit l'être sur le sien, qui seul ne peut tromper : voilà la foi; il n'y a que cela qui soit la foi.

Mais je dois poursuivre l'explication de notre texte et traverser avec vous les vingt années qui préparèrent d'abord et qui consommèrent enfin LE RÉVEIL du peuple de Dieu. — C'est le SECOND OBJET que le texte de ce jour a dû proposer à nos méditations.

(1) Héb. XIII, 17. (2) Act. XVII, 11.

Il y avait vingt ans que Samuel parcourait les villes et les villages de la terre sainte, leur dénonçant les jugements de Dieu, et les conjurant de revenir à Lui, lorsqu'enfin il eut l'inexprimable joie de voir se manifester dans toutes les tribus, et d'un bout à l'autre de la terre sainte, un réveil religieux, qu'on a généralement regardé comme un des événemens les plus extraordinaires de l'histoire d'Israël. « *Au bout de vingt ans*, est-il dit dans notre texte, *toute la* » *maison d'Israël soupirera après l'Eternel.*»

Qu'on se figure l'admiration, la joie sainte, l'attendrissement de cet homme de Dieu, lorsqu'il vit enfin descendre sur ses frères ces effusions du Saint-Esprit qu'il avait tant de fois appelées par ses ardentes prières; lorsqu'il vit toutes les familles de ce peuple si cher écouter avec avidité ses prédications, manifester une inquiétude générale et profonde sur leurs transgressions; présenter à l'Éternel des cœurs travaillés et froissés, se chercher entr'eux pour conférer les Ecritures, et pour l'invoquer ensemble; lorsqu'il vit des hommes jusque-là profanes, arrêter le cours de leurs égaremens pour les venir déplorer devant Dieu; lorsqu'il en vit d'autres, jusqu'alors indifférens à leur avenir éternel, et pénétrés de leur propre justice, s'alarmer sur cet avenir, et s'écrier avec anxiété, comme le geôlier de Philippe : Et moi! et moi, mon Dieu! « que ferai-je pour être sauvé? » En un mot, lorsqu'*au bout de vingt ans*, il vit *tout Israël soupirer après l'Eternel*!

Mes Frères, je dois maintenant adresser à vos consciences les prédications que l'heureux Samuel, à la vue de cet admirable retour, fit entendre de ville en ville à toute la maison d'Israël. Mon texte m'y appelle : mais avant de le

faire, il faut que je rapproche de vos ames le récit de ces faits, et pour cela il faut que je m'arrête, et que je vous présente, sur les années qui préparèrent ce réveil de tout un peuple, deux réflexions indispensables. Voici la première :

Ces bienheureux fruits de la prédication de Samuel, quand eut-il la profonde joie de les voir de ses yeux? — Vous venez de l'entendre : *Après vingt ans!* comme les missionnaires anglais d'Otahiti; après que ce prophète eut semé pendant vingt ans, avec larmes, mais avec foi, la parole de la réconciliation!

Ces vingt ans, sans doute, ne sont rien pour la plupart des lecteurs de la Bible. Ils semblent bien courts quand, en lisant dans les Ecritures l'histoire de Samuel, il suffit d'achever un verset pour les avoir franchis. Ces vingt ans semblent bien courts; mais voici pourtant ce qu'il faut se demander : Que devenaient les ames pendant ce long intervalle? Que devenaient-elles alors les ames de ces Israélites, qui, portés chaque jour dans les cimetières des tribus, finissaient leur épreuve et passaient sans retour dans les siècles d'une éternelle rétribution.

Hélas! pendant ces vingt années, les hommes, comme aujourd'hui, descendaient rapidement la vie, et s'enfuyaient comme l'aigle qui poursuit sa proie. Les uns, tout en volant au tombeau, s'étaient opposés au règne de Dieu qu'annonçait Samuel, et ils étaient morts! D'autres avaient osé, peut-être, en faire un objet de ridicule, et ils étaient morts! Un plus grand nombre, dans leur froide indifférence, avaient dédaigné d'écouter, et ils étaient morts! Ils avaient répondu comme ce fils de la parabole : « Oui, je vais! » mais n'étaient point allés; ou bien, comme les conviés : « Tenez-

» moi, je vous prie, pour excusé; j'ai acheté une terre, » j'ai pris une femme en mariage; » et ils étaient morts! — Pendant ces vingt ans, on trafiquait, on vendait, on achetait, on bâtissait; puis arrivait cette mort qu'on attend toujours, et qu'on n'attend jamais; cette mort qui décidait alors comme aujourd'hui la plus solennelle des questions : Est-il sauvé ou ne l'est-il pas? — Il est dans les filets de l'Evangile; mais y est-il vivant ou y est-il mort? Sera-t-il jeté dehors, ou sera-t-il accepté? Pendant qu'on prêchait à tout le peuple, qu'a-t-il fait? Pendant que les tribus soupiraient après l'Eternel, a-t-il soupiré? Pendant que les tribus priaient, a-t-il prié? Pendant qu'elles ôtaient du milieu d'elles Astaroth et les dieux des étrangers, avait-il rejeté lui-même ses abominables idoles? a-t-il choisi la faveur de Dieu pour sa portion? a-t-il pris pour lui cette bonne part, qui ne sera point ôtée?

O Mes Frères, Mes Frères, prenez-y garde! car vous êtes aujourd'hui dans ces vingt ans dont nous parlons. Vous avez eu le bonheur d'être appelés à l'existence dans ces jours où se prépare le réveil promis à nos églises. La Parole, « qui » était rare en Israël (1) » il y a quelques années, y abonde maintenant; les vérités de la foi sont plus souvent et plus clairement annoncées; les écrits religieux qui les expliquent s'y multiplient tous les jours; les hommes, les choses, les événemens, tout vous en parle; les progrès de l'Évangile chez les peuples païens, et les institutions chrétiennes qui le leur envoient nous les rappellent plus que jamais; et l'on voit jusqu'aux sciences humaines, qui s'élevaient naguère le plus haut contre la Révélation divine, venir aujourd'hui

(1) 1 Sam. III, 1.

l'une après l'autre s'incliner devant elle, reconnaître leur folle erreur, désavouer la témérité puérile de leur premier langage, et confesser comme Job que dans ces objections de leur enfance, elles ne firent « qu'obscurcir par des discours » sans science les conseils du Très-Haut (1). » Ah! prenez-y garde, encore une fois, je vous en supplie; vous êtes dans ces vingt ans dont parle notre texte; peut-être, dans vingt ans l'église de Genève verra-t-elle un grand peuple, soupirant après l'Eternel, sortir de cette indifférence si coupable et si triste où languit le grand nombre. Mais dans vingt ans, vous, où serez-vous? Eh! vingt jours déjà sont beaucoup pour des êtres tels que vous, qui comptez votre courte vie par minutes et par secondes. — Ne voyez-vous pas vos parens s'en aller, vos amis disparaître? — et vous vous envolez! Qu'importe donc au salut de votre ame ce qui se passera dans l'église de Genève vingt ans après qu'auront fini les jours de votre visitation, si cette ame n'a pas trouvé la paix avec son Dieu, si la vie n'est pas en elle à l'heure de votre mort, et s'il venait à se trouver que vous n'avez « ni lot ni portion dans cette affaire (2)? »

Voilà notre première réflexion sur ces vingt ans qui précédèrent la conversion d'Israël aux jours du prophète; et voici maintenant la seconde :

Quand Samuel fit-il entendre les prédications rapportées dans notre texte? Fut-ce pendant ces vingt premières années de son infatigable ministère? — Non! ce fut à leur terme. — Ce ne fut point dans le temps où le peuple se montrait encore endurci, où l'on négligeait la Sainte Bible, où l'on rejetait les mystères, où l'on s'adonnait aux coutumes

(1) Job. XXXVIII, 2; XLII, 3. (2) Act. VIII, 24.

des nations étrangères, où l'on n'avait d'oreilles que pour les affaires de la terre, que pour les nouvelles de la semaine, que pour les débats de la politique et que pour les sagesses de ce siècle. Non! ce fut quand ce peuple tout entier, se reconnaissant pécheur, vit avec douleur son éloignement de Dieu, et s'écria comme à la grande Pentecôte : « Hommes frères, que ferons-nous! » Ce fut quand *tout Israël soupira après l'Eternel.* — En un mot, Samuel ne commença point par là ses ardentes prédications; ce fut par là plutôt qu'il les finit. — Il y avait vingt ans qu'il prêchait en Israël lorsqu'il fit entendre les exhortations de notre texte.

Cette réflexion, Mes Frères, nous semble importante pour l'explication de ces faits, et nous la recommandons fortement à votre attention religieuse; parce que vous ne sauriez comprendre les prédications de Samuel, non plus que celles de Jésus-Christ ou des Apôtres, si vous ne savez en distinguer les époques successives.

En effet, il y a deux périodes très-distinctes dans la prédication de tout ministre fidèle, ou plutôt il y en a trois. Dans la première, il prêche la loi, dans la seconde il prêche l'Évangile, dans la troisième il prêche encore la loi. — Dans la première, il réveille le pécheur, dans la seconde il le convertit, dans la troisième il le fait marcher. — Dans la première, il crie à ses frères : Vous êtes condamnés et perdus, craignez, craignez la colère qui est à venir! c'est la prédication de la loi. Dans la seconde il leur crie : Revenez à Dieu, « car il pardonne (1)! » c'est la prédication de l'Évangile, c'est la bonne nouvelle. Dans la troisième enfin il leur crie : Écoute maintenant, ô Israël, écoute ton Dieu qui t'a sauvé;

(1) Esaïe, LV, 7.

écoute ses dix commandemens! c'est la seconde prédication de la loi.

Nous ne voulons point dire par là sans doute qu'un ministre fidèle doive oublier jamais la bonne-nouvelle quand il prêche la loi, ni la loi quand il annonce la bonne nouvelle, mais nous voulons rappeler qu'il doit les distinguer toujours, sans les séparer jamais, et qu'il doit faire dominer successivement l'une ou l'autre de ces paroles de Dieu dans l'ordre raisonné de ses prédications. Il s'avance vers les ames au nom de son Maître, ayant constamment la loi dans une main, et l'amnistie, l'Évangile, dans l'autre. Il y a un temps pour étendre la main droite, et il en est un autre pour avancer la gauche. Il est un temps pour crier à l'enfant prodigue : Malheureux, tu t'avilis, tu te perds, tu vas périr! — C'est la loi. — Il en est un autre pour lui crier : Courage, pauvre pécheur! oui, lève-toi, va, retourne à ton père : il est ton père; il te recevra; ses entrailles s'émouvront; il courra lui-même au devant de toi, il te serrera contre son sein, et tu verras alors une immense joie dans la maison de ton père! — C'est là la bonne nouvelle; c'est l'Évangile. — Enfin, il est un temps pour dire à l'enfant prodigue, dès qu'on le voit pleurer dans les bras paternels : Heureux enfant, oh! maintenant obéis à ton père! tu étais perdu, et tu es retrouvé; tu étais mort, et tu es ressuscité : je t'en conjure donc par les compassions de ton père, offre-lui ton corps en sacrifice vivant et saint; sois métamorphosé par le renouvellement de ton esprit, et reconnais que toute sa « volonté est bonne, agréable et parfaite (1). » C'est la seconde prédication de la loi.

(1) Rom. XII, 1, 2.

Eh bien! Mes Frères, telle était aussi la prédication nouvelle de l'heureux Samuel, lorsqu'après vingt ans d'un infatigable ministère, il eut l'indicible joie de voir *tout Israël soupirer après l'Eternel.*

Alors, dit notre texte, *alors Samuel parla à toute la maison d'Israël :* alors il comprit, à la vue de cette œuvre de Dieu, que c'était pour lui le moment de redoubler la sienne; alors il se rendit de tribus en tribus, et de vallées en vallées, pour parler à toutes les familles de ce peuple béni de Dieu.

S'il leur eût tenu, dans les premiers jours, le langage qu'il leur prêchait alors, il y eût perdu, sans doute, ses paroles et sa peine. On n'a jamais pu régénérer une ame par la seule prédication de la morale, même la plus pure. Il n'y a que la bonne nouvelle d'un pardon, il n'y a que la parole de la foi qui puisse ramener un homme à Dieu, et le former à la joyeuse et volontaire obéissance du cœur. Samuel, jusqu'à ce jour, pour émouvoir les ames de son peuple, avait abondamment crié comme tous les prophètes : « Revenez à » l'Éternel, car il aura pitié de vous, et à notre Dieu, car il » pardonne tant et plus (1); » mais du moment qu'il les voit convertis, c'est la loi qu'il va leur prêcher. Il veut leur faire mettre en action ces premiers mouvemens de leur foi; il veut qu'une réforme éclatante vienne témoigner de leur sincérité, et glorifier le nom de l'Éternel.

Samuel parla donc à toute la maison d'Israël, en disant : « *S'il est vrai que vous vous retourniez de tout votre cœur à* » *l'Eternel, ôtez du milieu de vous les dieux des étrangers et* » *Astaroth, et rangez votre cœur à l'Eternel, et le servez Lui* » *seul; et il vous délivrera de la main des Philistins.* » C'est-

(1) Esaïe LV, 7.

à-dire : si c'est sincèrement, si c'est avec droiture que vous recherchez Dieu, et que vous paraissez *soupirer après l'Eternel*, alors faites deux choses : réformez votre culte, ôtez du milieu de vous les dieux des étrangers, honorez les sabbats de l'Éternel, jetez loin de vous toutes vos idoles comme on jette « un sang impur (1), » et les Bahalins, et l'idole de Tyr et de Sidon, l'infame Astaroth ; et réformez aussi votre vie, rangez votre cœur à l'Éternel, abhorrez vos anciennes voies, montrez à Dieu que vous êtes sincères, *servez-le Lui seul*, commencez par le chercher dans le chemin de l'obéissance, c'est là qu'on le cherche, et c'est là qu'on le trouve. Voilà votre tâche, appliquez-vous à la remplir, et Dieu fera la sienne, *et il vous délivrera de la main des Philistins*.

Telle était la prédication de Samuel aux hommes de son temps, et maintenant je voudrais la faire entendre aussi de la part de mon Dieu, Mes Frères, à tous ceux d'entre vous qui pensent avoir commencé de *soupirer après l'Eternel*, et qui ont senti la plaie de leur ame.

O vous donc qui depuis quelque temps, par la grâce infinie de Dieu, semblez faire votre première affaire de ce qui regarde votre avenir éternel, ô vous qui, dans la pensée que vous n'avez que peu de jours à passer sur la terre, semblez aujourd'hui ressentir la soif de son pardon et de sa grâce, écoutez-la, je vous en supplie, cette prédication de Samuel, car c'est à vous aussi qu'elle s'adresse ; et Samuel la faisait entendre à des hommes qui avaient comme vous, derrière eux, une vie souillée, en eux un pauvre cœur agité et indocile, à leur côté un Dieu-Sauveur, et devant eux, à quelques heures d'eux, un avenir éternel !

(1) Esaïe XXX, 22.

Ecoutez d'abord ces premiers mots de Samuel. *S'il est vrai*, vous dit-il, *s'il est vrai que vous vous soyez retournés vers Dieu de tout votre cœur;* c'est-à-dire, si vous êtes sincères, si c'est de bonne foi que vous le recherchez, si vous n'êtes point de ceux dont il a dit : « Ils s'approchent des » lèvres, mais leur cœur est encore bien loin (1)! »

Hélas! en effet, combien n'en est-il pas parmi nous qui semblent soupirer depuis des années après l'Eternel, et qui cependant demeurent toujours les mêmes! Combien n'en est-il pas qui disent : Je voudrais être un vrai chrétien, je voudrais être une vraie chrétienne, je voudrais avoir plus de foi, plus de pureté, plus de vie; mais j'attends le secours d'en-haut : l'on m'a dit et je le crois, que cette foi, que ce zèle, que cette pureté et que tous ces progrès dans la sanctification sont un don du ciel et ne viennent pas de nous!

O Mes Frères, prenez-y garde! il peut y avoir un mensonge dans votre main droite. Sans doute, toutes ces grâces sont des dons de Dieu dans le cœur du pécheur, et nous ne saurions trop répéter une vérité si fondamentale pour la vie de la foi; mais si vous êtes sincères, il y a des démarches à faire que peut-être vous n'avez point commencées; il y a des idoles à ôter du temple de votre cœur; des idoles que vous chérissez et que vous souffrez encore; il y a des actes que Dieu vous demande et que vous lui refusez jusqu'à cette heure. Ah! si vous en restiez là jusqu'au dernier jour, vous seriez mis « au rang des infidèles (2), » et vous seriez convaincus d'avoir été de ceux dont il a dit : « Tu n'as point de » part ni de portion dans cette affaire, parce que ton cœur » n'est pas droit devant Dieu (3). »

(1) Esaïe XXIX, 13. (2) Matth. XXIV, 51; Luc XII, 46. (3) Act. VIII, 21.

Ecoutez donc bien Samuel : *S'il est vrai que vous vous soyez retournés vers l'Eternel de tout votre cœur et de toute votre ame*, si cela est vrai, vous aussi réformez votre culte et réformez votre vie; vous aussi faites votre tâche, et Dieu, certes, fera la sienne.

Oui, réformez votre culte! Otez d'abord de dessus l'autel les maximes du monde, et mettez pour toute chose à leur place les maximes de la Bible. Réformez votre culte! sanctifiez ces sabbats de l'Eternel que vous aviez si long-temps négligés, et que dans la grande journée on appèllera cependant les plus précieux de vos jours. Si Bahal est Dieu, célébrez ses sabbats; mais si l'Eternel est Dieu, célébrez ses sabbats, non pas comme des esclaves sans doute, mais comme des fils; non pas comme une tâche seulement, sans doute, mais comme un privilége. Profitez de ces précieux dimanches que la bonté de Dieu vous a comptés, pour y nourrir votre ame trop long-temps languissante, pour vous y donner la paix, la consolation, la vie et tout au monde; et puisque l'Eternel les a sanctifiés, sanctifiez-les vous-mêmes; consacrez-les, non pas à Astaroth et aux Bahalins, non pas à des joies où Dieu n'est pas; non pas à des passe-temps où l'éternité est oubliée, non pas à des fêtes où Jésus n'est jamais invité, et où l'ame fidèle qui soupirerait après Dieu se trouverait au milieu des étrangers; mais à chercher le Dieu qui pardonne, le Dieu qui console, le Dieu de la Bible, le Dieu-Sauveur; mais à lire sa douce parole, mais à rechercher ses amis, mais à visiter la veuve et l'orphelin, mais à trouver la communion bienheureuse de Jésus; mais à vous préparer en un mot au dimanche éternel du royaume des cieux. Réformez votre culte enfin, c'est-à-dire : *Otez du milieu de vous ces dieux des étrangers*, qui reçurent, hélas! si

long-temps le culte de vos premières affections; ces préoccupations de la politique, par exemple, qui dominèrent si long-temps tout le cours de votre vie, en excitèrent les émotions, en absorbèrent les pensées; ces besoins de splendeur et de vanité, par exemple encore, qui si long-temps ont faussé votre jugement sur les choses saintes, et qui remplissant votre ame de petites ambitions et de courtes joies, l'ont rendue inattentive à la parole de Dieu, insensible à tous les appels de sa bonté. Mais ôtez, *ôtez* surtout du milieu de vous la grande idole de notre siècle, *la grande Astaroth*, je veux dire, L'OPINION DU MONDE, cette grande déesse à laquelle vous rapportiez tout, vous sacrifiiez tout, vous soumettiez tout, et auprès de laquelle vous allâtes si long-temps chercher vos joies et vos douleurs, vos peines et vos consolations, votre bonheur et votre gloire; à laquelle vous demandâtes si long-temps permission de faire ou de ne pas faire, de croire ou de ne pas croire, d'obéir ou de ne pas obéir. Otez *ce Dieu des étrangers!* car c'est au milieu de nous, hélas! la grande ennemie de Dieu; oui, grande est ici, « grande est la Diane des Ephésiens (1), » grande est cette idole dans Genève. Et dites-vous bien qu'il vous est impossible de recevoir l'Evangile dans le même cœur où cette idole est encore adorée; dites-vous bien qu'il vous est IMPOSSIBLE même D'AVOIR LA VRAIE FOI, c'est-à-dire de croire dans votre cœur à votre salut, de croire dans votre cœur à Jésus-Christ, comme y croient les rachetés et les élus. « Comment pourriez-vous » croire, » a dit notre Seigneur, « lorsque vous recherchez » la gloire qui vient des hommes et que vous ne cherchez » pas avant tout « la gloire qui vient de Dieu? » Comment

(1) Act. XIX, 34.

» pourriez-vous croire? — Mais vous ne voulez pas réelle-
» ment venir à moi pour avoir la vie! » — « Vous tirez vo-
» tre gloire des hommes; et je connais bien que vous n'avez
» pas l'amour de Dieu en vous (1). »

Réformez donc votre culte; mais réformez aussi votre vie. Fuyez les convoitises du mal, rangez tout votre cœur à la volonté de Dieu, dans les petites choses comme dans les grandes; ne réservez aucun péché, aucune désobéissance; et commencez dès aujourd'hui. Oui, faites ces choses; soyez sincères! Vous ne pouvez rien par vous-mêmes sans doute, vous n'êtes qu'inconstance et que corruption sans doute; mais allez en avant dans la route du devoir; allez, et Dieu viendra à vous, et vous le trouverez fidèle; et vous serez soutenus; et il vous « *délivrera de la main des Philistins.* »

Voyez Israël. Que son exemple est beau et que son retour à Dieu fut admirable! Qu'il est touchant ce mouvement de tout un peuple, lorsqu'animé d'un même esprit, il renonce aux idoles, il les arrache des autels, il en abhorre le souvenir, « *il ne veut plus servir que Dieu seul!* » Jamais de plus beaux jours ne s'étaient levés sur Israël; jamais plus de bénédictions ne descendirent sur ce peuple.

Cependant, tout cela n'était pas assez pour le sage Samuel : il craignait l'inconstance trop souvent éprouvée de ce peuple aujourd'hui si fervent; il savait par l'expérience de son propre cœur, combien il est nécessaire que « celui » qui est debout prenne garde qu'il ne tombe (2); » il savait par conséquent combien il était important, danc ce moment de ferveur, d'élever à Dieu les pensées de tous ses frères, et de les engager à supplier encore d'une même voix

(1) Jean V, 40-42. (2) 1 Cor. X, 12.

l'auteur de toute grâce, pour qu'il ne les abandonnât pas à leur propre inconstance, et pour qu'il daignât achever dans sa miséricorde l'œuvre qu'il avait commencée aussi dans sa miséricorde. Samuel donc fit dire à tous les chefs des tribus et des familles d'Israël : « *Assemblez tout Israël à Mitspa, et* » *je prierai pour vous l'Eternel.* »

Qu'elle fut touchante, qu'elle fut sublime, cette scène de Mitspa ! et qu'y a-t-il de comparable dans l'histoire d'aucun peuple?

Qu'on se figure, sur les plaines élevées de Mitspa cette foule innombrable arrivant de toutes les tribus d'Israël avec des cœurs tout émus d'une même pensée! Et pourquoi ce rendez-vous universel? — Il n'y a pas long-temps que quatre cent mille hommes, tous dégainant l'épée, s'y étaient rassemblés pour la guerre de Benjamin; mais aujourd'hui, c'est un peuple de frères, c'est pour prier! Ils avaient perdu leur commun père, ils l'ont retrouvé, ils ont vu ses bras tendus pour les recevoir, ils veulent s'y jeter, ils veulent l'adorer tous ensemble.

Et que veulent-ils lui dire? Viennent-ils se réjouir en sa présence de l'élan généreux qui les a saisis? Non! ils ne viennent parler à Dieu que de ses miséricordes. Quant à eux, ils n'ont à lui dire que leurs injustices. Ils veulent se réjouir de ce qu'il a pardonné; mais quant à eux, un sentiment les presse par-dessus tout autre, c'est le besoin de s'abattre devant Lui et de se déclarer indignes de ses grâces! Dès que ce grand peuple fut réuni, ils se placèrent comme devant l'Eternel; *ils jeûnèrent ce jour-là*, dit notre texte; et pour exprimer leur bonheur dans l'assurance du pardon qu'ils avaient trouvé auprès de Dieu, « *ils puisèrent des* » *eaux et ils les répandirent devant l'Eternel;* » comme on le

faisait à la fête des tabernacles, et dans la même pensée, sans doute, qui faisait dire au prophète Ésaïe : « Vous puiserez des fontaines de cette délivrance des eaux avec joie, » et vous direz en ce jour : O Eternel ! je te célébrerai, » parce qu'ayant été courroucé contre moi, ta colère s'est » apaisée et tu m'as consolé (1). »

Mais à peine eurent-ils donné ce premier cours à l'expression de leur bonheur, qu'ils commencèrent à témoigner le sentiment dont ce bonheur même les pénétrait tous : O Dieu de nos pères, ce bonheur, nous ne l'avons pas mérité ! O Dieu de nos pères, ton peuple est un peuple d'ingrats ! « *Nous avons péché,* » s'écrièrent-ils, *nous avons « péché contre l'Eternel.* »

Mes Frères, voilà donc votre marche devant Dieu ; suivez-la, et Dieu sera votre sauvegarde, dans la vie et dans la mort. — C'est ce qui me reste à vous dire, en vous retraçant très-rapidement LA TROISIÈME ET DERNIÈRE ÉPOQUE de mon texte.

—

Ces douces émotions des Israélites à Mitspa ne devaient pas durer long-temps ; et leur foi, bien que récente, allait être soumise à l'épreuve d'un rude combat.

Pendant que ce peuple se livrait sans crainte aux émotions de sa piété, et s'abattait d'un même cœur devant Celui par qui les rois règnent, tout-à-coup le bruit se répandit dans le camp d'Israël qu'une puissante armée des Philistins s'avançait sur Mitspa.

Les Philistins avaient été peut-être alarmés eux-mêmes

(1) Esaïe XII, 1.

de cet immense concours d'Israélites si près de leurs frontières. Ces incirconcis pouvaient-ils admettre que tant de milliers d'hommes ne se fussent assemblés que pour gémir sur des péchés, que pour jeûner, et que pour chercher tous ensemble la face d'un Dieu invisible. — D'ailleurs l'occasion dut aussi leur paraître favorable pour surprendre à la fois tout ce peuple et pour l'accabler d'un même coup. Dès qu'ils avaient appris le projet d'Israël, leurs gouverneurs avaient préparé secrètement une puissante armée, et leurs mesures avaient été prises pour arriver à l'improviste sur Mitspa, pendant que la multitude désarmée et confuse des Israélites y serait encore assemblée.

A cette nouvelle inattendue, le premier mouvement du peuple d'Israël fut celui de la terreur. Qu'allaient-ils devenir? ils étaient presque tous sans armes; d'ailleurs, les Philistins avaient depuis vingt ans sur eux l'ascendant de la victoire; leur armée était proche; déjà l'on entendait au loin le bruit de leur marche et leurs chariots de guerre. Il était trop tard pour fuir. Aux yeux de la chair, la délivrance était impossible.

Qu'allaient-ils devenir, et que pouvaient-ils faire? Mes Frères, ils n'hésitèrent pas long-temps. Il y a un Dieu qui règne dans le ciel et qui a fait des promesses; c'est vers ce Dieu qu'ils prirent leur refuge; c'est à Lui qu'ils regardèrent. « *Alors*, » nous est-il dit dans notre texte, « *les enfans* » *d'Israël vinrent à Samuel, et lui dirent:* Samuel, *ne cesse* » *pas de crier pour nous à l'Eternel, et il nous délivrera de la* » *main des Philistins*.

Ici, Mes Frères, le Saint-Esprit présente à votre méditation l'une des scènes les plus importantes de l'ancien Testament: approchons-nous pour la contempler.

A la vue de ce peuple qui remettait toute sa cause à l'Éternel son Dieu, l'ame tout entière de Samuel s'éleva vers le ciel en d'ardentes et silencieuses prières. On voyait déjà dans le lointain les Philistins s'avancer contre Israël, en ordre de bataille; tout le peuple, dans l'attente, avait les yeux sur le prophète. Alors Samuel, avant de faire entendre sa voix, prit un jeune agneau qu'il immola sur l'autel, afin de rappeler à ses frères que la prière n'est reçue dans le ciel que pour l'amour de Celui qui est « le véritable agneau de » Dieu immolé dès la fondation du monde (1). » Et tandis que le sang de la victime coulait sur l'autel, « *Samuel,* » dit notre texte, « *cria à l'Eternel, il cria pour Israël, et l'Eternel* » *l'entendit.* »

Une leçon très importante nous est ici donnée, Mes Frères. Vous l'avez vu : dès que les enfans d'Israël ont rejeté leurs idoles, déploré leurs égaremens, et rangé sincèrement leur cœur à servir l'Éternel, c'est alors que l'Éternel se hâte d'exercer leur foi récente et de la fortifier, en la faisant tour-à-tour passer par de menaçantes épreuves et par la plus éclatante délivrance.

Eh bien! Mes Frères, il en fut toujours ainsi pour les élus de Dieu. Quand une ame, bénie du Père, a commencé de soupirer après Lui : quand, recevant sa parole avec la soumission d'un cœur honnête et bon, elle a tourné vers lui ses plus chers désirs et ses plus profondes affections, alors souvent le Dieu qui l'aime vient la visiter par des épreuves et lui préparer des délivrances.

Oui, c'est par là que Dieu fait grandir ses élus dans la foi, dans l'esprit de prière et dans la sainteté; c'est ainsi qu'il

(1) Jean I, 29.

leur fait connaître le mal de leur cœur, leur impuissance et leur indignité; c'est ainsi qu'il leur apprend à revenir plus humblement à leur sainte Bible, à y mettre un sens, à désirer que toutes les promesses en soient oui et amen, et à les croire avec abandon; c'est ainsi qu'il leur apprend par l'épreuve à prier, et par la délivrance à bénir; par l'épreuve, leur indignité; et par la délivrance, sa bonté; par l'épreuve, leur néant; et par la délivrance, sa puissance éternelle et sa fidélité.

Sans doute, il est parmi vous quelques ames que Dieu fait aujourd'hui marcher dans cette voie; il les visite ou par la maladie, ou par le deuil, ou par des douleurs secrètes, ou par le départ récent d'un enfant, d'un époux, d'un père ou d'une mère, ou bien encore par des épreuves intérieures et spirituelles; l'ennemi les poursuit; il les environne de tentations; il les remplit d'angoisses.

Mes Frères, c'est alors qu'une ame fidèle apprend à prier, à se placer, comme Samuel, devant l'agneau de Dieu, et à crier à l'Eternel. — O Mes Frères, ayez donc bon courage! Il y a ici plus que Samuel. — Israël à Mitspa fut effrayé d'abord; mais il chercha son refuge en l'Eternel; et il reprit bientôt toute son espérance, quand il vit, au milieu de la plaine, l'homme de prière, Samuel, l'ami de Dieu, debout devant l'agneau immolé, élevant son cœur et ses mains vers le ciel, pour y faire monter des prières ardentes avec la fumée de la victime.

Eh bien! Mes Frères, ayez bon courage, car il y a ici pour vous plus que Samuel. Oui! plus haut que les plaines de Mitspa, nous avons un Samuel que le Père exauce toujours, et qui prie pour son peuple. Oui! nous avons dans le ciel, auprès du Père, l'Agneau qui fut immolé, le véritable

agneau qui ôte les péchés du monde! — Plus haut que les plaines de Mitspa, « nous avons un sacrificateur qui est entré » pour nous dans les lieux saints, non avec le sang des » agneaux, mais avec son propre sang, après nous avoir ob- » tenu une rédemption éternelle. Approchez-vous donc de » lui avec un vrai cœur et une pleine certitude de foi (1). » — Mes Frères, je le répète, il y a ici plus que Samuel! « A celui qui met toute sa confiance en moi, » dit l'Éternel, « je lui ferai voir la délivrance de son Dieu. »

Cette délivrance, peut-être, n'aura pas lieu pour vous du même côté du tombeau qu'a eu lieu l'épreuve; mais alors elle n'en sera que plus belle; elle n'en sera que plus complète et plus douce! — Oh! qu'elle sera belle, la délivrance, au jour du rafraîchissement et de la consolation des enfans de Dieu, lorsque nous serons revenus de « la grande tribulation, après avoir blanchi nos robes, non dans nos larmes, mais « dans le sang de l'agneau; » lorsqu'il n'y aura plus de larmes, plus de mort et surtout plus de péchés! lorsque, par l'étonnante grâce de Dieu, « une allégresse éternelle sera sur nos têtes. » Ayez donc bon courage! Quoi qu'il en soit, la délivrance est certaine.

Voyez que celle d'Israël nous en offre une frappante image.

Le peuple était dans une attente respectueuse et pleine d'émotion, pendant que le sang coulait sur l'autel, et que Samuel criait à Dieu. L'armée des Philistins, en ordre de bataille, hâtait sa marche menaçante, et poussait déjà ses cris de guerre, lorsque tout-à-coup *l'Eternel fit gronder en ce jour-là un grand tonnerre*, un tonnerre terrible. Les airs

(1) Hébr. IX, 12; X, 20—22.

semblèrent se déchirer, la terre en trembla; et parmi les Philistins une profonde épouvante vint glacer tous les cœurs. Qui sont-ils devant Celui qui règne dans les cieux, et dont la voix ébranle toute la nature? Ils jettent leurs armes; ils se dispersent; ils fuient de toutes parts. C'est la frayeur de Dieu qui les poursuit. Alors les hommes d'Israël, à la vue de ce prodige, se précipitent sur les pas de ce peuple fugitif; on se revêt des armes qu'il a jetées dans sa fuite, on *le frappe* depuis Mitspa *jusques sur les hautes plaines de Bethcar*. Dès ce jour, sa grandeur est abaissée, son orgueil est abattu; et l'on voit commencer la ruine qui doit, en peu d'années, éteindre toute sa race.

Mais que fait alors Samuel? toujours occupé de son Dieu, et toujours occupé de ses frères, pour les amener à son Dieu, Samuel voudrait que le souvenir d'un tel bienfait ne s'effaçât jamais en Israël. Il faut qu'on élève aussitôt, sur le théâtre même de cette dernière délivrance, un monument de toutes les autres. — Il faut qu'on prenne *une roche*, il faut qu'on la roule *entre Mitspa et le rocher* : « Ce *lieu*, s'écrie-t-il, s'appellera désormais *Eben-Hézer*, c'est-à-dire *la roche du secours*. — On roule la pierre, on l'élève; et en la consacrant, Samuel prononce sur elle, devant tout le peuple, ces paroles solennelles : *Jusqu'ici l'Eternel nous a secourus!*

Chrétiens, qui m'écoutez, finissons aussi par ces mots *Jusqu'ici l'Eternel nous a secourus!*

Oui, nous aussi, qui, par la grâce de Dieu, nous réjouissons, dans la bienheureuse assurance que notre ame est rachetée, que nos péchés nous sont pardonnés, et que Jésus nous a préparé une place dans la maison de son Père, nous aussi, élevons la pierre du secours, et crions : Eben-Hézer!

— Au moment de terminer cette méditation, où nous avons passé comme en revue les voies de notre tendre Père à l'égard de ses rachetés, ô Mes Frères, ne sortons pas d'ici, ne nous quittons pas, sans poser aussi au milieu de nous, en quelque sorte, la pierre d'Eben-Hézer, sans y écrire, devant notre Dieu, ces paroles si profondément vraies, si profondément touchantes pour l'ame qui les comprend : « Jusqu'au-» jourd'hui, jusques ici, l'Éternel m'a secouru ! »

Oui, mon Dieu ! jusqu'aujourd'hui tu m'as béni, tu m'as secouru, tu m'as gardé ! « Tu m'as aimé le premier ! Ce » n'est pas moi qui t'ai choisi, mais c'est toi qui m'as » choisi ! » Tu m'as cherché quand je ne te cherchais pas ; tu m'as mis ta sainte Bible entre les mains ; tu m'as ouvert les yeux pour m'y révéler Jésus, mon Sauveur et mon espérance. Tu m'as entouré de secours et de bénédictions. Quand j'ai voulu me perdre, tu m'as gardé ; quand j'ai voulu t'abandonner, tu m'as poursuivi, tu m'as rappelé, tu m'as ramené ; quand je t'avais offensé, tu m'as pardonné ; quand il m'a fallu des châtimens, tu m'as visité ; et même alors, en me frappant d'une main, tu me soutenais de l'autre, et tu me disais : « Maintenant, maintenant, donne-moi ton cœur ! » Et quand il m'a fallu des consolations, ô mon Dieu ! tu les a fait abonder : Eben-Hézer ! ô mon Dieu ! Eben-Hézer !

Voilà, Mes Frères, voilà tous les jours le cri d'une ame fidèle : « Jusqu'ici l'Éternel m'a aidée, m'a secourue, m'a supportée, m'a consolée ! Eben-Hézer ! » oui, voilà sa pensée habituelle, à mesure qu'elle avance dans la vie et qu'elle s'approche de l'éternité, « rendant toujours grâce par Jésus-Christ, » bénissant toujours, dans le souvenir du passé, et remettant avec abandon tout son avenir à la tendre garde du bon Berger !

« *Eben-Hézer ! — Jusqu'aujourd'hui mon Dieu m'a secouru !* »

Ah! tenons-les toujours écrites devant nos yeux, ces paroles, Mes Frères, mes compagnons de voyage, ô vous tous qui avez cru ! oui, ayons-les toujours comme écrites devant nos yeux et sur la paume de nos mains, afin d'apprendre tous les jours aussi à nous confier mieux et à aimer mieux. Je les voudrais écrire, ces paroles, sur la porte de ma maison, sur les premières pages de ma Bible, sur le lit où je repose, sur la table où je vais prendre mon pain quotidien. Je les voudrais écrire à l'approche de ma mort, sur mon lit de maladie; et quand je serai près de descendre au tombeau, je voudrais pouvoir encore les tracer de ma main mourante sur la pierre qu'on m'aura préparée : Eben-Hézer ! « jusqu'ici mon Dieu m'a secouru ! Eben-Hézer ! » Mes amis, en les lisant, élèveront leurs regards en haut pour bénir notre commun Sauveur; et ils sauront que je ne les ai quittés, que pour aller graver encore une fois ces mêmes paroles, mais d'une main triomphante, sur les portes de la cité céleste, sur ces portes éternelles qui m'ont été ouvertes par ta grâce, ô mon Dieu ! et uniquement par ta grâce ! — Eben-Hézer ! Amen.

—

ABRAHAM

ÉPOUSANT AGAR.

SERMON

SUR GENÈSE, XVI.

Or, Saraï, femme d'Abram, ne lui avait point donné d'enfant; mais elle avait une esclave égyptienne nommée Agar, et elle dit à Abram : « Voici maintenant, l'Éternel m'a rendue » stérile : viens, je te prie, vers mon esclave : peut-être aurai- » je une maison par elle! » — Et Abram acquiesça à la parole de Saraï.

Alors Saraï, femme d'Abram, prit Agar, son esclave égyptienne, et la donna pour femme à Abram, son mari, après qu'il eut demeuré dix ans au pays de Canaan. — Il vint donc vers Agar; et elle conçut; et quand elle vit qu'elle avait conçu, elle témoigna du mépris à sa maîtresse.

Alors Saraï dit à Abram : « L'outrage qui m'est fait est sur

» *toi! Je t'ai donné mon esclave en ton sein; mais quand elle* » *a vu qu'elle avait conçu, elle m'a témoigné du mépris! —* » *Que l'Éternel en soit juge entre toi et moi!* »

Et Abram répondit à Saraï : « Voici, ton esclave est en ta » *main : fais à son égard ce qui semblera bon à tes yeux.* » — *Saraï donc l'humilia, et Agar s'enfuit de devant elle.*

Mais l'Ange de l'Éternel la trouva vers une source d'eau dans le désert, vers une source qui est au chemin de Sur; et il lui dit : « Agar, esclave de Saraï, d'où viens-tu? et où vas- » *tu?* » *Et elle répondit : « Je m'enfuis arrière de la face de* » *Saraï, ma maîtresse!* » — *Et l'Ange de l'Éternel lui dit :* « *Va, retourne à ta maîtresse et t'humilie sous sa main!* » — *Et l'Ange de l'Éternel dit encore : « Je multiplierai abon-* » *damment ta postérité, tellement qu'elle ne se pourra nombrer* » *tant elle sera grande.* » — *Et l'Ange de l'Éternel lui dit :* « *Voici, quant à toi : tu as conçu, et tu enfanteras un fils, et* » *tu l'appelleras Ismaël* (Dieu exauce); *car l'Éternel a en-* » *tendu ton affliction. Il sera semblable à l'âne sauvage : sa* » *main sera contre tous, et la main de tous contre lui. Et* » *cependant, il plantera ses tentes à la vue de tous ses frè-* » *res.* »

Alors, appelant par son nom l'Éternel qui lui parlait, elle s'écria : « *Toi le Dieu fort de vision!* » *Car elle dit : « Ai-je* » *regardé jusqu'ici à Celui qui me voit?* » — *C'est pour cela qu'on a appelé ce puits « le puits de Vivant qui me voit.* » *Il est entre Kadès et Bered.*

Agar donc enfanta un fils à Abram; et Abram appela du nom d'Ismaël le fils qu'Agar lui avait enfanté.

Or, Abram était âgé de quatre-vingt-six ans, quand Agar lui enfanta Ismaël.

—

Tous les prophètes qui nous parlent de ces heureux temps promis à la terre, où tous les peuples du monde se conver-

tiront au Dieu vivant et vrai, nous annoncent aussi qu'alors la guerre, c'est-à-dire l'art de tuer, cessera sous tous les cieux. Ils nous promettent que dans ces beaux jours, dont l'aurore naissante semble déjà colorer l'horizon de l'Eglise, toutes les nations, attendries à la bonne nouvelle d'un même pardon par Jésus-Christ, se réuniront comme une seule famille autour de cette Bible qu'on leur porte déjà dans cent cinquante langues différentes, abjureront pour toujours les maximes du démon « qui fut meurtrier dès le commencement (1), » et marcheront dans la charité comme Dieu est charité. Ils nous prédisent que la foi, l'espérance et l'amour uniront alors dans une même joie toutes les familles humaines; que « la terre n'ouvrira plus sa bouche pour recevoir de la main de l'homme le sang de son frère; que la voix » de ce sang ne criera plus à Dieu (2); et qu'une nation ne » lèvera plus l'épée contre une autre nation (3), car Dieu » fera cesser les guerres jusques au bout de la terre : il » rompra les arcs, il brisera les lances, il brûlera au feu les » voitures de guerre; on forgera les épées pour en faire des » hoyaux et les lances pour les convertir en serpes, et l'on » ne s'adonnera plus à l'art des combats, parce que la terre » aura été remplie de la connaissance de l'Éternel comme » le fond de la mer l'est de ses eaux; et parce que la cha- » rité inséparable de cette connaissance, inondera le mon- » de (4). »

Ne croyez-vous pas, Mes Frères, qu'en ces temps bienheureux, les hommes qui liront l'histoire des fidèles de nos jours auront quelque peine à concilier plusieurs traits de

(1) Jean VIII, 44. (2) Gen. IV, 10, 11. (3) Esaïe II, 4; XI, 6-9; IX, 17; Michée, IV, 3. (4) Psaume XLVI, 9. Osée II, 18.

leur vie avec les caractères d'un vrai christianisme, et pourront être tentés souvent de s'écrier : Mais étaient-ce là réellement des disciples de l'Evangile? Ces hommes du dix-neuvième siècle avaient-ils reçu, « comme tous les élus de » Dieu, des entrailles de miséricorde, » et pouvons-nous espérer que « la paix de Dieu, à laquelle nous sommes appelés pour n'être qu'un seul corps, ait régné dans leurs âmes (1)? » — Ne croyez-vous pas que pour ne pas nous juger avec une injuste rigueur, les fidèles des temps à venir devront alors se dépouiller en quelque sorte de leurs propres lumières, franchir par la pensée les siècles qui nous séparent, et revêtir pour un moment nos préjugés et nos erreurs?

Quand ils liront que de nos jours on voyait parmi nous des milliers d'hommes qui portaient avec complaisance, aux yeux de tout le monde, sur leur personne, l'uniforme du meurtre, — des milliers d'hommes qui, se disant disciples de Jésus-Christ, se faisaient gloire d'affronter sur un champ de bataille la mort la plus soudaine, pour arriver ainsi devant le trône de l'Agneau, avec la haine dans les yeux, l'homicide dans leur cœur et du sang dans leurs mains; — des milliers d'hommes qui, lorsqu'ils avaient, en un seul jour, percé le cœur ou la gorge à quarante mille de leurs semblables, les enterraient aussitôt dans un même cimetière avec des cris de joie, plantaient leurs lauriers sur des ossemens humains et venaient ensuite suspendre des drapeaux dégoutans de sang sous les voûtes de leurs temples, et chanter à ce sujet des cantiques de triomphe devant le Dieu de l'Evangile, comme le font ailleurs, devant leur

(1) Colos. III, 12-15.

idole de sang ou devant une image du diable, les nègres de l'Achantie ou les cannibales de Fidgi ; — ne croyez-vous pas qu'à cette lecture les chrétiens des siècles futurs seront plus étonnés qu'on leur dise : « Il y avait cependant là de vrais disciples de Jésus-Christ ! » que vous ne pouvez l'être vous-mêmes à la lecture de certains traits de la vie des patriarches, où vous les voyez, sur quelques points particuliers de la morale, participer aux erreurs dont les maximes du monde offusquaient encore dans leur siècle les lumières de la foi ?

Sans doute il faudra qu'alors, pour ne pas précipiter sur les fidèles de nos jours des jugemens erronés et téméraires, on se reporte par la pensée aux temps moins éclairés où nous vivons. Il faudra qu'on se rappelle que, si le Seigneur a demandé toujours à ses rachetés un esprit attentif à ses voies, une volonté toute soumise à la sienne, une ame de prière, un cœur qui regardât sa grâce comme meilleure que la vie, il leur a daigné pardonner en même temps, dans sa miséricorde, les fautes qui ne provinrent que de leur ignorance. — Il faudra qu'en lisant la vie de ces capitaines Corneille, qui souvent plongèrent leur épée dans le sein de leurs semblables, et qui « ensanglantèrent de ce sang qu'on répand » à la guerre la ceinture qu'ils avaient sur les reins, et les » souliers qu'ils portaient à leurs pieds (1), » on se contente, pour juger leur caractère chrétien, de se demander : « Ces hommes, cependant, avaient-ils dans le cœur ces deux choses : premièrement, une assurance bienheureuse du pardon de leurs péchés par la pure miséricorde que Dieu leur avait révélé en sa Parole ; et secondement, un profond et

(1) 1 Rois II, 5.

pressant désir de glorifier ici-bas, par leurs œuvres et par leurs paroles, le Dieu de l'Evangile? Si tel fut le cri de leur cœur, ils étaient certainement des disciples de Jésus et des citoyens de la Jérusalem d'en-haut, quelle qu'ait été, d'ailleurs, sur certains points de la loi morale, leur ignorance involontaire. »

Eh bien! Mes Frères, ces réflexions, où devront entrer dans quelques siècles les disciples de Jésus-Christ, pour ne nous pas condamner avec injustice, sachons les faire aujourd'hui nous-mêmes pour apprécier avec impartialité le caractère des patriarches, et pour lire avec un jugement sain l'instruction de ce jour. — Et si vous rencontrez quelquefois, dans l'histoire des fidèles de l'Ancien Testament, des récits qui vous causent une première surprise, et des traits que l'Esprit-Saint nous rapporte sans les accompagner immédiatement, peut-être, de l'expression positive de sa désapprobation, gardez-vous de précipiter sur eux la rigueur de vos jugemens; et n'oubliez pas que si les grands principes de la loi morale sont éternels, le Seigneur ne les a cependant voulu faire connaître au zèle empressé de ses fidèles, dans la suite des siècles, que par des clartés successives; en sorte que ce qui pourrait aujourd'hui nous paraître incompatible avec les sentimens d'un enfant de Dieu, a pu néanmoins trouver une place, en des jours plus ténébreux, dans la vie des hommes les plus profondément attachés à ses voies.

Si dans ce siècle, par exemple, on ne peut concilier avec les lumières de la foi l'infame trafic des esclaves; si de nos jours un homme ne semble plus pouvoir porter, je ne dis pas le nom de chrétien, mais presque le nom d'homme, lorsqu'il réduit un frère en esclavage, lorsqu'il traite comme

une bête de somme un être semblable à lui, un être immortel, un être sensible, un être pour qui son Sauveur est mort, un être que Jésus-Christ lui disait d'aimer comme lui-même; lorsqu'il l'achète, le revend et l'abandonne comme un vil bétail aux caprices d'un autre maître; si ces lumières de l'Evangile, qui par un bienheureux reflet répandent même sur les enfans du siècle quelques-unes de leurs clartés, si ces lumières partout bienfaisantes ont fait cesser l'esclavage dans notre Europe, comme elles y feront disparaître un jour les meurtres et la guerre, ne nous étonnons cependant pas de voir ici le saint homme Abraham compter la jeune Agar au nombre des esclaves de Sara, et se croire obligé de l'abandonner ensuite aux volontés de sa maîtresse comme son exclusive propriété.

Si de nos jours encore, les saintes lois du mariage, telles que Dieu les institua lui-même au paradis d'Eden, ont été rétablies dans leur premier sens par la parole du Nouveau-Testament : si l'on ne peut aujourd'hui les violer sans le plus horrible attentat; si la femme, jadis aux pieds de son mari comme son esclave, est venue s'asseoir à ses côtés comme sa compagne, comme sa sœur bien-aimée et presque son égale, ne nous étonnons cependant pas qu'au temps des patriarches les lumières primitives eussent été tellement obscurcies parmi les hommes, qu'un enfant de Dieu, dans la sincérité de son ame et par l'effet d'une ignorance qu'on peut excuser sans la justifier, pût, comme Abraham, se croire permis de donner à plus d'une femme le tendre nom d'épouse, et que le père des croyans, sans cesser d'avoir un cœur dévoué sans réserve à la volonté de son Dieu, pût se croire permis de recevoir dans sa tente et de la main même de Sara la jeune Agar comme une seconde compagne.

Venez donc, Mes Frères, préparés par ces réflexions, méditer avec nous les leçons de notre texte; — et vous transportant par la pensée aux jours du patriarche, venez d'abord dans la plaine de Mamré, sous les tentes d'Abraham, contempler avec une ame recueillie ces scènes domestiques, dans la confidence desquelles l'Esprit-Saint n'a voulu nous faire entrer que pour nous y donner de grandes et salutaires leçons; — et venez ensuite au désert de Sur, apprendre, comme Agar, à vous demander avec la sincérité d'une ame qui sait qu'une seule chose est nécessaire et qui désire la communion de son Dieu : O mon ame! *as-tu regardé à Celui qui vit et qui te voit?*

Mes Frères, je supplie « *Celui qui vit et qui nous voit,* » je supplie le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Agar, le Dieu fort de vision d'accompagner aujourd'hui mes paroles auprès de vos ames, et de me donner de comprendre les siennes pour vous les expliquer.

Oui, *Dieu fort de vision*, Dieu *qui vis et qui me vois!* sois avec nous à cette heure, avec nous pour toujours!

Il n'y avait pas encore plus de quatre cent cinquante ans qu'un déluge universel avait balayé la terre; les cendres de Noé n'étaient pas encore refroidies dans son tombeau, et déjà cependant presque toutes les familles des hommes, multipliées par millions, avaient corrompu leurs voies devant Dieu. — En vain ce vénérable patriarche, qui était mort quelques mois seulement avant la naissance d'Abraham, avait-il été, nous dit l'Ecriture, « un prédicateur de la justice qui s'obtient par la foi (1), » rien n'avait pu contenir l'infidélité du cœur de l'homme; les lumières de la foi répan-

(1) 2 Pierre II, 5; Hébr. XI, 7.

dues autour des autels de Noé s'étaient bientôt éteintes, et ne reluisaient plus que faiblement dans le sanctuaire ignoré de quelques familles; on adorait cette terre à peine sortie des eaux; on ne voulait pas se convertir; et les ténèbres de l'ombre de la mort étaient déjà répandues sur toutes les nations.

Cependant, il y avait quinze ans que le Dieu de gloire avait révélé son salut au patriarche Abraham, et que sa grâce l'était allée chercher sur les bords de l'Euphrate, dans la famille encore idolâtre de Tharé. Abraham, sans consulter la chair ni le sang, mais plein d'une calme et profonde assurance en ce Dieu qui l'avait gratuitement appelé, gratuitement sauvé, Abraham, à l'âge de soixante-dix ans, avait quitté son pays et sa famille, sans savoir où il allait; et déjà depuis dix ans il habitait, sous des tentes comme un étranger, cette terre de Canaan qui lui avait été promise; car « il désirait une patrie meilleure, à savoir, la céleste, » nous dit Saint Paul, « et il attendait la cité qui a des fondemens, et de » laquelle Dieu lui-même est l'architecte et le fondateur (1). »

Près de lui vivait la femme de sa jeunesse, l'élue de son cœur, la sage et pieuse Sara, dont l'Esprit de Dieu, dans le chapitre de ce jour, nous révèle, il est vrai, les faiblesses, mais qu'il propose ailleurs à toutes les femmes chrétiennes comme un modèle de douceur et de sensibilité.

Douée aux yeux des hommes, jusques dans sa vieillesse, d'une extraordinaire beauté, Sara était plus belle encore aux yeux des anges par les dons spirituels dont le père de toute grâce avait enrichi son ame. « Ses ornemens n'étaient point » ceux du dehors, nous dit l'Ecriture; ils ne consistaient

(1) Hébr. XI, 16, 10.

» pas dans l'arrangement des cheveux, ni dans la magnifi-
» cence des habits; mais dans l'homme caché dans le cœur,
» et dans la pureté incorruptible d'un esprit doux et pai-
» sible. Ainsi se paraient autrefois, nous dit Saint Pierre (1),
» les saintes femmes qui espéraient en Dieu, et telle était
» Sara qui obéissait à son mari, l'appelant son seigneur, et
» de laquelle les femmes chrétiennes sont les filles quand
» elles font le bien. »

Compagne inséparable d'Abraham, Sara lui avait été donnée pour être dans son exil la consolation de ses jours. Ils se nourrissaient du même pain de vie; ils avaient épousé les mêmes espérances; ils attendaient la même patrie; et se tenant par la main, ils marchaient d'un même pas vers la cité céleste, ne se séparant jamais dans la vie, et s'attachant ensemble à Celui qui devait les réunir après la mort, pour accomplir leur union dans les tentes éternelles.

Abraham semblait appelé à descendre avec calme le cours uniforme d'une vie consacrée à son Dieu, dans la douce retraite des champs, et dans la tranquille jouissance des joies domestiques. Qui l'eût pu croire que deux êtres si tendrement unis allaient ouvrir bientôt eux-mêmes l'un sur l'autre une source abondante d'amertumes et de douleurs?

Cependant il en fut ainsi : la paix allait s'enfuir pour un long temps de cet asile où l'on eût dit qu'elle avait à jamais fixé son séjour; et le spectacle qui va nous être offert dans la plus sainte des familles qui fût alors sur la terre nous donnera, Mes Frères, une grande leçon. L'Ecriture va nous révéler du péché jusque dans la foi du père des croyans!

En effet, bien qu'Abraham fut convaincu que Celui qui

(1) I Pier. III, 3-6.

lui avait fait les promesses les accomplirait certainement, il se laissa surprendre, ainsi que Sara, par les conseils d'une sagesse toute humaine, et sortit pour un temps de cet abandon filial que l'Ecriture appelle *simplicité chrétienne;* et par lequel le croyant, ne regardant qu'aux promesses qui lui sont faites, attend comme un petit enfant les directions, les dispensations, les momens et les volontés de son Dieu.

Cependant, Mes Frères, mettez-vous un instant par la pensée à la place de ces saints personnages; rappelez-vous par quels longs retards le Seigneur avait exercé leur confiance en ses promesses, et vous comprendrez que leur foi s'étonnât et reçût quelque trouble dans l'obscurité des voies par lesquelles ils étaient conduits.

Abraham avait déjà soixante-dix ans lorsque le Seigneur, se révélant à son ame dans le pays de la Chaldée, lui promit que le Sauveur du monde naîtrait de sa postérité. « il n'a» vait point formé de doute sur la promesse de Dieu par défiance, » nous dit Saint Paul (1), et montrant aussitôt sa foi par ses œuvres, « il était parti sans savoir où il allait, » jusqu'à ce que le Seigneur arrêtât ses pas en la ville de Charan : cependant la promesse ne s'était point accomplie. — Cinq ans s'étaient écoulés dans ce premier exil; Abraham avait vu mourir son père; mais la promesse ne s'était point accomplie. — Alors, sur un nouvel ordre du Seigneur, il s'était encore mis en voyage; il était venu jusqu'à Sichem de Canaan, puis jusqu'à Béthel, et bientôt après jusques à Hébron : mais la promesse de Dieu ne s'était point accomplie. — Enfin, dix nouvelles années d'une vie errante s'étaient écoulées depuis le départ de Charan; et comme rien

(1) Rom. IV, 20.

encore n'avait annoncé que ces longs retards fussent à leur terme, le patriarche, sans douter un instant de la fidélité de Dieu, avait commencé cependant à penser que le fils qui lui était promis ne lui appartiendrait que par adoption, et que l'enfant d'Elihézer serait son héritier; mais la parole de l'Eternel lui avait répondu: « Non! c'est celui qui sortira de » tes entrailles qui sera ton héritier. » Abraham encore une fois avait cru; mais la promesse ne s'était point accomplie!

Alors enfin, comme le Seigneur en la prononçant n'avait jusque-là fait aucune mention de Sara, cette sainte femme, et le patriarche lui-même peut-être, commencèrent à croire qu'une autre épouse plus heureuse était destinée à mettre au monde l'héritier des promesses.

Cette pensée était naturelle; elle était innocente; mais que va faire Abraham? et que fera Sara?

Avant d'aller plus loin cependant, Mes Frères, remarquez bien ici que l'Esprit-Saint, pour qu'on n'eût pas l'idée de chercher dans la funeste résolution d'Abraham à l'égard de son esclave l'entraînement d'une passion qui subjuguât ses sens et sa raison, l'Esprit-Saint a pris soin de nous dire que la première pensée en naquit à Sara, qui ne put sans doute lui donner accès dans son esprit que par l'entraînement du zèle le plus ardent pour la gloire de Dieu, et qui dans la noblesse de ses premiers mouvemens, mais dans la précipitation d'une sagesse toute humaine, sacrifiait à ce qu'elle croyait être son devoir tout ce qui touche de plus près au cœur d'une femme. Oh! qu'elle dut cruellement souffrir, cette ame si noble et si tendre! et quelle angoisse dut survenir en tout son être, dans le rude combat qui s'y livrait entre les sentimens erronés de son devoir et toutes les répugnances de son cœur conjugal!

Ecoutez, en effet, les réflexions de cette sainte femme, et voyez combien (à la considérer par cet endroit, et à n'en parler qu'humainement), sa conduite était à la fois humble, pure et grande. Ecoutez-la dans notre texte.

« *Or Saraï, femme d'Abraham*, y est-il dit, *ne lui avait* » *point donné d'enfant; mais elle avait une esclave égyptienne* » *nommée Agar; et elle dit à Abraham : Voici maintenant,* » *l'Eternel m'a rendue stérile; viens, je te prie, vers mon es-* » *clave : peut-être serai-je édifiée* (c'est-à-dire, peut-être au- » rai-je une maison) *par elle.* » — En d'autres termes : « Depuis quinze années j'attends vainement que la promesse qui vous fut faite s'accomplira dans mon sein; mais l'Éternel, dans ses voies toujours adorables, m'a, je le vois, refusé la douceur d'être mère : l'*Eternel m'a rendue stérile!* Cependant voudrais-je que les ménagemens de votre tendresse, ou que les intérêts de ma propre gloire se fissent entendre, quand la vôtre, quand celle de Dieu, quand la voix du devoir, exigent de moi le sacrifice de moi-même? Non, mon ami! périsse plutôt Sara votre compagne soumise, et que la volonté de Dieu se fasse, que son règne vienne, que son nom soit glorifié! Prenez donc de ma propre main mon esclave Agar : elle m'appartient; elle m'est dévouée; elle connaît notre Dieu. Vous la recevrez de celle à qui votre personne appartient, et qui lui transmet elle-même ses droits. « *Peut-être serai-je édifiée par elle :* » je serai la mère des fils que Dieu vous donnera par Agar : ils seront à vous, et le sacrifice par lequel Sara vous les aura fait obtenir fera peut-être aussi qu'à vos yeux ils seront à Sara! »

Et Abraham, dit notre texte, « *acquiesça à la parole de* » *Saraï.* » Il s'y rendit dans le même esprit sans doute qui la lui avait dictée; « *et Saraï, femme d'Abraham, prit Agar,*

» *son esclave égyptienne, et la donna pour femme à Abraham,*
» *son mari, après qu'il eut demeuré dix ans au pays de Cé-*
» *naan.* »

Ce fut donc ainsi qu'Abraham, qu'Agar et que Sara s'accordèrent, sans consulter l'Éternel, pour contracter une union qui contrevenait à sa parole dans la première institution du mariage, et que jusqu'alors les hommes pieux des anciens jours n'avaient point autorisée par leur exemple; une union qui devait produire des fruits empoisonnés, et soulever bientôt les plus funestes orages dans leur cœur et dans leur vie.

En effet, Mes Frères, si les motifs qui surprirent le consentement d'Abraham furent étrangers à la passion et s'ils furent purs au moins à cet égard, combien sous d'autres rapports la conduite de ce vénérable patriarche nous semble inexplicable!

Il cède sans résistance; sa foi devient impatiente; il laisse la Parole de Dieu pour écouter la créature; et méconnaissant la sainteté du mariage, il va souiller « ce lit sans tache, honorable entre tous les hommes, » pour parler avec Saint Paul (1)!

Qu'est devenu son esprit de foi? « Il espérait contre es-
» pérance; il était persuadé que celui qui avait promis était
» puissant pour accomplir; il voyait celui qui est invisi-
» ble (2) : » et maintenant au lieu de ne s'occuper que du devoir, et de laisser à Dieu l'événement qui lui appartient, il se charge de l'événement, et laisse le devoir! — Il s'inquiète pour le Dieu tout puissant! — et comme si l'accomplissement des promesses embarrassait la Toute-Puissance,

(1) Hébr. XIII, 4. (2) Rom. IV, 18-22.

il prétend lui faciliter l'exécution de ses desseins, en se conformant par un mariage illicite aux usages d'un monde qui ne le connaît pas!

Et qu'est devenu surtout son esprit de prière? — Ah! s'il était allé dans sa tente s'agenouiller, y déposer aux pieds de son Seigneur tous ses projets et toutes ses pensées: Les voilà toutes, ô mon Dieu; je te les soumets sans réserve; ordonne et dispose. Cette union, qu'on me conseille, est-elle selon ton cœur? Serait-ce par Agar que tu me veux rendre le père de ton peuple? N'y aurait-il aucune séduction dans mon ame? Ah! ne permets pas que ton serviteur s'égare, quand il se confie en toi! — Certes, s'il eût ainsi consulté le Père de toute bonne pensée, alors son chemin lui eût été montré; et que de douleurs, et que de fautes il se fût épargnées!

Mais ici, je m'arrête; et je me sens confus d'en avoir dit autant! — Est-ce bien moi qui parle? — et de qui parlé-je? — Et qui suis-je pour oser élever la témérité de mes jugemens contre le plus saint des enfans de Dieu, contre le père des croyans, contre un homme auprès duquel tout mon espoir, ô mon Dieu, est de trouver une place au dernier jour et d'être transporté devant toi par les anges comme l'heureux Lazare (1)! — contre un homme, dont quatre cents ans après sa mort, le Dieu des vivans a dit: « Je suis son Dieu (2)! » et pour tout dire, — contre un homme qu'on vit plus tard, ayant dans ses mains le feu et le couteau d'un holocauste, monter silencieusement, à côté de son fils, de son unique, de son bien-aimé, la montagne de Morija (3)! Toutefois, Mes Frères, écoutons la Parole; ne refusons pas

(1) Luc XVI, 22. (2) Exode III, 6. Luc XX, 37. (3) Gen. XXII, 2.

de recevoir instruction; et que les scrupules d'une humilité qui nous sied à tant de titres ne nous rendent pas inattentifs aux leçons du Seigneur. L'humilité de la créature, la vraie humilité devant lui, c'est d'écouter, c'est de croire, c'est d'obéir. — Ecoutons la Parole!

En effet; divinement inspirée dans toutes ses pages, la Bible a voulu nous instruire par les fautes mêmes qu'elle signale à notre vigilance chez les enfans de Dieu, autant que par les exemples saints qu'elle propose à notre imitation.— Elle nous adresse même à cet égard de très-grandes leçons; elle nous révèle de larges plaies et de profondes souillures chez les plus saints et les plus dévoués des serviteurs de Dieu. Elle nous les montre même succombant par l'endroit où nous sommes appelés d'ailleurs à les admirer le plus. — Et par là, Mes Frères, que veut-elle nous apprendre? Deux choses, deux grandes choses : Elle veut nous apprendre à voir dans les plus justes des hommes notre extrême indignité, et dans les plus forts des hommes notre extrême faiblesse. Elle veut nous apprendre à poussser devant le trône de la grâce d'abord ce premier cri : O mon Dieu! je suis un être coupable et condamné, sauve-moi par ton Fils! et puis ce second cri : O mon Dieu, je suis un être corrompu et impuissant, sanctifie-moi par ton Esprit de vie!

Ah! certes, je le pousserai de toutes mes forces le premier de ces cris, quand j'entendrai le grand Abraham et les plus saints des serviteurs de Dieu s'écrier eux-mêmes comme du fond d'un abîme : Miséricorde et grâce, ô Dieu des cieux! — quand je verrai qu'eux aussi sont obligés comme moi de laisser à la porte et de jeter loin d'eux comme un sang impur les sales haillons de leur propre justice, pour recevoir de la main de Dieu la robe de noce, le manteau de sa jus-

tice, un vêtement tout blanchi dans le sang de l'Agneau ; — quand j'entendrai dire à Saint Paul « que si le patriarche » Abraham eût été tenu pour juste par ses œuvres, il au- » rait eu sujet de se glorifier, mais qu'il n'en a point eu de- » vant Dieu (1); » — et quand enfin je verrai ce grand Apôtre lui-même, qui depuis plus de vingt ans courait toute la terre pour y porter au milieu des opprobres le nom de mon maître, s'écrier du fond de sa prison qu'il ne met sa confiance devant Dieu en aucune de ces choses; qu'il les laisse en arrière; et qu'il regarde toutes ses justices comme de la boue pourvu qu'il gagne Christ (2); — oh! alors, ne comprendrai-je pas abondamment que devant Dieu, pour répondre en faveur de mon ame au dernier jour, je n'ai que le sang de mon Sauveur!

Mais si de pareils exemples nous sont produits pour nous faire pousser ce premier cri dans le sentiment de notre indignité, ils ne le sont pas moins pour nous faire écrier dans celui de notre faiblesse : « O mon Dieu, garde-moi, purifie mon ame, » crée en moi un cœur pur, et renouvelle au-dedans de moi un esprit bien disposé (3)!

Quel est cet homme que je vois succomber au jour de la tentation? — Quel est ce colosse que la Bible me montre renversé jusqu'en terre? C'est un géant dans l'armée d'Israël; c'est un des puissans de Jacob; c'est le généreux David dont l'ame, jusque-là si noble et si tendre, semble de boue dans l'affaire d'Urie! — C'est le brûlant, le loyal Simon Pierre, qui tremble devant une servante, qui renie son maître dans la cour de Caïphe, qui ne marche pas de droit

(1) Rom. IV, 1-4. (2) Philip. III, 6-9-14. Rom. III, 23; IV, 16; V, 2. Tit. III, 7. (3) Ps. LI, 10.

pied, qui manque de franchise dans l'église d'Antioche (1)! — C'est le disciple que Jésus aimait, le tendre Saint Jean, qui manque de charité, et qui reçoit de son maître cette réprimande sévère : « Vous ne savez de quel esprit vous êtes animé (2)! » — Et pour tout dire en un mot, c'est le père des croyans, c'est Abraham qui manque de foi! — Ah! s'il en est ainsi, quelles ne doivent pas être devant mon Dieu ma vigilance et mes prières! Si les cèdres du Liban au jour de l'épreuve sont couchés par le souffle des vents, que sera-ce de l'hysope et du roseau de la campagne? « Et si ces » choses arrivent au bois vert, que ne fera-t-on pas au bois » sec! »

« *Abraham acquiesça donc à la parole de Saraï,* » dit notre texte. Subjugué par l'ascendant qu'avaient coutume d'exercer sur son esprit les conseils ordinairement sages de sa pieuse compagne, Abraham se rendit sans résistance; et ce fut ainsi que cette sainte femme eut la triste prérogative d'avoir sur l'ami de son ame une influence désastreuse, qui le fit sortir des sentiers de la paix, et qui le rendit si coupable devant Dieu.

Il n'est que trop fréquent, hélas! cet entraînement des amitiés terrestres! Trop souvent l'ennemi de nos ames, pour donner à nos tentations des couleurs plus séduisantes, se plaît à mettre en usage auprès de nous la voix abusée de ce que nous avons de plus cher et de plus respecté. Trop souvent, il emploie de préférence, pour surprendre nos volontés, les conseils aveugles d'une affection toute humaine, les ménagemens et les craintes mondaines d'un père ou d'une mère, et surtout l'attrait de ces indicibles liens qui unissent

(1) Gal. II, 14. (2) Luc. IX, 55.

l'un à l'autre une femme et son époux. Il fait alors parler cette voix conjugale si puissante sur le cœur de l'homme, et c'est ainsi que souvent il s'insinue dans notre sein comme un serpent, et qu'il y darde ses venins avec une mortelle efficace. C'est dans la main d'Eve qu'il fit présenter à notre premier père le fruit défendu ; c'est de la bouche de Saphira qu'il conseilla le mensonge au malheureux Ananias; et ce fut la sainte Sara qu'il chargea de conduire une épouse adultère dans les tentes du Patriarche.

Mais c'en est assez sur la faute d'Abraham, d'Agar et de Sara; il est temps maintenant de poursuivre le récit de notre texte pour en considérer les fruits.

Hélas! qu'ils furent prompts à paraître, ces fruits, et qu'ils furent amers! — Comptez-les dans le chapitre de ce jour. — Voyez ce qu'en peu de temps est devenue cette demeure, naguère l'asile de la paix et de toutes les joies domestiques.

Voyez Agar : — *Dès qu'elle vit qu'elle avait conçu*, dit notre texte, *elle témoigna du mépris à sa maîtresse.* » Quoique cette jeune Egyptienne eût appris dans la famille d'Abraham à connaître le Seigneur, comme nous l'indique assez la suite de ce récit, la nature humaine chez elle se trouva trop faible pour porter sans quelque ivresse tant de prospérités inattendues. Se voir tout-à-coup l'épouse d'un homme que les nations voisines honoraient comme un grand prince; se sentir la mère de celui qu'elle croyait être l'héritier des promesses et de qui devaient sortir, pensait-elle, tant de nations et tant de rois, c'en était trop pour le cœur d'une jeune esclave; et l'on ne s'étonnera pas que de la hauteur inaccoutumée où sa nouvelle fortune l'avait si promptement élevée, ses yeux aient éprouvé quelque vertige, et perdu

trop tôt de vue ce qu'elle devait à Sara. — Au lieu donc de consoler sa maîtresse, dont elle avait pris, à quelques égards la place, elle ne sut pas lui cacher l'orgueil de ses prétentions nouvelles ; *elle lui témoigna du mépris*, dit notre texte ; et peut-être même alla-t-elle jusqu'à lui reprocher la honte de sa stérilité comme un jugement de Dieu.

Mais voyez aussi Sara : — toute son ame se soulève contre l'ingratitude et les mépris de son esclave; elle s'indigne, elle s'oublie, elle sort d'elle-même; on ne reconnaît plus Sara.

O pauvre cœur de l'homme! que tu recèles de misères, et que Dieu te révèle de faiblesse, dès qu'il t'abandonne quelque temps, pour te faire connaître toi-même à toi-même, et pour te rendre plus instant à la prière et plus affamé de sa justice!

Écoutez cette sainte femme; écoutez jusqu'où va la porter, auprès d'Abraham, l'aigreur du chagrin qui la possède. Voyez comme elle sort de cette décente réserve qui la lui rendait à la fois si chère et si respectable.

Est-ce donc là cette même femme que l'Écriture propose ailleurs comme un modèle du respect qu'une épouse chrétienne doit à son mari, et de cet esprit de douceur auquel Dieu prend tant de plaisir? Voyez l'injustice de ses soupçons : elle s'en prend au patriarche lui-même; elle craint d'avoir perdu son cœur avec sa personne ; il lui semble qu'il est de moitié dans les mépris dont on l'abreuve; elle oublie qu'elle fut la première à verser dans leur union cette source d'amertumes; elle n'écoute plus rien ; elle éclate en durs reproches.

O bonheur domestique! saintes joies de l'amitié! tendre commerce des ames, incomparable abandon, douces prières

de famille, prélude des chœurs éternels, qu'êtes-vous devenus? Les passions qui s'agitent dans le monde, le dépit, les noirs soupçons sont entrés dans cette demeure; et l'égoïsme du vieil homme y reproduit au jour ses traits repoussans. Le doux sourire de l'intimité des cœurs a fait place au froncement de la défiance et d'un sombre chagrin. Un rayon du ciel semblait éclairer jour et nuit la tente du patriarche, image bienheureuse de l'Église de Dieu parmi les hommes; et maintenant une vapeur de l'abîme y répand ses fumées. Les chants de l'éternité, l'harmonie des cieux y étaient descendus; et maintenant ce sont les dissonnances de l'enfer qui semblent s'y faire entendre.

O triste Abraham! tendre Abraham! que de larmes tu verseras dans quelques années sur ces lamentables jours, lorsqu'auprès de la caverne de Macpela, « tu pleureras ton mort! » — lorsque tu porteras en la terre, en attendant la bienheureuse résurrection, l'enveloppe chère encore de ta chère Sara! — lorsque Sara ne te verra plus et ne t'entendra plus! — Quels regrets profonds accompagneront pour toi le souvenir lamentable de ces cruels jours! Que tu voudrais alors à tout prix les revivre avec elle pour les remplacer par d'autres, s'il était possible; et que tu gémiras d'avoir pu verser tant d'amertume dans ce cœur qui ne bat plus, mais qui t'aimait avec tant d'abandon!

Hélas! Sara dans son trouble n'était plus Sara! Écoutez-la dans notre texte : « *L'outrage qui m'est fait est sur toi*, lui dit-elle; *je t'ai donné ma servante en ton sein; mais quand elle a vu qu'elle avait conçu, elle m'a témoigné du mépris. Que l'Eternel soit donc juge entre toi et moi!* » — C'est ainsi que dans l'imprudence de sa douleur elle précipite ses plaintes; elle ne craint même pas d'en appeler au jugement de Dieu; elle va

jusqu'à s'écrier : « *L'outrage qui m'est fait est sur toi! Que l'Eternel soit juge entre toi et moi!* lorsqu'elle aurait dû dire : « O mon Abraham! si tu m'as offensée, et si tu fus pour quelque chose dans l'outrage qui m'est fait, ô mon ami! que le Juge éternel te pardonne comme je le fais moi-même, et comme je lui demande aussi qu'il ait pitié de moi!

Mais admirez ici la réponse d'Abraham : Voyez son calme religieux, son inaltérable douceur et les patiens égards de sa tendresse; il ne récrimine point avec Sara; il ne sort point de son caractère, il respecte sa douleur. « *Voici*, lui » dit-il, *ton esclave est en ta main : fais à son égard ce qui* » *semblera bon à tes yeux.* »

« Ainsi, dit à ce propos Saint Augustin, la suite de cette » action, qui fut aussi pure qu'en avait été le commence- » ment, nous montre à l'évidence qu'Abraham, en rece- » vant Agar de la main de Sara, ne s'était proposé que la » naissance du fils de la promesse, sans qu'il se mêlât » chez lui dans une action si pure le moindre nuage de la » passion. »

Sara reprit donc tous ses droits sur Agar; et c'était par là que le Seigneur, qui voulait ramener cette pieuse famille à la paix des enfans de Dieu par la voie de l'humilité, avait résolu de les châtier les uns par les autres, et de les exercer ainsi tour à tour à l'école salutaire du malheur. — Nous avons déjà vu Sara châtiée par Agar, et Abraham par Sara; il nous reste maintenant à voir les corrections que les mêmes miséricordes réservaient à la jeune Agar.

En effet, cette ame, naturellement ardente et altière, n'était pas encore domptée; et lorsqu'elle se vit replacée sous l'autorité de sa maîtresse, elle ne put endurer longtemps un joug qu'elle croyait avoir secoué pour toujours;

et qui lui semblait aussi pesant que si jamais elle ne l'eût porté.

Sara de son côté, qui peut-être ressentait trop vivement encore l'ingratitude de ses mépris, et qui, d'ailleurs, voulait réduire son orgueil en la ramenant aux convenances de sa condition première, « *Sara l'affligea*, » dit notre texte, ou l'*humilia* (car le mot hébreu porte ces deux sens). Alors cette jeune esclave, impatiente d'un tel joug et vivement affectée d'un changement si contraire à ce que lui avaient promis des rêves trop ambitieux, n'en put à son tour souffrir l'humiliation; et dans le premier emportement de sa douleur elle résolut de prendre la fuite.

C'était ainsi que le Dieu patient qui l'avait élue l'abandonnait pour un temps à la fougue de sa passion, et la laissait fuir au désert loin des tentes et des autels d'Abraham; parce qu'elle avait besoin de leçons plus sévères que celles de sa maîtresse, et qu'il voulait la soumettre, pour la dompter, à une discipline plus rude encore. Il laissait pour un temps cette brebis indocile suivre son propre chemin, afin de la réduire en quelque sorte bientôt après par les privations, par la fatigue, par les ardeurs du désert.

En effet, Agar, sans penser à ses dangers, ni à ceux de l'enfant qu'elle portait dans son sein, sans penser surtout aux intérêts de son ame et à cette inestimable faveur que le Dieu de toute grâce lui avait accordée, en la tirant des ténèbres de l'Égypte pour la placer dans la famille d'un prophète (1), et l'y nourrir de sa vérité, l'imprudente Agar s'engageait dans le désert, et c'était vers l'Égypte qu'elle portait ses pas pour aller mendier ses consolations au pays

(1) Gen. XX, 7.

des idoles, au milieu des mondains. Son ame était aigrie; la paix de Dieu n'y était plus; elle fuyait son devoir.

Cependant, il arriva que la fatigue du chemin, les ardeurs de la soif et surtout les angoisses de son ame l'eurent bientôt épuisée. — Elle s'arrêta, pour reprendre ses forces, auprès d'un puits célèbre de tout temps dans ces contrées arides, « le puits qui est au chemin de Sur. »

Pauvre esclave, triste, fugitive, que va-t-elle devenir? Persécutée par Sara, abandonnée d'Abraham, sans parens, sans aucun asile, oubliée du monde entier, elle se croyait seule, elle ne voyait devant elle qu'un immense désert, qu'un long désespoir; cependant, non, tu n'étais pas seule, Agar! — Sans que tu le susses, il y en avait un qui te suivait. — Il y en avait un qui ne t'avait jamais laissée, qui accompagnait tous tes pas, qui comptait tes soupirs, qui recueillait tes larmes dans ses vaisseaux (1). Il y en avait un plus tendre que les hommes, qui marchait après toi! « *Et* » *comme Agar s'enfuyait,* dit notre texte, *l'Ange de l'Eternel* » *la trouva,* » — la trouva! oh! qu'elle est douce cette expression du bon Berger, qui court à travers champs après sa brebis perdue jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée! — « *l'Ange* » *de l'Eternel la trouva, près d'une source d'eau dans le désert* » *de Sur.* »

Il paraît que cet Ange glorieux ne se présenta pas d'abord à ses regards sous une autre apparence que celle d'un fils des hommes, et que ce ne fut qu'en se séparant d'elle qu'il lui révéla sa majesté.

Mais, quel était-il donc cet Ange de l'Éternel, et qu'en faut-il penser? car nous entendons que dans notre texte il

(1) Psaume LVI, 9.

est nommé directement : « *l'Eternel, Jéhova, le Dieu fort de* » *vision :* » — *Elle appela*, nous est-il dit, *l'Eternel qui parlait à elle en s'écriant : « Le Dieu fort de vision ;* » — et nous entendons encore vers la fin de cette apparition ce même Ange s'attribuer une œuvre qui n'appartient qu'à la puissance divine : « *Je multiplierai ta postérité, tellement qu'elle* » *ne se pourra nombrer.* »

Quel était donc, je le demande, cet Ange mystérieux, ce *Jéhova, « ce Dieu fort de vision ?* »

Mes Frères, nous n'hésitons pas à répondre que c'était le Fils unique du Père, celui que les prophètes ont appelé *l'Ange de l'Alliance, l'Ange de la face de Dieu* (1); celui qui devait entrer plus tard, nous disent-ils, dans le temple de son corps (2); celui que l'Ecriture appelle la Parole, la Parole qui était au commencement, la Parole qui était avec Dieu, la parole qui était Dieu, et qui, plus tard, a été faite chair (3). — Ecoutez cet Ange de l'Eternel, dans toutes ses apparitions aux patriarches : vous l'entendrez s'attribuer constamment les noms, les titres, le culte et les œuvres du Dieu tout-puissant. — Ecoutez-le, lorsqu'il apparut à Abraham, à la porte de sa tente, sous les chênes de Mamré (4). — Ecoutez-le, quand il apparut à Jacob en Mésopotamie, et qu'il lui dit : Je suis l'Eternel, le Dieu fort de Béthel, le Dieu d'Abraham, ton père (5). — Ecoutez-le, lorsqu'il apparut à Moïse, sur la sainte montagne, et qu'il lui dit : Je suis celui qui est ! va vers tes frères, et dis-leur que le Dieu de tes pères t'est apparu ! « Car c'était l'Ange du Seigneur, » dit Saint Etienne (6), qui se montrait à Moïse, dans les flam-

(1) Esaïe LXIII, 9. (2) Malach. III, 1. (3) Jean I, 1-3-14. (4) Gen. XVIII, 1. (5) Gen, XXXI, 11, 13. (6) Act. VII, 20 32.

mes de Sinaï (1), et qui s'écriait : « O Israël, je t'ai tiré » d'Egypte, tu n'auras point d'autre Dieu devant ma face.» — Et maintenant écoutez Saint Jean qui vous dit : « Que » personne n'a jamais vu Dieu, mais que le Fils unique » qui est dans le sein du Père, est celui qui nous l'a ré- » vélé (2). » — Ecoutez Saint Paul disant aux Corinthiens : « Ne tentez point Christ, comme les Israélites le tentèrent » dans le désert, lorsqu'ils furent détruits par des serpens » brûlans (3); » — et pour tout dire enfin, écoutez le Seigneur lui-même répondant à Philippe qui lui disait : « Sei- » gneur, fais-nous voir le Père : Il y a si long-temps que je » suis avec vous, Philippe, et tu me dis : Fais-moi voir le » Père ! Celui qui m'a vu, Philippe, il a vu le Père. Moi et » le Père nous sommes un (4). Abraham a tressailli de joie » de voir mon jour, et il l'a vu; car en vérité, en vérité, » avant qu'Abraham fût, je suis (5). »

Oui, Mes Frères, telles sont les profondes condescendances que la Sainte-Ecriture nous a révélées en Dieu. Elle nous les montre dépassant toutes nos pensées; elle nous déclare qu'il a mis ses tendres compassions par-dessus toutes ses œuvres (6). Elle nous les révèle étendues comme un ciel de gloire au dessus de toutes ses grandeurs. — Elle l'appelle le Bon Berger; elle nous dit qu'il ne se lasse de courir après ses brebis égarées. Elle nous le révèle cherchant ses élus dans la geôle des esclaves, dans les solitudes du désert, ou dans les châlets des montagnes, comme dans les opulens tabernacles d'un patriarche, dans les palais d'une Babylone, ou dans les chambres royales d'un Nébuchadnetzar. — Elle

(1) Exode III, 2, 4, 6. 14, 18. (2) Jean I, 18. (3) 1 Cor. X, 9. (4) Jean XIV, 9. (5) Jean VIII, 56-58. (6) Psaume CXLV, 9.

nous assure que s'il daigna se manifester à Abraham, à Isaac et à Jacob, s'il apparut sur le chemin de Sur à une pauvre esclave fugitive et coupable, il était encore le même, dix-huit cents ans plus tard, lorsque dans une maison d'Emmaüs il se faisait voir à Cléopa, ou lorsqu'il se présentait devant Saul de Tarse sur le chemin de Damas, et qu'il lui apparaissait ensuite dans le temple de Jérusalem et dans la forteresse Antonie. — Elle nous assure qu'il est le même encore aujourd'hui, et que maintenant, comme aux anciens jours, là où deux disciples fidèles s'assemblent en son nom, il y assiste encore, quoique invisible, avec toute sa puissance et toute sa gloire, « car il est le même, a dit un Apôtre, » hier, aujourd'hui et éternellement (1). »

Voyez-le devant Agar. — Voyez avec quelle touchante douceur, au lieu de l'accabler des reproches qu'elle avait mérités, il veut l'amener au sentiment de ses péchés. Voyez s'il n'est pas le même que le trouva la Samaritaine, dix-huit siècles plus tard, près du puits de Sichem (2). — Voyez comme il la rappelle délicatement à son devoir, si j'ose ainsi parler, par cette question si simple, mais qui disait tant de choses : « *Agar, esclave de Sarai, d'où viens-tu et où vas-tu?* » — Et lorsque Agar a dit avec candeur : « *Je m'enfuis ar-* » *rière de la face de ma maîtresse,* » écoutez cette réponse du « *Dieu fort de vision : Va,* lui dit-il, *va, retourne à ta mai-* » *tresse, et t'humilie sous sa main.* »

Qu'elle est instructive cette parole du Seigneur, et en même temps qu'elle est douce et touchante ! — Le Dieu de gloire apparaît à sa créature; mais dans quel but, et que vient-il lui dire ? — Humilie-toi ! — « *va retourne à ta mai-*

(1) Hébreux XIII, 8. (2) Jean IV, 29.

» *tresse, et t'humilie sous sa main!* » va, mon enfant, humilie-toi : c'est ici-bas le chemin de la paix! et c'est devant moi le chemin de la gloire.

Qu'il est grand et qu'il est beau le principe de cette humble obéissance ordonnée ainsi de Dieu même aux esclaves, aux sujets, aux femmes, aux enfans, devant leurs supérieurs! — « Esclaves, leur est-il dit, obéissez dans la sim-
» plicité de votre cœur, à ceux qui sont vos maîtres selon
» la chair, non comme si vous cherchiez à plaire à des hom-
» mes, mais comme étant les esclaves de Christ; comme
» faisant de bon cœur la volonté de Dieu; comme servant
» avec affection le Seigneur, et non pas les hommes, et
» comme sachant bien que tous, soit l'esclave, soit l'homme
» libre, recevront du Seigneur le bien qu'ils auront fait (1).»

Oh! que ce principe est beau! qu'il met de noblesse et de grandeur dans les offices en apparence les plus abjects du plus humble serviteur craignant Dieu! et quelles glorieuses fonctions alors que celles d'un esclave! — Vous le voyez les yeux baissés à la voix peut-être du plus vil des hommes; il attend avec soumission ses ordres impérieux; il regarde à la main de son maître; il se range humblement au moindre de ses gestes. — Mais si cet esclave est chrétien, ne voyez-vous pas qu'il regarde plus haut que ces gestes altiers d'un ver de terre, et qu'il écoute un autre maître? Ne voyez-vous pas qu'il a les yeux de son ame élevés vers le Roi des rois qui lui a dit : « *Va, retourne à ta maîtresse, et t'humilie sous*
» *sa main.* » — Vous croyez peut-être qu'il s'abaisse devant cette vile créature. Non! il s'abaisse sans doute; mais ne voyez-vous pas qu'il est devant le Seigneur des seigneurs, et

(1) Eph. VI, 5-8. Col. III, 22. 1 Pier. II, 18.

qu'il s'abaisse devant lui? « Il sert le Seigneur et non pas les hommes, » a dit Saint Paul. Non! il assiste devant son Roi; il a l'honneur de servir dans la poussière le même maître que les anges adorent dans la gloire; et peu importe alors à quelle place il le sert, pourvu qu'il le fasse bien; peu importe qu'il ait à remplir trente ans sur le théâtre de cette vie le personnage de prince ou de serviteur, pourvu qu'il ait accompli fidèlement son rôle; peu importe qu'il ait reçu dans sa main droite l'abject balai d'un esclave ou le sceptre de diamant d'un roi, pourvu qu'il ait porté l'un ou l'autre à la gloire de son maître; pourvu qu'il ait su que « chacun, soit l'esclave, soit l'homme libre, recevra du Sei- » gneur le bien qu'il aura fait. »

Heureux alors, heureux le chrétien couvert d'opprobres! heureux, au jour des revues éternelles, le soldat de Christ qui pourra lui montrer les cicatrices du combat, et ses nobles flétrissures! Heureux alors le plus pauvre esclave maltraité de son maître, pour l'amour de Jésus; heureuse l'humble femme chrétienne soumise avec une inaltérable douceur au plus injuste mari; heureux le serviteur fidèle! Oui, bientôt, lorsque le Crucifié viendra dans sa gloire, bientôt vous entendrez leurs noms proclamés à voix d'Archange, depuis un des bouts des cieux jusqu'à l'autre bout!

Et l'Ange dit à la jeune Agar : « *Servante de Saraï, va,* » *retourne à ta maîtresse, et t'humilie sous elle.* » Et comme Agar sans doute déjà touchée disait en son cœur : Oui, pour l'amour de mon Dieu, je le ferai! le Seigneur s'empressa d'ajouter cette remarquable promesse : « *Voici, je multiplierai* » *tellement ta postérité que nul ne la pourra nombrer.—Voici,* » *tu as conçu; et tu enfanteras un fils que tu appelleras Is-*

» *maël* (1)(*car Dieu l'Eternel a entendu son affliction*) *Il sera*
» *semblable à l'âne sauvage : sa main sera contre tous, et la*
» *main de tous sera contre lui, et cependant il plantera ses*
» *tentes à la vue de tous ses frères.* »

Mes Frères, si, pour vous prouver l'inspiration de cette Bible que je viens vous prêcher, je faisais sortir maintenant à vos yeux des tombeaux qui sont sous ces voûtes, quelqu'un des morts qu'on y a couchés, je ne pense pas que je pusse ainsi vous donner une preuve plus convaincante que ne peuvent le faire ces paroles prophétiques de notre texte, aux yeux de quiconque voudra les comparer avec la suite des histoires, comme avec l'état actuel des peuples de l'Arabie (2). — Ces paroles qu'entendit Agar et qu'emporta le vent du désert, il y a TROIS MILLE SIX CENTS ANS qu'elles s'accomplissent avec la plus frappante exactitude, et d'année en année, malgré tous les efforts contraires des peuples et des rois. — Il a fallu qu'elles demeurassent vraies à travers tous les siècles et toutes les révolutions des empires; — et il faut encore que de nos jours tous les voyageurs, comme toutes les histoires, en confirment dans toutes ses parties l'accomplissement miraculeux. — Il faut que cette extraordinaire nation distingue encore en son sein, par la suite non interrompue de ses généalogies, les descendants d'Agar, qui forment le grand nombre et qui envahirent en peu de temps toutes ces contrées, d'avec les Aborigènes qui remontent à Héber. — Il faut que le nom même de ce peuple rappelle à toute la suite des siècles son origine prophétique, puisque les Agaréens de l'Écriture (3), les Agaréniens de Dion (4),

(1) En hébreu : Dieu a entendu. (2) Voyez *Universal. history*. vol. XX. (3) Ps. 83, 6. 1 Cliron. V, 10. (4) Dio. lib. LXVIII et LXXV.

les Aracéniens de pline (1), et les Saracéniens de Ptolémée (2), ne sont autre chose que ces terribles Sarasins si connus dans le monde qu'ils inondèrent de leurs armées, il y a près de mille années. — Il a fallu qu'il s'accomplit dans tous les âges cet oracle de notre texte : « *Il sera* » *semblable à l'âne sauvage; sa main sera contre tous, la* » *main de tous sera contre lui, et cependant, il plantera ses* » *tentes en la présence de tous ses frères;* » toujours fier, toujours indomptable, impatient de tout joug, intraitable aux étrangers, libre et nomade comme le zèbre des déserts, errant sans demeure fixe dans les plaines de l'Arabie, semblable en tout à cet animal élégant et poétique dont la pensée revenait si souvent à l'imagination des prophètes comme un brillant emblême d'une indépendance sauvage, « amateur du désert, humant le vent à son plaisir, se riant du » tumulte de la ville, n'entendant jamais la voix de l'exacteur, épiant çà et là les montagnes, étanchant sa soif sur » les hauts lieux, ayant reçu de Dieu la campagne pour » maison, et pour ses retraites la terre inhabitée (3)! » — Et tandis que toutes les contrées de la terre sans aucune exception, ont été successivement envahies par des nations étrangères, il faut que ce peuple, à nul autre

(1) Pline, lib. VI, ch. 28. (2) Liv. VI, ch. 17. Le Targum de Jérusalem nomme les Ismaélites Sarrasins (in Genes. XXXVII, 25. 2 Chron. XVII, 1; XXI, 16. Esaïe XIII, 20.) — (Souvent le même nom propre porte indifféremment un *s* ou une simple voyelle: Elana, Selana; Almydesse, Salmydesse; Amnites, Samnites; Exitania, Sexitania; Andracoptos, Sandracoptos.) D'ailleurs Ptolémée assigne les mêmes lieux aux Saracéniens que Pline aux Aracéniens.— Voyez ce même sujet savemment discuté dans le 18e volume de l'*Universal. history*. p. 340, 341, 398, etc. (*Dissert. upon the independency of the Arabs*, p. 196 à 250.

(3) Jer. II, 24. Ps. 104, 11. Job. 39, 8-11.

comparable, toujours le même, toujours indompté comme l'âne sauvage, parcoure encore les mêmes déserts qu'habitait Ismaël, dédaignant de cultiver la terre et de l'ensemenser. — Il faut que *sa main n'ait cessé d'être contre tous et la main de tous contre lui*, et que, bien qu'en hostilité perpétuelle, depuis trente-six siècles, avec toutes les nations qui l'entourent, par ses brigandages dans les plaines et ses pirateries sur les mers, il n'ait cessé cependant non plus *de planter librement ses tentes en la présence de toutes les nations*. — Il faut que, tandis que la probité la plus exacte (au dire des voyageurs) règne dans ces camps où tout est ouvert, il dépouille gaîment l'étranger; et qu'on l'entende encore de nos jours assurer qu'Ismaël son père frustré de ses droits dans la maison d'Abraham, reçut de Dieu pour son partage les plaines du désert et tout ce qu'il y pourrait ravir. — Il a fallu que, pendant plus de trois mille années, toutes les entreprises que formèrent pour le dompter les conquérans de l'Asie, aient été confondues; — et quand les expéditions projetées par Alexandre-le-Grand, par Pompée, par Auguste, par Sévère, par Trajan, parurent trop puissantes pour qu'on y pût résister, il a fallu que l'histoire profane elle-même nous rapportât qu'alors des tempêtes, des maladies ou quelque grande catastrophe vinrent à son secours. — Enfin, il a fallu, quoique Mahomet se soit levé du milieu de ce peuple comme un géant; quoique ces terribles fils d'Agar, sous le nom de Sarasins, aient subjugué plus de nations, en quelques années, que les Romains n'en avaient soumis durant des siècles; quoiqu'ils aient été les maîtres de toutes les sciences; il a fallu cependant, qu'ils accomplissent exactement la prophétie, et qu'ils ne cessassent d'être toujours ce même peuple semblable à l'âne sauvage, toujours Ismaël,

fils du désert : *sa main contre tous et la main de tous contre lui.* — Et à cette heure encore, il faut que les caravanes étrangères qui se rendent à la Mecque voient voltiger autour d'elles ces cavaliers farouches, toujours prêts à fondre sur elles, et que les fiers dominateurs de l'Orient paient encore, chaque année, un riche tribut à ces enfans d'Agar, pour pouvoir se rendre impunément au tombeau du faux prophète qu'ils adorent en commun (1).

Ainsi s'accomplissent donc à travers tous les âges les paroles de cette Bible que nous vous prêchons, Mes Frères ; ainsi s'accompliront encore, jusqu'au moindre point de lettre, toutes les déclarations, toutes les menaces et toutes les promesses qu'elle renferme; ainsi se gouverne ce monde, sous l'empire de ce Dieu invisible, qui réprime à son gré les vagues de la mer et l'émotion des peuples, « qui met un mords dans la bouche des conquérans, et une boucle dans leurs narines (2), » qui les mène à son gré çà et là, et qui les élève, s'il le veut, sur vingt trônes, pour les reléguer ensuite quand il le faut, sur quelque rocher de la mer, comme « un bâton dont il a frappé, » mais dont il n'a plus à faire (3).

Cependant, après qu'il eut fait entendre à l'heureuse Agar ces remarquables paroles, l'Ange de l'Éternel disparut tout d'un coup, en lui donnant sans doute quelque signe éclatant de sa majesté divine. Mais qui pourrait dire son émotion, sa sainte et profonde joie, ses larmes, ses transports? *Alors,* dit notre texte, *appelant par son nom l'Eternel qui parlait à elle, elle s'écria : Toi! le Dieu fort de vision!* c'est-à-dire : Quoi! tu serais donc le Dieu qui apparut aux

(1) Ceci s'écrivait en 1824. (2) Esaïe XXXVII, 29. (3) Esaïe X, 5.

patriarches, le Dieu de gloire qu'Abraham, mon maître, vit en Mésopotamie! et tu as daigné regarder à la bassesse de ta servante, à moi, pauvre fille de Cham, à moi, qui malgré les cris de ma conscience m'éloignais de ta parole, abandonnais tes autels, m'enfuyais en Egypte! O mon Dieu, quoi! il est donc vrai, *tu as entendu mon affliction;* tu as voulu prendre de force mon cœur ingrat et rebelle! « Tu es ici, et » je n'en savais rien! c'est ici la maison de Dieu, c'est ici » la porte des cieux! » *Tu es le Dieu fort de vision!*

A cette pensée, son ame se réveille; elle ouvre les yeux sur le fond d'elle-même; elle examine les motifs secrets de toute sa vie passée; elle se reconnaît; elle est confondue. — Mais écoutez, je vous prie, ou plutôt écoutons tous cette grave question, qu'Agar, ainsi réveillée, adresse à Agar comme en la présence de son Dieu. Écoutons cette grave question, Mes Frères, car nous y trouverons en un seul mot toute la leçon que l'Esprit Saint a voulu nous donner dans le chapitre de ce jour. — Écoutons le premier cri de cette ame à son réveil :

Alors Agar dit : « *Ai-je regardé,* jusqu'ici, *à Celui qui vit* » *et qui me voit?* »

Ai-je regardé jusqu'ici, dans mes projets, dans mes ambitions, dans mes joies, dans mes peines, à Celui qui, pendant qu'il me demandait mon cœur, me suivait partout, voyait mon indifférence, comptait mes égaremens, lisait mes plus secrètes pensées? — Hélas! non, non, mon Dieu! C'était le monde que je cherchais dans mes joies, ce n'était pas toi! — C'était le monde que je regrettais dans mes peines, ce n'était pas toi! — C'était au monde que je demandais mes consolations, ce n'était pas à toi! — C'était au monde, dont je faisais ainsi mon Dieu, c'était au monde, ce n'était pas à

toi que je disais réellement dans le secret de mon cœur : « Mon ame soupire après toi; je te cherche au point du » jour; — je pense à toi dans les veilles de la nuit; — » m'approcher de toi, voilà mon bien! »

Ah! désormais je ne veux plus regarder qu'à « *Celui qui vit et qui me voit;* » Je vais retourner aux tentes de Mamré; je vais m'humilier devant ma maîtresse, devant tous les hommes. Je veux te suivre, ô mon Dieu! où tu voudras, quand tu voudras, comme tu voudras! *Tu vis et tu me vois!* Que me faut-il de plus? Tout est bien pour moi!

Ainsi reparut Agar aux tabernacles du patriarche. — Ce n'était plus Agar. — Elle revenait ayant la paix de Dieu dans son cœur, et Dieu l'avait chargée de ramener aussi cette paix dans la maison de ses maîtres. Elle revenait, et c'était peu que ce retour inattendu vînt calmer les vives alarmes qu'Abraham avait sans doute conçues et pour elle et pour son enfant; elle y reparaissait comme un envoyé de Dieu; elle y rentrait avec le récit touchant de ce que l'Éternel venait de faire pour son ame.

Sans doute, qu'à la vue de ce retour de l'altière Agar; de son humble soumission, de sa religieuse douceur, de ce changement surnaturel et de tout ce qui venait de se passer entre elle et le Seigneur, Abraham et Sara firent dans leur propre cœur un retour solennel, se recueillirent en la présence de Dieu, et se demandèrent aussi comme Agar : « Et » nous, et nous! *avons-nous regardé à Celui qui vit et qui* » *nous voit?* »

Eh bien! Mes Frères, que ce soit aussi là, pour vous tous qui m'écoutez, le fruit de cette méditation; et elle ne sera pas vaine en la présence de Dieu. — Oui! que ce soit là votre question de tous les jours : Mon Dieu! suis-je sin-

cère devant toi? *Tu vis et tu me vois!* Est-ce ta volonté que je recherche? ta faveur m'est-elle meilleure que la vie? Est-ce à toi que je regarde? O mon ame! *as-tu regardé*, jusqu'ici, *à Celui qui vit et qui te voit?*

N'y a-t-il point d'Agar dans ce temple, à qui se soit fait entendre cette voix intérieure : *Agar, Agar, d'où viens-tu, et où vas-tu?* — D'où viens-tu? tu es sortie du chemin du devoir! — et où vas-tu? tu n'as point la paix! — Vous avez trouvé des difficultés dans le service de Dieu, et vous vous en êtes dégoûtée. Il aurait fallu vous humilier, supporter quelques mépris, endurer quelques privations, renoncer à quelque attachement, et dès lors, vous vous êtes ennuyée des choses saintes; vous vous êtes éloignée du peuple de Dieu; vous avez tourné vos regards et vos pas vers l'Egypte, vers le monde; vous ne lisez plus ou presque plus la Parole; vous priez mal, ou peut-être vous ne priez plus : la Bonne Nouvelle d'un pardon pour votre ame ne vous touche plus, ne vous occupe plus. — Pauvre Agar, d'où viens-tu? Ecoutez! je puis vous le dire, car la Bible l'a dit avant moi : Vous n'avez point de paix; « même en riant votre cœur est triste (1), » parce qu'ayant voulu demander le bonheur à l'Egypte et à ses idoles, vous n'y avez pu trouver après tout que des citernes crevassées, qu'un désert de sable, qu'une soif croissante, et parce qu'une voix secrète vous répète de temps en temps : Et ton Sauveur? — et ton âme? et ta mort? — et l'éternité qui suivra ta mort? — Si Dieu te retirait cette nuit, es-tu prête? *Agar, Agar, d'où viens-tu, et où vas-tu?*

O vous donc, qui que vous soyez, qui vous reconnaissez à

(1) Prov. XIV, 13.

ces traits, je ne vous demande ici qu'une seule chose : C'est qu'au sortir de ce temple vous alliez vous recueillir dans le cabinet de la prière, et que, vous y mettant à genoux devant *Celui qui vit et qui vous voit*, vous vous demandiez dans la solennité de sa présence : O mon Dieu, Dieu vivant, *ai-je regardé* jusqu'ici *à Celui qui vit et qui me voit?*

Mais n'y a-t-il point aussi dans ce temple quelque Abraham dont la foi se soit laissée surprendre aux conseils d'une sagesse toute humaine, et qui sortant ainsi des voies de l'obéissance, forcera peut-être le Seigneur qui l'aime à le châtier de ses coups, et à dérouiller sa foi dans le feu de la tribulation? — Si je faisais ce que vous dites, je serais peut-être plus conforme à la parole du Nouveau-Testament; mais j'éloignerais ceux que je veux attirer à Jésus-Christ. Si je confessais plus ouvertement l'Evangile, je blesserais, je ferais moins de bien; si je n'usais pas pour le siècle de cette complaisance que d'ailleurs on pourrait blâmer, je travaillerais moins efficacement à l'avancement du règne de Dieu dans ma famille. — O Mon Cher Frère, au nom du Dieu trois fois saint *qui vit et qui vous voit*, à qui appartient-il de le faire, ce bien? de l'avancer, ce règne? de la sanctifier, cette famille? — A qui appartient-il « de donner aux ames » stériles, comme à Sara, la vertu de concevoir (1)? Ah! » nul ne vient au Fils si le Père ne l'attire (2); et si l'Éter- » nel n'édifie la maison, ceux qui s'en occupent y travail- » lent en vain (3). »

Le devoir, toujours le devoir, rien que le devoir, et tout ira bien! car Celui qui a fait les promesses est fidèle (4).

(1) Hébr. XI, 11. (2) Jean VI, 44. (3) Ps. CXXVII. (4) Hébr. X, 23.

Je ne vous demande qu'une seule chose, c'est d'entrer dans le cabinet de la prière, c'est d'en fermer la porte aux pensées du monde ; c'est de vous y mettre à genoux devant *Celui qui vit et qui vous voit ;* c'est de vous demander alors, dans la solennité de sa présence : *Ai je regardé jusqu'ici à Celui qui vit et qui me voit?*

Enfin, n'y a-t-il point ici de Sara, contristée dans ses affections les plus chères, soumise à de secrètes et poignantes douleurs, blessée au cœur par ceux-là mêmes de qui peut-être elle avait trop attendu ; et qui se voyant abreuvée d'amertumes dans ce même tabernacle où le bonheur lui avait été promis, passe de longs jours à lutter contre ses peines, et de longues nuits à les pleurer? — O servante du Seigneur, femme chretienne, comment les avez-vous prises ces douleurs, ces humiliations, ces injustices inattendues?— Ne vous êtes-vous point aigrie? y avez-vous reconnu la main de Dieu? Ne vous êtes-vous pas arrêtée aux causes secondes? Avez-vous su comprendre que *Celui qui vit et qui vous voit*, parce qu'il ne voulait pas que vous adorassiez la terre, ni que vous prissiez les tentes de Mamré pour des demeures permanentes, a jugé bon que votre orgueil fût froissé, vos projets humains confondus, votre moi crucifié? Ah ! vous aussi, rentrez dans le cabinet de la prière, et vous y mettant à genoux devant ce Dieu de toute grâce, demandez-vous en sa présence : « *Ai-je su regarder à Celui qui vit et qui me voit?* »

Vous tous, enfin, Mes Chers Frères, pasteurs et troupeau, en nous retirant de ce temple, en rentrant dans nos demeures, recueillons-nous tous dans cette grave pensée : « *Ai-je regardé à Celui qui vit et qui me voit?* »

EXPLICATION

DE LA

PARABOLE DES DIX VIERGES.

SERMON

SUR MATTHIEU XXV, 1—13.

Christ est l'Epoux de son Eglise : telle est l'image touchante sous laquelle l'Esprit Saint se plaît à nous représenter l'amour du Sauveur pour ses fidèles, et les circonstances de son dernier avénement. Il est l'Epoux de son Eglise, il l'a aimée le premier; il a pour elle un amour gratuit, constant, inaltérable. Il est venu d'abord dans « une chair semblable à celle qui est assujettie au péché », sous la forme d'un serviteur, en des vêtemens teints de sang, souffrant, persécuté, « mis à peine au rang des hommes (1) », la flan-

(1) Esaïe LIII. Héb. II.

cer dans la douleur, au milieu des larmes, sous l'orage de la justice divine; mais il doit revenir au dernier jour, comme le Roi de gloire, célébrer ses fêtes nuptiales, juger les vivans et les morts, et faire entrer son Épouse dans les palais éternels. — Or, comme l'usage voulait, chez les anciens peuples de l'Orient, dans la célébration des noces, que l'époux, à la lueur des flambeaux, et suivi de ses amis, allât chercher son épouse, dans l'appareil de la joie et du triomphe, tandis que les amies de l'épouse, ordinairement au nombre de dix, portant à la main des flambeaux, et magnifiquement parées, allaient au-devant de l'époux, pour se joindre à son cortége, et pour en accroître la joie et la solennité, notre Seigneur a souvent emprunté cette image et ses différens traits pour peindre son second avénement. — L'*Epoux*, c'est lui-même; l'*Epouse*, c'est l'Eglise; c'est l'assemblée des vrais croyans; *l'arrivée de l'Epoux*, c'est le retour de Christ, au jour du jugement; *les amis de l'Epoux*, ce sont les *anges de sa puissance;* les *vierges*, amies de l'Epouse, ce sont les saints et les fidèles, ou plutôt ce sont ici tous ceux qui passent pour être saints et fidèles, tous ceux qui réclament le nom de chrétiens; leurs *lampes*, c'est la profession qu'ils font de la religion de Christ; *l'huile* et la lumière qu'elle produit, c'est la Grâce du Saint-Esprit dans le cœur; c'est la foi qui opère, qui se manifeste par l'amour, par la charité, par la lumière des bonnes œuvres; l'heure de *minuit* représente ce qu'il y aura de soudain et d'inattendu dans l'arrivée de notre maître; *le palais* de l'Époux enfin, c'est le royaume des cieux, c'est le séjour de la sainteté, de la paix, des consolations et des joies éternelles. O Souverain! disait le Psalmiste en parlant du Messie, « ton » Epouse est à ta droite, parée d'or d'Ophir; elle est inté-

» rieurement remplie de gloire. Les Vierges qui la suivent » et qui sont ses compagnes, te seront présentées avec « réjouissance et avec allégresse; elles entreront dans le » palais du Souverain (1). »

Tel est l'emblême touchant et solennel sous lequel nous est représenté l'avénement du Seigneur. Voilà les grandes scènes auxquelles, vous qui, m'écoutez, Mes Frères, et moi qui vous parle, nous devons tous assister un jour. Cela est certain, comme il est certain que l'Evangile est la Parole de Dieu, comme il est certain que l'Eglise de Christ s'est établie sur la terre, comme il est certain que nous sommes ici rassemblés en son nom. « Ces paroles », dit l'Esprit Saint, « sont les vraies paroles de Dieu. (2) »

Quel rôle jouerons-nous donc en ce grand jour? Que deviendrons-nous en ce moment solennel? Quel regard jettera sur nous alors, du haut de son trône, « Celui qui sonde les reins et les cœurs (3)? »

Oh! qu'il est important de résoudre, dès ici-bas, une telle question! Combien toute autre recherche paraît frivole et superflue quand on la compare à celle-là! Combien les « beaucoup de choses dont s'occupe (4) » Marthe sur la terre semblent vaines et souvent funestes! Combien il est frappant « qu'une seule chose est nécessaire! » Suivez donc le développement simple et familier d'une parabole où le Seigneur se plaît à se mettre à la portée de tous, et puisse cette méditation porter dans vos cœurs le désir et le besoin de la vigilance, la connaissance de votre véritable condition, la pensée sérieuse de l'avenir, la faim et la soif de la justice! Ainsi soit-il!

(1) Ps. XLV, 10-16. (2) Apoc. XIX, 9. (3) Ps. VII, 10. (4) Luc X, 41.

Le royaume des cieux, au dernier jour, *sera semblable à dix vierges, qui, ayant pris leurs lampes, s'en étaient allées au-devant de l'Epoux.*

Le royaume des cieux désigne ici, comme souvent ailleurs, l'ensemble des hommes qui portent le nom de Chrétiens; c'est l'Eglise visible, en tant qu'elle se compose de vrais fidèles et de Chrétiens apparens.

Le royaume des cieux sera semblable à dix vierges. A dix vierges. — Par cette expression, le Seigneur nous donne à connaître, dès l'abord, à quelle classe d'hommes la leçon de cette parabole est surtout adressée. Nous voyons qu'il y veut désigner des personnes dont la vie apparente est régulière, et dont la conduite extérieure est décente et paisible. Par les vierges folles, il ne faut donc pas entendre des personnes qui vivent dans le déréglement : il ne s'agit pas ici de ces hommes avec lesquels l'Apôtre Paul (1) défend aux Chrétiens d'entretenir aucune familiarité ; des larrons, des impudiques, des profanateurs, des médisans, des hommes outrageux, des intempérans.

Le Seigneur désigne ici des personnes qui, par la décence extérieure de leur conduite, sont mises au rang des vrais Chrétiens par les hommes qui ne peuvent connaître les secrets des consciences, et qui ne peuvent juger que sur de lointaines apparences.

Non-seulement leur conduite extérieure est régulière et décente ; non-seulement ce *sont dix vierges*, mais encore *elles sont allées au-devant de l'Epoux*; elles font toutes profession d'attendre Jésus, et de mettre en lui quelqu'espèce de confiance, quoiqu'une partie d'entr'elles ne l'aient point connu,

(1) 1 Cor. XV, 33.

et qu'elles ne soient point connues de lui, comme il le leur déclarera bientôt lui-même, parce qu'elles s'appuient sur leurs propres mérites, et qu'elles n'ont point senti qu'elles avaient besoin d'acheter de l'huile pour leurs lampes. — Ce sont des Chrétiens de nom; on les voit dans les temples; ils prennent part à la Sainte Cène; ils font profession d'espérer en Christ, qui les introduira sûrement, pensent-ils, dans les demeures éternelles, dès qu'il aura vu les lampes qu'ils portent devant eux.

Mais il est encore un caractère qui est commun aux dix vierges, ce sont ces *lampes* mêmes qu'elles portent à la main. Les Chrétiens, en effet, doivent « briller comme des flambeaux, » dans le monde; ils doivent « porter devant eux la parole de vie » et faire « luire leur lumière devant les hommes, afin qu'en voyant leurs bonnes œuvres, on glorifie leur Père qui est dans le ciel. (1) » Car « la Grâce qui donne le salut à tous les hommes a été manifestée, afin que, renonçant à l'impiété et aux passions mondaines, nous vivions dans le présent siècle, selon la tempérance, la justice et la piété (2). » C'est ainsi que les Chrétiens doivent aller au-devant de leur céleste Epoux; c'est ainsi qu'ils doivent lui faire honneur et proclamer ses louanges, en attendant qu'arrivés avec lui dans le royaume des cieux, « ils soient complètement transformés à son image, de gloire en gloire, par l'Esprit du Seigneur (3)», pour parler avec l'Ecriture.

Les dix vierges, quoiqu'il y ait entr'elles une énorme différence, les dix vierges ont donc toutes le même nom; elles vont toutes au-devant de l'Epoux; elles portent toutes également des lampes à la main; elles font toutes la même

(1) Matth. V, 16. (2) Tite II, 11. (3) 2 Cor. III, 18.

profession ; elles obtiennent toutes crédit auprès du monde, qui ne peut juger de la différence qui les sépare ; elles se distinguent peu les unes des autres aux yeux des hommes qui ne voient pas que la lumière de plusieurs de ces lampes est vacillante et passagère, et qui ne peuvent point connaître les motifs secrets des actions humaines.

Vous voyez donc clairement, ô vous qui m'écoutez, combien cette parabole vous est applicable, et combien elle peut vous être utile, si vous vous en servez pour vous examiner vous-mêmes, comme en la présence du Seigneur.

Or, comme l'Epoux tardait à venir, les dix vierges s'assoupirent toutes et s'endormirent, dit notre Seigneur, c'est-à-dire, que toutes également s'étaient livrées à la sécurité la plus profonde, quoique les unes eussent dans leur cœur un fondement solide à leurs espérances, comme nous ne tarderons pas à le voir, tandis que les autres n'avaient, pour les asseoir, qu'une présomption fatale qu'elles appuyaient sur leurs propres mérites, sur leurs lampes, sur leur profession du Christianisme, et sur le nom qu'elles portaient. Toutes attendaient l'avenir sans aucune inquiétude ; mais tandis que la sécurité des unes était fondée, celle des autres ne reposait que sur les illusions les plus funestes et les plus trompeuses. *Or, comme l'Epoux tardait à venir, elles s'assoupirent toutes et s'endormirent.*

Hélas ! que nous trouverons encore cette image fidèle, si nous voulons reporter ici nos regards sur l'Eglise ! Combien cet assoupissement et ce sommeil des dix vierges, nous représente, d'une manière frappante, l'indifférence et l'inconcevable sécurité avec laquelle tant de personnes attendent la mort, le jugement, l'éternité, sans avoir reçu dans leur cœur « les arrhes de l'héritage éternel, » sans

avoir éprouvé l'opération de cet « Esprit Saint qui témoi-
» gne à notre esprit que nous sommes enfans de Dieu (1),»
pour parler avec l'Apôtre Paul; sans avoir, comme les vierges sages aucun fondement sur lequel elles puissent appuyer leur fatale tranquillité.

En effet, comme le déclare notre Seigneur, il y en avait *cinq qui étaient sages, et cinq qui étaient folles.*

Le vrai sage aux yeux de Dieu, c'est celui qui pense aux « jours éternels, » qui s'occupe des intérêts de son ame, qui s'attache aux choses d'en-haut, qui aime et qui craint Dieu. La vraie folie aux yeux de Dieu, c'est celle qui néglige *la seule chose nécessaire*, quelque habile qu'elle puisse être d'ailleurs dans la poursuite des vanités de la terre. — Or, la folie des vierges folles consistait *en ce qu'en prenant leurs lampes, elles ne prirent point d'huile avec elles; tandis que les sages, avec leurs lampes, prirent de l'huile dans leurs vases.*

Ce « vase » c'est le cœur « du bon trésor duquel l'hom-
» me de bien tire de bonnes choses (2). » C'est du cœur que procèdent les œuvres que Dieu doit juger au dernier jour; c'est aux motifs et aux affections du cœur qu'il regarde; c'est le cœur qu'il faut changer. « Tu aimeras le
» Seigneur ton Dieu de tout ton cœur (3). — Mon enfant,
» donne-moi ton cœur. — Et quand je donnerais tout mon
» bien aux pauvres, quand je livrerais mon corps aux
» flammes » pour ma religion, « si je n'ai pas l'amour dans
» le cœur, je ne suis rien (4).

L'huile qui doit remplir nos vases pour entretenir dans

(1) Rom. VIII, 16. (2) Matth. XII, 35. (3) *Idem* XXII, 37, (4) 1 Cor. XIII, 3.

nos lampes une lumière qui puisse subsister en la présence du Seigneur, c'est la Grâce de Dieu dans le cœur; c'est « l'onction de l'Esprit Saint dans le cœur (1); » c'est la foi dans le cœur; et la lumière que produit cette huile sainte, c'est « la charité », c'est-à-dire, « l'amour » soit de Dieu, soit du prochain; ce sont les œuvres de l'amour; c'est la vraie « charité qui procède d'un cœur pur et d'une » foi non feinte (2). »

L'huile, chez les Hébreux, était l'emblême de la Grâce du Seigneur, et de l'onction de son Esprit Saint; on devait oindre d'une huile sainte tous les vases du sanctuaire, tous les rois, tous les sacrificateurs, tous les prophètes; l'on devait avoir constamment dans le tabernacle une provision d'une huile pure pour y entretenir les lampes du chandelier d'or; et le prophète Zacharie, en nous expliquant tous ces emblêmes, nous apprend que Christ est l'olivier d'où procède cette huile spirituelle qui doit remplir le cœur des vrais Chrétiens. C'est lui « qui nous oint, » dit l'Ecriture, « c'est lui qui nous baptise du Saint-Esprit » et de feu (3). »

Nous n'entrons dans ces détails que pour vous faire comprendre ce que notre Seigneur veut signifier ici. Pour nous expliquer sans figure, *cinq des vierges étaient converties et régénérées* par le Saint-Esprit, et les cinq autres ne l'étaient pas. Les unes avaient le cœur purifié par la foi, et les autres n'étaient point « nées de nouveau » selon ce qui est écrit : « Nul, s'il n'est né de nouveau d'eau et d'esprit, ne » peut entrer dans le Royaume des cieux (4); » elles étaient toujours au monde, au péché, à elles-mêmes. Les

(1) 1 Jean II, 20. (2) 1 Tim. I, 5. (3) Luc III, 16. (4) Jean III.

unes, « formées pour l'éternité, avaient reçu l'Esprit Saint » dans leur cœur, pour arrhe de leur héritage (1), » comme le dit Saint Paul aux Corinthiens; et comme il le dit aux Romains, elles avaient « reçu cet Esprit qui té- » moigne à notre esprit que nous sommes enfans de Dieu; » tandis que les autres n'avaient point l'Esprit d'adoption, et n'avaient rien qui pût autoriser leur funeste confiance. Les unes avaient cette vraie foi, « par laquelle Dieu purifie le » cœur des fidèles (2), » pour me servir de l'expression de Saint Pierre; et les autres, s'appuyant sur leur propre justice, ne connaissaient pas Christ, et n'étaient *pas connues* de lui, comme il le leur déclarera bientôt après lui-même.

Tel était donc l'état des vierges sages et des vierges folles, lorsque, *voyant que l'Epoux tardait à venir, elles s'assoupirent toutes et s'endormirent.* Mais, *sur le minuit il se fit un cri, disant : Voici, l'Epoux vient; sortez à sa rencontre.*

Ce cri se fit entendre *à minuit*, c'est-à-dire, au moment où l'on s'y attendait le moins, c'est-à-dire, au moment du sommeil le plus profond, c'est-à-dire, au milieu de la plus complète sécurité.

Quelle image imposante de l'avénement du Seigneur Jésus en la grande journée! Quelle image faite pour nous frapper salutairement, et pour réveiller dès à présent de leur sommeil, tant d'ames endormies! Et nous aussi, nous l'entendrons tous au dernier jour, cette voix solennelle qui portera l'effroi dans les consciences : *Voici, l'Epoux vient; sortez au-devant de lui.* Oh! combien sera terrible et majestueux ce moment où le Fils de l'homme viendra « avec des

(1) 1 Cor. II, 12. (2) Act. XV, 9.

» flammes de feu, » suivi de ses saints anges, « précédé » de la trompette de Dieu; » lorsque « le cri d'en-haut et » la voix de l'archange » se feront entendre à toute la terre, lorsque tous les morts sortiront de leurs tombeaux; et que toutes les nations comparaîtront en sa présence! Quel réveil que celui de l'univers en ce moment solennel! Quel réveil que celui qui sera causé par ce cri pénétrant: « Morts, » réveillez-vous, et comparaissez en jugement! »

Ici, Mes Frères, avant d'aller plus loin, disons-nous bien une chose : c'est que, pour chacun de nous, ce jour est très-proche, et que nous en sommes tout au plus à quelques années. Le jour où la maladie viendra nous apprendre que le temps de notre délogement est arrivé; le jour où elle nous dira, comme au roi de Juda : « Prépare ta mai- » son, car tu t'en vas mourir (1); » ce jour-là sera pour chacun de nous, le jour où commenceront les scènes de l'éternité; le jour après lequel il n'y aura plus de temps; le jour enfin où nous entendrons, avec la trompette du jugement, ce grand cri dont parle le Seigneur dans sa parabole : *Voici, l'Epoux vient; sortez au-devant de lui.*

Puis donc que la fin de toutes choses est si proche de chacun de nous, soyons attentifs à la suite de cette parabole.

Quand ce cri se fut fait entendre aux dix vierges, alors *elles se levèrent toutes*, dit le Seigneur; *elles apprêtèrent leurs lampes*, et les sages le firent aussi bien que leurs compagnes; car les hommes les mieux préparés à la mort par une vie toute consacrée au Seigneur, ont encore besoin de se disposer à la rencontre de leur Dieu, afin qu'ils soient « trou-

(1) Esaïe XXXVIII, 1.

» vés vêtus et non pas nus (1), » pour parler avec Saint Paul.

Cependant les *vierges folles se levèrent* aussi, nous dit Jésus, et voulurent *apprêter leurs lampes;* mais à l'approche de l'Epoux et de son cortége, elles virent avec terreur que leur lumière s'éteignait. Ces lampes sans huile ont pu donner quelque temps une lueur passagère et trompeuse aux regards des hommes; mais, quand la mort est là, quand le Seigneur est proche, quand l'éternité s'avance, alors les vierges folles reconnaissent leur imprudence et la vanité des appuis qu'elles s'étaient donnés; alors on distingue mieux les vrais motifs des actions par lesquelles on avait jusqu'alors recherché l'approbation des hommes, alors on reconnaît qu'elles n'ont pas procédé d'un cœur dévoué sans partage au Seigneur, qu'elles n'ont pas été faites avec un désir simple et pur de plaire à Dieu; alors on voit s'éteindre dans les sombres vapeurs de la vallée de l'ombre de la mort, cette lampe sur laquelle on avait cru pouvoir fonder une confiance présomptueuse.

Cependant, les vierges folles, saisies d'effroi, s'adressèrent à leurs compagnes, et, dans le trouble de leur ame, elles leur dirent : *Donnez-nous de votre huile, car nos lampes s'éteignent.*

C'est ainsi qu'on voit aux approches de la mort ces Chrétiens de nom, qui, pendant le reste de leur vie, voulurent servir à la fois « Dieu et le monde (2); » c'est ainsi, dis-je, qu'on les voit envier le sort des humbles Chrétiens qu'ils méprisaient naguère; c'est ainsi qu'après avoir raillé, comme exagération et comme folie, la sagesse des sages, leur déta-

(1) 2 Cor., 5, 3. (2) Matth. VI, 24.

chement du monde et leur soumission profonde aux préceptes de leur Maître, ils voudraient maintenant changer de sort avec eux; ils s'écrient, comme Balaam : « Que je » meure de la mort des justes, et que ma fin soit semblable » à la leur (1)! » Ils voudraient pouvoir dire avec eux : « Toute mon espérance est au Seigneur, et cette espérance » ne confond point, parce que l'amour de Dieu est répandu » dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été don- » né (2). » — *Donnez-nous de votre huile, car nos lampes s'éteignent!*

Mais les sages répondirent : *De peur que nous n'en ayons pas assez pour nous et pour vous, allez plutôt vers ceux qui en vendent.*

Remarquez bien ici la douceur et la sage réserve de cette réponse. Elles ne veulent, elles n'osent, elles ne peuvent satisfaire le vœu de leurs compagnes, mais elles n'ajoutent aucun reproche à leur refus; elles ne se vantent point de leur prévoyance; elles évitent tout ce qui pourrait ajouter quelque douleur à leur détresse; et tout en leur disant que leur demande est vaine; que « le juste lui-même ne se sauve » qu'avec peine (3) » et que chacun « doit porter son pro- » pre fardeau, » elles s'empressent de leur donner le seul conseil qui puisse encore les sauver.

« Tandis qu'il en est temps, *allez plutôt vers ceux qui en* » *vendent* : ne perdez pas un instant, nous n'avons nous-mê- » mes *rien que nous n'ayons reçu*. Allez promptement au » Père de tout don parfait; allez à Christ, *de la plénitude de* » *qui nous avons toutes reçu grâce pour grâce;* allez à l'Es- » prit Saint qui distribue ses dons comme il lui plaît; priez

(1) Nombres XXIII, 10. (2) Rom. V, 2, 5. (3) 1 Pierre IV, 18.

» avec ardeur; « demandez, et il vous sera donné, cher-
» chez, et vous trouverez (1); » allez à ce Dieu de bonté,
» qui vous crie dans sa parole : « Si quelqu'un manque de
» sagesse, qu'il la demande à Celui qui la donne à tous libé-
» ralement, et elle lui sera donnée (2). O vous tous qui êtes
» altérés, venez aux eaux! O vous qui n'avez point d'argent,
» venez, achetez sans argent et sans aucun prix, du vin et
» du lait. Pourquoi employez-vous l'argent pour ce qui ne
» rassasie point? Prêtez l'oreille, et venez à moi. Ecoutez,
» et votre ame vivra; et je traiterai avec vous une alliance
» éternelle (3). Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés
» et chargés, je vous soulagerai, vous trouverez du repos
» pour vos ames (4). »

Mais il n'est pas facile, au dernier période de sa vie de savoir chercher et se procurer cette huile précieuse, lorsqu'on a long-temps mis toute sa confiance dans sa *lampe*, dans ses propres forces, dans sa profession extérieure de Christianisme, dans ses propres œuvres, dans sa propre justice. Il n'est pas facile de se repentir, de se jeter dans les bras de la miséricorde divine avec un abandon complet, lorsqu'on s'est endormi jusqu'à l'arrivée de l'Epoux dans une sécurité fatale, dans une orgueilleuse confiance.

En effet, ajoute notre texte : *Pendant que les vierges folles*, dans leur détresse, *en allaient acheter*, *l'Epoux arriva* dans sa pompe majestueuse et terrible, et celles qui étaient *prêtes*, c'est-à-dire, les vierges sages, couvertes de la robe de noces, « revêtues (selon l'expression d'Esaïe) du manteau de sa jus-
» tice (5), » et portant dans leurs cœurs la foi, l'espérance

(1) Matth. VII, 7-11. (2) 1 Jacq. 1, 15. (3) Esaïe LV, 1, 2, 3. (4) Matth. XI, 28. (5) Esaïe LIX, 17.

et l'amour; *les vierges sages entrèrent avec l'Époux dans la salle des noces*, dans le repos éternel, dans la société des saints et des anges, avec les Abraham, les Moïse, les David, les Saint Jean, les Saint Paul, et toutes ces belles ames que l'Esprit Saint a purifiées, et que le Seigneur s'est acquises pour toujours; *L'Epoux vint*, dit notre texte, *et celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui aux noces, et la porte fut fermée.*

O bonheur des vierges sages! O repos éternel! O sûreté parfaite! O transports de joie! Ma porte fut fermée derrière les vierges sages, elle fut fermée pour toujours! Le paradis céleste ne sera donc plus ouvert comme l'était celui d'Éden, d'où notre premier père a pu sortir! Quand les fidèles seront entrés au royaume des cieux, la porte sera fermée; aucun ennemi ne pourra plus les séparer de l'amour du Seigneur; Satan sera lié de chaînes éternelles; « toute » larme sera essuyée de leurs yeux (1) » pour toujours; ils ne pécheront plus; ils ne se sépareront plus; ils vivront dans l'éternel repos des bienheureux! « Celui qui vaincra,» a dit notre Maître, « j'en ferai une colonne dans le temple » de mon Dieu, et il n'en sortira jamais (2)! »

Mais si c'est un jour de triomphe et de bonheur pour les vierges sages, quel épouvantable moment pour les folles! *La porte est fermée*, fermée pour toujours! Il y avait un temps pour l'épreuve, et maintenant l'épreuve a cessé : il y avait un temps pour remplir ses lampes, et maintenant « il n'y a » plus de temps; elles sont laissées dans les ténèbres du » dehors, loin de la face du Seigneur, là où il y a des pleurs » et des grincemens de dents (3). »

(1) Apoc. VII, 17. (2) *Idem*, III, 12. (3) *Idem*, X, 6. Matth. 8, 12.

Après cela les autres vierges vinrent aussi, et dirent : *Seigneur, Seigneur, ouvre-nous!* Mais leurs instances furent vaines, et le Seigneur ne répondit à leurs cris que par ces mots terribles : *En vérité, en vérité, je vous le dis, je ne vous connais pas.* Sentence accompagnée d'une affirmation solennelle, et qui revient à celle-ci qu'il prononce ailleurs : « J'ai » juré dans ma colère que jamais ils n'entreront dans mon » repos (1). »

Ici, Mes Frères, replions-nous sur nous-mêmes. Hélas! que de personnes parmi nous reconnaissent vaguement qu'il leur manque un principe de vie, que leur cœur n'est point encore changé; qu'elles ont la même tiédeur pour le service de Dieu, la même langueur dans leurs prières, la même passion pour le monde, et cependant renvoient à la fin de leur vie un recours à Christ, une conversion d'où dépend leur sort éternel! Elles se bercent dans une fatale confiance; elles se rassurent contre la pensée de l'avenir, par la considération de leur sainteté négative, de leur assiduité au culte, de la décence de leur conduite extérieure, et par le vain espoir que, tôt ou tard, elles seront à temps de fournir leurs *lampes*, et d'acheter cette *huile* précieuse sans laquelle « nul ne peut entrer dans le royaume de Dieu. »

Oh! combien de vierges folles attendent ainsi les derniers jours pour *aller vers ceux qui en vendent!* Mais nous vous en conjurons, écoutez, écoutez notre Juge qui nous déclare ici que si nous différons encore, nous n'en aurons pas le temps, nous ne le pourrons pas, et qui termine sa parabole, en nous disant : *Veillez, veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure à laquelle le fils de l'homme doit venir!*

(1) Héb. IV, 3.

Vos jours s'envolent et ne reviennent plus; vos années s'enfuient, « emportées comme par une ravine d'eau (1); » vous avancez à grands pas vers le grand jour de Christ, vous tous, qui que vous soyez, à quelque âge que vous soyez dans la vie, bientôt, bientôt, vous entendrez annoncer que *l'Epoux arrive*, qu'il vous rappelle, et qu'il faut *aller au-devant de lui*.

Ah! n'attendez donc pas ces derniers et vains avertissemens que donne l'approche de la mort; n'attendez pas que ce cri se fasse entendre : *Voici l'Epoux;* n'attendez pas, comme les vierges folles, votre dernière maladie. Si vous appelez alors un ministre de Christ auprès de votre lit de mort, il vous dira bien sans doute, comme les vierges sages: *Allez vers ceux qui en vendent;* il vous dira bien que si la conversion est sincère et chrétienne, quoique tardive, elle est encore efficace; il vous dira bien que, jusqu'à la dernière heure de cette vie de patience et d'épreuve, vous pouvez recourir au Seigneur Jésus, qui « est venu chercher et sau- » ver ce qui était perdu (2); » il vous dira bien avec l'Apôtre, que « Christ est puissant pour sauver parfaitement ceux » qui s'approchent de Dieu par lui (3). » Mais ce que personne ne pourra vous dire, c'est que si vous différez encore, vous en aurez le temps; mais ce que personne ne pourra vous dire, c'est que vous ne trouverez pas la *porte fermée*, avant que vous ayez acquis ce qui vous manque.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il faut des occasions favorables, c'est qu'il faut des appels de l'Esprit Saint, pour faire cette emplette. Ce qu'il y a de certain, c'est que si le Seigneur, le Tout-Puissant, pour nous faire mieux connaître

(1) Psaume XC, 5. (2) Matth. XVIII, 11. (3) Héb. VII, 25.

que c'est lui qui change les cœurs, et que sa Grâce est souveraine, a voulu quelquefois opérer, sur un lit de mort, ou dans le cachot d'un criminel, des conversions véritables, et amener à la foi d'une manière soudaine l'ame de quelques pécheurs, ces exemples sont très-rares. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au contraire le temps de l'approche de la mort et d'une dernière maladie, bien loin d'être le plus favorable pour leur conversion, comme se l'imaginent *les vierges folles*, est précisément celui qui est le plus contraire. Ce qu'il y a de certain, hélas! c'est que sur un millier d'entre celles qui renvoient à ce dernier moment, à peine en est-il une seule qui puisse mettre à profit un temps si précieux. Pendant que cette pauvre ame, réveillée pour un moment de son assoupissement, s'adresse à son Juge sur son lit de mort; pendant qu'elle s'efforce de recueillir ses pensées pour recourir à notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ; pendant qu'elle s'efforce d'oublier ses maux pour élever au ciel ses regards et ses affections; pendant que, dans ce trouble qui la possède, elle ne sait par où commencer, et que mille pensées confuses viennent distraire sa dévotion, la mort arrive; l'Epoux arrive; le jugement arrive, et ce pauvre pécheur est perdu, et la *porte est fermée* pour toujours. *Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure à laquelle le fils de l'homme doit venir.*

Oh! que chacun de nous, après cette instruction, se demande donc à lui-même : Ai-je pris de l'huile dans mon vase? Aimé-je réellement Dieu? Trouvé-je ma joie dans son service? suis-je converti? Mon cœur est-il changé? Puis-je dire que je marche *selon l'Esprit*, et que si je mourais cette semaine, je mourrais au Seigneur, et que je ne trouverais pas la *porte fermée?* Il est temps encore; vous pouvez

aller encore *vers ceux qui en vendent;* la *porte étroite* vous est ouverte encore; la Parole de la réconciliation vous est annoncée encore; Jésus vous tend encore les bras, et vous crie encore : « Ne voulez-vous pas venir à moi pour avoir » la vie (1)? » Ah! « cherchez donc l'Éternel, pendant qu'il » se trouve; invoquez-le, tandis qu'il est près (2). »

Dieu veuille donner efficace à sa Parole, et répandre sur vous l'Esprit de grâce et de supplication, afin que vous regardiez vers lui, et que vous soyez sauvés! Amen.

(1) Jean V, 40. (2) Esaïe LV, 6.

LE MINISTÈRE

DE

SAINT PAUL A ÉPHÈSE.

SERMON

SUR ACTES, XX, 13—27.

Nous jugeons déjà de la nature d'un message important par la manière dont se présente à nous de loin celui qui nous l'apporte. Avant qu'il ait rien dit, nos yeux l'ont entendu; sa démarche, son geste, l'expression de son visage, ses regards nous ont parlé.

Elle était grande, par exemple, l'émotion de David, et son cœur savait déjà la moitié de son malheur, lorsqu'il vit accourir à lui, du camp de Saül et de Jonathan, un jeune Amalécite, ayant ses habits déchirés et de la cendre sur sa tête. Le jeune homme n'avait rien dit encore de la bataille

les apôtres et tous les évangélistes ont dû porter à la terre l'Evangile de Dieu notre Sauveur. — Voyez aujourd'hui l'Apôtre saint Paul; écoutez dans quels termes il expose son ministère; et, par là déjà, connaissez l'Evangile. — Ah! quand je le vois son message à la main, poursuivre sa course au milieu des cris de mort qui s'élèvent de toutes parts contre lui, « *dans les misères extrêmes* » comme il le dit lui-même, « *sous les coups, dans les prisons, au milieu des séditions; en péril sur les rivières, en péril dans les villes, en péril dans les déserts, en péril sur les mers; exposé aux veilles, à la faim, à des jeûnes fréquens, au froid, à la nudité;* » quand je le vois, dans le texte de ce jour, déclarer solennellement aux Ephésiens « *qu'il est net du sang d'eux tous, parce qu'il ne s'est point épargné pour leur annoncer tout le conseil de Dieu* », oh! alors je me demande : « Qu'as-tu fait jusqu'ici » de cet évangile, ô mon ame? — As-tu compris ce que » doit être pour toi une lettre de grâce qui t'arrive toute » couverte du sang de Jésus, de ses apôtres, de ses évan- » gélistes et de ses missionnaires! — Ah! que ta parole » pénètre, ô mon Dieu, jusque dans mes jointures et dans » mes moëlles! »

Venez donc aujourd'hui, Chrétiens, préoccupés de cette pensée, méditer avec nous ce discours de l'apôtre Saint Paul aux pasteurs d'Ephèse, ou plutôt, aux pasteurs de tous les siècles, et à tous les troupeaux du monde chrétien. — Venez dans cette maison de Milet, prendre place au milieu de tous ces ministres attendris; oubliez la distance des lieux et celle des siècles; prêtez l'oreille à ce discours de Paul, comme si vous l'eussiez entendu sortir de la bouche même de cet apôtre, et puisque ce discours, toujours le même à travers tous les siècles, s'adresse également à tous

les disciples du Nouveau-Testament, écoutez-le, Mes Frères, avec le recueillement d'une ame qui sait que *le Seigneur est à la porte*, et qui désire la communion de son Dieu.

Ce discours de Saint Paul aux pasteurs d'Ephèse comprend deux parties : — dans la première (la seule qui doive nous occuper aujourd'hui), l'Apôtre, en leur exposant quelle avait été la fidélité de son ministère au milieu d'eux, les prend à témoin *qu'il est net du sang d'eux tous*; — dans la deuxième (que nous ne vous avons pas lue, et qui doit faire le sujet de vos méditations dans un subséquent exercice), l'Apôtre les somme de *prendre garde à eux-mêmes et à tout le troupeau sur lequel le Saint-Esprit les a établis évêques ou surveillans*.

Dieu veuille bénir cette heure fugitive, et vous y faire recueillir des fruits éternels ! Ainsi soit-il !

L'apôtre Paul était en voyage pour Jérusalem. Après avoir séjourné pendant près de trois ans dans la province, nommée d'*Asie*, dont Ephèse était la capitale, il venait d'accomplir en Grèce un voyage rapide, pendant lequel il avait particulièrement exhorté les Disciples à contribuer de leurs biens en faveur des *pauvres d'entre les saints* qui étaient à Jérusalem. — Le succès avait surpassé son attente; ces petites églises, *dans leur extrême pauvreté, s'étaient montrées si riches par l'abondance de leurs aumônes*, que l'Apôtre avait résolu de porter lui-même à Jérusalem les secours considérables qu'il en avait obtenus. Il se hâtait de poursuivre ce voyage, dans l'intention, si Dieu le permettait, d'aller ensuite visiter Rome, et de se faire de là conduire jusqu'en Espagne. Cependant, pour n'encourir aucun blâme dans l'administration de ces aumônes, il avait exigé que les

églises nommassent elles-mêmes des représentans qui l'accompagneraient jusqu'à Jérusalem.

Embarqué de Macédoine, sur un navire qu'il avait frêté pour la Lybie, et dont la marche était subordonnée aux convenances de son ministère, Paul, accompagné de Timothée, de Luc, de Silas, de Gaïus et de plusieurs autres frères qu'il appelait « les députés des églises et la gloire de Christ », venait de s'arrêter à Troas durant toute une semaine, lorsqu'il fit remettre à la voile, et qu'il donna l'ordre au navire de cingler sans lui vers Assos, parce qu'il avait résolu de s'y rendre à pied, nous dit Saint Luc. — C'est ici que s'ouvre le récit de notre texte.

Mais avez-vous remarqué, Mes Frères, comment l'Apôtre venait de se préparer aux fatigues du voyage, et comment il avait passé toute la nuit précédente?

Le dimanche au soir, Paul, qui devait partir le lendemain, avait rassemblé les disciples de Troas, pour leur adresser à la table sacrée ses dernières et ses plus tendres exhortations; il les avait réunis dans une chambre haute, en un troisième étage, à la lumière des flambeaux, on avait déjà passé l'heure de minuit, lorsque le jeune Eutyche était tombé de la fenêtre dans la rue; mais à peine l'émotion de cet événement avait-elle été calmée, que Paul avait repris la suite de son discours; et il leur parlait encore lorsque la clarté du jour vint remplacer celle des flambeaux, et l'avertir que le signal du départ était donné. C'est alors qu'il prit congé de ses frères bien-aimés, et que, sans avoir reposé ses paupières, il partit à pied de Troas pour Assos (1), et poursuivit ainsi son voyage vers Jérusalem.

(1) La ville d'Assos, autrement nommée Apollonie, n'était éloignée

Il est bien probable que l'Apôtre en choisissant de faire cette route à pied, sans ses compagnons de voyage, avait à cœur de se ménager ainsi, au milieu des œuvres de Dieu, quelques heures de ce recueillement et de cette heureuse solitude après lesquelles soupirent les hommes qu'un ministère public et toujours actif occupe souvent des autres et trop peu d'eux-mêmes. Malheur au ministre de l'Evangile qui n'est pas attentif à faire reprendre souvent à son ame, par des dévotions solitaires, la trempe que nous fait perdre si facilement un exercice constant et trop extérieur. Il faut qu'il se prêche souvent à lui-même, dans le secret d'une retraite religieuse; il faut qu'il se demande à quel point ce règne de Dieu qu'il annonce au-dehors s'est avancé dans son propre cœur; il faut qu'il se répète cet avertissement de l'Apôtre aux pasteurs d'Ephèse: *Prenez garde à vous-mêmes, comme à tout le troupeau sur lequel le Saint-Esprit vous a établis évêques* (ou *inspecteurs*).

Ce fut donc ainsi que Paul se rendit au port d'Assos, où l'avaient précédé par mer ses frères bien-aimés, les députés des églises.

Alors ce précieux navire, cette église flottante, qui portait la vie éternelle à tant de milliers d'ames, s'éloignant à peu de distance des côtes de l'Asie, alla toucher successivement aux îles de Lesbos, de Scio, de Samos, et vint enfin jeter l'ancre, après quatre jours de navigation, dans le port de la riche et puissante ville de Milet, *car Paul*, dit notre texte, *avait résolu de passer Ephèse sans y prendre terre, afin de ne pas consumer son temps en Asie; parce*

de Troas qu'à la distance d'une petite journée de chemin; mais elle en était séparée par des sentiers si difficiles que les fatigues de cette route étaient, dit-on, passées en proverbe du temps d'Homère.

qu'il se hâtât pour être, s'il était possible, le jour de la Pentecôte, à Jérusalem.

Quand on pense que Paul avait prêché pendant trois ans dans Ephèse, et qu'il n'en était alors qu'à la faible distance de douze petites lieues, on comprendra que ce dut être dans une humble, mais douloureuse soumission à la voix de son devoir, qu'il s'interdit à lui-même l'entrée de cette ville où l'attiraient les plus tendres affections, et dont il pensait alors s'éloigner pour toujours. Mais, dans une sage défiance de sa propre sensibilité, il craignit qu'ils n'éprouvassent par leurs supplications et par leurs larmes la fermeté de sa résolution, et que dans l'émotion de leurs embrassemens, il n'eût à leur dire, comme il le fit quelques jours après aux frères de Césarée : « *O mes amis, que faites-vous* » *en pleurant ainsi et en me brisant le cœur? Je suis prêt,* » *non-seulement à être chargé de chaînes à Jésuralem, mais* » *même à y souffrir la mort pour le nom du Seigneur Jésus.* »

Cependant, il était loin de les oublier. Ses premières pensées, en débarquant à Milet, s'étaient portées vers ses chers Ephésiens; et, dans la tendre sollicitude de son ame en leur faveur, il avait résolu de leur donner au moins un témoignage de son amour, et de ne pas s'éloigner de ces rives, sans avoir pris un solennel congé d'eux tous dans la personne de leurs anciens.

Dans cette pensée, Saint Paul *envoya* promptement *à Ephèse pour faire venir auprès de lui les anciens de cette Eglise*, et ces saints hommes à peine avertis, se hâtèrent de se rendre à l'invitation de l'Apôtre.

Mais qu'on juge de leurs émotions. Ils arrivent à Milet, où l'Apôtre les attend entouré des compagnons de son voyage, l'élite des églises de la Grèce; ils entrent dans

cette chambre sainte, ignorée du monde peut-être, mais où Jésus-Christ était présent, et qui formait alors aux yeux des anges le plus beau temple de l'univers; ils revoient leur père spirituel, ce bien-aimé Paul, qui les avait amenés avec tant d'amour à la connaissance de leur Sauveur; ils revoient avec lui, parmi les députés des églises, des frères non moins chers, Silas, Luc, Timothée, qui avaient été, dans leur ville, de si zélés collaborateurs de Paul. Mais ils apprennent qu'ils n'ont à passer maintenant avec l'Apôtre qu'une heure rapide, et que cette heure même sera la dernière; son navire déploie déjà ses voiles au rivage de Milet, et doit même le transporter à l'île de Cos avant la fin de ce jour. Paul ne veut, leur dit-il, s'arrêter avec eux qu'autant de temps qu'il en faut pour leur adresser comme les dernières exhortations d'un père au lit de mort, pour se mettre à genoux, pour prier avec eux tous, et pour recevoir leurs derniers embrassemens. Il ne reverront son visage que devant le trône de Dieu et de l'Agneau, dans les chœurs éternels.

On ignore si l'on vit assister à cette réunion solennelle d'autres témoins que les compagnons de Paul et les anciens d'Ephèse, et si, par exemple, les simples fidèles de Milet n'y furent point convoqués; mais, quoi qu'il en soit, Chrétiens, l'Eglise universelle y a été convoquée; tous les évangélistes du monde chrétien, tous les disciples de Jésus-Christ dans tous les temps et dans tous les lieux, y ont été convoqués; et si nous n'avons pas vu le visage de l'apôtre Paul, sa voix au moins a pénétré jusque sur les bords du Rhône, jusqu'au-delà des mers, et dans les îles les plus lointaines.

Dix-huit ans après que Paul, sur la plage de Milet, eut

reçu les embrassemens de ses amis fondant en larmes, Paul n'était plus sur la terre des vivans; dix-huit ans après, sa tête coupée aux portes de Rome, avait roulé sous le glaive des bourreaux; et son sang s'est perdu dans la poussière de cette ville idolâtre; mais dix-huit cents ans après lui, sa voix se fait entendre à nous telle que l'entendirent les heureux pasteurs d'Ephése. — La maison, la rue, la ville même où se passa cette scène solennelle, tout a disparu; Milet est tombée et *son lieu ne la reconnaît plus.* — Ephèse, l'orgueil de l'Asie, ses édifices, ses théâtres, et ce temple magnifique qu'on avait mis deux cents ans à bâtir; la grande Ephèse n'est plus, et tout en elle a péri jusqu'à ses ruines, tellement qu'un missionnaire, venu de l'Amérique, pour porter dans ces contrées ce même évangile que Paul y prêchait il y a dix-huit cents années, écrivait, il y a deux ans, (1) qu'il n'avait trouvé que des champs de blé sur le sol où s'était élevée cette cité superbe, et qu'à la lettre, aucun être humain n'habitait maintenant cette place où s'agitait naguère un peuple immense!! — Paul et ses amis sont descendus dans la poussière; Ephèse a péri; Milet a péri, mais, au milieu de toutes ces ruines, la voix de Paul ne s'est point éteinte.

La Bible est un rocher indestructible, au pied duquel le fleuve des générations humaines, toujours le même et toujours nouveau, n'a cessé de couler vers cette immense cataracte, où vont s'engouffrer, avec les années et les siècles, avec les hommes et les générations d'hommes, les républiques, les empires et toutes les gloires humaines. Mais tandis que le fleuve ne cesse de couler, tandis que 860,000

(1) Philippe Rix.

ames, on l'a compté, descendent chaque jour la vie et passent dans l'éternité, du haut de ce rocher toujours le même, du haut de ce rocher, Paul, quoique mort, vous parle encore; il vous y montre la même croix, la même grâce, le même salut, le même ciel, le même Jésus; il y fait entendre sa voix jusques sous les voûtes de ce temple; la même qu'on entendit avec tant d'émotion dans Milet, la même qu'entendirent avant nous les Polycarpe, les Cyprien, les Luther, les Calvin, la même que l'entendront après nous nos enfans, lorsque ces voûtes même seront tombées, et que nous reposerons depuis des siècles dans la poussière du tombeau.

Maintenant, mes Frères, si vous voulez un sommaire de ce discours de Paul aux anciens d'Ephèse, vous le trouverez dans ces deux versets qui le terminent : *Sachant donc*, dit l'Apôtre, *qu'aucun de vous tous, parmi lesquels j'ai passé en prêchant le royaume de Dieu, ne verra plus mon visage, je vous prends à témoin aujourd'hui que je suis net du sang de vous tous, parce que je ne me suis point épargné pour vous annoncer tous le conseil de Dieu.*

Je suis net du sang de vous tous! Ah! mes Frères, que ces paroles sont imposantes! Les avez-vous bien entendues? Et que veut dire ce sang dont parle l'Apôtre? — Que voulait-il dire déjà, dans la synagogue de Corinthe, lorsqu'à l'ouïe des blasphêmes qu'on opposait aux supplications de sa charité, il secoua ses vêtemens, avec l'expression de la douleur la plus véhémente, et qu'il s'écria : « *Que votre sang soit sur votre tête; pour moi, j'en suis net!* » A quoi tend ce langage menaçant et terrible? et quel est donc ce sang dont ses mains sont pures, et qui ne lui sera point redemandé?

— C'est la mort et la damnation d'un pécheur qui refuse de se convertir! — Et si vous voulez un commentaire infaillible de ces paroles, écoutez cette terrible déclaration du Seigneur, à laquelle Saint Paul faisait une évidente allusion.

Fils d'homme, avait dit l'Éternel à son prophète Ezéchiel, *fils d'homme, parle aux enfans de ton peuple, et dis-leur : « Quand je ferai venir l'épée sur quelque pays, et que le peuple du pays aura choisi quelqu'un d'entr'eux pour servir de sentinelle; si celui-ci, voyant venir l'épée, n'a pas sonné du cor pour avertir le peuple, ce peuple sera bien surpris dans son iniquité, mais je redemanderai son sang de la main de la sentinelle. » — Voici donc, fils d'homme; je t'ai établi pour sentinelle à la maison d'Israël : tu écouteras donc la parole de ma bouche, et tu les avertiras de ma part : Quand donc j'aurai dit au méchant : Tu mourras; et que tu ne l'auras pas averti, ce méchant mourra sans doute en son iniquité, mais je redemanderai son sang de ta main. — Que si cependant tu l'as averti, et qu'il ne se soit point converti, il mourra dans son iniquité, mais, pour toi, tu auras délivré ton ame.*

Je ne sais, Mes Frères, quelle impression ce passage produit sur votre esprit; mais il saisit mon ame tout entière; il me fait voir avec frémissement la redoutable responsabilité qui pèse sur l'ame d'un ministre chargé de *paître cette église de Dieu, qu'il a acquise par son propre sang;* il me fait sentir plus que jamais combien j'ai besoin que le sang de Christ réponde encore en ma faveur, pour les jours mêmes les moins infidèles de mon ministère; et je ne pense pas qu'on pût rien ajouter à ce terrible commentaire des paroles de l'Apôtre : *Je vous prends à témoin aujourd'hui que je suis net du sang de vous tous, parce que je ne me suis point épargné pour vous prêcher tout le conseil de Dieu.*

Comment l'Apôtre avait-il prêché? *Il ne s'était point épargné.* — Et qu'avait-il prêché? *Tout le conseil de Dieu* (et comme il l'exprime encore dans notre texte), *la bonne nouvelle de la grâce de Dieu, la conversion envers Dieu, et la foi en Jésus-Christ Notre Seigneur.*

Ce sont là, Mes Frères, les deux questions auxquelles le développement de notre texte va répondre en quelque sorte; ce sont là les deux objets que nous allons vous mettre successivement sous les yeux, sans nous proposer d'ailleurs d'autre plan que de suivre verset après verset les paroles de l'Apôtre.

Écoutez-le lui-même; vous l'entendrez d'abord vous exposer successivement quelle avait été sa conduite, quelle avait été sa manière de prêcher, et enfin quels étaient encore ses sentimens actuels.

I.

1. *Quand les anciens d'Ephèse,* dit notre texte, *furent arrivés, vous savez,* leur dit saint Paul, *de quelle manière je me suis conduit avec tous dès le premier jour de mon arrivée en Asie, servant le Seigneur en toute humilité, avec beaucoup de larmes, et parmi beaucoup d'épreuves que j'ai eues à souffrir par les embûches des Juifs.*

Servant le Seigneur en toute humilité!

C'est en effet un trait bien remarquable du ministère de Saint Paul que cet abaissement dans lequel il servait le Seigneur au milieu des églises.

Elle n'est pas assez connue, elle n'est pas assez méditée cette humilité avec laquelle l'apôtre Paul et tous les premiers

missionnaires de Jésus-Christ portaient sur toute la terre l'évangile de la paix. Nous nous laissons aller trop facilement à nous les représenter comme des hommes presqu'étrangers aux infirmités de notre nature, soumis à d'autres affections que nous, et, pour ainsi dire, comme des êtres surhumains dont la tête était déjà couronnée d'une auréole de lumière aux regards des hommes. Mais il n'en était pas ainsi. Bien loin même que Paul eût rien qui le relevât aux yeux de la chair, on disait de lui dans Corinthe : *Ses lettres sont graves, mais la présence du corps est faible, et sa parole est méprisable.*

Celui que nous appelons SAINT Paul, vous l'auriez entendu nommer alors Paul ou Saul de Tarse ; vous l'auriez entendu appeler dans Jérusalem *peste publique*, *Nazaréen*, *chef de secte*, *séducteur ;* vous l'auriez vu dans l'opulente Ephèse, sous l'extérieur d'un simple artisan, voyageant à pieds et travaillant, avec Aquilas, à couper et à coudre des cuirs, pour subvenir, jour par jour, en fabriquant des tentes, aux besoins matériels de sa frugale existence ; et, en le voyant passer dans les rues de Corinthe ou dans Ephèse, vous auriez entendu dire de lui ce qu'on disait du grand Farel, quand il arriva dans Genève : « C'est un pauvre prédicant, chétif et mal vêtu ! » — vous l'auriez vu, dans les rues de Philippes, battu de verges par la main du bourreau, comme un homme, qui, disait-on, *troublait toute la ville*. Et pour tout dire, en peu de mots, vous l'auriez vu écrire, d'Ephèse même, à ses chers Corinthiens : *Jusqu'ici, je souffre la faim et la soif ; je suis nu, on me frappe au visage, je n'ai point de demeure assurée, je me fatigue à travailler de mes propres mains ; on me dit des injures, et je bénis ; on me persécute, et je le souffre ; on m'outrage de paroles, et je prie ; je suis, en un*

mot, traité comme la balayure du monde et comme le rebut de toute la terre!

Ah! sans doute, oui, c'est avec raison que l'apôtre Paul pouvait dire aux pasteurs d'Ephèse, en prenant congé d'eux, « *qu'il avait servi le Seigneur au milieu d'eux avec toute humilité;* » et c'est avec raison qu'en deuxième lieu il ajoutait: « *et parmi beaucoup d'épreuves, — beaucoup d'épreuves que j'ai eues à souffrir par les embûches des Juifs.* »

Rien n'égale en effet ce qu'il avait dû souffrir pendant son séjour à Ephèse; et quoique le livre des Actes nous ait donné peu de détails à ce sujet, ce qu'il en dit dans plusieurs de ses Epîtres confond notre pensée. « Il y avait reçu, nous dit-il, la sentence de mort; » il y avait été même exposé dans le cirque aux bêtes féroces, sans qu'on sache d'où lui vînt alors sa délivrance. Mais, se rappelant toujours ces paroles de son Maître : « *Vous serez bienheureux quand, à cause de moi, les hommes vous haïront, quand ils vous retrancheront de leur société et qu'ils rejetteront votre nom comme mauvais, à cause du Fils de l'Homme; réjouissez-vous alors, car une grande récompense vous attend dans les cieux, et c'est ainsi qu'ont été traités tous les prophètes qui furent avant vous!* » — se rappelant toujours ces promesses de son maître, il écrivait aux Corinthiens : « *Je me plais dans les infirmités, dans les opprobres, dans les misères, dans les persécutions, dans les détresses où je suis soumis pour Jésus-Christ mon Sauveur.* »

Eh! ce n'était d'ailleurs là que la moitié de ses douleurs. Sa tendre charité lui en réservait de bien plus grandes encore. « *Outre ces maux, qui me viennent du dehors,* » disait-il aux Corinthiens, « *je suis comme assiégé tous les jours par les soucis que me donnent les églises. — Qui est-ce qui est dans*

l'angoisse, que je n'y sois aussi? — Qui est-ce qui est scandalisé, que je ne sois moi-même comme *brûlé* dans mon cœur, et de douleur et de charité? Aussi l'entendez-vous ajouter aux pasteurs d'Ephèse, dans notre texte : « *que, pendant trois ans, il n'a cessé de servir le Seigneur, au milieu d'eux, avec beaucoup de larmes.* »

Avec beaucoup de larmes! Ah! chrétiens, comprenez-vous bien ce dernier trait? — Y a-t-il rien de comparable dans le caractère de Paul? — On ne s'étonne pas de l'ardeur de son zèle; et l'on y reconnaît aisément le fougueux Saul de Tarse; mais vous représentez-vous ses larmes? — D'où lui est-elle donc venue que d'en haut, cette tendre sensibilité, cette source de larmes? — Vous figurez-vous *ce persécuteur, cet homme violent*, comme il s'appelle lui-même, devenu, pour me servir de ses propres expressions, *doux comme une nourrice qui nourrit tendrement ses propres enfans?* — Représentez-vous Saint Paul devant un pécheur de la ville d'Ephèse, le suppliant de se convertir, de prendre pitié de son ame, de fuir la colère à venir, et, — pour dernier argument, — finissant par pleurer? — Je le vois écrivant sa première lettre aux Corinthiens : « *Quand je vous écrivis* d'Ephèse *ma première lettre,* » leur dit-il, *ce fut dans une grande affliction, le cœur serré, et en répandant beaucoup de larmes!* — Je le vois, même dans sa prison de Rome, mouillant encore de ses larmes la lettre qu'il écrit à ses chers Philippiens : « *Je vous l'ai déjà dit, et je vous le dis maintenant en pleurant : il y en a plusieurs entre vous, qui sont ennemis de la croix de Christ, et qui ne s'attachent qu'aux choses de la terre.* » — Je le vois enfin, dans cette chambre de Milet, étendant ses mains vers les pasteurs d'Ephèse, arrêtant sur eux le regard du plus tendre et du plus solennel adieu : « *Souvenez-vous*

que, durant trois ans, la nuit et le jour, je n'ai cessé d'avertir avec larmes chacun de vous! »

2. Oui, telle avait été la conduite de Paul dans son humilité, dans ses épreuves et dans sa tendre charité; mais sa manière de prêcher n'avait pas été moins fidèle que sa conduite. — Poursuivons en effet ce qu'il en dit lui-même dans notre texte :

« *Vous savez,* » continue-t-il, « *comment je ne vous ai rien caché de ce qui pouvait vous être utile, vous ayant prêché et vous ayant enseigné en public et dans vos maisons, conjurant également les Juifs et les Païens de se convertir à Dieu et de croire en Jésus-Christ Notre Seigneur.* »

Ainsi prêchait Saint Paul, Mes Frères, et c'était par là qu'il pouvait se dire *net du sang d'eux tous*, à cet égard comme à tous les autres. — Que pouvait-il en effet manquer pour cela dans la prédication de cet apôtre?

Fallait-il ne négliger personne? — fallait-il embrasser également tous les hommes dans la charité de ses exhortations? — Eh bien! Saint Paul conjurait, nous dit-il, les Païens comme les Juifs, et les Juifs comme les Païens. —Ni les préjugés de sa jeunesse, ni l'inimitié, déchirante pour son cœur, que sa charité pour les Païens excitait contre lui chez toute la nation des Juifs, rien n'avait pu l'empêcher de se regarder comme *redevable aux Grecs et aux Barbares*, aux *savants et aux ignorants*, et de *répandre l'Évangile* parmi les Gentils, *depuis Jérusalem jusqu'en Illyrie*. — Et d'un autre côté, ni les embûches des Juifs, ni l'implacable haine avec laquelle ils soulevaient en tous lieux contre lui les magistrats, les prêtres, les grands et la populace même des Païens, rien n'avait pu l'empêcher, dès qu'il arrivait dans

une ville qu'il n'eût pas visitée encore, d'aller d'abord à la synagogue, conjurer avec larmes les aveugles et coupables enfans de son peuple de se convertir à Dieu et de croire en Jésus-Christ Notre Seigneur.

Fallait-il prêcher la vérité tout entière, avec une charitable et sainte hardiesse, sans détours, loyalement et sans réserve? — « *Je ne vous ai rien caché*, leur dit-il, *de tout ce qui vous était utile; je ne me suis point abstenu de vous en instruire; je ne me suis point épargné pour vous annoncer tout le conseil de Dieu.* »

Toute sa sagesse, toute sa prudence, c'était de plaire à Celui qui l'envoyait, et de délivrer tout entier le message de son Maître. — Chargé de porter au milieu des ténèbres le flambeau de sa parole, il ne s'était pas contenté de faire briller la vérité de Dieu par des lueurs intermittentes, et des étincelles, si j'ose ainsi dire; mais, malgré les clameurs qui ne cessaient de s'élever contre lui, Paul, n'écoutant que l'ordre de son Dieu, s'était avancé d'une marche hardie, tenant d'un bras élevé son flambeau dans les ténèbres, au milieu des coups que, de toutes parts, ses ennemis, irrités d'une lumière importune, dirigeaient contre lui.

« Dès qu'il avait plu à Dieu, qui l'avait élu dès le sein de sa mère, et qui l'avait appelé par sa grâce, de révéler son Fils en lui, disait-il aux Galates, il l'avait annoncé d'abord, sans consulter la chair ni le sang. » — Si, dans les choses qui ne portaient aucune atteinte à la doctrine, il se faisait tout à tous, avec la condescendance d'une tendre charité, peu lui importait d'ailleurs que la prédication de la croix, fût appelée par le grand nombre *folie* ou *scandale*, pourvu qu'*elle fût la sagesse de Dieu et la puissance de Dieu pour ceux qui sont sauvés*; et, dans la savante Corinthe, *il n'avait voulu*

savoir, disait-il, *qu'une seule chose, Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié.*

« *J'ai cru* », disait-il encore, « *j'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé ; et si Dieu est pour moi, qui sera contre moi?* — Le monde, par la sagesse, n'a jamais connu Dieu ; » et la *Religion naturelle*, c'est-à-dire celle où une nature partout corrompue a toujours conduit les enfans des hommes, la *Religion naturelle*, c'est l'idolâtrie. A Dieu ne plaise donc que je veuille en rien substituer à la sainte et divine simplicité de l'Evangile, les altérations de ma propre sagesse et les muables systèmes de mon intelligence.

A Dieu ne plaise que je veuille savoir de la vérité de Dieu autre chose que ce que Dieu m'en a fait connaître dans sa Parole.

A Dieu ne plaise donc encore que je craigne jamais « d'annoncer le conseil de Dieu, TOUT LE CONSEIL DE DIEU ; ou que, pour le rendre plus supportable à l'homme charnel, je l'altère, en ne le prêchant que d'une manière vague ou équivoque.

A Dieu ne plaise qu'après *que la bouche de l'Eternel a parlé, je retienne aucune de ses vérités captive ;* et que, par une prudence incrédule et présomptueuse, je prétende, en les célant, servir plus utilement celui qui nous les a révélées !

A Dieu ne plaise enfin que j'aille consulter l'opinion dominante d'un monde que l'Ecriture déclare *plongé dans le mal*, afin de savoir quelles vérités je dois lui taire, et quelles vérités je puis annoncer, sans compromettre mon repos ou mon crédit. « *Nous ne la frelatons pas la parole de Dieu, comme font plusieurs*, disait-il aux Corinthiens, *mais nous la prêchons avec sincérité, comme de la part de Dieu, devant Dieu, et en Christ.* »

Fallait-il prêcher avec instances? Fallait-il poursuivre le

pécheur, le prendre corps à corps, l'avertir, le presser, le conjurer? Ecoutez encore ce que faisait Saint Paul : « *Souvenez-vous*, dit-il, *que je n'ai cessé de vous instruire en public et de maison en maison, vous conjurant, Juifs et Grecs, de vous convertir à Dieu, et de croire en J.-C. N.-S.* » — Ce n'a pas été seulement dans les exercices de la synagogue, ou dans l'école publique de Tyrannus; mais dans vos maisons, mais sans cesser, mais durant trois ans, mais la nuit et le jour.

Voilà, Mes Frères, ce que doit être en tout temps, en tous lieux, le ministre de Jésus-Christ. — S'il ne doit pas craindre d'annoncer en public, avec une parfaite clarté, tout le conseil de Dieu, il ne doit pas dédaigner non plus d'aller rappeler ses prédications sous des formes plus simples aux moindres membres de l'Eglise. S'il conduit le troupeau tout entier aux pâturages du Sauveur, il va chercher aussi dans les retraites du bercail les brebis les plus ignorées; il va ramener celle qui est écartée, panser la plaie de celle qui est malade, et prendre entre ses bras les tendres agneaux. Il est le même dans le cabinet de la prière que dans le temple du Sauveur; dans les salons et dans les chaumières, que dans la chaire de vérité. Ce qu'il a prêché dans l'assemblée publique, il le pense, il le dit encore dans le commerce de ses amis, dans la demeure du riche et dans celle du pauvre. Et quand il lui est donné de passer quelques instans avec ces ames immortelles dont le soin lui fut commis de Dieu, il évite de se répandre en discours oiseux et frivoles; il est pressé de l'amour de Christ et de l'amour des ames; il attend l'avénement de son Maître; il sait que dans très-peu d'années, son Sauveur lui dira : Qu'as-tu fait pour moi? qu'as-tu fait pour ces ames auprès desquelles je

t'avais envoyé? — et, dans la pensée de la rapidité de son ministère, comme Paul à son départ de Milet, il se sent pressé de rendre témoignage, pendant qu'il en est temps, à l'évangile de la grâce; il pense que le grand jour du départ, « après lequel on ne verra plus son visage », s'approche aussi pour lui; et tandis que le frêle vaisseau qui le porte est encore amarré au rivage de l'éternité, il sait que la mort va couper ses câbles d'un instant à l'autre, et il entend déjà bruire et se balancer les longues vagues de cet Océan sans bornes qui doivent bientôt le porter au port bienheureux où son Sauveur l'attend, aux tabernacles de l'éternel repos, de l'éternel bonheur! — Le ministre de Dieu, se rappelant constamment cette exhortation solennelle de l'Apôtre à Timothée : « *Je t'adjure devant Dieu le Père, et devant le Seigneur Jésus-Christ qui doit juger les vivans et les morts, prêche, reprends, exhorte; insiste, en temps et hors de temps, avec toute douceur d'esprit et avec doctrine* »; le ministre de Dieu ne se laisse pas intimider par les vaines préventions de ces personnes qui, se disant chrétiennes, ne veulent entendre cependant les vérités de la Bible que du haut d'une tribune; qui voudraient que les serviteurs de Christ ne le fussent que dans le temple, et qu'après avoir accompli dans la chaire comme une tâche académique, ils déposassent leur langage en déposant leur robe.

Le ministre de Christ *prêche, exhorte, insiste, en temps et hors de temps. — C'est aujourd'hui le temps favorable; c'est aujourd'hui le jour du salut.*

Mais continuons l'explication de notre texte. Nous avons vu la conduite de l'Apôtre; nous avons vu sa manière de prêcher : écoutons maintenant dans quelles dispositions il poursuivait alors son ministère, et courait à Jérusalem.

3. Saint Paul, après avoir achevé d'exposer à ses frères attendris la fidélité de sa conduite passée, arrêtant sur eux ses regards avec une tendre gravité, leur ajouta : « *Or, maintenant, Mes Frères, je sais qu'aucun de vous tous, parmi lesquels j'ai passé en prêchant le royaume de Dieu, ne verra plus mon visage ; car, étant lié par l'Esprit* de mon Dieu, qui m'a daigné révéler à cet égard sa volonté, *je vais à Jérusalem, sans savoir les choses que j'y dois rencontrer, si ce n'est cependant que, de ville en ville, le Saint-Esprit me fait connaître que des chaînes et des tribulations m'attendent.* »

C'était ainsi que ce saint Apôtre, possédant son ame par la patience, s'avançait vers Jérusalem, sans enthousiasme, mais sans crainte; dans le calme d'une profonde foi; *ne sachant point les choses qu'il y devait rencontrer*, et dans l'obscurité sur son avenir. C'est ainsi qu'à mesure qu'il allait au milieu de cette nuit, il entendait de ville en ville, comme une cloche funèbre, des voix menaçantes l'avertir que des chaînes et des tribulations l'attendaient à Jérusalem; mais que lui importait, après tout?—« *Je ne tiens compte de rien*, disait-il, *et ma vie même ne m'est point précieuse*, pourvu que mon Dieu soit avec moi; pourvu que je sache que les ténèbres où je marche *resplendissent pour lui comme la lumière;* pourvu que ce même esprit qui me pousse à Jérusalem et qui *m'avertit de ville en ville, rende témoignage à mon esprit que je suis un enfant de Dieu,* que je marche où il m'appelle, que mon ministère est fidèle et que mon ame est sauvée; « pourvu *qu'avec la joie* de mon salut, *j'achève ma course*, j'entre au paradis de mon Dieu, *et je reçoive la couronne de justice qu'il m'a réservée.* »

II.

Tel était donc l'apôtre Saint Paul; c'était ainsi qu'il avait annoncé le conseil de Dieu, *sonné du cor en Sion, et délivré son ame.*—Mais quel était-il donc ce CONSEIL DE DIEU? c'est ce qui nous reste à vous dire, Mes Frères, en nous contentant pour cela de considérer rapidement les expressions par lesquelles l'Apôtre l'a désigné dans notre texte.

A la vue de ces douleurs, de ces larmes, de ces combats de l'apôtre Paul; à la vue de cet homme, qui va de ville en ville, chercher de nouvelles souffrances, et qui ne tient compte de rien, pourvu qu'il apporte le message dont il est chargé, on se demande : Quel est-il donc ce message? — pourquoi ces combats, ces douleurs, ces larmes? — de quoi s'agit-il? — quel est donc ce terrible conseil de Dieu qu'il vient nous annoncer? — Est-ce une voix sévère de commandemens et de menaces? — Est-ce une loi de rigueur et de mort?

Eh non! mon Dieu; non, Dieu de miséricorde, Dieu de l'Evangile, ce n'est pas là le message dont tu nous as chargés auprès de nos frères! Non! notre message c'est une parole de paix et de réconciliation; c'est une voix d'amour, de l'amour d'un Dieu, d'un amour que les anges adorent, et dans lequel, nous dit l'Ecriture, ils voudraient voir jusques au fond; — C'EST LA BONNE NOUVELLE DE LA GRACE DE DIEU; c'est la voix du Dieu de Sinaï qui fait taire son tonnerre, et qui crie à la terre : « *J'ai tant aimé le monde que de donner mon Fils unique au monde!* » —c'est une voix si tendre qu'elle changerait le cœur des démons eux-mêmes, si les démons pouvaient croire qu'elle leur fût adressée.

Mais écoutez en quels termes l'Apôtre le désigne dans notre texte; écoutez ce que c'est que ce message, ce conseil de Dieu qu'apportait Saint Paul aux hommes de son temps, et que nous sommes maintenant aussi nous-mêmes chargés de faire entendre à vos ames, mes bien-aimés Frères:

« *Le ministère*, dit-il, *que j'ai reçu du Seigneur, c'est de rendre témoignage à* LA BONNE NOUVELLE DE LA GRACE DE DIEU. » — Et en conséquence de cette bonne nouvelle de la grâce de Dieu, « *il pressait tous les hommes*, ajoute-t-il, *de se convertir à Dieu et de croire en Jésus-Christ Notre Seigneur*. »

Vous l'avez entendu, Mes Frères; vous l'avez entendu! — c'est une bonne nouvelle que vos ministres sont chargés de vous prêcher du haut de cette chaire. — Et cette bonne nouvelle, que vous annonce-t-elle? — Non pas une loi, Mes Frères, mais un pardon, mais une grâce; c'est *la bonne nouvelle de la grâce de Dieu*. — Ce n'est pas la nouvelle que vous serez délivrés de la condamnation éternelle, et que vous serez tenus pour justes devant Dieu, lorsque préalablement vous vous en serez rendus assez dignes par vos mérites et par des larmes assez abondantes? — Eh! serait-ce là, je vous le demande, une bonne nouvelle? — Y a-t-il dans ce temple, parmi tous ceux qui m'écoutent, une seule conscience assez aveuglée, assez téméraire, pour appeler un tel arrêt une BONNE NOUVELLE?

Et que personne parmi vous n'imagine qu'en excluant vos œuvres de toute part à votre justification devant Dieu, l'évangile nous autorise à négliger de vous prêcher la pratique des bonnes-œuvres et la sanctification du cœur; au contraire, Mes Frères, bien au contraire.

La première conséquence de l'évangile de la grâce, c'est

toujours celle-ci : Convertissez-vous donc, retournez donc à Dieu, parce qu'il pardonne tant et plus! — « *Tout le but de nos prédications*, dit Saint Paul, *c'est la charité*, ce sont les bonnes-œuvres; *la grâce qui donne le salut n'est manifestée à tous les hommes* que pour nous *enseigner à vivre dans le siècle présent selon la tempérance, la justice et la piété, en attendant l'avénement de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ, qui s'est donné soi-même pour nous, afin que nous lui fussions un peuple qui lui appartînt en propre, et qui fût zélé pour les bonnes-œuvres*; — et si nous ne disons pas à nos Frères : Glorifiez votre Dieu, afin de mériter qu'il vous rachète; nous ne devons cesser de leur dire de toutes les puissances de notre ame avec Saint Paul : « *Vous avez été rachetés à un grand prix, c'est pourquoi glorifiez Dieu, dans vos corps et dans vos esprits qui lui appartiennent; car celui qui a cette espérance en lui se purifie, comme lui aussi est pur.* »

Mais que pourrais-je faire de mieux, Mes Frères, pour vous expliquer quel était cet évangile de la grâce de Dieu, que Saint Paul prêchait aux Ephésiens; que pourrais-je faire de mieux que de vous réciter simplement ce qu'il leur écrivait trois ans environ après la scène d'adieu rapportée dans notre texte : « *Béni soit Dieu*, leur écrivait-il, *béni soit Dieu, qui nous a élus en Jésus-Christ avant la fondation du monde, afin que nous fussions saints et irrépréhensibles devant lui par la charité! Et vous aussi, vous êtes en Christ — après avoir cru la parole de la vérité, savoir*, LA BONNE NOUVELLE QUE VOUS ÊTES SAUVÉS; *car Dieu, qui est riche en miséricorde, par le grand amour qu'il a eu pour nous, lorsque nous étions morts par nos transgressions, nous a vivifiés avec Christ; car c'est par grâce que vous êtes sauvés par le moyen de la foi; et cela ne vient pas de vous : c'est le don de*

Dieu ; ce n'est point par les œuvres, afin que nul ne se glorifie.» Et il ajoute : « *Soyez donc les imitateurs de Dieu, comme ses enfants bien-aimés ; et marchez dans la charité, à l'exemple de Jésus-Christ, qui nous a aimés, et qui s'est offert lui-même à Dieu pour nous comme une victime.* »

Voilà, Mes Frères, la Bonne Nouvelle, l'évangile de la grâce de Dieu, que l'Apôtre prêchait dans Ephèse; et voilà celle que, dix-huit cents ans après, nous devons vous prêcher encore. C'est donc au nom de cette Bonne Nouvelle, que, comme l'Apôtre, nous venons vous conjurer « de vous convertir à Dieu et de croire en Jésus-Christ Notre Seigneur! » — C'est au nom de cette Bonne Nouvelle, c'est en tenant dans nos mains ces lettres de grâce du Roi des rois, que nous venons à tous les pécheurs, c'est-à-dire à tous les hommes, et que nous les conjurons, comme l'Apôtre, de se retourner vers Dieu, parce qu'il y a maintenant pour nous accès auprès de lui par Jésus-Christ Notre Seigneur, et parce que « il pardonne tant et plus. »

C'est au nom de cette Bonne Nouvelle que nous allons au pécheur, et que nous lui disons : « Ecoute, enfant prodigue, éloigné de la maison de ton père, malheureux, sans repos, sans paix, sans véritable consolation; oh! écoute : je suis chargé pour toi d'une bonne nouvelle, d'une nouvelle ravissante, le pardon de ton père! je viens te dire de sa part qu'il est tout prêt à te recevoir ; à t'accueillir même avec tendresse, dès que tu auras dit : Je me lèverai, et j'irai vers mon père! Je viens te dire qu'il te demande, qu'il t'appelle, qu'il t'attend ; et du plus loin qu'il te verra revenir à lui, ses entrailles s'émouvront en ta faveur, il courra lui-même au devant de toi, il te ten-

dra les bras, il te serrera contre son sein; et dès que, dans ses étreintes paternelles, tu lui auras dit : *Mon Père, j'ai péché contre toi, je ne suis pas digne d'être appelé ton fils!* il te revêtira lui-même d'une robe d'innocence; et il y aura une grande joie dans toute la maison de ton père, et dans tous les palais de sa gloire, parce que, voici, celui qui était mort sera ressuscité, celui qui était perdu sera retrouvé!

O amour, amour de mon Dieu, amour paternel, amour sans bornes! voilà donc ce que tu nous fais dire! voilà donc ta parole! — Et l'on aurait tant de peine à faire entendre ces choses à de pauvres mortels que leur conscience condamne sur les bords d'un tombeau! Et il faut qu'on nous presse, il faut qu'on nous somme, il faut qu'on nous supplie de croire à cet amour, de retourner à ce bon père, de laisser le pays de la famine, la maison de l'esclavage, pour revenir auprès d'un Dieu qui seul peut essuyer toute larme de nos yeux!

Chrétiens, en terminant ce discours; il ne me reste plus qu'à vous présenter une seule réflexion.

Vous avez vu ce qu'avait fait Saint Paul pour délivrer son ame en annonçant la bonne nouvelle aux autres : ferez-vous moins vous-mêmes pour délivrer la vôtre?

L'Apôtre ne s'épargnait point pour annoncer aux ames tout le conseil de Dieu; il poursuivait avec joie son ministère dans l'humilité et dans l'opprobre. Eh bien, vous-mêmes aussi, Mes chers Frères, ne vous épargnez point pour entendre, pour connaître, pour recevoir tout le conseil de Dieu; sondez les Ecritures, saisissez toutes les occasions, tous les moyens de les mieux comprendre, recher-

chez le commerce des chrétiens plus avancés que vous dans la connaissance de ses voies ; et s'il fallait que quelques humiliations, quelques préventions injustes, quelques procédés affligeants s'attachassent à votre profession du nom de chrétien, ah ! trouvez-vous heureux de confesser votre Sauveur avec quelque sacrifice : « *Ne craignez point l'opprobre des hommes et ne soyez point honteux de leurs reproches*, » dit l'Eternel : « *car le ver les rongera comme un vêtement, et la teigne les rongera comme la laine ; mais ma justice demeure à toujours, et mon salut dans tous les âges !*

L'apôtre Saint Paul annonçait l'évangile *en public et de maison en maison :* — eh bien, que votre culte ne soit plus circonscrit dans l'enceinte de nos temples ; que votre maison soit un temple ; que vos entretiens soient édifiants pour vos parens, pour vos amis, pour vos enfans, pour vos serviteurs ; que ce Jésus qu'on prêche à vos enfans dans les écoles ne soit pas le Dieu inconnu sous le toit domestique ; que l'amour dont il vous aime, que ses promesses, que la maison paternelle des cieux, y soit le sujet fréquent de vos pensées, de vos conversations, de vos bénédictions et de vos cantiques.

L'Apôtre Paul *exhortait avec larmes, jour et nuit*, chacun des membres du troupeau : — eh bien, vous-même, priez avec instance, priez avec larmes, lisez nuit et jour la parole de votre Dieu. — Et si les occupations de votre état sont trop multipliées, commencez plus tôt votre journée ; mettez à profit ces heures religieuses qui précèdent le jour ; et que la lumière du soleil, en se levant sur vous, vous trouve la Bible de Dieu entre vos mains, les yeux tournés vers la lumière éternelle, et le cœur attendri déjà dans la pensée de sa présence et de sa paix.

L'Apôtre Paul enfin, *ne tenait plus compte de rien*, *et sa vie ne lui était point précieuse*, pourvu qu'avec joie il achevât sa course : — eh bien, qu'il en soit ainsi pour vous-même; que votre vie ne vous soit précieuse qu'autant qu'elle accomplira le but de la vie. — Ne laissez plus distraire par tant de vains objets votre ame immortelle. — Les événemens du jour, les intérêts de la politique, les recherches ambitieuses du savoir, les prétentions du rang et de la fortune, toutes ces choses peuvent avoir leur place dans la vie; mais elles n'auront, à son terme, pas plus de réalité pour vous qu'elles n'en eurent dans vos rêves de la nuit, quand elles y vinrent occuper pour une heure les fantaisies errantes de votre sommeil. La nuit est près de finir, le jour éternel va paraître. Ah! défiez-vous donc d'une vie que le monde peut nommer innocente, mais que Dieu et ses élus appelleront désastreuse, si elle a retenu votre ame loin de la Bible, loin de l'éternité, loin du Dieu de l'éternité.

Ame immortelle, tu ne sais pas combien de fois encore tu entendras la voix de ceux qui t'annoncent le conseil de ton Dieu; tu ne sais pas dans combien de jours le voile de la mort viendra s'étendre sur le visage ou des uns, ou des autres, ou des ministres, ou de ceux qui les écoutent. — Oh! prions donc les uns pour les autres avec beaucoup d'ardeur. — Oh oui! puissent vos pasteurs être nets de votre sang au dernier jour; ou plutôt, puisse le sang de la nouvelle alliance, qui a été répandu pour plusieurs en rémission des péchés, répondre seul, et pour eux et pour vous, en cette grande journée; — en sorte qu'alors une place nous soit donnée aux uns et aux autres dans les rangs bienheureux de cette multitude innombrable et glorieuse

des rachetés de toute tribu, peuple, langue et nation qui auront lavé leurs robes et qui les auront blanchies au sang de l'Agneau ! car l'Agneau les paîtra et les mènera à des sources d'eau vive ; et Dieu lui-même essuiera toute larme de leurs yeux !

JACOB

DEMANDANT

UN SÉPULCRE EN CANAAN.

—

SERMON

SUR GENÈSE, XLVII, 27—31.

Or Israël habita au pays d'Egypte, en la contrée de Goscen, et ils en jouirent, et s'accrurent et multiplièrent extrêmement.

Et Jacob vécut au pays d'Egypte dix-sept ans; et les années de la vie de Jacob furent cent quarante-sept ans.

Or le temps de la mort d'Israël approchant, il appela Joseph son fils, et lui dit : Je te prie, si j'ai trouvé grâce devant tes yeux, mets présentement ta main sous ma cuisse, et jure-moi que tu useras envers moi de gratuité et de vérité. Je te prie, ne m'enterre point en Egypte; mais que je dorme avec mes pères. Tu me transportêras donc d'Egypte, et m'enterreras dans leur sépulcre. Et il répondit : Je le ferai selon ta parole.

Et Jacob lui dit : Jure-le moi ; et il le lui jura. Et Israël se prosterna sur le chevet du lit.

—

Au moment de nous approcher de ce lit de mort du Patriarche Jacob, et d'aller nous joindre en quelque sorte à toute cette famille attendrie, qui, les yeux fixés sur les derniers gestes et les derniers regards d'un bon père, attend, avec l'avidité de la tendresse et de la douleur, les paroles d'adieu, les paroles de vie qui sortiront de sa bouche, il est une déclaration de Notre Seigneur que j'aime à me rappeler, et que je voudrais tenir, pour ainsi dire, écrite devant vos yeux pendant tout le cours de cette méditation, non-seulement parce qu'elle est en elle-même pleine de consolation pour les cœurs « contristés touchant ceux qui dorment, » non-seulement parce qu'elle est une de celles qu'un fidèle dans son lit de mort et que ses amis auprès de son chevet peuvent méditer avec le plus d'efficace, mais surtout parce qu'elle vous fera mieux comprendre l'entretien solennel de Jacob et de Joseph dans le texte de ce jour, et qu'elle pourra vous faire mieux entrer dans les pensées avec lesquelles cette scène religieuse et funèbre doit être contemplée.

Il y avait déjà plus de deux cents années que Jacob avait rendu son ame dans les bras de Joseph, et que les médecins de la cour avaient embaumé sa dépouille mortelle pour être transportée, par les Egyptiens, jusqu'à l'aire d'Atad, et par ses fils, jusques à la caverne de Macpéla, dans le sépulcre de ses pères. Jacob était depuis long-temps oublié des Cananéens, et l'herbe de Mamré croissait depuis deux siècles sur son tombeau, lorsque le Seigneur apparut à Moïse sur

la montagne d'Horeb, et lui fit entendre, du milieu d'une flamme de feu, ces paroles remarquables : « Moïse, je suis Jéhovah, l'Éternel, Celui qui est; et Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. » — Il ne dit pas : « Je *fus* le Dieu de Jacob, » mais : « *Je suis*, » maintenant, à cette heure, le Dieu de ce Jacob que vous avez déposé depuis deux siècles dans le champ de Macpéla. — Voilà, Mes Frères, ce que l'Eternel déclarait à Moïse. — Et maintenant écoutez ce que disait encore Jésus-Christ lui-même, quatorze cents années après la mort du Patriarche: « O vous qui voulez dou-
» ter que les morts ressuscitent, vous êtes dans une grande
» erreur, » parce que vous ne connaissez ni les Ecritures, ni la puissance de Dieu. « Et n'avez-vous pas lu que Dieu
» disait à Moïse, sur la montagne d'Horeb : Je suis le Dieu
» d'Abraham ; Je suis le Dieu de Jacob? Or, Dieu n'est pas
» le Dieu des morts, mais il est le Dieu des vivans : ils sont
» tous vivans à ses yeux. »

Vous l'avez entendu, Mes Frères, ce Jacob que nous voyons, dans le texte de ce jour, demander un tombeau dans le pays de Canaan; ce Jacob « n'est pas mort, » puisque « l'Eternel est son Dieu. » L'Eternel se dirait-il le Dieu de quelques ossemens et de trois poignées de poussière? Se dirait-il le Dieu d'un mort? le Dieu du néant? Non, bon Dieu, Dieu Sauveur, « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. » « Celui qui croit en toi vivra, quand bien même il serait
» mort. » « Lazare, ton ami, dort, mais tu t'en vas l'éveil-
» ler. »

Ce n'est donc pas un lit de mort que nous venons contempler dans les scènes de notre texte; c'est tout au plus un lit de sommeil et de repos, et c'est presque un berceau de naissance et de vie. Si ce père de famille va fermer les

yeux, c'est pour *dormir avec ses pères*, comme il le dit à son cher Joseph; c'est un départ, mais non pas un départ sans retour; c'est une séparation, mais non pas une mort. Non, mon Dieu, puisque tu t'es dit toi-même « le bouclier et la » grande récompense de tes saints; c'est pour leur faire » connaître le chemin de la vie; c'est pour racheter leur » ame de la puissance du sépulcre; c'est pour les rassasier » de ta ressemblance quand ils seront réveillés! »

Eh bien, Mes Chers Frères, venez, remplis de cette pensée, méditer avec nous maintenant la leçon de ce jour. Venez avec le tendre Joseph auprès du lit de ce vieillard qui se meurt, mais qui veut, avant de mourir et devant tous les siens, témoigner de sa ferme espérance aux promesses de son Dieu; venez contempler ce spectacle, les mains jointes, si j'ose ainsi dire, et les regards élevés vers le ciel. Venez, pauvres voyageurs, tous les jours à la veille de quelque scène de départ et de deuil; venez méditer le consolant sujet de notre texte, afin d'y apprendre et à bien mourir et à bien vivre.

Ce sujet n'est point sombre pour le fidèle, Mes Frères; il est plein de vie et plein de paix pour celui qui croit. Et si, comme la colonne de nuée qui conduisait Israël dans le chemin de la Mer Rouge, il offre un côté ténébreux aux enfans de l'Egypte, il en présente aux croyans un autre tout de lumière et tout de joie. — Apprenons donc à le contempler du bon côté; — et Dieu nous en fasse la grâce!

Il y avait dix-sept ans que les Egyptiens avaient vu le vénérable Jacob, à l'âge de cent trente ans, arriver aux rives du Nil, sur les chariots que le roi Pharaon lui avait

envoyés, accompagné de ses soixante-six enfans ou petits-enfans, suivi de tous ses troupeaux, et dans le modeste appareil d'une richesse toute champêtre. Accueilli du roi d'Egypte comme un étranger, mais avec toute la tendresse que ce monarque portait à Joseph, Jacob, établi dans la terre de Goscen, en la contrée de Rahmèsis, sur la rive orientale du fleuve et non loin des frontières de l'Arabie et de la Palestine, avait vu croître sa famille dans l'abondance et dans la paix; « *car ils jouirent du pays*, » dit notre texte; « *ils s'y* » *accrurent; ils s'y multiplièrent extraordinairement.* »

Cette région, qui devait dans la suite se couvrir de tant de villes et d'une population si puissante, n'était encore, dans ces temps reculés, qu'un riche pays de pâturages, sur lequel les eaux débordées du Nil venaient répandre chaque année leur étonnante fécondité. L'Egypte n'avait point encore acquis cette splendeur qu'elle dut, en grande partie, au gouvernement de Joseph. Les rois résidaient à Tanis; l'antique Memphis, Thèbes aux cent portes, n'avaient point encore de renom, si même elles étaient déjà fondées; les pyramides de l'Egypte, ses caveaux innombrables, ses obélisques, ses palais et toutes ses merveilles, dont on admire, après trente-cinq siècles, les décombres magnifiques, n'existaient point encore; les temps historiques n'avaient pas commencé. Le siége de Troye même ne devait avoir lieu que cinq cents ans plus tard.

Ainsi grandissait cette famille du Messie, ainsi se préparait ce grand peuple, « nombreux comme les étoiles des » cieux et comme la poudre de la terre, auquel les oracles » de Dieu devaient être confiés, auquel devait appartenir,» dit St. Paul, « l'adoption des enfans de Dieu, sa gloire, » son alliance, sa loi, son culte et ses promesses; duquel

» les Patriarches sont les pères, et duquel devait sortir,
» selon la chair, le Christ, qui est Dieu au-dessus de tout,
» et béni dans tous les siècles (1). Amen. »

C'était sans doute aussi dans sa miséricorde pour l'ame élue de son serviteur Jacob, que le Seigneur avait jugé convenable de l'appeler dans une terre d'exil, dix-sept ans avant sa mort, et de le retirer ainsi de cette Canaan terrestre, type trop cher encore pour lui peut-être de la Canaan des Cieux.

« *Jacob vécut,* » donc, « *au pays d'Egypte, dix-sept ans,* » dit notre texte; « *et les années de sa vie ayant été de cent* » *quarante sept ans, alors s'approchèrent pour lui les jours* » *de mourir.* » Il y a proprement : « *Alors ses jours pour* » *mourir s'approchèrent.* »

Hélas, oui! il n'est que trop vrai; oui, même après une vie de cent quarante-sept ans, il faut que pour chacun de nous arrive *un jour pour mourir*, un jour irrévocable. Il y a *un jour de mourir* pour le berger dans les tentes de Goscen, comme pour les Joseph et les Pharaon dans les palais de Tanis. Il n'y a point d'exception pour personne; il n'y en a pas même pour les enfans de Dieu qu'il a régénérés en nouveauté de vie, et qu'il a délivrés de la mort seconde; pas même pour les Jacob dont l'Eternel a dit : « Je suis son » Dieu; je suis son bouclier et sa grande récompense. » « L'esprit est bien vie, à cause de la justification par Jésus-» Christ; mais le corps doit mourir à cause du péché, » dit l'Apôtre St. Paul (2). Il faut que « cette chair de péché soit détruite; » il faut que la mort du corps « vienne sur tous les hommes, parce que tous ont péché; » il faut que ce

(1) Rom. IX, 5. (2) Rom. VIII, 10.

corps, instrument de tant de mal, descende dans la poudre, et meure pour revivre.

Ce fut ainsi que Jacob vit approcher *ses jours pour mourir*, et qu'il obtint de Dieu la faveur précieuse de voir arriver à quelque distance l'heure de son départ.

Quand je pense combien « c'est une chose terrible que de tomber dans les mains du Dieu vivant; » quand je pense à ce que c'est que de passer du milieu de ses amis, de ses parens, de ses affaires, de ses plaisirs et des petites scènes de cette vie, où l'homme se promène et s'agite parmi ce qui n'a que l'apparence, jusqu'en la présence de ce Dieu qui sonde les cœurs et les reins, et qui va prononcer des jugemens éternels; quand je pense que, d'un instant à l'autre, ce rideau qui sépare les choses visibles d'avec les choses éternelles peut être tiré pour jamais, et que, cette nuit même, mon ame peut m'être redemandée, oh! alors il me semble que nous devons regarder comme un grand privilége de pouvoir, comme Jacob, voir s'approcher de nous « *nos jours de mourir*, » de n'être pas retirés par un de ces coups inattendus qu'on entend souvent appeler parmi nous « une belle mort » d'avoir du temps pour nous préparer à la rencontre de notre Dieu, et d'être encore avertis par ce cri : Réveillez-vous, vierges; voici minuit; « voici l'époux, sortez au-devant de lui! » afin que les vierges sages elles-mêmes, qui ont de l'huile dans leur vase, aient cependant le temps d'apprêter leurs lampes, et que quelques vierges folles peut-être aient encore celui d'aller acheter l'huile avant que la porte soit fermée!

Mais un privilége bien plus précieux encore, Mes Frères, c'est de savoir se rappeler tous les jours que *notre jour pour mourir* est « à la porte; » que notre « vie n'est qu'un souf-

» fle, qu'elle sort comme une fleur, » et qu'elle s'enfuit comme une « ombre qui ne s'arrête point. C'est de savoir se dire tous les jours qu'il n'y a qu'un soupir qui sépare pour nous le vivre du mourir, et le temps de l'éternité; c'est de savoir vivre tous les jours comme si le lendemain était le dernier.

« Ce calcul ne vous trompera pas, » disait peu de jours avant d'être rappelé un ministre de notre église, qu'une mort inopinée trouva, ses reins ceints et sa lampe allumée; « ce calcul ne vous trompera pas, » disait-il, « et c'est le » seul moyen de n'être pas surpris! »

Ce fut donc ainsi, Mes Frères, qu'en la *cent quarante-septième année de sa vie, Jacob vit arriver « son jour de mourir.* »

Mais quel usage fit-il des instans qui lui restaient? — Que vint lui dicter, en faveur de ses enfans, sa tendresse religieuse? Comment voulut-il passer ces heures solennelles? — Evita-t-il des adieux trop émouvans? Chercha-t-il à distraire ses pensées de ce départ qui s'approchait? A Dieu ne plaise, Mes Frères! Si la chair et le sang redoutent de tels adieux, il n'y a trop souvent que de l'incrédulité dans cette répugnance.

Que va-t-il donc faire? Il rassemble ses enfans autour de son lit : sera-ce pour leur adresser un tendre et solennel adieu? pour se recommander à leur filial souvenir? pour leur dire qu'il meurt en leur pardonnant, qu'il meurt en les aimant, et que son dernier soupir encore va s'élever en prières pour chacun d'eux? Sera-ce pour leur donner de sages conseils sur leurs intérêts en Egypte, ou pour régler entr'eux le partage de ses troupeaux et de ses biens? Il pourra faire toutes ces choses, Mes Frères; il pourra consacrer

quelques instans à de tels adieux et à de tels conseils; — mais s'en tiendrait-il là? Serait-ce assez pour sa foi? Serait-ce assez pour sa tendresse? Oh! qu'ils seraient tristes mes vœux pour les amis que je laisse ici-bas à l'heure de ma mort, qu'ils seraient tristes, s'ils n'avaient pour objet que cette misérable vie où j'ai versé tant de larmes, et que je vais quitter à jamais pour descendre au sépulcre! Qu'il se mêlerait d'amertume et de mélancolie dans ces relations qui nous unissent, si elles ne se formaient sur la terre que pour finir aussi sur la terre. Ah! quand on voit passer comme une ombre la figure de ce monde; quand on sent que cette vie, à laquelle on donnait dans son cœur la place d'une éternité, va s'échapper pour toujours avec le souffle qui nous reste, et que le soleil de cette terre va s'éteindre à jamais, oh! alors, on se sent pressé de faire pour les amis de son ame d'autres vœux que ceux qui se terminent à ce séjour de mort que les hommes de ce monde appellent la vie!

Voyez aussi le patriarche Jacob; écoutez-le, disant à son cher Joseph, à la suite de notre texte : O mon fils! ô Joseph! « les bénédictions de ton père seront sur ta tête; mais » ces bénédictions s'étendent jusqu'au bout des coteaux d'é- » ternité. » — Oui, vous l'entendez, « jusqu'au bout des coteaux d'éternité! » Voilà le terme des vœux de Jacob, voilà les désirs qui remplissent tout son cœur paternel au moment où il va rendre l'ame, et quitter pour toujours ces objets de sa tendresse. Il va mourir : il ne peut donc plus rien pour eux par sa vie, il voudrait au moins leur être utile par sa mort; il voudrait que cette mort fût édifiante; il voudrait que le souvenir leur en fût en bénédiction, leur montrât la cité céleste, leur rappelât les promesses immuables par la foi desquelles leur ame peut être sauvée!

D'ailleurs, on doit comprendre que le Patriarche mourant ne vit pas sans inquiétude à quels dangers ses enfans allaient être exposés dans ce séjour de l'Egypte. Canaan leur avait été promis; mais il y avait deux cents ans que cette promesse leur était faite, et ils n'y possédaient d'autre bien qu'un sépulcre; tandis que deux cents autres années devaient s'écouler encore avant qu'ils y rentrassent. Ils vivaient dans l'abondance; ils se trouvaient heureux; ils s'attachaient à l'Egypte; ils allaient devenir indifférens aux promesses faites à leurs pères; ils allaient oublier le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. C'est pourquoi, « *les jours* » *de mourir approchant* » pour Jacob, *il fit mander auprès de lui son fils Joseph*, qui vivait à la cour de Tanis.

Il est beau de retrouver ici, dans ce glorieux vice-roi de l'Egypte, au milieu de ses grandeurs, la piété, la foi, la simplicité de cœur d'un enfant de Dieu. C'est toujours Joseph, cet aimable Joseph, si sage et si tendre, qui portait Dieu dans son cœur dès ses plus jeunes années, et qui vivait en sa présence. On eût pu craindre qu'élevé sur le plus beau trône de la terre, il n'oubliât de quel sang il était né, et ne dédaignât les promesses faites à cette famille de bergers qui vivait dans les pâturages de Goscen. On eût pu craindre surtout que cette fumée de gloire, dont il était entouré depuis vingt-six ans, et que tous ces prestiges de la grandeur, ne lui fissent perdre de vue cet héritage d'en haut qui ne peut ni se « souiller, ni se flétrir, et que ses pères avaient attendu. »

Libérateur glorieux du royaume, il était « comme un » père pour Pharaon; il portait l'anneau royal; on s'agenouillait à son passage, et sans lui, nous est-il dit, nul ne levait le pied ni la main dans toute l'Egypte. D'ailleurs,

l'éclat de sa personne égalait celui de sa grandeur : Beau de visage comme sa mère Rachel, et réputé le plus sage des hommes, il voyait à ses pieds un peuple idolâtre, et tout semblait concourir à le rendre idolâtre et de la terre et de lui-même. — Mais il était gardé dans la maison de Pharaon comme dans celle de Potiphar; et du haut de ce trône terrestre où il se voyait élevé, il n'avait point cessé de tendre ses mains vers le trône de la grâce, comme un pauvre pécheur qui croit à l'amour de son Dieu et qui se réjouit dans ses promesses. Il estimait, comme Moïse, « que l'op-
» probre de Christ est une richesse plus grande que tous
» les trésors de l'Egypte, parce qu'il avait en vue la grande
» récompense; aimant mieux être *mis au rang* du peuple
» de Dieu, que de jouir pour un peu de temps des délices du
» péché (1). »

Joseph donc, à peine averti de l'état de son père, se hâte de se rendre à ses désirs. Il quitte son palais et tout l'éclat qui l'environne; il traverse le Nil; il arrive à Rahmésès; il accourt à la tente de Jacob; il y trouve les familles de ses frères émues dans l'attente d'un grand deuil. Cependant leur père n'est pas mort encore; et non-seulement il est le maître de ses sens malgré sa grande faiblesse, mais encore il veut rendre témoignage, il veut parler à Joseph; il se sent animé du Saint-Esprit.

Quel moment pour tous ces frères de Joseph! Quelle heure émouvante que celle où ils voient aux portes de la mort ce père vénérable qu'ils eussent dû tant aimer, et qu'ils ont si souvent et si douloureusement navré! Ah! si, dans ce moment d'une séparation dernière, les plus atten-

(1) Hébr. XI, 25, 26.

tifs et les plus tendres des fils, si les Joseph et les Benjamin, lorsqu'ils se jettent sur le visage d'un bon père et qu'ils pleurent sur lui, si les meilleurs des fils se font déjà tant de reproches, au souvenir amer des négligences qui contristèrent trop souvent le cœur d'un père ou d'une mère; ah! que n'ont pas à souffrir alors ceux qui firent descendre avec douleur ses cheveux blancs au tombeau! — Je me représente quelles devaient être, auprès du lit du Patriarche, les pensées profondément amères de Dina, de Siméon et de Lévi, de Juda et de Tamar, de Ruben et de Bilha, et de tous ces frères en un mot, au souvenir de leur malheureux père, recevant la robe sanglante de Joseph, mettant un sac sur ses reins et rejetant toute consolation!!

Ah! qu'on voudrait alors à tout prix pouvoir réparer toutes ses fautes! Mon Dieu, s'écrie-t-on, s'il n'était pas trop tard? Oh! que je voudrais pouvoir retrancher de votre vie, ô mon père, ces jours à jamais déplorables où je remplis de douleur votre ame aimante, où je vis couler par ma faute des larmes brûlantes de ces yeux si chers qui vont se fermer pour toujours, et qui ne me souriront plus! — Oh! s'il n'était pas trop tard! — Si je pouvais revivre avec vous toute une vie! si je pouvais du moins vous ramener à l'existence pour quelques heures, et vous témoigner avec abondance de larmes mes regrets, mes remords, ma tendresse!

Mais je reviens auprès du lit du Patriarche. Une scène bien grave et bien imposante y appelle toute notre attention : Joseph vient d'arriver au chevet de son père; il le regarde avec une tendre émotion de douleur et de respect; il sait que Jacob a quelque chose d'important à lui dire; il attend avec recueillement les paroles qui vont sortir de sa bouche.

Alors, le vieillard, d'un ton solennel et presque suppliant, arrêtant sur son fils des regards où se peignent des pensées d'éternité, lui fait entendre ces paroles : « *Mon* » *fils, je te prie, si j'ai trouvé grâce devant tes yeux, mets* » *présentement ta main sous ma hanche, et jure-moi que tu* » *useras envers moi de gratuité et de vérité.* »

Où va tendre ce début? Pourquoi cette humble prière? Pourquoi tant d'instances, et que vient-il demander?

Mes Frères, l'on ne saurait comprendre cette scène funèbre entre un prophète qui va quitter la terre et l'homme de Dieu qui vient l'assister dans son lit de mort, si l'on ne s'élève pas avec eux aux sentimens de foi dont leur ame était remplie, et si l'on ne sait pas voir que la terre était sous leurs pieds, et que les promesses « du Dieu qui ne peut mentir » étaient alors la lumière et la vie de leur ame.

Mais, pour qu'on ne pense pas qu'au gré de nos interprétations nous prêtions aux Patriarches des sentimens qui leur étaient étrangers, nous sommes heureux de pouvoir citer ici un commentateur infaillible, je veux dire l'Apôtre Saint Paul, dans son épître aux Hébreux. Ecoutez-le lui-même :

Il nous dit que ce fut « par la foi que Jacob mourant » bénit ses fils; » que « ce fut par la foi qu'il se prosterna » sur le chevet de son lit (ou comme le traduit l'Apôtre, » appuyé sur le bout de son bâton); que ce fut par la foi » que, comme Jacob, Joseph ordonna que ses os fussent » transportés au pays de Canaan. » Il nous dit que « ce » fut par la foi qu'ils demeurèrent comme étrangers dans » le pays qui leur avait été promis, habitant sous des ten- » tes, comme leurs pères qui étaient héritiers avec eux » de la même promesse; car ils attendaient, comme Abra-

» ham, la cité qui a des fondemens et de laquelle Dieu
» lui-même est l'architecte et le fondateur.

Il nous dit : « qu'ils moururent dans la foi, et que, s'ils
» moururent ainsi, sans avoir reçu les choses qui leur
» avaient été promises, cependant, ils les avaient vues de
» loin, ils les avaient crues, ils les avaient saluées ; et ils
» avaient fait profession d'être étrangers et voyageurs sur
» la terre. » Il nous dit que « ceux qui tenaient ce lan-
» gage montraient clairement qu'ils cherchaient encore une
» patrie, non pas, sans doute celle dont ils étaient sortis»
(ajoute l'Apôtre), « car ils avaient du temps, s'ils eussent
» voulu, pour y retourner ; mais ils en désiraient une
» meilleure, à savoir celle du ciel ; c'est pourquoi Dieu
» n'a point pris à honte d'être appelé leur Dieu ; car il leur
» avait préparé une cité. »

Vous l'entendez, Mes Frères, voilà ce que la Sainte Bible elle-même nous a dit de ces Patriarches. C'est dans la foi « qu'en mourant ils donnaient des ordres touchant leurs os; » c'est aux promesses éternelles qu'ils regardaient : ils les « saluaient » de leur lit de mort.

Et si vous désiriez de nouveaux témoignages sur cette foi dont l'ame de Jacob mourant était remplie, écoutez-le lui-même à la suite de notre texte. Voyez-le, pendant que rempli du Saint-Esprit, il distribue entre ses enfans, dans ses bénédictions prophétiques, la possession de la Palestine.

Profondément attendri dans la pensée des miséricordes de Dieu son Sauveur, et dans l'attente prochaine des réalités qu'il va contempler, il ne peut bientôt plus contenir tant d'émotions ; et pendant qu'il parle encore à Dieu des destinées futures de sa postérité, il est obligé de s'interrompre tout d'un coup, et d'éclater, en s'écriant dans le ravisse-

ment de sa reconnaissance et de sa joie : « O Eternel, j'ai » attendu ton salut! j'ai attendu ton salut!

Mais, alors, dira-t-on peut-être, pourquoi donc ce désir si véhément d'être enseveli dans le pays de Canaan? Pourquoi ces instances si pressantes adressées à la piété filiale de Joseph : « *Jure-moi que tu useras envers moi de gratuité et de* » *vérité. Je te prie, ne m'enterre pas en Egypte; mais quand* » *je dormirai avec mes pères, transporte-moi d'Egypte, et* » *m'enterre dans leur sépulcre.* »

N'imaginez pas ici, Mes Frères, que ce souhait ardent du Patriarche fût l'effet d'un attachement tout humain pour le pays de son enfance.

Pourriez-vous croire qu'au moment de rendre l'ame, il estimât bien haut que sa poudre reposât plutôt près des citernes de Mamré, qu'aux rivages du Nil? Ne comprenez-vous pas, comme l'a dit Saint Paul, que s'il eût alors rappelé dans son souvenir « cette Canaan terrestre dont » il était sorti, et s'il n'eût pas désiré une patrie meilleure, » à savoir celle du ciel, il avait du temps pour y retourner » de son vivant, plutôt que d'y renvoyer ses ossemens après sa mort? Est-ce l'héritage d'un tombeau qu'il peut ambitionner avec tant d'ardeur?

Mais alors, encore une fois, pourquoi donc ces vives instances? pourquoi cette passion d'être enseveli loin de l'Egypte, dans le sépulcre de ses pères?

Voici, Mes Frères, le grand but du Patriarche. Il accomplissait un acte de foi; il voulait faire ainsi, devant Dieu et devant les hommes, une profession solennelle de l'espérance qui vivifiait et remplissait son ame. Il voulait attester ainsi jusqu'à son dernier soupir qu'il attendait avec une ferme confiance et la Canaan de la terre et la Canaan des cieux.

En effet, le Seigneur, selon son usage ordinaire, avait fait à la fois à son peuple deux promesses, dont la première plus rapprochée, devait être pour ses élus un type et un gage de la seconde. La première s'accomplissait dans le temps, et la seconde dans l'éternité. La première leur assurait une patrie terrestre, et la seconde la patrie céleste.

Vous comprendrez donc que Jacob, en attestant sa parfaite confiance dans l'accomplissement des promesses qui regardaient la possession de Canaan, proclamait par là même sa vive foi dans l'accomplissement des promesses éternelles. Vous comprendrez qu'en demandant à ses enfans un tombeau dans la terre promise, il témoignait par là que, si sa dépouille mortelle allait, deux cents ans avant eux, prendre en quelque sorte pour eux possession de la Canaan terrestre, de la même manière aussi, son ame bienheureuse allait prendre possession de la cité permanente que son Dieu lui avait préparée.

C'était donc, comme nous le disions, un grand acte de foi, et c'était une profession devant Dieu et devant les hommes. Devant Dieu : il voulait embrasser les promesses, et saisir la vie éternelle ; il voulait entrer par ce sépulcre de Macpela dans le véritable héritage ; puisqu'à la lettre, en prenant par la foi possession de ce gage des promesses, il prenait possession de cette patrie meilleure que le Seigneur a promise aux croyans. Devant les hommes : il voulait montrer à ses enfans, de sa main défaillante, au-delà de l'Egypte, la terre promise de Canaan, et au-delà de cette terre promise, l'héritage éternel et la cité céleste. Il voulait leur prêcher, dans sa mort comme dans sa vie, qu'il n'y a point de salut pour l'homme pécheur hors des promesses et de la miséricorde toute gratuite de son Dieu ; il vou-

lait que ses dernières paroles, ses derniers regards, son tombeau même et tout ce qui resterait de lui, jusqu'à ses ossemens et sa poussière, leur parlât de leur ame, du Dieu Sauveur et des choses éternelles.

Telle fut donc la requête du Patriarche mourant à son cher Joseph : « *Je te prie; ne m'enterre point en Egypte;* » *mais, quand je dormirai avec mes pères, tu me transporte-* » *ras d'Egypte, et tu m'enterreras dans leur sépulcre.* »

Quand je dormirai avec mes pères! — Oh! que cette expression, pour le dire en passant, que cette expression, si fréquente dans la Bible, est douce pour un cœur dans le deuil sur le départ d'un enfant de Dieu. — Qu'elle dût être douce pour le tendre Joseph, lorsque, dans sa douleur, « il se jeta sur le visage de son père, et qu'il pleura sur lui.» Tu n'es donc pas mort, ô Jacob, mon bon père; tu n'es donc pas mort; mais tu dors, et mon Dieu te réveillera. Tu dors entre les bras éternels, et sur le sein d'un père bien plus tendre que tu ne le fus jamais pour moi. Quelle n'était pas déjà ma silencieuse joie, lorsque, veillant à tes côtés, durant ta dernière maladie, je te voyais goûter un moment de sommeil! Oh! que ce sommeil m'était cher! je retenais jusqu'à mon souffle; j'élevais vers le ciel des yeux reconnaissans, et j'espérais que ce sommeil serait celui de la convalescence. — Eh bien, oui, c'est bien celui de la convalescence, celui du repos et de l'éternelle santé! Tu as trouvé le repos de ton Dieu, jusqu'à ce beau jour « où nous irons » ensemble au-devant du Seigneur en l'air! et où nous serons » toujours avec le Seigneur! » C'est pourquoi, dit l'Apôtre Saint Paul, « consolez-vous l'un l'autre par ces paroles (1). »

(1) 1, Th. IV, 17, 18.

Dès qu'il eut entendu la requête instante de son père, Joseph élevant ses pensées aux mêmes hauteurs, et s'attachant à la même espérance, lui répondit : « *Mon père, je fe-* » *rai selon ta parole.* »

Cependant, Jacob n'est pas satisfait, cette réponse ne lui suffit pas encore. Bien qu'assuré du respect religieux avec lequel Joseph accomplira ses dernières volontés, Jacob veut que ce moment laisse à toute sa famille un imposant souvenir. — Il a plus de cent enfans ou petits-enfans autour de lui; il voudrait que, pour eux, l'impression de cette scène funèbre ne s'effaçât jamais.

Ce n'est donc pas assez d'avoir demandé cette grâce comme un suppliant : il insiste encore; il veut qu'un serment solennel intervienne entre son fils et lui : « *Mets ta main sous* » *ma hanche, et jure-le-moi,* » dit-il à Joseph, « *et Joseph* » *le lui jura* (1).

Un spectacle bien attendrissant vint alors terminer l'entretien de Jacob et de son fils, et pénétrer toute cette famille d'un nouveau sentiment de la présence de Dieu.

Jacob avait obtenu sa requête; le serment venait d'être prononcé. Désormais, il n'avait plus rien à demander à Dieu sur la terre; il ne lui restait plus qu'à rendre grâce, qu'à bénir, et puis, qu'à se coucher dans la poussière, sous la main de son Dieu.

(1) Nous ne retrouvons nulle part dans l'Antiquité, ni même dans la Bible, cette forme de serment; et comme elle ne se voit que dans celui d'Éliézer au patriarche Abraham, et dans celui de Joseph au patriarche Jacob, plusieurs commentateurs ont imaginé qu'il y fallait chercher une allusion à la promesse du Messie, qui devait naître du patriarche, ou (pour parler comme l'Écriture) « qui devait sortir de » la hanche de Jacob. »

Alors on vit ce vénérable vieillard, ému jusqu'au fond de l'ame, s'exciter lui-même, et recueillir les faibles restes de sa vie, pour prendre, aussi bien qu'il le put, l'attitude d'un suppliant, et pour adorer humblement le Dieu de son espérance; il voulait lui dire sa reconnaissance; il voulait saluer encore de loin les promesses; il voulait mourir en prières, mourir à genoux!

Mais trop, faible pour se soutenir et pour quitter le lit d'infirmité où il était assis, le vieillard, appuyant sur le haut de son bâton ses deux mains et sa tête à cheveux blancs, s'inclina, et resta quelque temps ainsi comme prosterné devant le Dieu de son salut (1).

« Ce fut par la foi » dit Saint Paul aux Hébreux, « ce » fut par la foi que Jacob mourant, adora appuyé sur le » haut de son bâton (2). »

Ainsi priait le Patriarche mourant; il priait, « il adorait » par la foi, » nous dit Saint Paul. Il était « comme voyant « celui qui est invisible. »

Et tandis que son corps défaillant avait déjà, pour ainsi dire, un pied dans le tombeau, son ame bienheureuse, dans les élans d'une vive foi, s'élevait jusqu'au ciel et se préparait à la rencontre de son Dieu. Il s'avançait avec une sainte

(1) Nos versions modernes portent, il est vrai, « qu'Israël se prosterna, ou adora, sur le chevet de son lit, » et non pas, comme nous le disons ici, « sur le haut de son bâton. » — Cette différence provient de ce que le mot de l'original (quand on l'écrit sans points-voyelles, à la manière des anciens manuscrits) admet également l'un et l'autre de ces deux sens. Seulement, nous avons cru devoir suivre cette dernière interprétation, parce qu'elle est celle des versions les plus anciennes, et surtout parce qu'elle est celle de l'Esprit Saint lui-même dans les paroles de St. Paul.

(2) Hébr. XI, 21.

et solennelle joie vers la cité céleste ; une voix intérieure lui disait : « Ne crains point, vermisseau de Jacob, car je » t'ai racheté ; ne sois point effrayé, car je suis ton Dieu ; » je t'ai appelé par ton nom, tu es à moi. » — Le songe de Bethel allait se réaliser pour lui : « C'est ici la maison » de Dieu, c'est ici la porte des cieux ! » Il allait entrer « dans » la joie de son maître, » — dans le séjour où l'on ne pleure plus et où l'on ne meurt plus, parce qu'on ne pèche plus.

Eh bien, prosterne-toi donc, heureux Jacob, bienheureux mourant ! oui, adore, appuyé sur le haut de ton bâton ; adore par la foi, heureux enfant de Dieu ! — Voici ton heure de délivrance ; voici le jour du repos, le jour où le Dieu d'Abraham veut tenir tout ce qu'il t'a promis, le jour du rafraîchissement et de l'éternelle paix !

—

Mes Frères, vous venez de voir un fidèle sur son lit de mort ; il vous a été donné de vous trouver aujourd'hui comme au chevet d'un Patriarche mourant. Vous avez vu ce père de famille profiter des derniers momens qui lui restaient pour rendre raison de l'espérance qui était en lui, pour montrer à ses enfans le seul chemin qui mène à la vie, et leur laisser en héritage le précieux souvenir d'une mort édifiante ! — S'il y a plus de trente siècles que s'est passée cette scène de famille, elle n'en doit pas cependant parler moins haut à nos consciences. On meurt aujourd'hui comme on mourait alors ; on a besoin d'un pardon et d'un Sauveur, comme alors aussi on en avait besoin ; on passe en mourant devant

le tribunal de Dieu, comme on y passait alors; « il faut être » né de nouveau par le Saint-Esprit pour pouvoir entrer » dans le Royaume de Dieu », comme il le fallait alors.

C'est donc un devoir aux pères de famille de mourir comme Jacob; et c'est un devoir aux membres de la famille, témoins d'une pareille mort, d'en profiter comme Joseph.

Eh bien, je vous en conjure, qu'aucun de vous ne quitte ce lit de mort où nous venons d'assister ensemble, sans faire sur lui-même des retours sérieux, et sans entrer dans la réalité de cette pensée si simple et si frappante : Et moi aussi, je dois à mon tour arriver bientôt au jour où l'on veillera près de mon chevet, où l'on attendra mon dernier soupir, où l'on recueillera mes dernières paroles, et où l'on dira de moi : Il est malade, il est très mal; il est mort.... O mon Dieu, suis-je prêt! Jésus est-il en moi? La bonne nouvelle du pardon de tous mes péchés est-elle le trésor et la vie de mon ame? Ai-je pris possession des promesses : vivent-elles dans mon cœur! Ai-je une foi réelle, sincère, vivante, que les œuvres accompagnent? Et quand je dis que j'ai la foi, ai-je bien cette foi qui met véritablement la paix dans une ame, qui la pénètre de l'esprit d'adoption, qui tourne ses pensées habituelles vers les choses d'en-haut, et qui lui fait chercher la sanctification sans laquelle personne ne verra le Seigneur?

Croyez-vous, ô vous qui m'écoutez, que, si Dieu vous retire cette année, votre mort soit chrétienne, et qu'elle puisse servir à l'édification de votre famille, de votre époux, de vos enfans, de vos domestiques? Vous verrait-on partir dans la foi des enfans de Dieu?

Vous pouvez déjà le pressentir ici : avez-vous dans le cœur ce témoignage secret mais sensible que Dieu donne à

ses enfans? Son Esprit rend-il témoignage dans votre esprit que vous êtes enfant de Dieu, pour parler avec Saint Paul? Avez-vous reçu cet esprit par lequel une ame, s'approchant de lui avec une confiance, un abandon filial, peut dire: *Abba, Abba*, mon Père, mon Père? Avez-vous, par la foi dans les promesses du Dieu qui ne peut mentir, le sentiment de votre réconciliation, l'assurance de votre salut? Avez-vous la paix des enfans de Dieu?

Ah! pensez-y, je vous en supplie : C'est le moment d'y penser. Etes-vous bien sur le chemin de la vie? « Jésus est » le chemin! » Nul ne vient au père que par Lui. Avez-vous pris la porte? Il est la porte : « Celui qui entrera par » lui sera sauvé » ; il n'y a point d'autre entrée. Hors de lui, vous seriez perdu, perdu pour jamais.

Il est temps d'y penser. Plus tard, ce serait trop tard. Plus tard, il n'y a plus de temps. Plus tard, on entend tout à coup et comme à l'heure de minuit ce cri terrible, « Voici » l'Epoux qui vient, sortez au-devant de lui! » Et malheur alors aux vierges folles dont la lampe va s'éteindre, parce qu'elles n'ont pas encore de l'huile dans leur vase ! — Plus tard, il serait trop tard!

Vous dirai-je que, si vous avez même une faible mesure de foi en Dieu, et une faible mesure d'amour pour vos proches, vous devez regarder comme un de vos premiers devoirs à leur égard de leur laisser le souvenir d'une mort chrétienne? Vous dirai-je que vous ne sauriez leur assurer un héritage plus précieux que les souvenirs pénétrans du départ d'un bon père, d'une bonne mère, qui saisit les promesses de ses mains affaiblies, qui les sert contre son cœur, qui appelle Jésus à son lit de mort, et qui ne craint plus aucun mal, parce que son Berger, l'Eternel, le bon

Pasteur est avec lui, parce que son bâton et sa houlette sont ce qui le console? — Ah! je vous dirai plus encore. Il y va pour vous de la mort éternelle ou de la vie éternelle. Il faut être prêt pour le dernier jour; il faut entrer par les portes dans la vie. La première chose qui vous concerne, c'est de sauver votre ame; c'est d'être trouvé recevable; c'est de n'avoir pas, lorsqu'au dernier jour vous crierez à la porte, « Seigneur, Seigneur ouvre-moi! » c'est de n'avoir pas à recevoir cette affreuse réponse : « Retire-toi de moi, je ne te connais pas; tu ne m'as ja- » mais connu, » tu n'es pas de mes brebis!

Il est temps d'y penser, je le répète, Mes Frères; c'est la seule chose nécessaire. — Eh bien, disposez-vous-y dès aujourd'hui. — La manière la plus sûre de mourir de la mort des justes, c'est de vivre aussi de la vie des justes!

Devenez donc sérieux sur l'éternité; cherchez dès aujourd'hui dans la sainte Bible le Sauveur des pécheurs; cherchez-le dans la prière; et quand vous l'aurez trouvé, suivez-le, quelque part qu'il aille.

Fuyez les convoitises du mal; soyez sincères; soyez sincères, c'est là le tout. — Voulez-vous avancer dans les œuvres, avancez dans la foi; croyez la bonne nouvelle, la bonne nouvelle d'un pardon tout gratuit, sans aucun mérite de l'homme, d'un salut complet que Dieu vous a fait annoncer en Jésus-Christ; serrez-le fermement dans votre cœur, c'est ce qui le fera changer en nouveauté de vie. — Et voulez-vous avancer dans la foi? avancez dans les œuvres; faites usage de la première mesure de foi que vous avez reçue; et n'eussiez-vous qu'un talent, dès aujourd'hui faites-le valoir, trafiquez-en, gagnez-en d'autres; soyez fidèle en peu de choses, et Dieu vous établira sur beaucoup!

A celui qui prend garde à ses voies, je lui montrerai la délivrance, dit l'Eternel. Veuillez, veuillez, avec un vrai cœur, comme l'a dit un Apôtre, « faire la volonté de Dieu, » et vous connaîtrez sa vérité, et sa vérité vous rendra » libres. »

Mais il faut qu'avant de terminer, je me tourne vers vous, jeunes Joseph, et vous tous, cœurs, aimans et contristés qui avez eu aussi le privilége de voir partir dans le triomphe, ou du moins dans les consolations et les espérances de la foi, un père, une mère, un époux, que vous aimiez comme Joseph aimait Jacob, et comme Jacob aimait Rachel. — Ah! profitez-en, n'en laissez pas effacer l'impression religieuse et sanctifiante; car, je vous le déclare ici de la part du Seigneur, quelle qu'ait été l'ardeur de vos larmes et la profondeur de votre deuil, c'est une grande faveur qui vous a été faite; c'est le moment de toute votre carrière terrestre où Dieu peut-être vous a le plus aimés.

Hélas! nous sommes des êtres à la fois si durs à s'émouvoir et si prompts à tout oublier! Nous sommes si disposés à nous rêver immortels ici bas! — Quel endurcissement n'eût donc pas été le nôtre, si nous n'eussions dû quitter la terre que tous ensemble en un même jour; ou si même la mort n'eût pas eu ces traits sévères, qui viennent pour un temps du moins rendre sérieuses les ames les plus légères, humilier les cœurs les plus altiers, et recueillir devant Dieu les plus insoucians et les plus distraits?

Ah! nous ne sommes que trop prompts à nous laisser consoler! Nous ne perdons que trop vite l'impression salutaire de ces jours funèbres, de ces grands soulèvemens du voile, de ces appels de Dieu, de ces voix solennelles et pénétrantes!

Comprenez donc l'amour de Dieu! Ce n'est pas volontiers qu'il afflige les enfans des hommes; mais voyez son amour : il voulait, avant que vous quittassiez ce monde, vous supplier de penser à votre ame, de renoncer aux convoitises du mal, de fuir les sentiers de la mort, et d'entrer au chemin de la vie, en recourant au seul nom donné aux hommes pour être sauvé; il voulait que vous eussiez honte de votre longue et coupable indifférence, que vous connussiez votre misère, que vous craignissiez la colère à venir, que vous apprissiez à prier, et que vous soupirassiez après la paix des enfans de Dieu.

Eh bien, qu'a-t-il fait pour cela? Dans sa miséricorde, il a voulu mettre les invitations de son évangile, les sommations de son amour, dans la bouche qui vous était la plus chère, au moment où cet ami de votre cœur passait derrière le voile, disparaissait à vos regards et entrait dans les scènes éternelles. Il a voulu que vous les entendissiez dans cette heure solennelle du départ, sous l'influence sanctifiante de l'affliction, pendant que votre ame, enveloppée des ombres de la douleur, s'humiliait sous un grand deuil, et que la mort démasquait à vos yeux le monde et ses prestiges.

O Joseph, Joseph! oublierais-tu ces appels de ton Dieu! oublierais-tu ton père mourant! oublierais-tu ta mère mourante! oublierais-tu ses dernières paroles, ses dernières sommations, ses derniers regards ! Oublierais-tu que le Dieu qui soutenait si visiblement sa créature défaillante dans un lit de mort , et qui la remplissait des lumières de son Esprit éternel, se tenait là près de toi, qu'il t'appelait dans cette chambre de deuil, qu'il t'invitait à venir verser, toutes tes peines dans son sein, et qu'il te disait : A présent

à présent, à présent, tu me donneras ton cœur! O Joseph, ne veux-tu pas recourir au Sauveur de ton père? Voudrais-tu n'avoir aucune part dans la Canaan des cieux? Ce n'est pas l'Egypte qui est ta patrie, c'est Canaan, c'est la terre promise.

Oui, Chrétiens, la Canaan des cieux, voilà notre patrie, notre vraie patrie. — La patrie, c'est le pays de nos pères; c'est le pays où nous trouverons, non pas leurs os et leurs cendres, mais leur ame et leur vie; c'est le pays où ils vivent, et non pas celui où ils meurent; c'est le pays d'où nous attendons le Seigneur Jésus-Christ qui transformera leur corps vil, essuiera toute larme de leurs yeux, et les revêtira de lumière et de joie. Mais ce n'est pas cette terre des tombeaux, où nous avons dû déposer leurs os avec tant de larmes, en attendant qu'on nous y descende aussi nous-mêmes dans quelques heures ! — Que je meure de la mort des justes, et que ma fin soit semblable à la leur!

—

LES

PARABOLES DU PRINTEMPS.

—

I.er SERMON

SUR MARC, IV, 33—34.

Ainsi, par plusieurs paraboles semblables, il leur annonçait la parole, selon qu'ils pouvaient l'entendre; et il ne leur parlait point sans parabole; mais à part, il expliquait tout à ses disciples.

—

Quelles scènes magnifiques que celles du printemps! Quel spectacle ravissant que celui des semaines qui viennent de s'écouler! de ces jours où la nature renaît, où la vie, succédant à la mort, pénètre partout, où le souffle de Dieu qui vivifie toutes choses vient se faire sentir en même temps dans les champs, sur les coteaux, dans les retraites des forêts, dans le fond des vallées, et jusque sur le sommet des

montagnes, où des millions d'êtres vivans éclosent à chaque instant dans les airs, sur la terre, et dans les *eaux plus basses que la terre*; où, de toutes parts, des plantes délicates, enrichies des brillantes couleurs de la vie, et sortant d'une terre auparavant glacée, semblent l'entr'ouvrir par le seul attrait de leur fraîcheur et de leur beauté! Quel privilége que le vôtre, heureux habitans de ces campagnes (1), qui vivez, qui vous promenez, qui travaillez sous cette belle voûte des cieux, sur ces tapis de fleurs, au milieu de ces champs et de ces coteaux, de ces feuillages, de ces vergers, où se déployent avec tant de grâce et de magnificence la sagesse, la puissance et la bonté d'un Dieu créateur!

Oh! quelle ame intelligente, quelle imagination parmi les hommes pourrait n'être pas émue d'un spectacle si beau, et ne pas s'élever *à Celui qui vivifie toutes choses, et devant qui se prosterne toute l'armée des cieux*! « Voyant tes œuvres sans pareilles », « les peuples étonnés » « admirent tes hautes merveilles, » « même aux lieux éloignés. » « Des bords où le soleil se lève, » « ramenant la clarté » « aux bords où sa course s'achève », « tout chante ta bonté. » « On voit jusqu'aux plaines désertes, » « les bergers en jouir. » « Les coteaux et leurs croupes vertes » « semblent s'en réjouir ».

Oui, sans doute, les hommes sont émus de ces grandes scènes de la création; mais elles ont, pour une ame chrétienne, un langage tout particulier; elles portent, pour le fidèle, un sens que lui seul peut saisir; elles lui donnent des leçons, elles lui révèlent des consolations, elles lui procurent des joies que lui seul peut connaître.

(1) Ces derniers sermons ont été faits pour la paroisse rurale de Satigny.

Le spectacle de la création, s'il n'est pas expliqué par la parole de Christ, peut émouvoir, sans doute; il peut toucher jusqu'aux larmes; mais il ne change pas les cœurs; il n'y tue pas les convoitises, il ne les unit pas à Dieu. Il n'y a que la Bonne-Nouvelle de Christ qui puisse opérer de tels miracles; et « le monde, par la sagesse, n'a jamais connu Dieu, » disait Paul (1). C'est pour le chrétien seul que les scènes de la nature et que le langage des saisons, au lieu de n'être qu'une belle poésie et de ne causer que des émotions vagues, deviennent un livre instructif, et, pour ainsi dire, une voix de Dieu, qui l'édifie, qui l'instruit, qui le console et qui l'élève aux espérances éternelles. — Le croyant, sachant que ce beau monde est sorti de la même main qui nous a donné la Bible, et qu'il a été *créé par Christ et pour Christ* (2), y cherche, y découvre chaque jour des rapports nouveaux entre le Dieu de la Nature et le Dieu de l'Evangile; il y revoit, comme en un brillant tableau, les vérités qui ont fait la joie de son cœur; il le contemple comme un livre divin, mais mystérieux, dont le livre de l'Evangile lui a révélé les secrets et fait comprendre le langage.

C'est ce que je me propose de vous rappeler aujourd'hui, Mes Frères. Je désire vous montrer, par un petit nombre d'exemples, comment l'homme des champs, lorsqu'il est vraiment chrétien, doit faire servir tour-à-tour toutes les scènes de la Nature à lui rappeler son Sauveur et ses espérances; et comment ce monde devient à ses yeux un magnifique recueil de paraboles sur les choses invisibles qui sont éternelles.— En un mot, j'ai l'intention de vous rappeler au-

(5) 1, Cor., I, 21. (2) Col., I, 16.

jourd'hui quelques-unes des *paraboles du printemps*, si j'ose ainsi parler; et c'est dans cette pensée que jai pris pour texte ces paroles, où *Saint Marc* indique la manière dont le Seigneur donnait ses instructions, pendant qu'il était encore sur la terre. Je les applique aux leçons qu'il ne cesse de nous donner dans la Nature. — « *Il leur enseignait beaucoup de choses par des paraboles* »; « *il ne leur parlait point sans* » *paraboles; mais, à part, il expliquait le tout à ses Disciples.* » Oui! je voudrais vous montrer que, si le livre de la Nature est ouvert à tous les hommes, le vrai disciple seul, *à qui* son Maître *explique à part toutes ces choses*, sait en recueillir les divines leçons. — Les autres n'y découvrent que des tableaux magnifiques.—Et de la même manière qu'un homme sensible, qui aurait été témoin du retour de l'enfant prodigue dans la maison de son père, aurait pu verser des larmes, à la vue de ce vieillard et de son fils, sans avoir cependant le moins du monde compris que cette scène touchante était destinée à nous présenter l'image des miséricordes plus que paternelles avec lesquelles Dieu Notre Sauveur reçoit dans ses bras le pécheur qui l'implore; de même aussi, les hommes qui contemplent le spectacle de la campagne et du printemps, sans avoir encore vivante en leur cœur la doctrine de Jésus-Christ, peuvent y admirer avec émotion la richesse, la magnificence et la bonté du Dieu de la Nature; mais ils ne savent aller au-delà, pour saisir dans ce spectacle les paraboles et les sens mystérieux que le Dieu de la grâce y a voulu cacher.

O puissé-je donc, par mes réflexions de ce jour, vous apprendre à retrouver la Bible dans les scènes admirables de la Création! puissé-je vous disposer à vous approcher continuellement de Dieu par des pensées évangéliques, au mi-

lieu de ces belles campagnes où sa bonté vous a fait vivre, et dans le cours même de ces travaux qui en éloignent tant d'autres de la paix et du Sauveur! O oui! puissent ces magnificences de la Nature et leur touchant langage, parler à tous vos cœurs! Et veuille Celui qui donne l'intelligence spirituelle vous apprendre tous les jours mieux à *le reconnaître partout, à le voir partout, à l'entendre partout.*

Et d'abord, il devient important de se rappeler ici que c'est dans tous les temps et dès les premiers jours du monde que le Dieu des révélations a jugé convenable de nous instruire par des figures, par des types, par des paraboles; et cela pour des raisons qu'il est facile de concevoir, et qu'il n'entre pas dans mon but de vous exposer aujourd'hui.

Si vous parcourez de vos souvenirs ses dispensations divines dans l'Ancien Testament, vous y trouverez partout cette manière figurée de nous exposer les vérités saintes. Vous rencontrerez des types et des paraboles dans toutes les ordonnances du culte lévitique, dans toutes les parties du temple, de l'arche sainte et du propitiatoire; dans la distinction des choses pures et impures, dans l'institution des sacrifices sanglans, dans celle de la Pâque et de la Circoncision, dans celle des expiations et des villes de refuge; vous en trouverez même dans les événemens réels et dans les diverses circonstances du peuple de Dieu : dans la vie des patriarches et des prophètes, dans l'histoire de Joseph, dans la captivité d'Egypte, dans le passage de la Mer-Rouge, dans le voyage du désert, dans la conquête et la possession de Canaan, dans le naufrage et la délivrance de Jonas, dans la guérison du peuple par le serpent d'airain. « J'ai proposé des paraboles par le moyen de mes prophètes », dit l'Eternel en Osée (XII, 11). Et quand « la Parole faite chair » pa-

rut sur la terre; quand le Seigneur lui-même descendit au milieu des hommes pour les instruire, il *ouvrit encore sa bouche en paraboles*, suivant les prédictions du prophète Asaph (Ps. LXXVIII, 2). « *Il ne leur parlait point sans pa-* » *raboles*, » dit Saint Marc; « *mais à part il expliquait le tout* » *à ses disciples.* »

Eh bien! Mes Frères, c'est de la même manière encore que ce divin Maître a voulu que tous les objets de la Création, et que toutes les scènes de la campagne, servissent à vous ramener aux vérités de sa parole de vie et aux choses qui appartiennent à notre éternelle paix.

Si je voulais seulement ici vous signaler toutes les paraboles que Notre Seigneur, dans l'Evangile, a tirées des objets et des travaux de la campagne, que n'aurais-je pas à vous dire? Un figuier, qui ne porte point de fruits, et que la malédiction du Seigneur fait sécher jusqu'à la racine; un *autre*, qui depuis long-temps n'a point donné de fruit, et que son maître épargne encore pour une année, à la requête du cultivateur; une vigne, tendrement soignée, et pour laquelle il n'y a rien que son maître n'ait fait; un sarment, qui ne peut porter du fruit s'il ne demeure attaché au cep; une brebis, qui sort de la bergerie, qui s'égare, qui s'est perdue, et que le bon berger va chercher jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée; ce bon berger, qui donne sa vie pour ses brebis, et dont les brebis entendent la voix chérie; un homme qui a mis la main à la charrue, mais qui regarde derrière lui; un semeur, dont le précieux froment tombe sur un chemin, sur un rocher recouvert de terre, parmi des épines, et sur une bonne terre; des moissonneurs, qui représentent les anges à la fin du monde, et qui ramassent l'ivraie au jour de la moisson, pour la jeter dans la fournaise du feu!...

Mais je laisse, pour le présent, ces instructions si riches et si frappantes, et je ne me propose ici que de vous rappeler les deux grandes doctrines des paraboles du printemps, je veux dire la *régénération de l'ame* dans cette vie et la *régénération du corps* au dernier jour. — Le temps ne me permet pour aujourd'hui que de traiter la première; et je devrai réserver la seconde pour une autre méditation, s'il plaît au Seigneur.

Quel spectacle lugubre ne présentait pas la campagne il y a quelques semaines! Un voile épais de neige était étendu sur la contrée, et n'offrait plus à nos regards qu'une scène monotone de stérilité et de mort; toutes les couleurs de la vie avaient disparu; les chants des habitans de l'air ne se faisaient plus entendre; leur voix s'était glacée; nos montagnes ne nous présentaient qu'un vaste cercle de frimats, qui semblait devoir éterniser l'hiver de la nature; la terre, engourdie et glacée, était de pierre; et quand la bèche du laboureur aurait pu la briser, quand on l'aurait couverte des semences les plus pures, elle serait demeurée insensible, comme un cadavre à la voix émue de l'ami qui l'appelle par son nom et qui lui crie en vain: Lève-toi, lève-toi! Un silence mélancolique régnait sur les plaines; on n'entendait plus, dans nos forêts dépouillées, que le froissement des branches, que le bruissement de quelques feuilles desséchées, et que les efforts lugubres des vents. Sur cette scène de détresse, le souffle du nord se promenait avec violence, poursuivait l'homme jusque dans sa retraite, le glaçait au bord de son foyer, et semblait vouloir éteindre jusqu'à ces restes de chaleur et de vie qu'il avait conservés. Autour de nous, tout était immobile, tout semblait frappé de mort; et l'homme seul semblait, pour

ainsi dire, n'être vivant au milieu de toutes ces glaces, que pour assister à la mort de la Création.

Cependant, au milieu de cette détresse de la Nature, au-dessus de ce fracas des vents, dont le souffle glaçant et les gémissemens paraissaient à la fois plaindre et menacer la terre, un objet, un seul objet, conservait encore à nos yeux sa première beauté: au-dessus de nos têtes, au-dessus de nos frimats et de nos orages, le ciel avait conservé son éclat et sa pureté, les astres continuaient leur course avec le même ordre, dans la même majesté; et l'on voyait que la terre seule avait souffert. Mais le soleil était allé vivifier un autre hémisphère; il ne nous jetait plus que des rayons obliques, souvent interceptés, et presque sans chaleur; il ne brillait pour nous qu'après de longues nuits; et l'on eût dit que, s'il répandait encore sur nous ses clartés, c'était bien moins pour nous réchauffer et nous rendre la vie, que pour nous révéler la mort de la Nature, et que pour nous apprendre quel hiver avait pris, autour de nous, la place de l'éternel printemps qui, avant la révolte, réjouissait Eden.

O Mes Frères! qnelle image fidèle de l'état de nos ames depuis notre chute! Quelle peinture frappante de la misère où le péché les a réduites; de leur désolation, de leur stérilité, de leur froideur pour Dieu, et de leur éloignement du soleil de justice!

Oui! l'hiver est naturellement dans le cœur de l'homme, quant aux choses de Dieu; l'hiver est entré dans nos ames: la parole de Dieu nous le déclare dans toutes ses pages. En effet, Mes Frères (et remarquez le bien), je ne prétendrai jamais établir auprès de vous les vérités de notre foi par de simples comparaisons; et jamais je n'en appellerai

pour cela qu'à la sainte Bible. Si donc je vous parle des paraboles de la nature, ce n'est pas pour vous convaincre; ce n'est pas pour y trouver des vérités nouvelles : c'est pour vous rendre plus habituelles et plus frappantes celles que Dieu, notre Sauveur, vous a directement et clairement révélées dans sa parole de vie; c'est pour vous disposer à réfléchir souvent au milieu de vos champs et devant les scènes de la campagne, sur les besoins de vos ames, et sur les choses invisibles qui sont éternelles. — Je voudrais vous apprendre à relire, pour ainsi dire, votre Bible dans les tableaux de la création. — Eh bien, oui, il n'est que trop vrai! l'Ecriture nous le déclare, l'hiver est venu dans nos ames. « Par un seul homme, dit Saint Paul, le péché est entré » dans le monde, et par le péché la mort. Nous étions » autrefois, dit-il encore (en parlant des vrais chrétiens), » nous étions morts dans nos fautes et dans nos péchés; » nous étions sans force; nous étions ennemis de Dieu; » éloignés de lui par nos pensées et par nos mauvaises œu- » vres, nous étions, par nature, enfans de colère comme les » autres, » incapables de toute bonne œuvre, parce que nous n'aimions pas Dieu, et que, devant ce Dieu qui sonde les reins et les consciences, « sans l'amour nous ne sommes rien. »

Eh, dites-le-moi plutôt vous-mêmes, Mes chers Frères: ne vous est-il pas souvent arrivé, en y reportant vos regards, de vous écrier : Mon Dieu, mon Dieu! pourquoi me trouvé-je si froid et si languissant dans ton service? pourquoi n'est-ce pas toujours mon plus grand plaisir que de parler de toi, que de m'occuper de toi, ô mon Créateur, mon maître, mon conservateur, Dieu de toute bonté! pourquoi suis-je si tôt fatigué d'élever mon cœur à toi, d'écou-

ter ta parole, de chanter tes louanges? pourquoi suis-je si souvent tout de feu pour les choses de la terre, et tout de glace pour celles du ciel? Est-ce donc ainsi que mon ame sortit des mains d'un Dieu qui est tout amour? est-ce dont là le cœur qu'il m'avait d'abord fait? me l'avait-il donné sensible pour qu'il l'oubliât si facilement, ce Dieu de toute miséricorde, source unique de tout bonheur, auteur de tout don parfait? Mon ame était-elle donc sortie de ses mains couverte de neiges et de glaces! Non, non! je le vois, je le sens, l'hiver est entré dans mon ame; un souffle de mort y a pénétré!

Pauvre cœur de l'homme! voilà donc ce que tu es dans ta nature: éloigné du soleil de justice; sans chaleur vitale; semblable au sol que les frimats ont durci; froid et stérile, quant aux véritables fins de ton existence, quant à tes relations avec ton Dieu; tourmenté par les tempêtes des passions; sans véritable paix dans la vie; sans espérance fondée dans la mort; — et trop souvent semblable à ces volcans couverts de neiges du côté du ciel, et remplis de feu du côté de la terre.

Qui peut donc être sauvé? demandaient les Apôtres à leur Maître. — A cela, Mes Frères, je vous répondrai moi-même ce que leur répliqua Notre Seigneur : Il promena solennellement ses regards tout autour de lui sur chacun d'eux, et leur dit : « Quant aux hommes, impossible! Mais » quant à Dieu, rien n'est impossible (1)! »

« Quant aux hommes, impossible! » — Lorsque la terre était encore ensevelie sous les neiges; quand un froid pénétrant avait gelé les profondeurs du sol; quand les ar-

(1) Marc, X, 27. Luc, XVIII, 27.

bres, dépouillés, étaient aussi morts en apparence que le bois que vous jetiez dans vos foyers; la terre (je vous le demande), la terre, abandonnée à ses propres forces, eût-elle pu rompre ses liens, fondre ses glaces et reprendre la vie? Laissée à elle-même, n'était-elle pas condamnée à demeurer captive dans les chaînes d'une stérilité toujours croissante,

Ne fallait-il pas la toute puissance de Dieu, pour la sortir de cet état de mort? ne fallait-il pas que le soleil de ce monde, se rapprochant de notre hémisphère, dardât sur elle tous ses feux, et vint répandre de nouveau sur la nature des effusions de chaleur et de vie?

Eh bien, tel est aussi l'hiver de vos ames. Il ne peut finir par vos propres forces. Laissés à vous-mêmes, vous vous refroidiriez tous les jours davantage; et vous ne sauriez ramener en vous les mouvemens de la vie, ni la fécondité de l'ame: «cela est impossible aux hommes» a dit Notre Seigneur. Mais vous savez qu'il a dit aussi, Mes Frères, que « rien n'est impossible à Dieu! » — Non, non! il n'y a que le lever de « ce Soleil de justice (1), » lequel « porte la santé, la chaleur et la vie dans ses rayons, il n'y a que la vue et la connaissance de l'Homme-Dieu crucifié pour nous, qui puisse faire cesser en nous l'empire des ténèbres et des glaces. Il faut, suivant les expressions de Zacharie, «que le » soleil d'en-haut vienne visiter notre ame; il faut qu'il re» luise à ceux qui demeurent dans l'ombre de la mort, pour » conduire leurs pas dans les sentiers de la paix (2). »

Non, Mes Frères, il faut, pour qu'une ame sorte de cet état de mort, qu'elle reçoive, comme l'a dit un Apôtre, « la

(1) Malach., IV, 2. (2) Luc, I, 78, 79.

» lumière de la connaissance de la grâce de Dieu, dans la per-
» sonne de Jésus-Christ. » Il faut qu'elle se tourne vers ce Jésus, qui est à son Eglise ce que le soleil est au monde; il faut que, dans ce Fils de Dieu mourant pour elle, elle puisse contempler toutes les perfections divines; qu'elle y voie sa misère; et qu'elle y reconnaisse en même temps la sainteté, la pureté, la justice de Dieu, et surtout, surtout, cette immense miséricorde par laquelle « il a tant aimé le
» monde, que de donner son Fils unique au monde. Car
» celui qui contemple le Fils, » (a dit notre Seigneur,)
« celui qui contemple le Fils et qui croit en lui, a la vie
» éternelle; il est passé de la mort à la vie. » — Il faut en un mot que l'ame se rende à cet appel : « Vous tous les
» bouts de la terre, regardez à moi, et soyez sauvés. »

C'est alors seulement, c'est alors qu'elle « poussera com-
» me la palme, et qu'elle croîtra comme le cèdre du Liban,
» étant plantée dans la maison de l'Eternel et fleurissant
» dans les parvis de notre Dieu. » — « C'est alors que les
» déserts et le lieu aride se réjouiront, que la solitude sera
» dans l'allégresse, et qu'elle fleurira comme la rose. »

Ah! Mes Frères, quelle frappante parabole, quelle image brillante, aimable et majestueuse, tout à la fois, de cette nouvelle naissance du fidèle ne viennent pas de nous offrir ces premiers jours du printemps! Quelles ont été belles, ces dernières semaines; et combien le mois qui vient de s'écouler a fait voir de prodiges à nos yeux trop souvent distraits!

Vous avez vu le soleil remonter vers nous, et nous rendre avec sa lumière une chaleur vivifiante. Dès les jours d'avril, un souffle de vie a paru se mouvoir sur la surface de notre hémisphère, comme autrefois l'Esprit créateur sur les eaux du chaos. La terre a semblé s'entrou-

vrir, et comme éclore. Au lieu de ces neiges qui la couvraient, quelques semaines auparavant, nous en avons vu sortir de toutes parts un tapis de verdure, comme pour reposer nos regards, et les préparer par degrés à contempler les éblouissans objets que le printemps allait faire briller tour à tour à nos yeux! Oh! comme la face de la terre a changé dans l'espace de quelques jours! comme ce cadavre immobile et pâle s'est coloré, s'est animé! comme il s'embellit! comme il devient éclatant! On dirait qu'Eden va renaître; on dirait que le jardin de notre premier père va reparaître dans toute sa pompe! on dirait qu'une ame est entrée dans tous les objets qui nous entourent, et qu'une émotion de bonheur les a pénétrés, qu'ils l'ont sentie, qu'ils s'animent, qu'ils respirent, qu'ils se meuvent! — Voyez comme la moindre fleur qui émaille par millions le tapis de vos prairies, est plus magnifiquement vêtue que Salomon dans sa gloire. Ecoutez comme les oiseaux de l'air ont repris, avec leur bonheur, leurs accens joyeux, et comme ils chantent au-dessus de nous les mélodieux concerts du printemps; voyez comme toutes les races vivantes, réveillées en nouveauté de vie, rendent hommage toutes ensemble par leurs mouvemens et par leurs cris, à la bonté, à la puissance, à la sagesse de ce Dieu créateur « à qui s'attendent tous les êtres, et qui remplit leur cœur de joie.» Tout est pénétré de vie; tout semble renouvelé; et l'air même que l'on respire, rafraîchi par les premières rosées, embaumé par les plus doux parfums, semble un breuvage et comme un élixir envoyé des cieux.

O quel riche sujet d'étonnement, d'admiration, d'actions de grâces, pour tout ce qui peut penser, tout ce qui peut sentir. Mais vous surtout, vous, disciples de Jésus,

que ne devez-vous pas éprouver, et que ne devez-vous pas témoigner à votre Dieu? vous qui savez que Celui qui a fait toutes ces choses « vous a aimés dès le commencement;» vous qui savez que, « lorsque vous étiez morts dans vos fautes et dans vos péchés, il vous a donné la vie par son bien-aimé ! » vous qui savez que « vous êtes réconciliés » avec l'Etre puissant qui vivifie toutes choses, qui voit tout et qui peut tout en tous les lieux du monde! vous qui savez qu'il vous accompagne partout, qu'il s'occupe de vous, et qu'il prend soin de vous dans les moindres circonstances de votre vie!

O disciple de Christ, contemple ce touchant spectacle qui t'environne, et pense à ce que Jésus a fait pour ton ame! La Bible est plus belle encore que toutes ces choses : Par elle, il t'est donné de lire dans les beautés de la création des caractères sacrés et mystérieux, qui échappent aux regards de l'homme naturel, quoiqu'ils soient tracés de la main de Dieu même sur chaque plante, sur chaque feuille, sur chaque fleur. Contemple donc ces divins caractères, écoute avec respect ces leçons d'en-haut, et comme la silencieuse et sainte Marie, recueille-les, serre-les dans ton cœur! « O béni soit le Seigneur de ce qu'il a visité son » peuple. Les entrailles de la miséricorde de mon Dieu » s'étant émues, le soleil levant est venu d'en-haut nous » visiter. » L'hiver était dans mon cœur; mais il y a fait naître l'aurore du printemps éternel; et il a voulu « me » rendre capable d'avoir une part à l'héritage des saints » dans la lumière. »

Voyez encore, Mes Frères, que le printemps est une image fidèle, autant que charmante, de cette opération de la grâce dans le cœur d'un disciple de Christ. Voyez que cette

renaissance de la Nature nous représente avec vérité cette renaissance de l'ame que la Sainte Ecriture appelle la régénération, le baptême de la nouvelle naissance, et le renouvellement du Saint-Esprit.

De même que la Nature, au retour du soleil, vient d'être affranchie des glaces qui la retenaient dans les liens de la stérilité et de la mort; de même qu'elle est, en quelque sorte, relevée du tombeau, ainsi l'ame d'un fidèle qui a connu Jésus, « le soleil de justice, » est passée des ténèbres à la lumière, de la puissance de Satan à Dieu, et de la mort à la vie (suivant les expressions du Seigneur) : elle est ressuscitée avec Christ, régénérée en espérances vives, et relevée comme du tombeau. — Une lumière nouvelle l'éclaire; des espérances éternelles la réjouissent; le feu de l'amour de Dieu s'y développe; les glaces précédentes s'y fondent chaque jour, et disparaîtront enfin; les orages des passions se calment; et la paix de Dieu, le sentiment inexprimable de la paix de Dieu, s'y fait profondément sentir, pour y produire en leur saison « des fruits de justice, qui (ainsi que l'a dit un Apôtre) sont par Jésus-Christ à la gloire et à la louange de Dieu ; » des fruits, comme il le dit ailleurs, qui sont « l'amour, la joie, la paix, l'esprit patient, » la bénignité, la bonté, la fidélité, la douceur, la tem- » pérance. »

Oui, en vérité, en vérité, Mes Frères, je vous le dis après le Seigneur (et je voudrais vous le répéter dans toutes mes prédications, parce que cette vérité est le premier élément de la doctrine chrétienne), oui, en vérité, il faut être engendré de nouveau, il faut changer de cœur, il faut renaître par le Saint-Esprit, pour pouvoir entrer dans le royaume de Dieu; et ce réengendrement, cette résurrec-

tion de l'ame dans cette vie, est une chose aussi positive, aussi réelle, que peut l'être au printemps le réveil de la Nature, et que doit l'être au dernier jour le changement et la résurrection de notre corps mortel.

Ne venez donc pas nous dire, comme le faisait Nicodème à Jésus-Christ : Je ne puis comprendre ces choses; comment un homme peut-il naître de nouveau, quand il est vieux? « Ne t'étonne pas, répondit le Seigneur, de ce que je » t'ai dit, il vous faut naître de nouveau. Le vent souffle » où il veut, tu en entends le son, tu en ressens les puis- » sans effets, sans savoir cependant ni d'où il vient, ni où » il va. » Eh bien, il en est de même de tout homme qui est né du Saint-Esprit.

Et pouvez-vous comprendre mieux, je vous le demande, les miracles du printemps? Pouvez-vous expliquer comment le soleil, depuis des milliers d'années, verse sans interruption, la nuit et le jour, dans tous les sens, et dans une sphère de plus de soixante millions de lieues, des torrens de lumière et de chaleur, sans avoir rien perdu de son éclat et de sa grandeur? Pouvez-vous comprendre comment, à son approche, la terre s'est réveillée de la mort, les plantes ont repris la vie, les insectes ailés sont sortis de leurs chrysalides comme d'un tombeau, le bois qui semblait mort a semblé respirer et s'est couvert de feuilles, de fleurs et de fruits, comme autrefois au désert la verge d'Aaron à la voix de l'Eternel? — Pouvez-vous comprendre la naissance et l'acroissement d'un seul insecte, d'une seule fleur, d'un seul fruit, d'un seul brin d'herbe? Non, Mes Frères, non! *Vous les croyez*, ces prodiges, tout incompréhensibles qu'ils sont, et vous les croyez, parce que vous les voyez de vos yeux dans le livre de la Nature. Eh bien, croyez aussi ceux

de la grâce, qui sont d'un ordre bien supérieur encore, croyez ceux de la grâce (tout incompréhensibles qu'ils sont), et croyez-les, parce que vous les lisez de vos yeux dans le livre de la Bible. Vous croyez au retour du printemps, au milieu même des neiges et des frimats de l'hiver, quoique vous ne puissiez comprendre comment la vie pourra succéder à la mort. Eh bien, *croyez*, croyez aussi parce que Dieu l'a dit, lors même que vous ne le comprendriez pas, croyez que « celui qui contemple Jésus et qui croit en lui, reçoit dans son ame le principe d'une vie nouvelle et les arrhes de l'éternité. »

Mais, Mes Frères, quelqu'un de vous dirait-il maintenant qu'il ne sait comment « naître de nouveau? » Demanderait-on comment une ame qui sent sa faiblesse, sa stérilité, sa froideur pour le service de Dieu, et les orages des passions qui la tourmentent, peut dissiper cet hiver de son être, fondre ses glaces, et reprendre une vie nouvelle?

Eh bien, écoutez, ame sincère et travaillée, qui désirez et qui recherchez la communion de votre Dieu; voici comment vous pourrez trouver votre repos, et reprendre une chaleur de vie. Ecoutez: il faut cesser de chercher en vous-même, dans vos propres efforts et loin du soleil de justice, une chaleur et une force vitale qui n'y est pas, et qui ne peut vous venir que d'en-haut. Il faut exposer votre être attristé aux rayons de sa grâce; car, ainsi que l'a dit un prophète, « il porte la santé dans ses rayons. » Présentez-lui donc ce pauvre cœur, pour qu'il le vivifie. Portez chaque jour vos regards vers celui-là seul qui peut opérer en vous ce changement bienheureux, et vous donner une nouvelle vie. Rappelez-vous qu'il crie du haut des cieux: « Vous » tous les bouts de la terre, regardez à moi, et soyez sau-

» vés. » Regardez donc à Lui; regardez aux choses d'en-haut, où il est vivant pour intercéder pour vous. Représentez-vous souvent le plus grand, le plus parfait, le meilleur des Etres, le Fils Eternel du Père, portant sur vous, du haut du ciel, ses regards, avec une tendresse inexprimable, vous tendant les bras de son amour, et vous adressant ces paroles si touchantes, si encourageantes : « Vous tous » qui êtes travaillés et chargés » par les glaces de votre ame, et par le sentiment accablant de votre misère, *venez à moi, regardez à moi*, et *je vous donnerai la paix!* — Alors, Mes Frères, si vous faites ces choses, je vous le déclare par l'infaillible parole du Dieu « qui ne peut mentir, » certainement vous serez sauvés!

Mais, voulez-vous recevoir une dernière leçon? Voulez-vous voir, sur la vérité que je vous prêche, une nouvelle parabole du printemps plus frappante encore, s'il est possible.

C'est à peu près dans ce moment de l'année, que l'homme des champs ente sur les arbres sauvages le précieux rameau d'un arbre franc, pour leur communiquer une seconde nature, pour les changer en des arbres nouveaux, remplis d'une sève plus pure et donnant des fruits exquis, au lieu des grappes amères, sauvages et mal saines qu'ils portèrent jusques-là!

Voilà, Mes Frères, ce qui se passe en toute ame devenue chrétienne.

Nous sommes tous, hélas! par notre nature, des arbres sauvages portant de mauvais fruits; l'Ecriture nous l'enseigne, et notre propre cœur nous en convainc. Il faut, pour que nous puissions rentrer dans l'Eden céleste, que le Père de toute grâce daigne, dans sa miséricorde, nous ouvrir le cœur par sa parole, qui est un « instrument à

» deux tranchans; » il faut, qu'après l'avoir ouvert, il y insère, comme un rameau précieux le principe d'une nature nouvelle, la greffe divine de sa grâce; il faut qu'ensuite il prenne de nous un soin particulier, et qu'il nous défende contre tant de dangers qui pourraient faire périr ce nouvel homme ainsi régénéré qu'il a fait naître dans nos ames.

O mon ame, as-tu donc reçu cette grâce de ton Dieu? as-tu Jésus-Christ habitant en toi par la foi? es-tu entée sur l'olivier franc, toi qui de ta nature étais sauvage (pour parler avec l'apôtre Paul)? peux-tu dire comme lui: « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi? » Peux-tu dire, comme il l'écrivait aux Romains, « que tu marches dans une vie nouvelle, et que tu es devenue une même plante avec Christ par la ressemblance de sa résurrection? » Sens-tu chez toi de nouveaux principes, une nouvelle vie, de nouvelles affections: de l'amour pour les biens du ciel, et du dégoût pour les plaisirs du siècle; de l'amour pour la parole de ton Dieu, et du dégoût pour les conversations qui t'en distraient; de l'amour pour la sainteté, et du dégoût pour les péchés où tu te livrais dans les jours de ton ignorance; de l'amour pour la prière, au lieu du dégoût que tu y trouvais naguère; de l'amour pour Jésus, de l'amour pour les ames que Jésus est venu racheter, de l'amour pour tous les hommes, en retour de cet amour tout gratuit que ton Dieu a eu pour toi?...

O Mes Frères, qui que vous soyez, qui pouvez, en rentrant dans votre cœur, vous rendre ce témoignage précieux, prenez bon courage: vous êtes entés en Jésus-Christ; vous l'aimez; vous lui appartenez; il vous a promis d'être avec vous jusqu'à la fin des siècles. Prenez bon courage; c'est à vous qu'il a dit: « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi;

» mais c'est moi qui vous ai choisis et qui vous ai entés,
» afin que vous poussiez et que vous portiez beaucoup de
» fruit, et que votre fruit soit de durée; demeurez en lui
» et lui en vous,» demeurez-lui unis, comme « le cep l'est au
» sarment »; et alors ne craignez rien, il ne vous abandonnera plus.

Mais aussi, imitez le cultivateur industrieux et diligent, qui s'applique avec soin, après avoir enté l'arbre sauvage, « à retrancher » tous les rejetons d'une sève amère que « les branches naturelles » voudraient encore produire, pour que le rameau précieux, qui donne à l'arbre une vie nouvelle, reçoive sans partage les sucs nourriciers, qu'il grandisse, qu'il se fortifie, et « qu'enfin lui seul » pousse des jets vigoureux, et donne en sa saison des fruits qui réjouissent son maître.

« Prenez donc garde, » nous dit l'Apôtre Paul, pour faire sans doute allusion à cette parabole du printemps, « prenez donc garde, en recherchant avec soin la sanctifica-
» tion, sans laquelle personne ne verra le Seigneur, prenez
» garde qu'aucun de vous ne se prive de la grâce de Dieu,
» et que quelque racine d'amertume bourgeonnant en haut
» n'y apporte de l'obstacle, et que plusieurs ne soient souil-
» lés par elle (1). » Retranchez avec soin chaque jour ces branches naturelles, qui pourraient étouffer la grâce entée en vous; « faites mourir en vous chaque jour les
» membres du vieil homme; dépouillez-vous du vieil hom-
» me et de ses œuvres; et ayant revêtu le nouvel homme,
» qui se renouvelle en connaissance selon l'image de celui
» qui l'a formé, soyez, comme les élus de Dieu, revêtus des

(1) Hébr., XII, 15.

» entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de dou-
« ceur et de patience. »

Oui, Mes Frères, soyez humiliés, mais ne vous laissez pas décourager par ces restes d'une vieille nature, par ces branches d'une sève amère, qui viennent porter, hélas! encore en vous trop de mauvais fruits. Soyez humiliés profondément, mais ne vous laissez pas décourager, élus du Seigneur, « plante sur laquelle il a continuellement les yeux. » Et toutes les fois qu'à la vue de « cette loi de péché qui com-
» bat encore en vous contre la loi de votre entendement,»
ce profond soupir d'une ame chrétienne oppressera votre cœur: « misérable que je suis, qui me délivrera de ce corps
» de mort! » répondez comme l'Apôtre : « Je rends grâce à
» mon Dieu par Jésus-Christ Notre Seigneur. Il n'y a plus
» de condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ,
» qui ne cheminent plus selon la chair, mais selon l'es-
» prit. »

Fortifiez-vous donc au Seigneur, combattez vaillamment, et prenez courage! Encore quelques orages, encore quelques tempêtes, encore quelques retours de frimats, encore quelques misères, quelques efforts, quelques résistances; et la vieille nature sera complètement soumise; et vous verrez se lever ce beau jour « où le Père de famille viendra
» visiter ses champs. » Alors, tandis qu'en cette terrible journée « tout arbre qui ne porte point de bon fruit » sera rejeté, vous serez par sa grâce transplanté dans la gloire; et là, dans l'éternel printemps de l'Eden d'en-haut, « toute larme sera essuyée, » tous les orages auront cessé; on verra, on entendra, on sentira ce que l'œil n'a jamais vu, ce que l'oreille n'a jamais entendu, ce que le cœur n'a jamais senti!

LES

PARABOLES DU PRINTEMPS.

—

II.e SERMON

SUR MARC, IV, 33-34.

Et par beaucoup de paraboles semblables il leur annonçait la parole, selon qu'ils pouvaient l'entendre. Et il ne leur parlait point sans paraboles; mais, à part, il expliquait le tout à ses disciples.

—

Elle est belle cette pensée des Israélites de nos jours, quand ils entrent dans leur cimetière, pour y déposer quelqu'un des leurs, et pour y rendre la poudre à la poudre : ils s'inclinent, nous dit-on, tous ensemble par trois fois vers la terre; puis, saisissant l'herbe de la tombe qu'ils vont creuser, et la jetant derrière eux, ils prononcent en chœur ces pa-

roles d'un prophète (Ésaïe LXVI, 14.) : « Tes os regermeront comme l'herbe, » — ô mon frère, tes os regermeront comme l'herbe !

Mes Frères, je viens ici faire au milieu de vous quelque chose de semblable. Je prends en quelque sorte aujourd'hui à pleines mains l'herbe et les fleurs dont le printemps a recouvert nos campagnes, et au milieu de ces concerts de renaissance et de vie que fait entendre en tous lieux autour de nous cette saison des miracles, je viens vous crier : Résurrection ! résurrection ! — je viens vous dire que vos ossemens, bientôt déposés dans la même poudre, regermeront comme l'herbe ; je viens, avec toute la nature qui ressuscite, vous prêcher la résurrection des justes.

O mes paroissiens et mes frères, quelle pensée ! — Quand je promène sur ce troupeau qui m'est confié mes regards attendris, et que, lisant sur ces visages si chers l'expression d'une ame immortelle et sensible, je pense que, dans quelques années, tous ces enfans des hommes vont tomber et disparaître, comme tombèrent et disparurent, l'automne dernier, toutes les feuilles de la campagne ; oh alors, avec quel élan toute mon ame se porte vers cette résurrection que je suis chargé de vous annoncer! Oh alors, quelle douceur de penser que Dieu ne nous fait assister chaque année à la renaissance de toutes les plantes, de toutes les graines, de tous les arbres, de tous les insectes de la campagne, que pour nous crier à tous, du milieu de ses œuvres : Enfant de la poussière, tu te relèveras de la poussière, et tes os regermeront comme l'herbe ! — Quelle douceur de nous dire que, si notre Créateur a voulu nous montrer ainsi chaque année, au printemps, la mort de la nature vaincue, et des millions de renaissances dans la terre, dans l'air et dans les eaux, une

puissance immense de résurrection qui pénetre les profondeurs du sol, et qui le couvre en quelques jours de vie et de beauté; c'est parce qu'il voulait rappeler à nos yeux, c'est parce qu'il voulait attester à nos esprits, c'est parce qu'il voulait crier à nos consciences, qu'il y aura une résurrection des morts, tant des justes que des injustes, et que le jour doit venir où nos os regermeront comme l'herbe!

Voilà ce dont je viens vous entretenir aujourd'hui, Mes Frères: je m'y étais engagé. — Après vous avoir montré, dans un précédent exercice, comment les paraboles du printemps nous prêchent la résurrection spirituelle de notre ame dans cette vie, je viens vous rappeler ici comment elles nous proclament la régénération de notre corps mortel au dernier jour. — Je viens encore une fois appliquer le texte que vous venez d'entendre à la manière dont le Dieu de la Nature et de la Bible a voulu nous peindre, dans l'une, les saintes vérités qu'il a proclamées dans l'autre, et nous faire ainsi retrouver chaque jour comme l'empreinte des grands traits de la Révélation jusques dans les objets gracieux et magnifiques dont il pare chaque année la surface de nos champs. Je viens vous dire encore une fois que, si « les perfections invisibles de Dieu se voyent comme à l'œil, quand on considère ses ouvrages, » il ne nous y parle pas sans des paraboles touchantes, que la Sainte Écriture explique à part à ses véritables disciples.— En un mot, je viens vous montrer ainsi que les doctrines du printemps, et ses paraboles sont plus belles encore que toutes ses pompes; et qu'on peut dire qu'il en est de ce spectacle comme il en serait d'un cantique à la fois mélodieux et sublime: le sens en est plus beau que les accords.— Les paroles des anges, par exemple, qui chantaient au-dessus des plaines de Bethléem à la naissance du Sauveur, n'étaient-

elles pas plus belles mille fois que toute l'harmonie de leurs concerts? Si vous eussiez entendu, dans cette nuit miraculeuse, retentir du sein des airs leurs chœurs magnifiques sans en comprendre le langage, ces voix célestes, bien qu'elles fussent peut-être plus belles que le printemps et plus pures que le ciel, ne vous eussent causé que des émotions vagues, et n'eussent été pour vous après tout qu'une musique ravissante; tandis que, pour les bergers de Bethléem, il y avait dans ces chants un sens, il en sortait une voix, plus sublime et plus douce que les harpes mêmes des anges, cette voix qui annonçait au monde son Sauveur, et qui lui criait le sujet d'une grande joie, l'arrivée du Christ, la naissance du Fils de la promesse, la gloire dans les lieux très-hauts, la paix sur la terre, la bienveillance envers les hommes!

Eh bien, Mes Frères, il en est ainsi des cantiques du printemps et de toutes les harmonies de la Nature.

Il en sort, pour l'ame chrétienne qui connaît la langue de Sion, et il en sort pour elle seule, une voix plus touchante mille fois que tous les prodiges de la Nature, une voix qui lui crie aussi: Je vous annonce le sujet d'une grande joie; vous avez un Sauveur, qui est le Christ le Seigneur; vos frères ressusciteront, et vos os regermeront comme l'herbe! Gloire donc à Dieu dans les lieux très-hauts, paix sur la terre, et bienveillance envers les hommes!

Je vais m'attacher d'abord à vous montrer comment les renaissances merveilleuses qui s'opèrent au printemps, viennent, par leurs paraboles, tantôt rappeler à notre imagination, tantôt démontrer à notre intelligence, le grand dogme de la résurrection de nos corps au dernier jour; et je vous en parlerai comme si tous ceux qui m'écoutent étaient des fidèles et des justes; mais ensuite, comme le devoir d'un

ministre de la Parole est de distinguer, dans toutes ses prédications, ceux de ses auditeurs qui sont convertis de cœur au Seigneur, et ceux qui ne le sont pas (non pour en juger aucun, mais pour que chacun se juge lui-même); je finirai par vous rappeler ce que ces mêmes paraboles disent à nos consciences, et comment elles nous pressent de nous examiner nous-mêmes, pour savoir si nous sommes dans la foi. — En d'autres termes, vous dirai-je, les paraboles du printemps prêchent la doctrine de la résurrection à notre imagination, à notre raison, et à notre conscience: à notre imagination, pour la lui rappeler; à notre raison, pour la lui démontrer; à notre conscience enfin, pour la lui rendre vivifiante.

O Mes Frères, que ce Dieu de bonté, qui nous répète de tant de manières les doctrines de la vie, et qui nous parle avec tant de charme, avec tant d'amour, dans les miracles des saisons, daigne aujourd'hui s'adresser lui-même de plus près à nos ames, et leur *expliquer à part* toutes ses leçons et toutes ses paraboles.

I

Vous vous rappelez, sans doute, ce miracle des os secs qui fut offert, dans une vision prophétique, aux regards d'Ezéchiel (XXXVII). Il est peu de scènes plus imposantes. L'Eternel l'avait transporté au milieu d'un vaste désert couvert d'ossemens desséchés. « Fils d'homme, lui avait-il dit, » ces os pourraient-ils bien revivre! Seigneur Eternel, tu le » sais! Prophétise donc sur ces os, et leur dis: Os secs, écou- » tez la parole de l'Eternel! Alors, dès qu'Ezéchiel eut fait » ce qui lui était commandé, il se fit un son; et voici, il se

» fit un mouvement; et ces ossemens s'approchèrent l'un
» de l'autre; puis, il regarda, et voici, il vint des nerfs
» sur eux; et il y eut de la chair, et la peau y fut étendue
» par-dessus; mais l'Esprit n'y était pas. Alors Ezéchiel
» s'écria de la part de l'Eternel : Esprit Saint, viens des
» quatre vents, et souffle sur ces morts, et qu'ils revi-
» vent! Et aussitôt l'Esprit entra en eux, et ils revécurent,
» et ils se tinrent sur leurs pieds, et ce fut une armée
» extrêmement grande. »

Elle est magnifique et saisissante cette scène! Ne vous semble-t-il pas que, s'il vous avait été donné d'y assister, rien au monde ne pourrait vous en faire perdre le prodigieux souvenir? et cependant, Mes Frères, il n'y a que très peu de temps que nous avons tous ensemble été les témoins d'un spectacle bien plus imposant encore, et qui nous eût tous transportés d'une admiration pleine d'enthousiasme, si cela même qui devrait nous le rendre plus admirable encore, je veux dire, sa fréquence et son retour de tous les ans, ne nous eût accoutumés à le contempler avec indifférence.

Qu'avons-nous vu, cette année encore, durant les dernières semaines d'Avril, et les premiers jours de Mai? Quel spectacle de prodiges! Quelle résurrection opérée dans toute la nature! Quel enchantement!

La terre, il y a quelques mois, était un vaste désert de glaces; tout y était silencieux; tout y paraissait sans vie. Les plantes étaient desséchées, leur beauté s'était évanouie; elles ne nous offraient partout que le triste et affreux visage du trépas; les arbres dégarnis de feuilles heurtaient l'un contre l'autre, comme des os secs, leurs rameaux dépouillés; les ruisseaux et les torrens avaient arrêté leur cours;

leurs eaux, immobiles, restaient suspendues; et au lieu du souffle de vie qui ranime aujourd'hui toutes choses, le vent du Nord, comme un souffle de destruction, se promenait seul sur ce vaste cimetière.

Qui de nous, si l'habitude ne nous eût familiarisés avec tous les prodiges du printemps, qui de nous, à la vue de toute cette mort, n'eût été tenté de dire : « Seigneur Eternel, tous ces objets pourraient-ils bien revivre? » Et cependant, qu'avons nous vu? Dès les premiers jours du printemps, « l'Eternel a prophétisé sur ces os secs, » ils ont semblé se mouvoir; ils se sont comme couverts des nerfs de la vie ; ils se sont animés; ils respirent; et chargés maintenant de verdure et de fleurs, les voilà, pour ainsi dire, levés sur leurs pieds; il font une grande armée, à la louange de leur Dieu. Aujourd'hui, le mouvement, le progrès, la joie, la vie, se voient partout où était naguères l'immobilité, le silence, la tristesse et la mort. Un esprit de résurrection, une ame vivante n'est-elle pas entrée dans toute cette nature? L'Esprit de Dieu n'a-t-il pas soufflé des quatre vents sur ces ossemens desséchés? Chaque jour, des millions d'êtres animés n'éclosent-ils pas dans les airs, dans la terre et dans les eaux, comme feront les élus, au jour bienheureux de la résurrection des justes? Ces fleurs qui, de toutes parts, sortent du sol, comme de leurs tombeaux, fraîches comme la rosée, nombreuses comme le sable des mers, et plus belles encore que ne le fut jamais le manteau royal d'un Empereur, au jour de sa gloire; ces fleurs n'étaient-elles pas, il y a peu de mois, ou des racines informes et grossières, ou des graines toutes semblables à la vile poussière que nous foulons aux pieds? Et voyez maintenant! ces racines et ces graines, naguères ensevelies, (comme ce

corps humain qui, dans le sein du tombeau, n'est qu'un objet d'horreur,) ces racines et ces graines, qui se corrompent ou se décomposent dans nos sillons avant que de renaître, sont aujourd'hui devenues la parure de la campagne et le charme de nos yeux! Admirez comment, chaque jour encore, ces miracles de résurrection, bien loin de s'arrêter, se succèdent et s'étendent avec autant de rapidité qu'ils ont d'eclat! comment des milliers de plantes et des millions d'insectes, par une incompréhensible opération de Dieu, sortent continuellement de la terre, pour louer, comme de concert, le Créateur tout-puissant qui vient de les affranchir de la mort, et de les faire arriver à la lumière de nos plus beaux jours! Voyez comment toute la Création, relevée du tombeau, semble pénétrée de vie et embrasée de joie!

O vous donc, fortunés cultivateurs de ces belles campagnes, heureux héritiers du plus beau pays qui soit peut-être sous le ciel! seriez-vous insensibles à tant de prodiges? N'en avez-vous pas vu, cette année encore, de plus magnifiques que celui d'Ezéchiel? Ne les avez-vous pas contemplés ce matin, pendant qu'en chemin vers ce temple, vous traversiez nos riantes collines, montant ou descendant à la maison de prières? et n'allez-vous pas les retrouver encore, au sortir de ce lieu, dans leur pompe royale? Mais surtout, mes chers frères, n'y lirez-vous pas les leçons de votre Dieu? N'y entendrez-vous pas qu'il vous y prêche, avec un éclat et une abondance toute pleine de miséricorde, la grande doctrine de la résurrection, tant des justes que des injustes? et ne saurez-vous pas y reconnaître « qu'il ne » vous y parle pas sans de nobles emblêmes, et (comme » le dit notre texte) sans de magnifiques paraboles; et qu'il

» les explique à part (dans sa parole) à ses disciples fidè-
» les? » N'apprendrez-vous donc pas à les recevoir avec l'attendrissement de la reconnaissence; et ne lui direz-vous pas, vous aussi : Parle, ô mon Dieu, Dieu de la Nature, Dieu de la Bible, Dieu de la résurrection, Dieu Sauveur! parle, ô mon Dieu, « ton serviteur écoute! »

C'est donc ainsi, Mes Frères, que notre bienfaisant Créateur a voulu mettre sous vos yeux, tous les ans, une multitude d'objets et de scènes successives, qui vinssent, je ne dis pas seulement vous rappeler, mais vous prouver les grandes vérités de l'avenir.

Que vous prêchent-elles donc toutes ces merveilles? Que vous crient-elles, toutes ces choses? Elles sont là, vous le voyez, pour vous montrer la vérité, la réalité, la certitude de toutes les promesses de Dieu. Elles sont là pour vous les reproduire, si j'ose ainsi parler, dans la personne des arbres, des fleurs, des insectes et de toutes les parties de la création! — Elles vous répètent, chacune à sa manière, que le jour doit venir, où cette terre, auparavant maudite, verra se lever sur elle l'aurore de l'éternel printemps. — Alors (vous savez ce que la Bible nous dit à cet égard), alors « tous les morts qui sont dans les sépulcres entendront la voix du Fils de l'Homme; et ceux qui l'auront entendue vivront (1). Alors, Notre Seigneur, revêtu de lumière et de gloire, descendra du ciel avec les anges de sa puissance et avec ses Saints qui sont par millions (2). Il viendra avec un cri d'exhortation et une voix d'archange et avec la trompette de Dieu; car la trompette sonnera! »

(1) Jean, V, 28. (2) Matth., XVI, 27; XXIV, 30, 31; XXV, 31. 1, Thess., IV, 16. 2, Thess., I, 7, 8. Jude, 15.

Alors, une scène plus éclatante, s'il est possible, que celle de la création, sera manifestée. Alors, la voix du Fils de l'Homme, pénétrant dans les profondeurs des tombeaux, se fera entendre à tous nos morts, sans aucune exception! et leurs os regermeront comme l'herbe. Alors, « la mer rendra les morts qui sont dans son sein; et les sépulcres, les morts qu'ils renferment (1). » Alors sortiront de terre les enfans de Dieu de tous les lieux, de tous les états, de tous les siècles! La lumière leur sera rendue; une nouvelle terre leur sera préparée, et de nouveaux cieux leurs seront dévoilés; ils chanteront les cantiques de la résurrection; le deuil ne sera plus: car le péché ne sera plus; la mort elle-même ne sera plus; engloutie en victoire, elle ne sera plus!!!

Tout cela est certain, comme était certain, au commencement de cette année, le retour d'un nouveau printemps après l'hiver; cela est certain, comme toute parole du Dieu « qui ne peut mentir (2). » Cette promesse est assurée, comme la fidélité de l'Être que nous proclament toutes les lois de la Nature.

Alors les hommes germeront dans les villes, dit l'Ecriture; comme la rosée de la terre. Alors s'accomplira cette parole : « Tes morts vivront, même mon corps mort vivra. Il se relèveront. Réveillez-vous et vous réjouissez avec chant de triomphe, vous, habitants de la poussière; car ta rosée est comme la rosée des herbes et la terre jettera dehors ses trépassés (3). »

Et n'est-il pas évident, Mes Frères, que la bonté de Dieu a voulu présenter, dans la campagne, à la raison de l'hom-

(1) Apoc., XX, 13. (2) Hébr., VI, 18. (3) Esaïe, XXVI, 19.

me, ces prodiges de sa puissance, et ces résurrections innombrables? N'est-il pas manifeste qu'il s'est proposé de dissiper ainsi, avec abondance de preuves, tous les doutes qui pourraient s'élever dans ce dur cœur de l'homme, si « tardif à croire; » et qu'après avoir mis comme sous nos yeux les grandes vérités de l'avenir, il a voulu, pour ainsi dire, les démontrer encore à notre intelligence. — C'est le deuxième ordre de considérations où je voulais vous faire entrer.

II.

Mes Frères, quand on a contemplé ces prodiges de la puissance divine, peut-on comprendre qu'un être qui vit au milieu du réveil et de la continuelle renaissance de toutes les races créées, qui les voit mourir chaque année, pour les voir aussi revivre chaque année, et qui se trouve entouré, si j'ose ainsi dire, des résurrections et des innombrables miracles du printemps, puisse dire encore, comme ces incrédules de Corinthe dont parlait Saint Paul : « Mais comment ressusciteraient les morts, et avec quel corps viendront-ils? » — Ne faudra-t-il pas lui répondre, comme Notre Seigneur à ces Sadducéens qui niaient la résurrection : « Vous ne connaissez donc ni les Ecritures, ni la puissance » de Dieu ! » ou plutôt, ne faudra-t-il pas lui dire avec douleur, comme Saint-Paul : « Insensé! » — Quoi, ton Créateur n'est-il pas tout-puissant? — « N'appelle-t-il pas les » choses qui ne sont point comme si elles étaient? » — « Son pouvoir éternel, ses perfections invisibles, sa divi- » nité, ne se voyent-elles pas comme à l'œil, quand tu » considères ses ouvrages? » « Insensé! » — Le Dieu du

printemps n'est-il pas aussi le Dieu des promesses? Ne pourra-t-il pas exercer sa vertu dans les sépulcres de l'homme, comme vous la lui voyez déployer, à chaque retour de cette saison miraculeuse, dans les innombrables sépulcres des plantes qui renaissent, et des insectes ailés qui sortent du tombeau? — Ce Dieu qui, de la boue de nos sillons, fait sortir des anémones, des roses, des lis, des fruits, des grappes magnifiques, ne pourra-t-il pas, de la poussière du sépulcre, faire éclore aussi un homme, un racheté, un enfant de Dieu, un ami de Jésus, que nous y avions déposé avec tant de prières et tant de larmes? — Ce Dieu qui, il y a cent ans peut-être, d'un simple marron qu'un petit enfant aurait caché dans sa main droite, a fait naître, et cet arbre majestueux qui couvre notre temple de son ombrage, et tous les fruits qu'il a portés; ce Dieu, ne pourra-t-il pas faire sortir aussi le corps d'un fils d'Adam de la poudre de son tombeau? — « Insensés! » — « Vous » ne connaissez donc ni les Ecritures, ni la puissance de » Dieu. » — Ce Dieu, qui, à cette heure, change l'eau en sève, dans le bois de nos vignobles et dans la tige de nos blés; ce Dieu qui, bientôt après, changera cette sève en vin et en fécule, dans nos grappes et dans nos épis; ce Dieu qui daigne ensuite changer cette eau, cette sève, ce vin, cette fécule, en un sang vivifiant, qui circulera dans nos veines, dans nos poumons et dans nos artères; ce Dieu qui, à chaque jour, à chaque heure, à chaque instant du jour, fait sortir de la terre des millions et des millions d'insectes ailés; ce Dieu qui tira de la poudre, au 6e jour de la création, le corps de notre premier père, aura-t-il donc plus de peine à retirer une seconde fois ce même corps de cette même poudre, au jour de la résurrection?

« Insensé! dit l'Apôtre, ce que tu sèmes ne reprend pas » la vie, s'il ne meurt auparavant! Et quant à ce que tu sè- » mes, ce n'est pas le corps qui naîtra, que tu sèmes; » mais le grain nu, selon qu'il se rencontre, de blé ou de » quelqu'autre grain; et Dieu lui donne le corps comme il » le veut. Il en sera de même à la résurrection. Les morts » sont semés en corruption : ils se relèveront incorrupti- » bles; ils sont semés dans un état de déshonneur : ils se » relèveront en gloire; ils sont semés dans un état de fai- » blesse : ils se relèveront en force. »

Mais, avant d'aller plus loin, Mes Frères, et de passer à d'autres réflexions, laisserais-je ici de côté deux des paraboles du printemps qui nous montrent, s'il est possible, avec plus d'évidence encore et plus de précision, cette importante vérité? — Voici la première.

C'est en ce moment de l'année que tous les insectes ailés, la laborieuse abeille, l'éclatant papillon, la cochenille, les cicadettes, les hannetons, les vers à soie, les dévorantes sauterelles, sortent par millions et par millions de millions de leurs nymphes, de leurs aurélies, de leurs cocons et de leurs chrysalides.

Voyez ce qu'était d'abord, et ce qu'est ensuite devenu, cet insecte admirable, ce léger et gracieux habitant de l'air, qui ressemble, dans nos jardins, à une fleur volante, et qui, par l'élégance de ses formes et l'éclat de ses couleurs, fait le charme de nos yeux. — C'était d'abord un être rampant, une chenille hideuse, objet de nos dégoûts. Il y a quelques semaines ou quelques mois, qu'elle sembla mourir: on la vit pâlir, changer de couleur; puis cesser de manger et de se mouvoir; et bientôt, enfermée dans une espèce de sépulcre, se défaire de sa bouche, de ses yeux, de sa

tête même et de ses pieds; et devenir semblable au mort qu'on a ployé dans son linceul, ou à la momie des catacombes qu'on a plongée dans le bitume et enveloppée de bandes. Bien plus, avant de subir cette mort, elle s'était elle-même enterrée dans le sol, ou même, elle avait eu soin de s'ensevelir dans une bière; et vous l'eussiez pu voir dans sa follicule, comme on découvre les cadavres embaumés des Egyptiens dans leur cercueil de sycomore. — Mais maintenant, voyez. Dès qu'elle a ressenti le souffle vivifiant du printemps, admirez ce qu'en a fait la puissance de Dieu! Dirait-on que c'est là le même être? Oui, c'est le même être; et cependant, ce n'est plus le même être! Il a déchiré son linceul; il a brisé sa bière; et vous en avez vu sortir, en nouveauté de vie, une créature aérienne, ailée, glorieuse, éclatante de beauté, pourvue de sens nouveaux et de facultés nouvelles, pour aller chercher, dans un élément plus élevé, des alimens plus purs et des jouissances plus nobles. — Ce nouvel être semble n'avoir rien conservé des humiliations et des misères de son ancien état. La chenille abjecte, qui s'était enterrée, et l'heureux animal ailé qu'on en a vu sortir, vous paraissent totalement différens; et le ressuscité ne vous rappelle plutôt le trépassé que par des contrastes. — Le premier rampait comme nous sur la terre, exposé sans cesse à mille accidens : le second s'élève dans les airs; il ne tient plus à la terre; et depuis qu'il a pris son essor, il dédaigne en quelque sorte de s'y poser. Le premier repoussait nos regards par son aspect hideux et dégoûtant : le second, gracieusement paré des plus vives couleurs, fait le charme de nos yeux. Le premier était aveugle : le second est doué des yeux les plus admirables, semblables, par leurs innombrables et brillantes facettes, à

des diamans richement taillés; il a même acquis, pense-t-on, un sens nouveau, dans ses antennes mystérieuses; il jouit de mille sensations que naguère il ne pouvait connaître. Le premier se nourrissait d'alimens communs et grossiers : maintenant, depuis sa résurrection, vous le voyez voltiger de fleur en fleur, vivre de miel et de rosée, jouir en liberté de toute la nature, et l'embellir lui-même, tandis que des joies plus pures réjouissent son existence.

Voilà la première des paraboles du printemps que j'avais à cœur de vous signaler. Mais il en est une autre encore, que je ne saurais taire; car elle est riche de doctrine, et toute pleine de consolation. Je veux parler de la merveilleuse conservation de tous ces germes innombrables que chaque printemps vient faire éclore à la fois dans tous les espaces des airs, de la terre et des eaux.

Les graines sont à la plante, ce que l'œuf est à l'insecte ou à l'oiseau qu'on en voit sortir. Dans chaque œuf, il est un germe contenant les linéamens d'un petit animal auquel il ne faut plus que de la chaleur pour le développer. Dans chaque graine aussi, il est un germe, d'où sortira la plante. Et de même qu'aucun végétal n'est produit sans une graine, à laquelle il doit sa première existence; aucun animal, non plus, ne vient au jour, qui n'ait été préparé dans un œuf. Or la science compte déjà sur le globe jusqu'à dix mille espèces d'insectes, et jusqu'à quatre-vingt mille espèces de plantes différentes, procédant chacune d'un germe qui lui est propre. Et cependant, Mes Frères, admirez comment, non-seulement toutes ces graines des plantes et tous ces œufs des insectes sont répandus en tous lieux par millions de millions, sans que jamais le printemps se trompe dans ses innombrables résurrections; sans que la cochenille

et de ces graines récemment découvertes en France, près de Bergerac? — Sous la tête de chacun de ces morts (ensevelis, on le sait, depuis près de 2000 ans), la superstition des prêtres druïdes avait mis un carreau; et, sous chacun de ces carreaux, dans un petit trou circulaire enduit de ciment, quelques pincées de graines. — Eh bien, recueillies et semées avec un soin particulier, ces graines de 2000 ans ont rapidement germé; et l'on en a vu sortir, en résurrection de vie, après 20 siècles de sépulture, l'héliotrope, le trèfle et le bluet; en sorte que vous eussiez pu, l'an dernier, contempler de vos yeux ces plantes merveilleuses, épanouissant avec éclat, à la lumière de nos printemps, toute la grâce de leurs fleurs, après que leurs germes avaient dormi 2000 ans sous la tête des morts, et dans la poussière des tombeaux!

O Mes Frères bien-aimés, ô mes compagnons de voyage vers le sépulcre qui nous attend! n'est-ce pas que ce sont là de nobles et solennelles paraboles? n'est-ce pas que j'avais raison de dire qu'elles sont riches de doctrine, et pleines de consolation? n'est-ce pas que Dieu est bon, de mettre tous les jours de tels prodiges sous nos yeux? n'est-ce pas qu'ils sont bien là, pour nous crier que ces morts eux-mêmes, dont le crâne desséché recouvrait dans leur germe l'héliotrope, le bluet et le trèfle, se relèveront aussi de leur propre poussière dans la grande journée; et que leur germe, à eux aussi, se pourra retrouver, malgré tous les efforts des élémens et toute la longueur des siècles, alors que Jésus-Christ viendra sur les nuées, et qu'il y aura une résurrection tant des justes que des injustes; alors que tous les morts qui sont dans leurs tombes y entendront sa puissante voix, et qu'il vivifiera le corps mortel de ses saints, par son Esprit habitant en eux!

O mes chers paroissiens! lisez-les bien dans la Nature, toutes ces paraboles du Dieu de la Bible; lisez-les avec les explications que votre Maître en donne lui-même « à part », dans sa parole, à tous ses disciples fidèles; lisez-les, en vous rappelant toutes les promesses qu'elles vous reproduisent et qu'elles vous confirment; mais lisez-les surtout, en regardant à Jésus-Christ, qui est la résurrection et la vie éternelle, et en qui toutes les promesses et toutes les paroles de Dieu sont oui et sont amen! — Je voudrais savoir vous en montrer toute la consolation. — Je voudrais, en vous les remettant sous les yeux, vous apprendre à laisser les choses périssables; à regarder aux invisibles; à saisir les promesses de la vie, et le royaume qui ne peut être ébranlé!

Je vous l'ai dit, Mes Frères : je veux vous parler aujourd'hui des consolations que porte avec elle cette grande vérité de la résurrection des justes, comme si vous étiez tous des disciples de Jésus-Christ, régénérés par le Saint-Esprit! Heureux, si par là je puis vous faire soupirer, tous sans exception, après les priviléges et la paix des rachetés! heureux, si je pouvais vous rendre altérés de la justice!

Quelle indicible paix, en effet, pour le chrétien qui s'appuie ainsi sur les promesses de son Maître, et qui voit ce Dieu tout-puissant les lui rappeler de toutes parts dans la nature, et les lui confirmer à tout instant! — Il n'aperçoit pas une plante, pas une graine, pas une fleur, pas un ver, pas un œuf, pas un insecte, pas un brin d'herbe, qui ne vienne lui redire : Ici, ton Dieu te parle encore! ici, Jésus te crie aussi, comme à Marie : Ton frère ressuscitera; toi aussi, tu ressusciteras; tes os regermeront comme l'herbe;

tu as un héritage dans la maison de ton père; tu ne seras dépouillé que pour être revêtu; et si cette tente, où tu loges, va tomber en poudre, ton Dieu te prépare dans son ciel un domicile immuable et bienheureux! Dieu est un Dieu d'amour. L'Eternel est ton Dieu, comme il est le Dieu d'Abraham. Il n'est pas le Dieu des morts, le Dieu de la poussière, le Dieu du néant; et, en te donnant la foi, il t'a marqué pour le grand jour de la résurrection des justes!

Il est donc vrai! se dit-il alors; je pourrai descendre en paix dans ma tombe, ô mon Dieu Sauveur, comme l'insecte ailé va dans sa chrysalide, éprouver ta puissance qui le conserve et qui le ressuscite! — Je n'y descendrai donc, moi aussi, que pour en sortir à ta voix, ô mon Maître et mon Consolateur, dans le printemps éternel de ta bienheureuse lumière, pour y prendre des ailes comme les anges, pour m'envoler dans ton paradis sur les bords du fleuve de délices, pour m'aller reposer à l'arbre de vie, et pour m'y réjouir aux rayons du soleil de justice, dans une éternelle sainteté, dans un éternel bonheur! O grâces à Dieu, pour son don ineffable!

Je m'adresse donc ici d'abord, Mes Frères, à ceux de vous qui peuvent être malades, ou qui ont quelque raison de croire que le temps de leur délogement est proche.

Ah! si Jésus-Christ habite dans vos cœurs par la foi, prenez courage! — Voyez, autour de vous, dans nos campagnes, cette puissance de résurrection qui vous entoure; contemplez tous ces prodiges qui vous crient de toutes parts: Résurrection! Résurrection! — Voyez cette renaissance de la Nature. Ne vous crie-t-elle pas que bientôt, vous aussi, vous entendrez la voix de Celui qui ressuscite les morts, et qui mourut lui-même pour vous? Viens, le béni du Père,

vous dira-t-il, viens dans la joie de ton Maître! ne crains donc point; le terme est très proche; Il te tiendra bientôt toutes ses promesses? Il essuiera bientôt toute larme de tes yeux. — Ne vous affligez donc pas trop; si l'âge, ou si la maladie, ont atteint ce pauvre corps mortel. Portez plutôt tous vos regards sur le jour où la bienheureuse résurrection l'ornera d'une beauté nouvelle et d'une grâce impérissable. Oui, ame rachetée, remets-toi tout entière, en attendant ce jour, à ce Dieu dont la puissance t'environne de prodiges, et te fait vivre déjà sur la terre au sein des résurrections! Remets-lui tout ton avenir. N'oublie pas « les Ecritures ni la puissance de Dieu » comme l'a dit Notre Seigneur. Dépouille sans regret cet habit souillé et déjà déchiré qui te chargeait, ce corps usé de maladie et consumé par le temps; car, en te réveillant au son de la trompette de l'Archange, tu trouveras un habit plus blanc que la neige et plus éclatant que la lumière. Tu resortiras de terre, comme l'héliotrope, le trèfle et le bluet de Bergerac; comme le lis de la campagne, et la rose de Saron. Tu te verras transporté dans le jardin du dernier Eden, dans le séjour éclatant de l'éternelle santé! Alors, tu contempleras de tes yeux ressuscités la face de ton Dieu; tu entendras de tes oreilles la mélodie des anges; tu chanteras de ta langue les cantiques de la résurrection et du bonheur; tu prendras de tes mains la coupe des délivrances et les palmes des bienheureux! — Voilà donc votre espérance assurée, ame rachetée, qui avez reçu Jésus par la foi. Et quand votre corps serait aussi malade que celui de Job, rien ne doit vous empêcher de dire comme lui: « Je sais que mon Rédemp-» teur est vivant; et lorsqu'après ma peau, les vers auront » rongé ce pauvre corps mortel, je verrai Dieu de ma chair;

» et mes yeux le verront, et non point un autre (1). »

Mais je voudrais parler maintenant, Mes Frères, à ceux de vous qui marchent dans le deuil, sur cette terre de passage, parce qu'ils ont déjà vu la mort atteindre des amis en Christ près desquels ils avaient espéré passer toute leur carrière mortelle. — L'hiver affreux de la mort les leur a ravis. — Eh bien, vous aussi, chrétiens, sachez voir avec des yeux intelligens ce qui s'est passé sur la terre au printemps.—Ne sont-ce pas des paraboles que Jésus-Christ explique à part à ses disciples fidèles?— Pour bien comprendre ce qui va se passer bientôt au dernier jour, voyez vos champs d'un blé partout verdoyant, et pensez au jour de Jésus-Christ. « Vous n'êtes pas dans l'ignorance touchant ceux qui dorment, comme ceux qui n'ont point d'espérance (2).» Ceux que vous avez semés en terre, Christ les relèvera. Le jour en est proche; la promesse en est certaine; et ce sera bientôt! — Oh! qui pourrait peindre ce grand jour, où la terre rendra partout ses trépassés; où tous les morts entendront la voix du Fils de l'Homme; où nous les verrons se lever de leurs tombeaux, comme l'insecte naissant sort tout formé des sillons de nos champs!...

Le beau jour, pour les enfans de Dieu! — Dès que Jésus aura paru sur les nuées, ils soulèveront le gazon qui les recouvre; ils se relèveront de tous nos cimetières, et de ces tombes mêmes qui sont sous ces voûtes, de celles encore que nous avons creusées tout près, et hier peut-être, à la porte de ce temple! Ils germeront comme l'herbe. Ils entendront la voix éclatante du Seigneur, et la trompette de Dieu; car la trompette sonnera. « Ils iront tous ensemble au-

(1) Job, XIX, 25. (2) 1, Thes., IV, 13.

devant du Seigneur, en l'air; et alors, ils seront toujours avec le Seigneur; » « c'est pourquoi, dit l'Apôtre St. Paul, consolez-vous l'un l'autre par ces paroles (1). »

Tu sortiras alors de ton tombeau, pour aller au-devant de notre commun Sauveur, ô mon frère, ô mon époux, ô mon fils, ô ma fille, ô mon père, — si c'est en Christ que tu t'es endormi; — et toi aussi, cher petit enfant que nous élevâmes dans son service! — Non, non! Dieu n'en veut oublier aucun. — Il ne t'oubliera pas non plus, le Roi de gloire, pauvre mendiant, que le riche oubliait à sa porte, où tu demeurais affamé et couvert d'ulcères! On ne t'oubliera pas, humble péager, qui te retournes avec larmes vers ton Dieu, et dont le monde n'a pas voulu reconnaître la sincère conversion! ni toi non plus, veuve ignorée des hommes, mais bien connue de Jésus, qui compta tes deux pites! ni toi non plus, misérable brigand, converti sur le gibet de ton juste supplice! — Vous sortirez tous de vos tombeaux; vous regermerez comme l'herbe; vous irez au-devant de votre Seigneur; il sera votre portion, votre berger et votre éternel partage; il donnera du repos à vos ames, et il essuiera toutes larmes de vos yeux; il vous revêtira de longues robes blanches lavées dans le sang de l'Agneau; et c'est alors qu'il accomplira toutes ses promesses, et qu'il vous donnera la vie et plus que la vie! — O jour de résurrection! jour de sainteté, jour de bonheur, jour de consolations ineffables et d'espérances éternelles!

(1) 1, Thes., IV, 12—18.

III.

Mais, Mes Frères, donnez, je vous prie, toute votre attention à ce qui me reste à vous dire. — Si j'ai semblé fonder sur des analogies et sur des images les vérités dont je viens de vous entretenir, dites-vous bien cependant que ce n'est point mon imagination que j'ai fait parler; n'oubliez pas que tout ce que je vous ai rappelé sur cet avenir éternel, inévitable et si prochain, je l'ai puisé dans la parole de notre Dieu; et sachez bien que ce que je vous ai dit est plus sûr encore, s'il est possible, que ne l'est le retour du printemps prochain : la parole qui nous l'atteste est plus ferme et plus inébranlable que l'ordre des saisons, que la terre et les cieux! — Les cieux et la terre passeront, mais les paroles de Dieu ne passeront point. — Prenez bien garde encore, je vous en supplie, que je vous ai parlé de cet avenir et de toutes ces consolations, comme si elles vous appartenaient à tous, comme si vous étiez tous des croyans, tous des élus et des rachetés du Seigneur Jésus. Mais maintenant, il faut que je vous le demande : ces espérances sont-elles à vous? ces consolations vous appartiennent-elles? Est-ce à vous de vous réjouir à la pensée de cet avenir certain, éternel, inévitable? Il y aura d'abord une résurrection des justes, dit l'Ecriture; mais il y aura ensuite une résurrection des injustes : les uns s'en iront aux joies éternelles; mais les autres, aux peines éternelles, dans les ténèbres du dehors, là où il y a des pleurs et des grincemens de dents! Remarquez bien que je ne vous ai parlé jusqu'ici que de la résurrection des justes. Est-ce donc là votre avenir, ô vous tous qui m'entendez? « Chacun

doit ressortir dans son rang, » est-il écrit (1). — « C'est d'abord Jésus-Christ, le premier engendré des morts, » il y a dix-huit cents ans; — ce sera « ensuite ceux qui sont de Christ, en son second avénement; » — ce sera ensuite la fin, » la dernière fin; et c'est alors qu'il y aura une résurrection des injustes. — Quel est donc votre avenir, à vous, pauvres mortels, si près du tombeau et si près de l'éternité, de l'immuable éternité? Car à Dieu ne plaise que nous vous prêchions jamais ces saintes vérités d'une manière à vous laisser mal à propos dans une sécurité funeste. A Dieu ne plaise que nous vous tendions un piége épouvantable, en vous disant, paix, paix! s'il n'y avait pas encore de paix; et en ne vous prêchant pas la vérité tout entière! Non, la corruption n'héritera pas l'incorruptibilité. Les incrédules, les profanes, les adultères, les haineux, les médisans, n'hériteront pas du royaume des cieux; et leur part, a dit Notre Seigneur lui-même, est dans le feu éternel, préparé pour le diable et pour ses anges.

Quand revient le printemps, Mes Frères, il est des plantes qui ne se réveillent pas. Oui, quand toute la terre se recouvre de verdure, il est souvent des arbres, dans nos campagnes, qui demeurent secs et sans vie : il n'y vient pas un seul fruit, il n'y paraît plus même une seule feuille. Et pourquoi? Parce que le principe de la vie n'est plus en eux; ils ne se sont pas endormis seulement durant l'hiver passé! ils n'ont pas pu dormir : ils étaient morts! Ainsi, vous les voyez demeurer inertes au milieu de la renaissance universelle de la Nature. L'été les couvre inutilement de sa lumière; le soleil et les pluies tombent en vain sur eux :

(1) 1, Cor., XV, 23.

ils n'en ressentent plus rien; ils sont morts. Ils seront coupés et jetés au feu.

Eh bien, Mes Frères, il en est ainsi des hommes pour le printemps de la résurrection des justes. On ne verra revivre, on ne verra reverdir et ressusciter, en ce grand et magnifique jour, que les hommes convertis à Dieu durant les années de leur épreuve. On ne verra entrer dans le royaume des cieux que ceux qui auront reçu les prémices de l'Esprit, la vie spirituelle, la vie éternelle, déjà sur cette terre pendant les jours de leur pélerinage; suivant qu'il est écrit : Celui qui croit en moi a la vie éternelle demeurant en lui. Il faut avoir, par la foi en Jésus-Christ, reçu dans son cœur le principe d'une vie nouvelle, et ce témoignage du Saint-Esprit que St. Paul appelle « les prémices du Saint-Esprit », et qu'il nomme aussi quelquefois « le gage », et quelquefois « les arrhes de l'héritage »; « cet Esprit qui témoigne à notre esprit que nous sommes enfans de Dieu. » Car, pour avoir part à la résurrection des corps, au jour de la résurrection des justes (que l'Apôtre appelle la première résurrection), il faut avoir éprouvé, dès ici-bas dans son ame, cette résurrection spirituelle, cette régénération que les paraboles du printemps nous prêchèrent dans une méditation précédente. Et pour avoir part à la renaissance du corps, il faut avoir éprouvé celle de l'ame, suivant ces paroles de l'Epître aux Romains : « Si l'esprit de Celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts habite en vous, Celui qui a relevé Christ d'entre les morts, rendra aussi la vie à vos corps mortels, par son Esprit habitant en vous. »

O Chrétiens, Chrétiens, qu'il vous importe donc d'examiner dès aujourd'hui cette grande question, et de vous

assurer aussi dès aujourd'hui si vous portez les gages, les sceaux, les arrhes de la résurrection bienheureuse des justes, et si l'esprit de Dieu habite en vous!

Hélas! nous sommes tous si près du grand jour où ces choses seront toutes décidées pour nous. L'un de nous, à tout instant, descend au tombeau; la vie est si rapide, si courte, si précaire! l'éternité, l'immense éternité est si solennelle, si inévitable, si proche! Qu'il y a peu de temps encore, que je vous faisais entendre mon premier sermon sur les paraboles du printemps! Nos communions vinrent en interrompre la suite, et déjà, nous voici, ce matin, dans les dernières heures de cette merveilleuse et rapide saison, qui ne semblait que commencer! déjà le soleil va cesser d'élever son midi journalier sur notre horizon; le cercle qu'il y décrit va s'abaisser dès ce soir à six heures; et demain le jour aura décru. — Encore quelques semaines; et l'automne ramènera la décrépitude de la Nature: puis bientôt après, les glaces remplaceront de nouveau sur nos arbres les feuillages qui parent nos campagnes; et la mort de l'hiver nivellera nos plaines, nos vignobles et nos champs. — Encore quelques années; et cet auditoire aussi aura ressenti des glaces plus sévères, et sera descendu dans l'hiver du tombeau. — Alors, qu'y aura-t-il de nous pour long-temps sur cette terre?... quelques ossemens ensevelis et confondus, en attendant la résurrection certaine et inévitable du dernier jour! — Oh! hâtons-nous donc! point d'illusion! point de sommeil funeste! hâtons-nous!

Sommes-nous en Christ? Où sont parmi nous les arbres vivans? où sont les arbres secs? où seront ceux qui auront la vie, au jour de Jésus-Christ! Etes-vous en lui? Avez-

vous la vie de l'ame, la vie de la foi, la vie de l'espérance, la vie de l'amour, la vie de la prière?

O Mes Frères! qu'il serait affreux de n'être pas trouvé recevable en cette grande journée, après avoir entendu tout ce qu'on nous a fait entendre; après avoir reçu tout ce qu'un Dieu d'amour a daigné faire pour nous attirer à lui!

Hélas! dans ce grand et terrible jour, il en sera de cette terre comme d'un champ de bataille, où les guerriers, après les longs efforts de la journée, accablés de fatigue et de sommeil, se seraient endormis à côté des morts. Le lendemain, au lever du soleil, la trompette du triomphe retentit; la victoire est gagnée; mais qu'arrive-t-il? Hélas! tous ne se relèveront pas. Tandis que les uns se réveillent, parce que la vie est encore en eux, il en est d'autres qui ne se relèveront plus : ils sont morts, morts pour toujours; le combat leur a été fatal; ils ont succombé!

O épouvantable ruine! perdition sans remède, effroyable désespoir de ceux qui n'entendront pas cette voix du Fils de l'Homme, et cette trompette de l'Archange rappelant les justes, et les sortant du tombeau, pour les faire aller au-devant du Sauveur! Ineffable misère, que de mourir comme le capitaine de Samarie, à la porte de la cité, sous les pieds de la foule, au jour de la délivrance du peuple de Dieu, à l'heure où les rachetés, affamés de justice et des éternelles consolations, sortiront avec des transports d'allégresse, pour entrer dans les plaines du bonheur et de l'éternité; et pendant que de toutes parts, revenus de la grande tribulation, ils s'écrieront : O éternité, éternité, bienheureuse éternité avec tous ses rachetés, avec ses milliers d'anges, avec Jésus, avec mon Dieu!

O réunion des enfans de Dieu, jour de rafraîchissement, jour de consolations ineffables, jour de réveil et d'immortalité!

Mes Frères, puissions-nous tous trouver miséricorde! Et que « ce Dieu de paix, qui a ramené d'entre les morts le grand Berger des brebis, par le sang de l'alliance éternelle, vous rende accomplis en toute bonne œuvre, en faisant en vous ce qui lui est agréable, par Jésus-Christ, auquel soit la gloire, aux siècles des siècles! Amen. »

Dieu nous fasse donc miséricorde en Jésus-Christ; car il n'y a point de salut par aucun autre.

—

SERMON

SUR

LA CHUTE DE CHARLES X,

PRÊCHÉ A LA CAMPAGNE

LE DIMANCHE QUI SUIVIT CET ÉVÉNEMENT.

SUR APOC., III, 11.

Voici ; je viens bientôt : tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne te prenne ta couronne. (Apoc., III, 11.)

Un des plus grands événemens de l'histoire vient de s'accomplir comme sous nos yeux ; il ébranle l'Europe ; il étonne le monde ; et le bruit en va retentir pour long-temps jusqu'aux extrêmités de la terre. — Le fils de quarante rois, le puissant monarque de la France, qui, la semaine dernière encore, était assis sur son trône dans toute la force de son règne, vient d'en tomber dans l'espace de quatre jours ; et trois générations de rois, descendus avec lui de ce siège antique, ont perdu leur couronne. — C'est à cette occasion que j'ai désiré vous faire entendre à

vous-mêmes cette parole du Roi des rois : « *Voici ; je viens* » *bientôt : tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne te* » *prenne ta couronne !* »

A Dieu ne plaise qu'un ministre de l'évangile vienne, dans cette chaire, distraire vos pensées religieuses, vous occuper de la politique des nations, et présenter un aliment dangereux aux passions ou seulement à la curiosité des ames qui l'écoutent ! J'ai des intérêts plus graves à vous rappeler, Mes Frères; j'ai des choses plus grandes et de plus longue portée à vous dire dans ce temple. Mais puisque le chrétien doit se faire une étude constante d'appliquer tous les événemens de cette vie aux enseignemens de la Parole sainte et à la condition de son ame devant Dieu, il m'a semblé que, sans prétendre ici juger ni les peuples ni les rois, nous pouvions tous tirer des réflexions utiles d'une si grande catastrophe. Il m'a paru que la main de Dieu s'y est montrée si manifeste que l'on peut dire aujourd'hui, comme à la révolte des dix tribus contre Roboam : « Ceci a été fait de par moi, dit l'Eternel. » Et j'ai pensé que, si la chute inopinée d'un grand prince, peut être la leçon des rois, elle peut être bien plus encore la leçon de chacun de nous, en nous criant à tous cette exhortation de mon texte : « *Et toi aussi, tiens ferme ce que tu as, de peur qu'on ne* » *t'enlève ta couronne !* »

Ce monarque est tombé par une faute que les uns appelleront imprudence, et les autres infidélité ; mais toi, ô mon ame, pendant que tu règnes, je veux dire pendant que tu traverses cette courte vie, prends garde que par ton imprudence et par ton infidélité tu ne perdes « ta couronne ! »

Voici donc par quelle suite de réflexions très-simples je vais vous appliquer à la fois et le texte de ce jour et ce

grand événement qui préoccupe sans doute encore la plupart d'entre vous.

Je vous rappellerai :

Premièrement, que, vous aussi, vous avez une couronne ou à acquérir, ou à conserver. « *Prends garde que personne ne t'enlève ta couronne!* »

Secondement, que, vous aussi, vous avez reçu des avertissemens récents et nombreux pour éviter un si grand mal : « *Voici; je viens bientôt : tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne te prenne ta couronne!* »

Troisièmement, que, vous aussi, vous avez un temps compté, un temps d'épreuve, un temps donné, pour faire écrire honorablement votre nom sur les pages de l'histoire qui s'écrit dans le ciel ; mais un temps très-court. « *Voici,* » dit le Seigneur, « *voici, je viens bientôt!* »

Quatrièmement enfin, que, vous aussi, vous avez quelque chose à faire pour cela : « *Tiens ferme ce que tu as.* »

En un mot, Mes Frères, que les conversations qui, depuis près de huit jours, occupent tous les esprits, puissent ramener le vôtre à d'utiles et saintes pensées! Que la politique vous rappelle à l'évangile; les mouvemens du temps présent, au repos de l'éternité; les royaumes de la terre, au royaume des cieux; et la chute d'un puissant monarque, à la pensée de la chute bien plus effroyable d'une ame qui perd le ciel; du souvenir solennel de vos rapports avec Dieu, de votre course rapide vers le monde invisible, et du grand but de votre existence.

O mon Dieu! nous te demandons ton assistance sur ces avertissemens de ton Ecriture et de ta Providence, afin que leur double leçon soit bénie aujourd'hui pour chacun de nous!

Je commencerai donc par rappeler ici à tous les hommes qui m'entendent, que, Jésus-Christ étant venu dans le monde pour nous acquérir *la couronne de vie*, vous avez tous ou à l'obtenir, ou à la conserver; et c'est dans cette pensée que je viens adresser d'abord à chacun de vous cette exhortation du Seigneur : « *Oh! que personne ne t'enlève ta couronne!* »

Une couronne, vous le savez, est l'emblême de la paix et de la joie, du bonheur et de la gloire. Or je suis chargé, par la parole de Dieu, de vous annoncer ici, de la part du Roi des rois, une bonne nouvelle de paix et de joie, de bonheur et de gloire. — C'est là l'évangile! — Tant que durera mon ministère, au milieu de vous, ce sera ma tâche, et aussi mon bonheur, de vous répéter aussi souvent que je monterai dans cette chaire, que, si vous êtes par vous-mêmes déchus de la grâce de Dieu, privés de sa gloire, rejetés et justement rejetés loin de lui, à cause de vos transgressions et de cet éloignement de la sainteté que manifeste naturellement votre misérable cœur, Dieu cependant, « Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, » afin de « sauver par grâce, par la foi, tous ceux qui croiront » en lui; » en sorte que ceux-là « ne périront pas, mais » qu'ils auront la vie éternelle. » « Car il reste un repos pour le peuple de Dieu; et c'est ainsi que par sa grande miséricorde, Dieu régénère ses élus en une espérance vivante d'obtenir, par la résurrection de Jésus-Christ, l'héritage incorruptible, qui ne peut ni se souiller, ni se flétrir, et qui leur est réservé dans les cieux. »

C'est alors qu'il « habitera avec eux: ils seront son » peuple, et lui-même sera leur Dieu. Il les consolera » de sa main puissante; il essuiera toute larme de leurs

» yeux; la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni » deuil, ni cris, ni travail; car les premières choses seront » passées; et alors une allégresse éternelle sera sur leur » tête. »

Telle est *la couronne* dont parle notre texte, la couronne qu'il nous faut acquérir, et qu'il nous faut garder à tout prix, la couronne que l'Ecriture appelle une « couronne de justice, » « une couronne incorruptible, » « une couronne de gloire, » « une couronne de vie. »

C'est donc la justice, c'est la vie, c'est la gloire, c'est le pardon de Dieu; c'est le secours de Dieu; c'est le bonheur, c'est la consolation éternelle, c'est l'allégresse éternelle dans les cieux!

Et cette couronne est proposée à vous tous qui m'écoutez, au pauvre comme au riche, au riche comme au pauvre, au jeune enfant comme au vieillard, au vieillard comme à l'enfant, au roi de la terre comme au plus humble cultivateur. — C'est la couronne qu'a trouvée le pauvre Lazare, après une vie passée à souffrir et à mendier son pain. C'est la couronne qu'a trouvée la pauvre veuve de Jérusalem, après une vie où souvent elle sembla manquer du nécessaire. C'est la couronne qu'a trouvée l'humble et douce Dorcas, après une vie employée auprès des pauvres, dans les bienheureuses occupations de la charité. C'est la couronne qui vous est proposée à vous-mêmes, à vous tous, après cette vie de passage que vous traversez. C'est la couronne qu'il s'agit pour vous de n'avoir pas perdue, quand, dans quelques années, dans huit ans, dix ans, que sais-je? dans moins encore, vous quitterez cette terre, pour passer dans l'incomparable éternité.

Quand donc il sera question devant vous, cette semaine

encore, du monarque qui, par sa faute, vient de perdre sa couronne, je supplie chacun de vous de se dire à lui-même devant Dieu : Et toi, ô mon ame, où en es-tu? As-tu pris soin de t'assurer la couronne de vie? En es-tu plus occupée (il le faut), mille fois plus occupée, que des événemens de l'année, que de curiosités du jour, et que des débats passagers de la politique? As-tu pensé que « c'est une » chose terrible de tomber entre les mains du Dieu vi- » vant? » Et t'es-tu bien demandé « ce que tu deviendras » si tu négligeais un si grand salut?.. »

Quand vous reviendrez à vous entretenir du triste sort de ce roi tombé de son trône, fuyant de son royaume, abandonné de tous, et ne sachant où trouver un refuge pour y pleurer sa couronne et sa gloire..., je vous supplie de faire un retour sérieux sur vous-mêmes, et de vous figurer, à cette pensée, quel sera dans l'éternité, quel sera bientôt l'épouvantable malheur de tous ceux qui auront perdu « la couronne de vie, » et qui se verront « jetés dans les ténèbres de dehors. » Je vous supplie de vous demander ce que ce sera, dans cette éternité si prochaine, pour une créature immortelle, que d'avoir à se dire : Je pouvais obtenir la couronne de vie, et je l'ai perdue par ma faute! Je pouvais être admise à la droite; je pouvais être consolée de Dieu même; je pouvais être heureuse, heureuse à jamais; et j'ai préféré demeurer « un enfant du Démon, sous la colère » loin du bonheur, loin de mon Dieu, avec « le Diable et avec ses anges! »

C'est alors, dit notre Seigneur, « qu'il y aura des pleurs » et des grincemens de dents, lorsque vous verrez Abra- » ham, Isaac, et Jacob, tous les justes et tous les prophè- » tes, dans le royaume de Dieu, et que vous serez jetés de-

» hors! — C'est alors que les justes reluiront comme le
» soleil dans le royaume de leur Père! »

Car, après tout, qu'est-ce qu'un royaume de la terre? qu'est-ce qu'une de ces couronnes après lesquelles les hommes soupirent, et pour lesquelles tant d'efforts, tant de fatigues, et souvent tant de crimes leur ont coûté si peu? Qu'est-ce qu'une de ces couronnes, auprès de la couronne de vie?

Ah! Mes Frères, à tous les biens de ce monde, à toutes les couronnes de la terre, il manque toujours deux choses. Premièrement, elles ne donnent pas le bonheur, parce qu'elles ne donnent pas le pardon de Dieu; elles ne donnent pas la sainteté; elles ne donnent pas la paix; elles ne ceignent trop souvent qu'une tête ennemie de Dieu, chargée d'ennuis, arrosée de larmes; elles ne couronnent que des douleurs. Et secondement, il y manque encore une autre chose, c'est la durée. Donnassent-elles le bonheur, ce ne serait jamais que pour trente ans, que pour trois jours! Après le plus beau règne, il les faut laisser sur son cercueil, avec son sceptre et son épée; elles ne ceignent, après tout, qu'un cadavre! — Mais celle que je suis chargé d'annoncer, en Jésus-Christ et de la part de mon Dieu, aux enfans comme aux vieillards, aux pauvres comme aux riches; ah! celle-là seule est la véritable; car seule elle porte les deux caractères qui manquent à toutes les couronnes de la terre. Premièrement, elle donne le bonheur; elle est elle-même le bonheur: c'est « une couronne de justice, » comme l'appelle Saint Paul; c'est « une couronne de gratuité et de compassion, » comme l'appelle David; c'est « une couronne d'allégresse, » comme l'appelle un prophète. Et secondement, elle est éternelle; elle est elle-même l'éternité

bienheureuse : c'est « la couronne de vie, » c'est « la couronne immarcessible, » c'est « la couronne incorruptible de gloire, » comme l'appelle encore l'Apôtre.

Mes Frères, « *prenez donc garde que personne ne vous* » *prenne cette couronne!* » C'est la première réflexion où j'avais à cœur de vous faire entrer.

Et voici maintenant la seconde :

Ce qui doit aggraver, sans doute, et rendre très-amère la douleur du malheureux monarque de la France et celle de sa famille, à la vue de leur chute et du sang qu'elle a fait répandre, ce sont les avertissemens nombreux qui leur ont été si vainement donnés depuis près d'une année, la semaine dernière encore, et jusqu'à la veille du jour qui consomma leur ruine. — Que de fois il aurait pu suspendre la marche qui l'a perdu, et poursuivre une carrière de paix comme l'un des plus heureux et des plus puissans souverains de notre siècle! Que de fois son bonheur et sa gloire ont été dans ses mains, sans qu'il ait su les y retenir; et que de souvenirs viendront dans son triste exil, lui faire entendre un reproche semblable à celui que le Seigneur adressait jadis à son peuple : « Ta ruine vient de toi, ô Israël! »

Appliquons-nous maintenant ce trait, tous tant que nous sommes.

Depuis combien de temps Dieu vous fait avertir, Mes Frères! Dans combien d'occasions il vous a fait dire : Encore aujourd'hui, encore en ce jour de dimanche, encore en cette communion, encore en ce jour de maladie, encore en ces jours de deuil, pauvre « enfant, donne-moi ton cœur! » « Ne » veux-tu donc pas venir à moi, pour avoir la vie? » Que de fois par la force et par la clarté de ses avertissemens, n'a-t-il pas semblé vous dire, comme à Jérusalem : « Oh! si du

» moins, dans cette tienne journée, tu eusses voulu entendre
» les choses qui appartiennent à ta paix ! Mon peuple, mon
» peuple ! oh ! si tu m'écoutais ! » Que de fois il vous a demandé si vous étiez en Christ ! Que de fois il vous a fait répéter qu'il n'y a point de salut par aucun autre ! Et avec quelle vérité ne peut-il pas vous dire, comme Paul aux pasteurs de Milet : « Je suis net de votre sang ! »

Sachez donc bien que le Royaume des cieux s'est approché de vous; dites-vous que vous êtes avertis. Et ne vous abusez pas ; car « Dieu ne peut être moqué » : « Ce que l'hom-
» me aura semé, il le moissonnera aussi. Celui qui sème
» à la chair, moissonnera de la chair la corruption; et celui
» qui sème à l'Esprit, moissonnera de l'Esprit la vie éter-
» nelle. »

Et certes, ce sera là l'un des plus grands tourmens des malheureux relégués à la gauche, au dernier jour, que la pensée de tous ces avertissemens méprisés, de tous ces appels négligés, de toutes ces sommations de la bonté divine reçues avec indifférence et repoussées avec tant d'insouciance, avec tant de mépris ! « Parce que j'ai crié » dit la Sagesse, et que vous avez refusé d'ouïr; « parce que j'ai
» étendu la main, et qu'il n'y a eu personne qui y ait pris
» garde; parce que vous avez rejeté tout mon conseil,
» aussi je me rirai de votre calamité, et je me moquerai,
» quand votre effroi surviendra comme une ruine, et vo-
» tre calamité comme un tourbillon. Alors, parce qu'ils
» n'auront point choisi la crainte de l'Eternel, et qu'ils
» auront dédaigné toutes mes repréhensions, ils mange-
» ront le fruit de leurs voies, et ils se rassassieront de
» leurs conseils. »

Vous donc aussi, vous avez reçu des avertissemens pour

éviter le plus grand des malheurs, la perte de la couronne de vie, une déchéance irréparable, la ruine de votre ame, la ruine éternelle! — C'est notre seconde réflexion; et voici maintenant la troisième, avec laquelle nous voudrions pouvoir refouler vos pensées au fond de votre conscience, toutes les fois que vos conversations de cette semaine viendront les reporter sur la rapide catastrophe qui renversa, l'autre mercredi, le fils de tant de rois.

Comme lui, vous avez *un temps donné et déterminé;* un temps après lequel « il est trop tard, » un temps très-court: « *Voici, je viens,* » dit le Seigneur, « *Voici, je viens bientôt!* »

Il est une pensée qui me frappe toujours, lorsque je parcours, dans la Bible, au livre des Chroniques, l'histoire des rois d'Israël et de Juda. En y lisant successivement le jugement que le Saint-Esprit y porte en quelques lignes sur chacun de ces princes; en y voyant aussi le court récit de son passage sur la terre finir toujours par ces mots si simples, mais si graves : « *Puis il mourut...*; il marcha sur les traces de David, pour faire le bien, *puis il mourut....*; il marcha sur les traces de Jéroboam, pour faire le mal, *puis il mourut!....* » en y lisant, dis-je, ces courtes, mais solennelles biographies, que de fois ne me suis-je pas dit à moi-même : Et si mon nom eût dû s'écrire aussi sur cette liste, qu'aurait dit de moi le Saint-Esprit de mon Dieu? Il marcha sur les traces de.....; puis il mourut! Et sur quelles traces, ô mon Dieu?

Eh bien, Mes Frères, faites-vous les mêmes questions, à la vue de ce roi qui vient de finir si soudainement son règne. — Vous ne portez pas de sceptre, sans doute; mais vous n'en avez pas moins une tache et, pour ainsi dire,

un règne devant Dieu. Quelque instrument qu'il ait voulu mettre ici-bas entre nos mains, pour être sauvé du nom, la bêche des laboureurs, comme le sceptre des rois, c'est toujours pour que nous nous étudiassions à le glorifier dans notre court trajet sur cette terre de passage. Oh! que les jours qui s'écoulent si vite sont donc importans! que toutes nos heures sont solennelles! elles durent encore; voici l'année où notre histoire se fait; voici le temps où elle s'écrit dans le livre de mémoire qui se tient devant Dieu, en attendant que la page finisse bientôt aussi par ces mots inévitables : « *Puis il mourut!* »

O vous donc qui vivez encore, heureux et paisibles habitans de ces campagnes, vous qui pouvez encore saisir la vie éternelle, et pour qui le soleil n'est pas encore couché, ne vous laissez pas distraire, comme tant d'autres, je vous en conjure, ne vous laissez pas distraire de votre propre sort, de votre éternelle royauté, de votre héritage dans les cieux, par les accidens comparativement puérils de la politique, par les mouvemens des nations, par le bruit des flots de la mer? Ah! certes, il ne s'agit pas pour vous ici-bas de tel ou tel royaume, ni de son roi; mais avant tout du Royaume des cieux, mais avant tout de votre éternité! On s'enquiert beaucoup, autour de vous, des nouvelles du jour: cherchez surtout à avoir des nouvelles de votre ame. — Le monarque des Français vient, en tant que roi, de finir son épreuve, comme Salomon, David, Roboam et tant d'autres ont terminé la leur; et comme vous-mêmes bientôt, en tant que chrétiens, vous allez accomplir la vôtre. Il n'avait qu'un temps; et ce temps est passé : vous n'avez qu'un temps, et ce temps va passer.... Son règne est fini; il n'y peut rien changer, rien corriger; il n'en peut rien re-

trancher, il n'y peut rien ajouter. Toutes ses journées, jusqu'aux heures de sa dernière chute, sont consignées dans l'histoire de France et dans l'histoire plus exacte encore qui s'écrit dans le ciel. Il ne peut révoquer un seul de ses actes : « le passé est gravé sur une table de fer avec une » touche de diamant » pour parler avec Jérémie. Il est désormais immuable; le temps des avertissemens est accompli. Maintenant, il serait trop tard,

Eh bien, vous-mêmes, Chrétiens, profitez de cette pensée ; songez à vous ; saisissez la vie eternelle. Bientôt aussi votre carrière va finir ; bientôt vous n'y pourrez rien changer, rien corriger, vous n'en pourrez rien retrancher, vous n'y pourrez rien ajouter. Voici, le Seigneur va venir: » « *voici, je viens bientôt* » vous crie-t-il. Il arrivera sur le minuit, à l'heure la plus inopinée. Le temps où vous êtes, ce jour encore, est pour vous devant Dieu ce qu'étaient, au commencement de la semaine dernière, le 26 et le 27 de juillet, pour le prince malheureux qui vient d'accomplir son règne. C'est donc un temps solennel, inestimable. Pensez donc à votre ame ! Que votre histoire soit chrétienne ! c'est le temps de la faire. Oh ! faites-la bonne ! Ne vous laissez pas envahir par le tumulte et l'illusion des choses visibles, qui s'en vont s'évanouir comme un songe au matin. Il y a pour vous une affaire plus pressée, une nouvelle plus sérieuse, un événement plus grave que toutes les révolutions des empires : la venue de Jésus-Christ, la fin du temps, le jour de l'éternité, votre comparution devant le Roi des rois, l'érection solennelle, dans les cieux, « de ce grand trône blanc, sur lequel le Roi va s'asseoir, devant lequel vont s'enfuir le ciel et la terre, devant lequel les livres vont être ouverts, et devant lequel

aussi vont bientôt comparaître les morts, grands et petits, pour être jugés sur les choses écrites dans les livres! »

Voilà donc notre troisième réflexion : Jésus-Christ vient bientôt, le temps est court, bientôt il serait trop tard. *Voici*, dit le Seigneur, *voici*, *je viens bientôt!* C'est, dis-je, notre troisième réflexion; et voici la dernière.

Elle est contenue dans ces mots : *Tiens ferme ce que tu as!*

Si le malheureux prince dont la chute vient de nous servir d'instruction, eût tenu ferme le contrat qui l'unissait à son peuple, il est à croire qu'il eût conservé sa couronne; mais au moins ce qu'il y a de parfaitement certain, c'est que, si vous-mêmes ne demeurez pas fermes dans l'alliance de Jésus-Christ, vous perdrez la couronne de vie. C'est là ce que signifient ces paroles : « *Tiens ferme ce que tu as!* »

Il est important, en finissant, de les avoir bien comprises. Elles s'adressent aux hommes qui ont reçu déjà l'évangile de Jésus-Christ; et elles les pressent de s'y attacher avec ferveur, et d'y persévérer avec fermeté : « *Voici, tiens fer-* » *me ce que tu as* ! »

Et quel est le secret de *conserver sa couronne?* C'est de *tenir ferme ce qu'on a;* c'est de s'attacher par la foi à Celui qui seul a pu nous l'acquérir, à Jésus-Christ, hors de qui nous ne pouvons point nous approcher de Dieu, et hors de qui Dieu ne veut point s'approcher de nous; c'est de *tenir ferme* par la foi la main de ce Sauveur, qui seul nous délivre de la colère à venir; parce qu'en lui seul nous pouvons trouver le pardon de notre Juge et le changement de notre cœur. « *Tiens ferme ce que tu as!* »

Et si vous vouliez une explication plus scripturaire encore de ces paroles importantes de notre texte, vous la trouve-

riez dans cette exhortation que l'Apôtre adressait aux Hébreux : « Ne perdez pas votre fermeté, qui doit recevoir » une si grande récompense; car, encore tant soit peu de » temps, et Celui qui doit venir, viendra; et il ne tardera » point! Or le juste vivra par la foi; mais s'il se retire, » mon ame ne prend point de plaisir en lui, » *dit l'Eter-* » *nel.* « Pour nous, nous n'avons garde de nous retirer » *de Jésus*, ce serait notre perdition ; mais nous persévé- » rons dans la foi pour le salut de nos ames. Car nous » avons tous notre refuge à tenir fortement l'espérance qui » nous est proposée, et qui est à notre ame comme une » ancre ferme et assurée. »

Voilà donc l'exhortation par laquelle il faut finir : Attachez-vous à Jésus-Christ; demeurez *fermes* dans la foi; recourez à lui tous les jours; défiez-vous de vous-mêmes tous les jours; lisez sa parole tous les jours; nourrissez-vous tous les jours par la foi de sa chair et de son sang; n'attendez rien de Dieu que par lui, et cela tous les jours; recevez tous les jours, comme pour la première fois, dans votre ame la bonne nouvelle que, vos péchés vous étant remis à cause de Jésus, vous avez le droit en son nom d'invoquer Dieu comme un père, et vous pouvez tout en Christ qui vous fortifie. — En un mot, *tenez ferme ce que vous avez.* « Com- » battez le bon combat; poursuivez votre course; gardez » la foi. Alors vous aurez la couronne de vie ; » et vous » pourrez dire comme Paul : « J'ai combattu le bon com- » bat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi; et quand » au reste, la couronne de vie m'est réservée; et le Sei- » gneur juste juge me la rendra en cette journée-là, et » non-seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui au- » ront aimé son apparition. »

Mes Frères, l'Apôtre a fait (dans son Epître aux Corinthiens) une comparaison par laquelle je vais conclure : « Les » hommes du monde » nous dit-il, « s'imposent les plus » grandes privations, le régime le plus austère et les plus » rudes combats pour obtenir *une couronne corruptible :* et » vous ne le feriez pas *pour une incorruptible!* » — Et vous ne le feriez pas pour une incorruptible! c'est le raisonnement de Saint Paul.

Je conclus donc en vous rappelant tout ce que je viens de vous dire à l'occasion du malheureux monarque des Français. — Comme lui, premièrement, vous avez une couronne qu'il faut ne pas perdre. Secondement, vous avez reçu sur ce sujet les plus clairs avertissemens de Dieu. Troisièmement, vous n'avez qu'un temps, un temps court, un temps qui ne revient pas deux fois, le temps de cette vie incertaine et rapide. Quatrièmement, enfin, il faut pour cela tenir ferme à Jésus-Christ, hors duquel il n'y a point de salut, et qui nous a dit aujourd'hui à tous : « *Voici, je* » *viens bientôt : tiens ferme ce que tu as ; afin que personne* » *ne te prenne ta couronne.* »

Mais, finissons aussi comme des chrétiens doivent tout finir : je veux dire, en élevant notre cœur et nos prières devant Dieu !

Et quoique nous ne nous soyons occupés de la catastrophe qui vient de remuer un empire voisin, que pour en faire le texte de réflexions toutes spirituelles, cependant, puisque cet événement, de quelque manière qu'on veuille l'envisager, a fait des malheureux, et peut en faire beaucoup encore ; élevons nos mains vers le trône des miséricordes avec « des prières et des supplications en y joignant » des actions de grâces, » comme nous l'ordonne Saint Paul.

NOTES.

NOTE PREMIÈRE.

La CONVERSION est un don de Dieu : c'est une ŒUVRE DE SA PUISSANCE dans le cœur du pécheur.

Il suffirait déjà, pour s'en convraincre, d'écouter les PRIÈRES ET LES ACTIONS DE GRACES, que les fidèles, dans les Écritures, adressent constamment au Père de tout don parfait. Il suffirait même de réfléchir à ce que suppose cette prière de tous les jours : *O notre Père qui es aux Cieux, que ta volonté se fasse, que ton règne vienne, que ton nom soit sanctifié, ne nous laisse pas tomber en tentation, délivre-nous du mal.*

Voyez, entre autres prières ou actions de grâces, Col. I, 3, 4, 9, 12, 13; IV, 3, 12. 1 Th. II, 13, 14; V, 23, 24; III, 10, 12. 2 Th. I, 3, 11; II, 13, 14; III, 1, 3, 5. Rom. I, 8; X, 1; XV, 13, 30, 31. Eph. I, 15-19; III, 14-17; VI, 24. Ph. I, 2, 6, 29; II, 13. Jude, 24, 25, etc.

Mais pour reconnaître pleinement cette vérité fondamentale, qu'on examine, d'ailleurs, avec attention les passages suivans, entre un grand nombre d'autres déclarations non moins positives :

Deut. XXX, 6. Jér. XXXI, 18-20, 33; XXXII, 38, 40; XXIV, 7. Lam, V, 21. 1 Rois VIII, 58. Ez. XI, 19; XXXVI, 25-27. Soph. III. 9-12. Jean VI, 44, 65; I, 12, 13. Act. XI, 18, 21; II, 47; XVI, 14; XVIII, 27; XX, 32. 2 Tim. II, 25. Col. II, 11; I, 9, 12. Héb. VIII, 10. Tite III, 5. Math. XI. 27; XVI, 17. Phil. I, 6; II, 20. 1 Cor. I, 30; VI, 11. 2 Cor. V, 5, 17, 18. Rom. IX, 16; X, 20. 2 Tim. I, 9. Eph. II, 4-10; I, 3-6.

Cependant, la Conversion que l'Écriture nous déclare certainemónt être une œuvre de la miséricorde et de la puissance de Dieu dans le cœur du pécheur, la Conversion n'est-elle pas UN DEVOIR, et ne nous est-elle

pas commandée? — Oui, sans doute; *Dieu ordonne à tout homme, en tout lieu, de se convertir, et de se faire un nouveau cœur.* (Act. XVII, 30. Deut. X, 16. Ezéch. XVIII, 31); et il n'y a que la plus extrême corruption, qui puisse laisser inefficaces tant de motifs réunis de crainte, de gratitude, d'amour et d'espérance.

Mais, quel peut être l'objet de tous ces motifs; et pourquoi, dans les Écritures, tant de commandemens, tant de reproches, tant de menaces, tant de promesses, si la Conversion est un miracle, si c'est l'œuvre même du Dieu tout-puissant?

Il y a deux réponses à faire à cette objection. — La première a surtout trait à ceux qui ne se convertissent point; la seconde a surtout trait à ceux qui se convertissent. — La première, quoique très-solide, et, selon nous, très-satisfaisante, conduit promptement en des profondeurs où nous ne voulons point entrer, et à des questions que nous croyons téméraires. — Nous ne ferons à peu près que l'indiquer.

1° Et d'abord, les ordres, les exhortations, les menaces que Dieu nous adresse dans sa parole, en nous montrant quel est son juste droit, et quel est notre devoir le plus impérieux, servent à nous convaincre de la rebellion de notre misérable cœur, et de la profonde corruption de nos propres penchans. — Elles nous laissent sans excuse au jugement de notre conscience, et devant le tribunal de Dieu. — Le mal ne vient que de nous : *Dieu ne tente personne.* (Jacq. I, 13.)

Quelqu'un donc prétendrait-il, dans le secret de son cœur, pouvoir, au dernier jour, alléguer que les secours lui manquèrent, et faire entendre la même excuse que le *méchant et paresseux serviteur* de la parabole (Luc XIX. Matth. XXV) : *Je savais que tu es un homme dur, qui redemandes ce que tu n'as point donné, et qui veux recueillir où tu n'as point semé : — j'ai donc enveloppé ton talent dans un linge; je l'ai tenu caché; le voici* : (me voici tel que tu m'avais placé sur la terre!) Il lui sera répondu : *Méchant serviteur*, je te convaincrai de péché, *et je te jugerai par tes propres paroles.... Pourquoi n'as-tu pas mis mon argent à la banque?* Je te l'avais ordonné; tu le savais; tu ne l'as point voulu; tu ne l'as point fait. C'est donc uniquement, et de ton propre aveu, la corruption de tes penchans qui te rendit rebelle aux commandemens de ton Dieu; et tu n'éprouvas d'autre obstacle que les refus criminels de ton propre cœur.

Reconnaissons donc, dans le commandement, notre devoir, — dans notre impuissance à l'accomplir, notre corruption coupable, — et dans

les promesses de l'Évangile de Dieu, notre ressource assurée, et l'éternel sujet de nos adorations et de nos cantiques.

II° Mais notre seconde réponse est plus simple et plus directe encore.

Il faut, disons-nous, faire entendre à toute créature les exhortations de la Parole du Seigneur, précisément parce que SA PAROLE EST L'INSTRUMENT dont il lui plaît de faire usage, pour accomplir dans les ames, en les convertissant, cette œuvre même de sa toute-puissance. — Elle est l'*Epée de son Esprit*; elle est sa *puissance en salut*; elle est l'*arme puissante, par la vertu de Dieu, pour amener les pensées captives à l'obéissance de Christ* (Rom. I, 16. Eph. VI, 17. 2 Cor. X, 4, 5). — Il faut donc qu'on la fasse entendre à toute créature, afin que les invitations et les commandemens qu'elle nous adresse, deviennent efficaces dans tous les cœurs où le Seigneur aura daigné les accompagner de son action divine. — Il *ouvre* à ses disciples *les yeux de leur entendement pour qu'ils* la *comprennent*; Il *ouvre le cœur de Lydie pour qu'elle y soit attentive* (Luc XXIV, 45. Act. XVI, 14). — Il l'emploie pour convertir nos ames de la puissance des ténèbres à sa merveilleuse lumière, comme Il l'employait au commencement, pour *que la lumière fût* (Gen. I, 3); car *Dieu* QUI DIT *autrefois que la lumière jaillit du sein des ténèbres, est Celui qui a fait reluire sa lumière dans nos cœurs*, dit l'Apôtre Saint-Paul (2 Cor. IV, 6). — Il l'emploie pour ressusciter une ame en nouveauté de vie, comme Il l'employa naguère pour sortir Lazare de son tombeau. *Celui qui entend ma parole*, nous dit-Il lui-même, *il est passé de la mort à la vie. Et le temps vient et* IL EST DÉJA VENU, *que les morts* (spirituels) *entendront la voix du Fils de Dieu*; *et ceux qui l'auront entendue vivront.* (Jean V, 24, 25.)

Qu'eussiez-vous dit de Lazare, si, lorsque le Seigneur eut fait pénétrer à travers son tombeau, jusque dans son cœur glacé, ce commandement si clair : *Lazare, sors!* vous l'eussiez vu rester obstinément couché dans son linceul, sous les mêmes prétextes qu'allèguent les pécheurs : « Cet ordre qui vient de m'être si clairement adressé, présente » cependant à mon esprit des difficultés qu'il ne saurait résoudre; et si » Jésus, qui m'aime, veut m'arracher des entrailles du sépulcre, qu'a-t-» il besoin de mes vains efforts? n'est-il pas tout-puissant, et ce mira-» cle ne sera-t-il pas son œuvre? » — Et qu'en sais-tu, Lazare? — Jésus me l'a dit : C'est Lui qui ressuscite les morts. — Eh, n'est-ce pas aussi Jésus qui te *crie à grande voix* : « Lazare, lève-toi; Lazare, sors? »

Si donc un pécheur prétendait, au dernier jour, faire entendre cette vaine et coupable excuse devant le tribunal de Christ : « J'étais né dans la corruption, enclin au mal, incapable par moi-même de faire le bien. » — Et qui te l'a dit? lui serait-il répondu. — Les Écritures? — Mais les Écritures ne t'avaient-elles pas dit aussi : *Réveille-toi, toi qui dors, et te relève du milieu des morts, et Christ t'éclairera? — Cessez de mal faire, apprenez à bien faire. — Convertissez-vous et retournez à Dieu!*

Ce qui montre, d'ailleurs, avec la dernière évidence, la coupable vanité de pareilles objections, c'est qu'on se garde bien de raisonner ainsi, dès qu'il ne s'agit plus de la conscience, et dès qu'il n'est question que des intérêts de la terre.

« Pourquoi m'appeler à d'impuissans efforts, et de quoi serviraient-ils, si, dans ses volontés souveraines, Dieu n'a pas jugé devoir m'accorder une grâce sans laquelle vous dites que nous ne pouvons rien? Et ne puis-je pas impunément retenir dans mon sein les poisons mortels du péché, si Dieu, cependant, a résolu de me convertir tôt ou tard par sa puissance irrésistible? » — Tandis que vous entendrez souvent mettre en avant avec confiance (quand il ne s'agit que du règne de Dieu), ces sophismes de la corruption, entendîtes-vous jamais un homme doué de ses facultés mentales, essayer sur les choses de la vie des raisonnemens du même genre? — « Qu'importe que je m'abstienne de ce poison corrosif et mortel? Qu'importe que j'en éloigne mes enfans avec sollicitude, si toutefois Celui qui tient en sa main la vie de toute chair, a résolu de prolonger la nôtre de vingt ans encore! Qu'importe aussi que, sentant en mon sein de mortelles atteintes d'un poison qui le dévore, j'aie recours à ce remède que vous dites infaillible, si cependant le Dieu qui fait vivre a résolu de borner ici le nombre de mes jours? » Tandis que vous entendrez des personnes d'ailleurs sensées vous dire, comme de bonne foi, lorsqu'il s'agit du règne de Dieu, que si *celui qui sème n'est rien*, que si *celui qui arrose n'est rien*, peu importent alors tous les efforts de l'homme; vîtes-vous jamais un cultivateur pieux attendre, sans agir et les bras croisés, que Celui qui *donne les saisons fertiles*, vienne *couronner l'année de ses biens*, et couvrir d'un riche froment des sillons où l'on n'a rien semé, sous le prétexte absurde que *celui qui sème n'est rien*, que *celui qui arrose n'est rien*, et que le *Dieu qui donne l'accroissement* n'a pas besoin, sans doute, du travail de l'homme, pour multiplier sur la terre, en quelque lieu que ce soit, les fruits qu'il y ramène tous les ans par sa toute-puissance?

Il faut donc que la parole se prêche, parce qu'elle est, comme l'a dit un Apôtre, la *semence incorruptible* qui *nous fait naître de nouveau, par le Saint-Esprit* (1 Pier. I, 22-24.). Il faut que les Ministres de Dieu se rappellent qu'ils portent avec eux, bien qu'en des vases d'argile, la Parole qui fit, au commencement, sortir du néant la terre et les cieux. Il faut qu'ils la fassent entendre *avec patience et douceur à ceux qui ont un sentiment contraire, afin de voir si quelque jour* DIEU LEUR DONNERA LA CONVERSION, *pour reconnaître la vérité, et pour se dégager des pièges de Satan* (2 Tim. II, 25). Il faut qu'ils la fassent entendre aux morts spirituels, avec la même foi dont était rempli le Prophète de l'Éternel, lorsqu'à l'aspect des ossemens desséchés qui couvraient une vaste campagne, il eut entendu ces paroles de son Dieu : *Fils d'homme, ces os pourront-ils bien revivre? — Seigneur Éternel, tu le sais. — Et l'Éternel lui dit : Prophétise sur ces os, et leur dis : Os secs, écoutez la parole de l'Éternel!* Ézéchiel *prophétisa sur ces os; et voici, l'Esprit entra en eux; et ils revécurent; et ils se tinrent sur leurs pieds; et ils devinrent une grande armée.* (Ézéch. XXXVII, 3-10.)

La Conversion est donc à la fois, et dans un certain sens, l'œuvre de l'homme et l'œuvre de Dieu. — Aussi verrez-vous les Écritures, et souvent dans un même passage, nous commander avec instance et comme un devoir impérieux, ce qu'elles nous déclarent en même temps être en nous un acte puissant de la miséricorde divine. — Elles vont jusqu'à nous dire : *Marchez selon l'Esprit; faites mourir par l'Esprit les œuvres de la chair; fortifiez-vous en Notre Seigneur, et en la puissance de sa force;* SOYEZ REMPLIS DU SAINT-ESPRIT (Eph. V, 18; VI, 10. Gal. V, 16. Rom. VIII, 13). — Et, bien loin que l'idée du DON leur paraisse pouvoir affaiblir pour nous celle du DEVOIR, elles nous disent : *Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement;* CAR *c'est Dieu qui opère en nous avec efficace la volonté et l'exécution selon son bon plaisir. — Sanctifiez-vous, et soyez saints;* CAR *je suis l'Éternel qui vous sanctifie.* (Phil. II, 12, 13. Lév. XX, 7, 8.)

Vous verrez d'autres exemples non moins frappans, en comparant Deut. X, 16, et XXX, 6, et VI, 17. Héb. XII, 1, et Rom. IX, 16. Mat. XI, 27 et 28. 2 Tim. I, 9 et 14, et II, 1. Héb. XII, 28 et 14, et XIII, 21. 2 Cor. V, 18 et 20. Jean VI, 37 et 44. Ezéch. XVIII, 31 et XXXVI, 27, et XI, 19 Jacq. IV, 8, et Jér. XXX, 21. Marc XI, 30, et 2 Thess. III, 5. 1 Thess. IV, 3, et V, 2-8.

NOTE SECONDE.

—

Nous pensons devoir rappeler ici quelques témoignages scripturaires sur la TOUTE-PRÉSENCE du Seigneur Jésus, sur sa PROVIDENCE dans l'Église, et sur son ACTION dans nos cœurs.

Sans parler ici des témoignages rendus à sa DIVINITÉ, voyez d'abord, sur sa PROVIDENCE EXTÉRIEURE et sa TOUTE-PRÉSENCE, les passages suivans :

Matth. XVIII, 20; XXVIII, 20. Luc XXI, 15. Jean I, 48. Marc XVI, 20, comparé avec Rom. XV, 18. Act. IX, 5, 10, 17, 34; XI, 21; XIV, 3, 23; XVI, 7; XVIII, 9, 10; XXVI, 15, 18. Phil. I, 19; II, 19, 24. 2 Cor. XIII, 3. Col. I, 17, 29. 1 Thess. III, 11. Héb. I, 3-12. Apoc. II, 2-5, 21, 23; III, 1, 3, 8, 10, 19.

Et quant à sa PROVIDENCE INTÉRIEURE, ou à son ACTION sur nos cœurs, voyez :

Luc XXIV, 45. Jean II, 25; X, 16; VI, 61, 64; XIV, 13, 14, 21, 23; XXI, 17. Act. V, 31; XIV, 23; XVI, 14; XXVI, 18. Rom. I, 7, VIII, 9, 10. 1 Cor. I, 3, 7, 8. 2 Cor. XII, 8, 9. Phil. IV, 13. Eph. IV, 7. Col. I, 29. 2 Thess. II, 16, 17. Jud. I. Apoc. III, 10, 20; XXI, 6.

Voyez aussi les PRIÈRES qui lui sont adressées :

Act. VII, 59. 2 Cor. XII, 8, 9. 2 Thess. II, 16, 17. Rom. I, 7. 1 Tim. I, 12.

Aussi les Chrétiens sont-ils appelés « *ceux qui invoquent le Seigneur Jésus* ». TU INVOQUERAS LE SEIGNEUR TON DIEU, ET TU LE SERVIRAS LUI SEUL.

1 Cor. I, 2. 2 Tim. II, 19. Act. IX, 14, 21. Rom. X, 13.

—

INDICATION

Des passages de la Sainte-Écriture allégués dans la Lettre sur la divinité de N.-S.-J.-C.

—

1 1 Tim. III, 15, 16.
2 Phil. II, 7. Apoc. XVII, 14; XIX, 13-16.
3 Apoc. XVII, 14.
4 Rom. X, 12, 9—14; comparé avec IX, 33. Es. XXVIII, 16.
5 Dan. VII, 14.
6 Mich. V, 2.
7 Matth. X, 37. Luc. XIV, 26; comparé avec Matth. XXII, 37.
8 Jean XIV, 9.
9 Jean I, 49; III, 13.
10 Apoc. II, 23; comparé avec 1 Rois VIII, 39.
11 Jean VIII, 58.
12 Apoc. I, 18.
13 Jean XVII, 10.
14 Matth. XXVIII, 20.
15 Matth. XVIII, 20.
16 2 Cor. XII, 9.
17 Jean XVI, 13, 14, 15.
18 Jean X, 30.
19 Apoc. I, 18.
20 Jean II, 25; XVI, 30; XXI, 17.
21 Apoc. I, 17; comparé avec 1, 7, 8, et XXI, 6.
22 Apoc. V, 13, et 2 Tim. IV, 18; comparé avec 8, 17. Act. XXVI, 15-17.
23 Hébr. XIII, 8.
24 Hébr. I, 8—12; comp. avec Ps. CII, 26, 27.
25 Ps. II, 12. Joël II, 32. Rom. X, 13. Act. II, 21.
26 Matth. II, 11; comp. avec IV, 10, et Act X, 25, 26, et

Apoc. XXII, 8, 9; XIX, 10. Matth. XXVIII, 9, 17. Matth. VIII, 2; XIV, 33.

27 Hébr. I, 6.

28 Jean V, 23.

29 Phil. II, 10. Esaïe XLV, 23.

30 Vers 8.

31 Vers 10.

32 Vers 11; comp. avec Esaïe XLV, 14, 15, 18, 21, 22, 23.

33 Rom. XIV, 11.

34 Rom. XV, 16; comp. avec Marc XVI, 20. Act. XVIII, 10; XI, 21; IX, 34.

35 Jean I, 33; Luc III, 16; comp. avec Act. I, 5.

36 Col. I, 20.

37 Luc XXIV, 45; Act. XVI, 14.

38 2 Th. II, 17.

39 Phil. IV, 13.

40 1 Cor. I, 3, 7, 8.

41 Eph. IV, 7; comp. avec Rom. XII, 3.

42 1 Cor. X, 9; comp. avec Ps. LXXVIII, 56.

43 Col. III, 13; Matth. IX, 6. Act. VII, 59, 60. Luc V, 24.

44 Act. I, 7, 31; XI, 21; XIV, 3.

45 Act. XIII, 9, 10; XVI, 7; XXVI, 17.

46 Apoc. XII, 19.

47 Luc XXI, 15.

48 1 Thess. III, 11.

49 Jean II, 19; X, 17, 18.

50 Jean XV, 1—5.

51 Jean V, 19.

52 Jean V, 17.

53 Col. I, 17.

54 Jean V, 21.

55 Act. IX, 15; Jean XV, 16.

56 Act. VII, 59. 2 Tim. 1, 12.

57 1 Pierre I, 10, 11; comp. avec Apoc. XXII, 6, 16.

58 Jean V, 18, 19. Col. I, 16, 17. Eph. III, 9.

59 Jean I, 3. Col. I, 16.

60 Col. I, 16.

61 Hébr. I, 10, 11.

62 Rom, IX, 5.
63 1 Jean V, 20.
64 Tit. II, 13, etc. L'original, dans ce passage, ne permet pas qu'on applique à un autre qu'à Jésus-Christ ce double titre de NOTRE GRAND DIEU ET SAUVEUR. C'est ainsi qu'il a toujours été entendu pendant que le grec a été une langue vivante. (Voyez à ce sujet la savante et décisive dissertation de M. Granville Sharp sur *l'emploi de l'article défini dans le Nouveau Testament.*) M. *Ch. Wordsworth* a compulsé, d'un bout à l'autre, l'immense collection de 70 pères grecs pour s'assurer du sens qu'on donnait à ce verset, comme à d'autres passages du même genre; et *partout* il les a vus attribuer à ces mots le sens que nous leur avons donné. Les auteurs *Ariens* eux-mêmes, qui ont écrit en grec, n'ont *pas même soupçonné* qu'il pût y avoir de l'ambiguïté. Cette remarque doit également s'appliquer aux passages suivans : Ephés. V, 5 (où Jésus est appelé *Dieu et Messie*, Dieu et Christ). 2 Th. I, 12. 1 Tim. V, 21. Jud. 4. 2 Pierre I, 1. 2 Tim. IV, 1. Jacq. I, 1.
65 2 Pierre I, 1 [grec]. 2 Thes. I, 12. Eph. V, 5 [dans le grec]. Jacq. I, 1. 1 Tim. V, 21. 2 Tim. IV, 1; Jud. 4.
66 Jean I, 14 et ailleurs.
67 1 Cor. II, 8.
68 Act. III, 15. Rom. X, 12; comp. avec Act. X, 36.
69 Malach. III, 1; comp. avec Luc I, 16, 17, 76, 77. Marc I, 2.
70 Jude 4 (grec).
71 Esaïe IX, 5; comp. avec VII, 14, et Luc I, 32, 33; II, 10, 11.
72 Ap. I, 17, 8; XXI, 6.
73 Esaïe XLIV, 6; XLVIII, 12; comp. avec Apoc. XXII, 13, 1, 8.
74 Jér. XXIII, 5, 6.
75 Col. II, 9.
76 Hébr. II, 17; IV, 15.
77 1 Tim. III, 16.
78 Jean I, 1, 2, 3, 14.
79 2 Cor. V, 19.
80 Rom. I, 3, 4, et IX, 5.
81 Malach. III, 1; comp. avec Jean II, 21.
82 Col. II, 9.
83 Col. I, 19, 20 (*Traduction littérale du grec.*)
84 Ph. II, 6, 7.

85 Ph. II, 7, 8.
86 Es. LIII ; 4.
87 Phil. II , 7.
88 Gal. III , 13.
89 Luc XX , 44.
90 Matth. XXVIII , 20 ; XVIII , 20.
91 Act. III , 21.
92 Jean X , 17, 18.
93 Act. II , 24.
94 Act. II , 31.
95 Hébr, XIII , 8 ; 1, 10—12.
96 Ap. I , 8.
97 1 Cor. XV, 28.
98 Ph. III , 21.
99 1 Cor. XV , 27.
100 Zach. II , 10 , 11.
101 1 Cor. II , 8.
102 Act. XX , 28.
103 Zach. XII , 10 ; comp. avec Jean XIX , 37, et Ap. 1, 7, etc.
104 Esaïe XL, 3—12.
105 Mal. . V, 5 , 6.
106 Rom. I , 3 , 4 ; comp. avec IX , 5.
107 Heb., tout son premier chapitre.

FIN.

TABLE.

—

	Pages.
La Conversion.	1
Gédéon devant l'ange de l'Éternel.	43
Lettre sur la divinité de Notre Seigneur Jésus-Christ.	81
Le Serpent d'airain.	105
La préparation de la Pâque chrétienne.	145
David et Hanun.	181
Le retour de l'Arche.	223
Abraham épousant Agar.	273
La parabole des dix Vierges.	311
Le ministère de Saint Paul à Éphèse.	329
Jacob demandant un sépulcre en Canaan.	359
Les paraboles du Printemps (1er sermon). . . .	385
Les paraboles du Printemps (2me sermon). . . .	407
Sermon sur la chûte de Charles X.	435

—

L. 07.

B' D. JAN 29 1913